ADOLPHE D'ENNERY

LES DEUX ORPHELINES

BIBEBOOK

ADOLPHE D'ENNERY

LES DEUX ORPHELINES

1877

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

ISBN—978-2-8247-1342-7

BIBEBOOK
www.bibebook.com

À propos de Bibebook :

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :

Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.

Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

Aidez nous :

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.
http ://www.bibebook.com/joinus
Votre aide est la bienvenue.

Erreurs :

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à : error@bibebook.com

Télécharger cet ebook :

http ://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1342-7

Credits

Sources :

- Rouf
- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- Philipp H. Poll
- Christian Spremberg
- Manfred Klein

Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

Except where otherwise noted, this work is licensed under
http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/

Lire la licence

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

Première partie

CHAPITRE I

Vers la fin du règne de Louis XV, à l'époque où le successeur de Louis le Grand en était à se défendre, et à se mal défendre, d'autoriser le pacte de famine en se faisant lui-même accapareur de grains, une grande misère désolait la France.

L'hiver vint l'augmenter encore, un hiver d'une violence rare dans nos climats, mais qui, malheureusement, devait se reproduire quelques années plus tard et amener les plus terribles désastres.

L'inquiétude, disons mieux, une sorte de terreur régnait partout. Paris lui-même, ce Paris d'ordinaire si animé, si vivant, ce centre de l'activité, du travail et des plaisirs sous toutes les formes les plus brillantes, Paris avait pris un aspect lamentable. La nuit venue, toutes les lumières s'éteignaient, il se faisait un silence lugubre. Paris semblait une ville morte. Dans une vieille maison de la rue de la Mortellerie, qui était alors une des plus sombres et des plus anciennes rues du vieux Paris, au sixième étage, sous les toits, vivait un ménage d'ouvrier, bien heureux d'avoir trouvé à

se loger pour trente écus par an ; les loyers étaient déjà si chers !

Certes, l'installation n'était pas somptueuse ; une toute petite mansarde, des murs blanchis à la chaux, un plafond que l'on touchait facilement de la main, pas de cheminée et, comme fenêtre, une espèce de lucarne si étroite que, pour respirer un peu d'air frais, ou profiter d'un rayon de soleil, il fallait, si l'on était deux, se prendre par la taille et se serrer l'un contre l'autre.

Les deux jeunes époux qui habitaient cette mansarde ne voyaient aucun inconvénient à cela, pas plus qu'ils ne se plaignaient, en quittant la rue pour rentrer chez eux, d'avoir à parcourir, bras dessus, bras dessous, une allée basse, humide, et de grimper un sombre escalier tournant, à peine éclairé à chaque étage par un œil-de-bœuf qui donnait sur la cour, si l'on peut appeler ainsi une espèce de puits empoisonné par les eaux ménagères que l'on jetait du matin au soir.

Le mobilier était, en tous points, digne du logement. Un lit en bois blanc, pas trop large, avec une paillasse et un matelas, sur lesquels on devait se trouver à l'aise en se serrant un peu ; deux chaises, une table, une sorte d'armoire basse qui servait de buffet, de lingerie, et sur laquelle on avait placé une grande cuvette avec son pot de faïence, une carafe, deux verres, deux chandeliers et une paire de mouchettes.

Sur les murs, quatre ou cinq patères où l'on accrochait les vêtements, et enfin, près de la fenêtre, un fourneau avec une grande marmite pour faire la soupe.

Voilà tout ce que nos jeunes époux, en réunissant leurs économies, avaient pu se donner pour entrer en ménage. Il ne leur en fallait pas davantage pour se trouver heureux. Ils avaient la jeunesse, l'amour du travail, et ils s'adoraient !

Le mari, Michel Gérard, était né à Évreux, et ses parents avaient fait de lui un bon et honnête ouvrier.

Malheureusement, il comptait à peine vingt ans lorsqu'une épidémie violente, qui avait fait beaucoup de victimes dans le pays, lui enleva son père et sa mère. Il ne pouvait donc plus compter que sur lui-même et sur son travail.

Le pauvre garçon passa deux ou trois années dans une tristesse profonde, économisant le plus possible, afin de se faire un petit magot qui lui

permît de réaliser le rêve qu'il caressait depuis longtemps : voir Paris.

Ses amis faisaient tout leur possible pour l'en dissuader. On lui représentait Paris comme un gouffre où la vie était hors de prix, où il y avait des milliers de malheureux condamnés à la misère, faute d'ouvrage. Mais Michel ne se laissait pas convaincre et, un matin, après avoir fait un paquet de ses hardes et de ses outils, il sauta gaiement sur l'impériale de la diligence, en disant adieu à ses camarades, qui l'avaient accompagné et qui lui criaient : « Bonne chance et au revoir ! »

Deux jours après – car il fallait deux jours, dans ce temps-là pour faire trente lieues – Michel Gérard voyait enfin Paris. C'était la seule joie qu'il eût ressentie depuis longtemps.

Dès le lendemain, il se présenta chez un maître ébéniste pour lequel son patron d'Évreux lui avait donné une lettre de recommandation, et qui l'admit aussitôt dans son atelier.

Deux ans plus tard, Michel devint amoureux d'une charmante et honnête fille qui, comme lui, était sans parents et vivait de son travail.

Le patron de la fabrique où il était employé eut beau lui représenter que c'était folie de se marier si jeune et qu'il ferait bien mieux d'attendre de s'être fait une position, Michel, cette fois encore, n'en fit qu'à sa tête. Il épousa Thérèse. Et ils s'aimaient si bien qu'avant la fin de la première année, en regardant la taille très arrondie de sa femme, Michel lui fit observer qu'un meuble nouveau et de haute nécessité allait bientôt devenir indispensable.

— Ah ! tu t'en aperçois, répondit-elle, tu y as mis le temps ; moi, j'y avais pensé dès le premier jour à ton meuble et, je t'en avertis, je veux tout ce qu'il y a de mieux, un superbe berceau-lit, pour les deux premiers âges, en beau bois de fantaisie, monté sur des pieds en acajou ; tu connais ça, toi, monsieur l'ébéniste.

— Pardine, j'en ai assez fait de ces beaux lits de petites duchesses ! Sois tranquille, notre enfant dormira dans un lit de prince.

Et tous les dimanches, nos deux époux restaient bravement à la besogne. Michel travaillait au berceau, un véritable objet d'art, tandis que, de son côté, Thérèse achevait de préparer les rideaux de cotonnade, ourlait des langes, des brassières, confectionnait de petits bonnets, des petits bas de laine, enfin tout ce dont pourrait avoir besoin le grand personnage

dont la prochaine arrivée les comblait de joie.

— Pourvu que ce soit une fille ! disaient-ils tous deux en se regardant, le sourire aux lèvres.

Les pressentiments de Michel et de Thérèse ne les avaient pas trompés : c'était bien une fille que le Ciel devait leur donner. Une fille blanche et rose qui fut baptisée sous le nom d'Henriette.

Et, lorsque sa journée était achevée, Michel faisait, chaque soir, deux ou trois heures de travail en plus, sans se soucier de la fatigue.

C'était pour sa fille qu'il travaillait.

Tout marchait donc pour le mieux dans le jeune ménage. Mais, hélas, ce bonheur devait être de courte durée.

Les grondements sourds et persistants d'une crise sociale à la veille d'éclater avaient eu pour première conséquence de jeter un trouble considérable dans les affaires financières et industrielles. La gêne augmentant de jour en jour, les patrons, après avoir diminué les salaires, se virent bientôt dans la nécessité de suspendre les travaux et de congédier leurs ouvriers.

Puis l'hiver arrivait, les farines devenaient de plus en plus rares et, pour les familles nombreuses qui n'avaient pour moyen d'existence que le rude labeur de la semaine, c'était la misère et la faim.

Notre jeune ménage en était là. Les faibles économies du mari s'en étaient allées peu à peu, en attendant que l'ouvrage revînt ; mais l'ouvrage ne revenait pas et l'on s'était vu forcé de diminuer de moitié les repas de chaque jour, si insuffisants déjà.

— Tu ne peux cependant pas t'imposer de trop grandes privations, disait Michel à sa femme ; souviens-toi que tu es à la fois mère et nourrice… Songe à ce que deviendrait notre enfant si ton lait venait à lui manquer !

Ces mots furent pour Thérèse comme un coup de poignard.

— Tais-toi ! s'écria-t-elle en portant la main à son cœur, tais-toi, au nom du ciel ; c'est bien assez de souffrir ce que je souffre depuis six semaines, sans que tu viennes raviver mes terreurs au sujet de ma fille.

— Pardonne-moi, femme, pardonne-moi, dit Michel ; je ne sais plus ce que je dis !… Je suis à moitié fou, oui, fou de douleur et de colère, quand je pense qu'un homme jeune et fort comme je le suis se trouve condamné à rester les bras croisés comme un fainéant.

— Oh ! ce n'est pas toi que l'on peut accuser de cela, Michel. Depuis que ton patron a été forcé de remercier tous ses ouvriers, tu t'es donné assez de mal pour trouver de l'ouvrage. Tout travail te paraissait bon : du bois à scier, des commissions à faire, de lourds fardeaux à porter… Et tu étais heureux quand tu rentrais à la maison avec quelques sous qui devaient rendre plus douce la vie de notre chère petite, qui dort là d'un sommeil paisible… Mais regarde-la donc.

Thérèse, à ces mots, s'appuyait souriante sur l'épaule de son mari.

En contemplant ce petit visage si calme et si rose, ils oubliaient tout : le froid, les privations, et de douces larmes coulaient de leurs yeux, des larmes de tendresse et presque de bonheur.

À ce moment, des pas se firent entendre sur le palier et l'on frappa à la porte.

Michel et sa femme n'étaient pas de bons bourgeois habitués à recevoir des visites. Ce fut donc avec une sorte d'inquiétude que Michel entendit les trois ou quatre coups secs qui venaient d'être frappés à la porte. Thérèse ne semblait pas non plus être très rassurée.

— Qui diable peut venir nous relancer jusqu'ici ? lui dit Michel à voix basse.

— Ça me fait peur ! répondit-elle… Va donc voir.

Michel se dirigeait vers la porte ; tout à coup, on frappa de nouveau et, cette fois, plus violemment.

Michel ouvrit et recula, effrayé, en voyant dans l'ombre du carré deux individus vêtus de noir : l'un grand, maigre et marchant le premier, l'autre, petit, gros, tenant un tas de paperasses à la main.

— M. Michel Gérard, demanda le grand maigre d'un ton peu aimable et en pénétrant dans la chambre sans ôter son chapeau.

— C'est moi, répondit Michel d'une voix tremblante ; et qui êtes-vous, messieurs ?

— Maître Vermillon, notaire !

— Maître Lombard, huissier, ajouta le gros homme en s'avançant.

À ce mot d'huissier, Michel et Thérèse se regardèrent avec épouvante, pendant que les deux hommes inspectaient la mansarde d'un air méprisant.

— Tout ça ne vaut pas grand-chose, murmura l'huissier à l'oreille du notaire.

— La femme est ce qu'il y a de mieux, répondit celui-ci en regardant Thérèse du coin de l'œil… Dites au mari ce qui nous amène.

L'huissier prit dans sa serviette un papier qu'il déplia ; puis, se tournant vers Michel, il lui dit avec gravité :

— Monsieur, vous devez deux termes au sieur Madelineau, votre propriétaire…

— Deux termes, c'est vrai ! répondit Michel en baissant la tête.

— Plus deux sommations et un jugement qui vous condamne à payer dans les vingt-quatre heures…

— C'est vrai, mes bons messieurs ! Mais vu la rigueur de la saison et le manque d'ouvrage, notre propriétaire, qui est un bien brave homme, nous a promis de patienter.

— C'est possible, continua l'huissier ; mais il y a de cela cinq semaines. Votre propriétaire, qui a la goutte, est parti à la recherche d'un climat plus doux, en chargeant Me Vermillon de toucher ses revenus. Vos voisins, à qui nous venons de rendre visite, se sont exécutés, faites comme eux, voici la quittance.

Michel était foudroyé. Thérèse, tremblante, s'appuyait sur le dossier d'une chaise.

— Dépêchons ! s'écria Me Vermillon. J'ai un rendez-vous. Payez-vous ?… oui ou non ?…

— Non !… balbutia Michel en essuyant son front baigné de sueur.

— À votre aise, sieur Michel ! Et vous, maître Lombard, remettez la quittance dans votre poche. Ces gens-là sont tous les mêmes ; ils ne cèdent jamais qu'à la violence. Le commissaire-priseur est-il en bas ?

— Oui, monsieur le notaire, par précaution, je lui ai recommandé de nous attendre avec ses commis.

— Faites-les monter ; qu'ils enlèvent toutes ces défroques et qu'elles soient immédiatement vendues à la porte.

Lombard alla sur le carré donner un coup de sifflet.

— Ah ! monsieur, qu'est-ce que vous venez de dire ? vendre nos meubles ?

— À la criée, oui, mon brave ! Espérons pour vous qu'on en trouvera plus que vous ne devez.

Thérèse intervint en s'adressant au notaire :

— Mais, monsieur, et nous ? qu'est-ce que nous allons devenir ? où coucherons-nous ce soir ?

— Ça ne me regarde pas.

— Et l'enfant, monsieur, l'enfant que vous voyez là…

Henriette, que le bruit venait de réveiller, se mit à crier, et Thérèse ne fit qu'un bond vers le berceau… Elle prit sa fille dans ses bras et, la présentant au notaire :

— Quand vous nous aurez tous chassés de cette pauvre chambre, dit-elle, le froid et la faim la tueront.

— Voici nos gens, dit l'huissier en montrant le commissaire-priseur et ses hommes qui venaient de paraître.

— Eh bien ! ne perdons pas de temps, on gèle dans cette mansarde. Enlevez ! dit le notaire.

— Enlevez, répéta l'huissier de sa voix la plus sonore.

Un accès de rage furieuse s'empara de Michel en voyant les commis qui entraient dans la chambre.

– Arrêtez !… cria-t-il en leur montrant le poing ; le premier qui me tombe sous la main… je l'étrangle !

— Tais-toi !… lui dit Thérèse, effrayée, en courant se placer devant lui avec sa petite dans ses bras. Tais-toi, dit-elle, et paie !

— Que je paie ! dit Michel abasourdi, que je paie ! et avec quoi ?

— Ouvre ce bahut, dit Thérèse et prends l'argent qui s'y trouve.

— L'argent ? quel argent ? répondit Michel.

— Celui que j'ai économisé sou à sou depuis notre mariage sur la dépense de chaque jour. Il y a vingt écus.

— Vingt écus !…

— Ils sont là, sous les langes de notre Henriette… Hélas ! je les gardais précieusement en prévision du malheur dont tu me parlais tout à l'heure : « Si ton lait venait à manquer à notre enfant », disais-tu !… Allons, paie, le ciel décidera du reste !

— Combien vous dois-je, monsieur ? dit brusquement Michel.

— Quatorze écus, quatre sous, six deniers, répondit Lombard sur le même ton.

— Voilà votre affaire.

Et les hommes de loi s'éloignèrent.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, il y avait près de vingt-quatre heures que Thérèse et Michel s'étaient partagé leur dernière croûte de pain. Un homme vigoureux pouvait encore attendre ; mais pour une femme, pour une mère nourrice, déjà si éprouvée par le chagrin et les privations, c'était impossible !

Et le froid sévissait plus âpre, plus violent que jamais. Et les ateliers ne devaient pas rouvrir de sitôt leurs portes aux ouvriers qui n'avaient que leur travail pour vivre.

Les deux époux en étaient venus à regretter de s'être dépouillés du peu qu'ils possédaient. Il est vrai que, si leurs meubles avaient été saisis et vendus, ils auraient été, le soir même, jetés tous les trois dans la rue.

« Peut-être hélas ! serons-nous prochainement réduits à cette extrémité ; mais tâchons, du moins, de l'éloigner le plus possible », se disait Michel en lui-même. « Quand on n'a plus rien à se mettre sur la table, ce n'est pas la peine d'en avoir une. »

Là-dessus, il boutonna sa veste jusqu'au menton, et, tandis que sa femme était occupée à arranger la couverture d'Henriette, il sortit sur la pointe des pieds en emportant la table et sans dire un mot de l'idée qui lui était venue. Mais Thérèse avait tout vu, tout compris, et, dès que Michel eut disparu, elle s'agenouilla devant une petite croix en ébène, accrochée au-dessus du berceau, et fit sa prière habituelle.

Arrivée à ces paroles : « Donnez-nous notre pain de chaque jour », sa voix devint tremblante, et ce fut en pleurant qu'elle acheva son oraison.

Le faible soulagement que devait procurer la vente de la table ne fut pas de longue durée. Il fallut se résigner à recourir à de nombreux expédients. En sorte que bientôt il ne resta plus dans la mansarde que le berceau d'Henriette et la paillasse sur laquelle le père et la mère avaient déjà passé plusieurs nuits.

Thérèse, épuisée par tant de douleurs physiques et morales, n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle se sentait minée par une fièvre lente et surtout par l'affreux pressentiment du malheur prochain, inévitable, dont elle était menacée, et qui pouvait être en peu d'heures la perte et la mort de son enfant.

Michel devinait tout ce qu'il y avait d'angoisse et de torture dans l'âme de sa femme ; mais, ainsi qu'elle, il n'osait pas en parler. Leurs cœurs se comprenaient, leurs lèvres demeuraient muettes !

Ce fut Thérèse qui, la première, se décida à rompre ce pénible silence.

— Vois-tu, dit-elle en montrant Henriette à son père, vois-tu comme elle change !

— Oh ! oui, je le vois, hélas, soupira Michel.

— Elle n'a plus ses couleurs roses, ses belles joues fraîches !…

Elle maigrit à vue d'œil !

— Depuis deux jours surtout, c'est effrayant !

— Elle souffre ! Elle a faim… comme nous.

— Je vois bien que mon lait n'est plus ce qu'il était. Et puis, je n'en ai plus autant qu'autrefois ! Si ça continue, notre chère enfant finira par nous être enlevée. Comprends-tu ça, toi ?

— Je ne le comprends que trop… hélas ! soupira-t-il.

— Alors, répliqua Thérèse, se laissant aller à un accès de colère dont elle ne se rendait pas compte, trouve donc quelque chose à faire, au lieu de rester là à pleurer toute la journée ! Cherche, invente n'importe quoi pour nous tirer de cette affreuse misère, pour que ton enfant vive ! C'est ton affaire à toi, le mari, le père !

— Tu as raison, femme ; seulement, ce n'est pas ma faute, si nous avons tant à souffrir. Moi, je donnerais ma vie pour vous deux, tu le sais bien, Thérèse !

— C'est vrai, dit-elle en lui prenant la main, j'ai eu tort de parler comme je viens de le faire ; oublie ce que je t'ai dit dans… mon emportement… J'ai la fièvre… vois-tu, Michel, et je me sens si faible !

Gérard la prit dans ses bras.

— Laisse-moi, dit-elle en se dégageant, la voilà qui s'éveille ; il ne faut pas attendre qu'elle pleure !

Elle se pencha sur le berceau pour prendre l'enfant et lui donner le sein ; mais, au bout de quelques secondes, la pauvre petite fille renversa

la tête en criant. Thérèse porta la main à sa gorge, qu'elle pressa rudement, sans se soucier du mal qu'elle pouvait se faire. Michel la regardait, anxieux, sans oser l'interroger.

— Rien ! plus rien ! dit-elle d'une voix sourde. Plus de lait, pas une goutte ! Prends ta fille, je n'ai plus la force de la tenir… Mais prends-la donc, te dis-je… Et que Dieu me fasse au moins la grâce de mourir avant elle !

La malheureuse se laissa tomber sur la paillasse. Elle avait perdu connaissance. Et Michel restait immobile, les yeux hagards, avec son enfant sur les bras, tandis que sa femme évanouie gisait devant lui sur le grabat.

Mais le sentiment du devoir tira bien vite Michel de la stupeur dans laquelle il était plongé.

— Non ! je ne te laisserai pas mourir ! s'écria-t-il en replaçant sa fille sur son lit. Mais songeons à la mère d'abord. Si j'avais seulement un peu de vinaigre. Ah ! je me souviens… la petite bouteille !… la voilà.

Il se hâta de verser quelques gouttes sur son mouchoir ; puis, se jetant à genoux à côté de Thérèse, il se mit à lui frotter le front, les joues et les lèvres. Thérèse fit un mouvement.

— Thérèse, ma chérie, reviens à toi ! murmurait-il.

— La petite, où est la petite ?… dit la mère en rouvrant les yeux.

— Dans son lit, ne t'inquiète pas, elle dort.

— Je voudrais bien dormir aussi !… Je tombe de sommeil… Ça me ferait peut-être du bien…

— Dors, ma Thérèse, dors, je suis là… je veillerai sur vous deux !…

Dès qu'il fut certain qu'elle sommeillait, il se releva brusquement. La douleur qu'il s'était efforcé de refouler pour ne pas en donner le spectacle à sa malheureuse femme, éclata avec violence. À la vue du petit être qui souffrait, et que la faim faisait crier lamentablement, il lui vint une de ces idées que seul le désespoir peut faire naître dans les cerveaux affolés.

— Non, murmura-t-il au milieu de ses sanglots, non, tu ne mourras pas !…

Ses regards voilés de larmes allaient alternativement du visage pâli de Thérèse à celui de l'enfant qui s'agitait fiévreusement dans son berceau…

Il y avait, chez cet homme troublé, un combat terrible où son amour paternel était mis à une douloureuse épreuve. Que fallait-il faire ? Où était son devoir ?

Tout à coup, il s'élança vers le berceau, comme s'il était poussé par une force irrésistible. Et là, penché sur l'enfant qui vagissait, il essaya de la calmer, en lui prodiguant des caresses, en la couvrant de baisers…

Et le malheureux sentait bien que l'attendrissement le gagnait, que, s'il hésitait encore, il ne pourrait plus accomplir le sacrifice qu'il imposait à son cœur. Chaque seconde qui s'écoulait le laissait plus irrésolu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, si cette idée m'est venue, n'est-ce pas vous qui me l'avez inspirée !

Puis, s'animant à la pensée que l'enfant ne souffrirait plus, que Thérèse serait sauvée, Michel se leva pour aller vers le fourneau, qui, maintenant qu'on n'y faisait plus de feu, servait de table et sur lequel traînaient quelques chiffons. Au moment de quitter cette mansarde, où la malheureuse mère devait, à son réveil, éprouver la plus horrible douleur, Gérard voulut du moins laisser à Thérèse quelques lignes qui lui expliquaient par quel acte désespéré il allait tenter de sauver leur enfant de la faim et de la mort ! Agenouillé devant le fourneau, et ses larmes tombant sur le feuillet de papier qu'il avait trouvé parmi les chiffons, il écrivit rapidement… Puis, le dernier mot tracé, Michel se leva et, saisissant sa fille dans ses bras :

— Viens, pauvre enfant, dit-il, puisqu'il n'y a plus ici un morceau de pain pour ta mère épuisée par la souffrance et la faim, plus une goutte de lait pour toi, cher ange… il ne sera pas dit que je n'aurai pas tout essayé… tout !… pour t'arracher à la mort !… Et, si Dieu permet qu'il en soit ainsi… lorsque tu auras l'âge où l'on comprend, tu ne maudiras pas le pauvre père qui t'aura abandonnée à la charité publique !…

Lorsqu'il parlait de cette sorte, les sanglots étouffaient sa voix. Il déposa un dernier baiser sur le visage glacé d'Henriette et, fou de douleur, il sortit, détournant les regards pour ne pas voir cette mère qu'il allait séparer à tout jamais de son enfant…

Une fois dans la rue, il s'arrêta, effrayé par la neige et le verglas qui couvraient le pavé. S'il allait glisser, faire une chute avec le cher fardeau sur les bras. Bravement, il ôta ses souliers et se mit à marcher à pieds nus.

Il avançait à grands pas, car la nuit n'allait pas tarder à venir et les

cloches de Notre-Dame sonnaient pour l'office du soir. Après avoir traversé le pont qui conduit à la Cité, il s'engagea dans une ruelle sombre qui abrégeait le chemin et dans laquelle il était à peu près sûr de ne rencontrer personne. Il lui semblait qu'il allait commettre un crime et il avait peur d'être vu. Au tournant de la ruelle, Michel arriva devant l'église dont les marches étaient envahies par la neige, qu'une bise glaciale poussait jusque sous le porche.

Et c'était là qu'il allait déposer sa fille !

Le courage commençait à lui manquer et ses yeux s'emplissaient de larmes au moment d'accomplir ce cruel sacrifice. Enfin, il fit un effort sur lui-même et se dirigea en chancelant vers l'une des portes basses. Comme il se baissait pour déposer sa pauvre petite Henriette, un cri plaintif se fit entendre à quelques pas de lui.

. . . . . .

..

Le sommeil des malheureux est rarement de longue durée ; mais il a cela de bon qu'en leur rendant un peu de calme il leur rend aussi un peu de force.

C'est ce qui était arrivé pour Thérèse. En rouvrant les yeux, elle se sentit un peu moins faible ; la nuit était si noire qu'elle ne distinguait rien autour d'elle et, loin de s'en effrayer, l'obscurité, le silence qui régnaient dans la chambre lui semblaient de bon augure. Les êtres qu'elle adorait reposaient là, et puis, le rêve qu'elle avait fait pourrait bien se réaliser.

Elle avait entendu dire que, souvent, un peu de repos suffisait pour rendre à une mère le lait dont elle s'était vue privée par une émotion trop vive. Et elle avait rêvé que le sien lui était revenu. Quel bonheur, si cela était vrai ! Il lui était bien facile de s'en assurer, et pourtant elle hésitait : une déception serait si cruelle ! Mais cet état d'incertitude lui devenait insupportable, elle porta la main à sa poitrine et la retira presque aussitôt en poussant une exclamation de joie.

— Michel, éveille-toi !… Apporte notre fille… Notre Henriette est sauvée ! sauvée !…

Elle s'était levée et elle fit un pas dans la direction du berceau en disant :

— Mais réponds-moi donc, Michel… Es-tu si profondément endormi ?…

Rien !… Pas un mot, pas un souffle !

Thérèse sentit un frisson lui glisser jusqu'au cœur.

Pendant une seconde, elle crut à une véritable catastrophe. Ce silence n'était-il pas la preuve qu'Henriette était morte et que, devant le cadavre de l'enfant, l'infortuné père s'était livré à quelque acte de désespoir !

Mais cette idée s'évanouit aussitôt.

— Il est sorti, murmura Thérèse. Il aura voulu, le pauvre cher homme, tenter un dernier effort pour nous sauver ! Mais, alors, pourquoi l'enfant ne bouge-t-il pas ?… Les enfants ne dorment pas lorsqu'ils ont faim !

Tourmentée par cette idée, Thérèse, marchant dans l'obscurité, arriva tout près du berceau, qu'elle tâta avec précaution pour ne pas réveiller le petit être qu'elle croyait endormi. Mais soudain elle poussa un cri terrible. Le berceau était vide !

— Non, je me serai trompée, dit-elle ; et, surmontant son trouble, Thérèse s'est dirigée vers le fourneau. En tâtonnant, elle a fini par trouver le briquet, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à allumer un bout de chandelle planté dans le goulot d'une bouteille fêlée.

Elle retourna au berceau. Cette fois, il n'y avait plus à en douter : le berceau était réellement vide ! Michel avait emporté sa fille !

Alors Thérèse éprouva une réaction réconfortante.

— Pauvre ami, fit-elle, il aura abjuré tout sentiment d'amour-propre ; il sera allé supplier, implorer les passants ! En voyant la petite, peut-être auront-ils eu pitié d'elle ! Tendre la main ! lui si fier… Pauvre Michel !

Puis, l'impatience s'emparant d'elle, la malheureuse femme entrouvrit sa porte et, s'avançant jusqu'à l'escalier, elle écouta longuement… Rien !… Aucun bruit de pas qui fit craquer le bois vermoulu des marches. Michel ne revenait pas !

Chaque minute qui s'écoule augmente son impatience, qui fait bientôt place à l'angoisse… Elle s'agite et marche fiévreusement d'un bout à l'autre de la chambre.

Tout à coup, la malheureuse aperçoit, à la lueur de la chandelle fumeuse, le bout de papier que Michel a placé sur le fourneau. Ce papier fixe son attention. Elle le saisit. C'est l'écriture de Michel…

En parcourant les premières lignes, Thérèse a poussé un cri sourd et son cœur s'est serré comme si elle allait mourir.

Dans cette lettre, le père désespéré lui annonce en ces termes la foudroyante nouvelle :

« Pauvre amie !… Lorsqu'en te réveillant tu trouveras le berceau vide, je t'en supplie, Thérèse, pardonne-moi de t'avoir séparée de ta fille bien-aimée.

» Je ne veux pas voir mourir, à la fois, ma femme et mon enfant. Je vais confier la pauvre petite créature à la charité publique. Je la déposerai à la porte de l'église et, lorsque je l'aurai vu recueillir par quelque âme charitable, je reviendrai auprès de toi, ma Thérèse, et, si Dieu reste toujours sans pitié pour notre souffrance, nous mourrons ensemble, en pensant que, du moins, notre fille est sauvée. »

C'était comme un coup de foudre qui venait de frapper Thérèse. Folle de douleur et de désespoir, elle poussait des cris sourds, appelant :

— Henriette !… Henriette !… ma fille !…

Et comme si Michel eût pu l'entendre :

— Rends-moi ma fille, malheureux ! s'écria-t-elle.

Elle se cramponnait au mur pour ne pas tomber !… Ses jambes refusaient de la soutenir. Puis la colère survint violente, terrible !…

Sans se rendre compte du désespoir qui avait poussé l'infortuné Michel à abandonner l'enfant qu'il chérissait, elle ne voyait qu'une chose, c'est qu'on lui avait enlevé sa fille et qu'elle ne la reverrait plus… plus jamais…

Et, dans sa rage impuissante, elle murmurait, entre ses dents, serrées par la colère :

— Michel ! C'est lâche !… Malheureux ! Malheureux !

Les yeux hagards, elle s'élança vers la porte en criant :

— Michel !… Rends-moi mon Henriette !… Rends-moi mon enfant !…

Elle se tordait les bras et, chancelante, elle s'affaissait contre le mur, en répétant, au milieu des sanglots :

— Henriette !… Henriette !…

Soudain, la voix expira sur ses lèvres…

Michel venait d'apparaître au bout de l'escalier…

Oui, c'est lui, bien lui. Il était là, devant elle, tenant deux enfants dans ses bras ! ! !…

CHAPITRE II

— Femme ! s'écria Gérard, nous n'avions qu'une fille, et il faut croire que ce n'était pas assez pour que le Ciel eût pitié de nous !… Mais nous voilà, maintenant, bien plus dignes de sa compassion : nous avons… deux enfants au lieu d'un !…

— Que dis-tu ? Michel, s'exclama Thérèse, folle de joie d'avoir retrouvé sa fille.

La pauvre femme avait enlevé Henriette des mains de son père. Et, se souvenant qu'elle avait eu l'espoir, après un sommeil réparateur, de voir revenir son lait, elle présenta le sein à la petite affamée…

— Te voilà deux fois mère, répondit Michel, car nous ne pouvons pas abandonner cette petite inconnue que Dieu a placée sur mon chemin, au moment même où…

— Tu allais abandonner ta propre fille ! interrompit Thérèse.

— Et sans doute pour m'empêcher d'accomplir…

— Un crime, Michel !

— Oh ! ne me condamne pas, femme ; ne m'accable pas !… J'étais fou !… J'avais perdu tout espoir… Et je m'étais dit que, s'il n'y avait qu'une chance entre mille de sauver notre enfant, je ne devais pas hésiter…

Et s'animant :

— Oui !… Je voulais abandonner notre cher ange sur le parvis de Notre-Dame… Mais comme je me baissais cherchant la place sous la neige où je déposerais mon enfant, j'entendis des vagissements qui semblaient venir d'un point noir que je voyais à deux pas de moi… Je m'approchai. Une petite créature était là, depuis quelque temps sans doute, car je vis son petit visage bleui par le froid…

— Un enfant ! m'écriai-je, un enfant abandonné comme va l'être le mien ! Il est déjà tout glacé. Il va mourir ici, et le même sort serait réservé à ma pauvre fille !

» En ce moment, continua Gérard, un bruit frappa mon oreille. J'écoutai. On fermait la porte de l'église. Je m'étais donc trompé ! Le bruit des cloches que j'avais entendu, c'était la fin de l'office et non le commencement ! Et pas une figure humaine sur la place ! Tous ceux qui avaient prié dans la maison du Seigneur étaient partis ! Je sentis alors que ma tête se perdait ! J'implorai Dieu ! Je le suppliai d'envoyer quelqu'un qui pût recueillir ces deux petits êtres unis dans le même sort ; car je savais, hélas ! que s'ils passaient la nuit sur ces marches, dans cette neige, c'était la mort pour tous deux ! »

Thérèse poussa un gémissement et serra sa fille contre sa poitrine. Michel, ému au souvenir de son désespoir, poursuivit :

— Non !… pensai-je, je n'abandonnerai pas là mon enfant ; je ne les abandonnerai ni l'un ni l'autre.

— Ah ! c'est bien, mon homme, ce que tu as fait là ! s'écria Thérèse.

— Je repris le chemin de notre mansarde… Et moi, qui étais venu là, en portant ma petite Henriette comme un fardeau trop lourd… je m'en revins d'un pas ferme avec ces deux enfants dans les bras !…

Thérèse avait écouté, les larmes aux yeux. Se levant dans un élan, elle alla présenter son front aux baisers de son mari.

— C'est Dieu qui t'a inspiré cette bonne action, mon ami, dit-elle d'une voix calme et forte… Et c'est lui qui, déjà, t'en récompense… Regarde !

Elle lui montrait Henriette qui venait de prendre avidement le sein que sa mère lui donnait.

— Mais c'est un miracle ! disait Michel.

— L'autre en aura sa part, répondit la mère.

— La pauvre petite n'a fait qu'un cri tout le long du chemin.

— Mets-la sur mes genoux et, vite, enlève les épingles.

Michel se hâta d'obéir, et, dès qu'il eut détaché les langes, il s'en échappa quelque chose qui roula sur le carreau de la chambre.

— Qu'est-ce donc qui tombe là ? demanda Thérèse.

— C'est un rouleau… deux rouleaux, s'écria Michel qui s'était penché pour regarder, des rouleaux d'or.

— De l'or ! dans les langes d'un enfant qu'on abandonne ! Ce n'est pas possible, tu te trompes.

— Regarde toi-même, répondit Michel, qui avait ramassé les rouleaux et qui était en train de les ouvrir. Des louis, des vrais louis d'or !

— Et ce papier, qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens à la main ?

— C'était par terre avec les rouleaux.

— Il y a écrit dessus : « À la personne charitable qui m'aura recueillie. »

— Eh bien !… c'est toi la personne charitable.

— Il n'y a pas autre chose ?

— Si fait… seulement on dirait qu'on a pleuré dessus… il y a : « Je m'appelle Louise, aimez-moi. »

— Si nous l'aimerons, Michel, le cher petit ange qui nous apporte la fin de nos souffrances ! Car nous voilà riches… Il y a là au moins…

— Il y a cent louis !… s'écria Michel, qui venait d'en faire le compte, deux mille quatre cents livres que nous apporte ce cher petit ange !

— Elle sera notre seconde fille, la sœur d'Henriette.

— Maintenant, femme, je vais courir aux provisions.

— Oui, va, répondit Thérèse, en souriant. Cours et fais bien les choses.

— Fie-toi à moi… Et demain…

Thérèse l'interrompit :

— Demain, mon bon Michel, nous quitterons Paris, où règnent la misère, la désolation.

— Oui, nous irons dans ma ville natale, nous partirons pour Évreux… tous les quatre !

Tandis que Michel Gérard descendait, tout joyeux, l'escalier, pour aller acheter de quoi restaurer sa femme et les deux enfants, Thérèse avait mis côte à côte les petites filles dans le berceau.

— Il y a place pour deux, mes mignonnes, murmura-t-elle en souriant… Et vous aurez ainsi bien plus chaud.

Puis, contemplant leur petit visage d'un même regard maternel :

— Je serai votre mère à toutes les deux, dit-elle.

Et la pauvre femme se pencha sur le berceau, pour embrasser, chacune son tour, les deux enfants.

Mais aussitôt ses yeux se remplirent de larmes. Elle se disait, en regardant Louise, que, sans doute, ce petit être avait été enlevé à sa mère… qu'en ce moment, peut-être, la malheureuse, affolée, courait les rues à la recherche de l'abandonnée… comme elle eût fait elle-même si Michel ne lui eût pas ramené son Henriette !

En rentrant, Gérard la trouva ainsi penchée sur le berceau. Il revenait, joyeux, Michel Gérard, et il étalait déjà les provisions achetées. Mais il s'arrêta bientôt devant le regard attristé de Thérèse.

— Qu'as-tu donc ? femme, demanda-t-il avec anxiété. Est-ce que nos cruelles épreuves ne sont pas finies ?

— Hélas, soupira Thérèse, je pensais à la mère de cette petite… Je me disais qu'il y a sans doute, dans l'abandon de cette mignonne, quelque drame terrible !… C'est que, vois-tu, Michel, on n'abandonne d'ordinaire son enfant que lorsque la misère vous y a poussé, et…

— Et quand c'est pour la sauver de la mort, d'une mort certaine ! ajouta Gérard en baissant la voix.

— Mais, reprit Thérèse, lorsque l'on met des rouleaux d'or dans les langes de l'abandonné, c'est que l'on est riche. Aussi, je te le répète, il y a là quelque terrible mystère.

— Nous chercherons à le découvrir… plus tard, conclut Gérard. Mais, pour le moment, contentons-nous de remercier le ciel qui nous a sauvés !…

CHAPITRE III

Le jour même où les habitants de la rue de la Mortellerie avaient à subir dans leur mansarde de si douloureuses épreuves, une fête allait être donnée dans un hôtel du quartier le plus aristocratique de Paris.

Le marquis de Vaudrey était le type exagéré de ces anciens grands seigneurs dont la race a presque entièrement disparu. Pour lui, il n'y avait au monde qu'une seule chose réelle, enviable et respectable : la noblesse du nom. Le nom des de Vaudrey !… C'était un diamant de la plus belle eau, et malheur à quiconque en altérait la pureté !

Le marquis approchait de la cinquantaine lorsqu'il perdit sa femme et, avec elle, l'espoir encore caressé d'avoir un fils qui hériterait en ligne directe de tous ses biens et domaines. Il se consolait en pensant que son neveu portait le même nom et qu'en le mariant à l'aînée de ses deux filles, la maison de Vaudrey ne s'éteindrait pas. Le cousin était riche, il possédait, dans la vallée de Chevreuse, un vieux castel entouré de chasses ma-

gnifiques, et il semblait fort épris de Mlle Mathilde, qui, de son côté, le regardait d'un assez bon œil, mais ceci importait peu ; chez les de Vaudrey, de temps immémorial, quand une fille avait atteint l'âge d'être mariée, c'était le père seul qui devait s'occuper de lui choisir un mari, et sa fille n'avait plus qu'à l'accepter.

Ce fut dans ces conditions que Mlle Mathilde épousa son cousin ; sitôt le mariage conclu, elle suivit son mari à Chevreuse, où il passait la plus grande partie de l'année, et le marquis resta seul à Paris avec sa seconde fille, Diane de Vaudrey, qui n'avait encore que quatorze ans et qui était déjà une adorable personne. Encore deux ou trois années et le marquis n'aurait pas grand-peine à lui trouver un mari.

Diane devenait, de jour en jour, plus jolie, plus séduisante ; elle était très bonne musicienne, elle dansait à ravir et montait à cheval comme une amazone. Aussi, que de succès ! que d'adorateurs ! Elle avait à peine dix-sept ans et, déjà, l'heureux père était accablé des plus flatteuses demandes. Il n'en repoussait aucune ; mais, sans en rien laisser voir, même à sa fille, il avait fait son choix.

Le comte de Linières était un fort bel homme, d'une trentaine d'années, très distingué, très bien en cour, et Diane, sans lui avoir fait la moindre avance, sans même qu'elle s'en doutât, lui avait inspiré une véritable passion.

Le marquis n'avait pas tardé à s'en apercevoir, et cette découverte le mettait au comble de la joie. M. de Linières avait devant lui le plus bel avenir ; au premier jour, il serait nommé ambassadeur, et, plus tard, qui sait s'il n'arriverait pas à être ministre ?

L'hiver, qui touchait à sa fin, avait été des plus brillants ; les bals s'étaient succédés presque sans interruption, et Diane, qui était d'une nature délicate, avait peut-être abusé de ses forces. Enfin, pour cette raison ou pour une autre, elle perdait peu à peu ses jolies couleurs et ne se plaisait que dans la solitude. Elle passait des journées entières étendue sur sa causeuse et plongée dans une rêverie que l'on ne s'expliquait pas.

Elle, qui s'était toujours montrée si vivante et si bonne, rien ne l'intéressait plus ; un vieux recueil de prières faisait maintenant sa seule lecture et aussi une petite gazette que son père laissait souvent traîner sur les meubles ; mais, avant de la prendre, elle avait bien soin de s'assurer

que personne ne pouvait la voir.

Un jour, quelques amis étaient venus prendre des nouvelles de sa santé, elle s'était décidée à passer au salon et on se mit à parler de toutes sortes de choses, de toilette, de musique et, enfin, d'un combat très sérieux que nos troupes avaient livré aux environs de Verdun ; la victoire nous était restée, mais elle avait coûté cher. Diane n'avait pas ouvert la bouche ; mais, dès que les visiteurs eurent pris congé et qu'elle se vit seule, elle se jeta sur la gazette qu'elle avait aperçue dans un coin et se mit à la parcourir anxieusement. Arrivée à ces mots : Liste des blessés et des morts, elle s'arrêta un instant, porta la main à son cœur, puis, faisant un effort sur elle-même, reporta les yeux sur la liste fatale ; tout à coup, elle poussa un cri et tomba à terre, sans connaissance. Quelques minutes après, le marquis entra ; c'était l'heure du dîner et il venait chercher sa fille.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en la voyant à terre, évanouie. Diane !… mon enfant !… à moi !… du secours !

Il courait à la fenêtre, au timbre d'acier qui était sur la cheminée, puis il revenait vers sa fille et, pendant qu'on l'aidait à la secourir, il se demandait ce qui avait pu provoquer cet évanouissement.

Heureusement, la pauvre Diane avait repris connaissance ; mais il fallut la transporter dans sa chambre et la mettre au lit ; elle était en proie aux agitations d'une fièvre brûlante. Le marquis se hâta de faire appeler le médecin et d'expédier un coursier à Chevreuse, avec un billet qu'il venait d'écrire à sa fille aînée. Ce fut un coup terrible pour cette bonne dame, déjà si éprouvée.

Après un an de mariage, elle venait de donner naissance à un garçon lorsque son mari lui fut enlevé en quelques jours par une maladie aiguë. Le marquis lui offrit alors de revenir à Paris ; rien ne put l'y décider, même les supplications de sa sœur, qu'elle adorait. Mais, au reçu de la lettre de M. de Vaudrey, elle envoya immédiatement quérir des chevaux de poste et, malgré la distance et le mauvais temps, elle se mit en route, impatiente de revoir sa chère Diane et persuadée que personne ne pourrait la soigner mieux qu'elle.

En effet, au bout de quelques jours et autant de nuits passées au chevet de la malade, elle eut la joie de constater que la fièvre avait presque

entièrement disparu.

Mais un terrible mystère lui fut alors révélé secrètement par le médecin : dans quelques mois, « mademoiselle » Diane de Vaudrey allait devenir mère !…

Alors, et par suite d'une entente secrète, le docteur déclara qu'il fallait conduire la malade loin de Paris ; un changement d'air et un repos prolongé étaient nécessaires si l'on voulait obtenir une guérison complète.

Mathilde, de son côté, proposa d'emmener sa sœur à Chevreuse, dans son vieux castel. Dès que Diane aurait retrouvé la santé, on la ramènerait à son père.

— Partez donc, s'écria-t-il en embrassant ses deux filles.

Et, le soir même, Mathilde, enchantée d'avoir enlevé sa sœur, s'empressait de l'installer dans une chambre du château à laquelle attenait un grand cabinet où l'on mettrait un lit, afin que la malade eût toujours auprès d'elle Marion, une grosse Bretonne qui l'avait vue naître, ne l'avait jamais quittée et qui éprouvait pour sa jeune maîtresse une profonde adoration.

Une heure après, Diane, silencieuse et pâle, en proie aux plus douloureuses pensées, était étendue sur le lit qu'on avait préparé pour elle. Brisée de fatigue, elle balbutia quelques paroles de remerciement, tendit son front à ses deux gardes-malades et s'assoupit en pleurant.

Alors, sans proférer une parole, la dame du château et l'humble servante se prirent la main ; elles regardaient leur chère Diane et, à leur tour, elles pleurèrent silencieusement…

Près de quatre mois s'étaient écoulés depuis cette scène. Le départ de Diane avait très vivement impressionné le comte de Linières ; mais, bien qu'il se renfermât toujours dans un silence absolu, ses sentiments ne changeaient pas.

Cependant, un matin, honteux de ses hésitations, il sonna son valet de chambre et donna l'ordre d'atteler.

— À l'hôtel de Vaudrey, cria-t-il au cocher, en sautant dans sa voiture.

Un quart d'heure après, il entrait, plein de courage, dans le vestibule.

Ce fut dans cette première entrevue que le comte s'ouvrit de ses intentions. Le marquis était radieux.

CHAPITRE IV

La réunion du soir fut des plus animées.

La grande nouvelle s'était répandue dans toute la maison avec la rapidité d'un éclair, et Marion était accourue bien à temps, car, sans elle, Diane, à bout de force, n'aurait pu regagner sa chambre ; en y entrant, elle tomba anéantie sur un fauteuil. Marion, aussi tremblante qu'elle et aussi pâle, alla fermer la porte et pousser le verrou ; Diane, alors, se leva brusquement et vint s'asseoir devant un petit bureau placé près de la cheminée.

— Donne-moi de la lumière, Marion, il faut que j'écrive.

— À pareille heure !… et fatiguée comme vous l'êtes !… C'est-y à vot' sœur que vous écrivez ?

— Non, c'est à mon père.

— À vot' père !… et c'est pour y dire que nous n'voulons point de son épouseu ?…

— C'est pour lui dire la vérité, Marion.

— Oh ! misère !… Non… non… C'est pas Dieu possible… Tu n'feras point ça, ma chère Diane !

— Je le veux !

Et Diane se mit à écrire. Marion était hors d'elle.

— La vérité !… qu'est-ce qu'il en adviendra avec un homme de fer comme le marquis !… Mais j'y sommes ben aussi pour quéque chose dans c'te vérité-là !… Et j'ons ben l'droit d'parler… Et j'disons, mé… qu'ça serait une folie…

— Tais-toi, prends ton chapelet, prie Dieu pour qu'il m'inspire, et plus un mot !

Et la Marion, baissant la tête, s'était assise, avait pris à sa ceinture le chapelet dont elle faisait passer machinalement tous les grains dans ses doigts et, au mouvement de ses lèvres, on aurait pu croire qu'elle récitait une prière ; mais sa pensée et ses regards étaient ailleurs, elle suivait la plume qu'une main fiévreuse faisait courir sur le papier. Quand Diane eut achevé sa lettre, avant de la plier, elle la tendit à Marion en lui disant :

— Tiens, lis.

Marion lut à voix basse ce qui suit :

« Mon père, il y a deux mois, une brave femme parcourait d'un pas rapide la route qui conduit de Chevreuse à Meudon, à travers les bois. La distance est grande et la nuit était venue, une nuit noire et orageuse. Après avoir quitté la route pour prendre un sentier qui gagnait la plaine, Marion, car c'était elle, s'arrêta devant une chaumière isolée. C'était là qu'habitait un de ses parents, un brave homme qui n'avait pour vivre, lui, sa femme et l'enfant qu'elle venait de lui donner, d'autres ressources que le terrain qu'il cultivait et dont il allait, chaque semaine, vendre les produits à Paris. Marion, épuisée de fatigue, frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt ; on était prévenu de son arrivée, on l'attendait et elle n'était pas seule ; elle portait dans ses bras un pauvre petit être qu'elle venait confier à des mains étrangères, car cet enfant, né de la veille, n'avait déjà plus de famille ; son père était mort l'épée à la main, au service du roi, et sa mère, dont il devait ignorer l'existence et le nom, et qui venait, en le quittant, de lui donner le seul baiser qu'il dut recevoir d'elle, sa mère s'appelait Diane de Vaudrey !

» Pardonnez-moi, mon père, l'affreuse douleur que vous allez ressen-

tir et dont je suis la cause. Mais, rassurez-vous, l'honneur de votre nom restera sans tache. J'ai pu, dans l'égarement de la passion, commettre une grande faute ; mais puisque, hélas ! elle est maintenant irréparable, du moins personne au monde n'en apprendra le secret. Vous-même, vous n'auriez jamais rien connu de mes souffrances, ni de ma honte, sans la nouvelle et rude épreuve qu'à votre insu vous venez de m'imposer. Elle me fait un devoir de ne vous rien cacher. Répondez, maintenant, ô mon père ! Puis-je donner ma main à l'homme d'honneur qui m'offre la sienne ?… »

— Ah ! s'écria Marion, que l'émotion et les larmes étouffaient, je savions ben que t'étais une honnête fille.

Et elle prenait dans ses deux mains la tête de Diane, qu'elle couvrait de baisers.

— Écoute, il me semble avoir entendu marcher. Qui donc peut venir ainsi au milieu de la nuit ? On frappe…

— Ouvrez, dit le marquis d'une voix rude.

— Mon père ! s'écria Diane toute tremblante.

Le marquis, en rentrant chez lui, avait renvoyé son valet de chambre. Il voulait être seul ; il se sentait agité, nerveux, cherchant à expliquer la douloureuse expression du visage de sa fille à l'annonce de son prochain mariage avec le comte. Tout en se parlant à lui-même, il s'était approché de la fenêtre pour fermer les rideaux, et il fut très surpris en voyant qu'une lumière brillait encore dans la chambre de Diane. De la lumière… à deux heures du matin !… Et Diane n'était pas seule… on voyait l'ombre d'une autre femme. Une minute après, il se présentait chez sa fille.

— D'où vient, dit-il en entrant, que vous ne soyez pas couchée à deux heures du matin ?

Diane, qui avait eu le courage de lui écrire, n'avait pas la force de lui répondre… Une terreur profonde cadenassait ses lèvres ; elle demeurait interdite.

— Voyons, lui dit le marquis, en cherchant à adoucir sa voix, dites-moi ce que vous éprouvez, ma chère enfant ? Dites-moi d'où vient que vous avez accueilli d'une si étrange façon la surprise que je vous avais ménagée ?

Au moment où il achevait de prononcer ces paroles, les yeux du mar-

quis s'étaient portés sur le petit bureau sur lequel se trouvaient encore le papier et les plumes.

— Ah ! dit-il en les montrant du doigt, vous écriviez… Et à qui donc, je vous prie ?

— À vous, mon père !

— À moi ?… Et qu'aviez-vous à me dire… par correspondance ?

— Cette lettre vous l'apprendra.

— Ah ! bon Dieu !… elle la lui donne !… murmura tout bas Marion épouvantée, en se signant.

Le marquis, étonné, regardait la lettre sans la déplier.

— Ah ! je commence à comprendre, fit-il.

Et sa voix redevenait dure, son regard menaçant.

— Oui, reprit-il, cette lettre doit renfermer quelque confidence que vous n'osiez pas me faire de vive voix. Le secret de votre conduite est là, sans doute ?

Il avait ouvert la lettre…

— Oh ! pas devant moi, s'écria Diane suppliante et les mains jointes, pas devant moi… Souffrez que je me retire… je reviendrai dès que vous m'appellerez.

— C'est inutile… restez… Je ne lirai pas cette lettre. Je la déchire et je la brûle ! Je ne veux rien savoir de ce que vous aviez à me dire, vous l'entendez, rien !… Mais, retenez bien mes paroles, votre mariage aura lieu, parce que telle est ma volonté… Et, s'il y a de votre part le moindre obstacle, quel qu'il soit, je le briserai !

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix irritée, le marquis sortit de la chambre.

Diane, consternée, s'était affaissée sur une chaise :

— C'est tout de même heureux qu'il ait brûlé c'te lettre sans la lire !… dit Marion.

— Ma pauvre petite fille ! murmurait Diane, pauvre cher ange ! quel sort nous est réservé à toutes deux !

— Si vot' père savait seulement qu'elle existe… il s'rait capable de la tuer.

À ces mots, Diane se releva, fière et forte.

— Eh bien !… il ne le saura jamais ! dit-elle… ni lui ni personne ! Puisque mon père l'ordonne, je serai comtesse de Linières, et ma fille vivra loin de tout danger… Il le faut !… Et tu m'y aideras, Marion !

— À la bonne heure ! répondit la Bretonne, v'là qui s'appelle bien parler !

— Et si, plus tard, continua Diane, Dieu permet qu'une fois encore je puisse la revoir et l'embrasser, je n'aurai plus rien à désirer sur la terre ! Je mourrai heureuse et la conscience tranquille !

CHAPITRE V

M. de Linières avait retardé son départ, heureux de penser que son voyage politique allait être transformé en un délicieux voyage de noces. Le marquis avait hâté les préparatifs, et multiplié les invitations. Enfin, au bout de huit jours, tout était prêt ; le contrat avait été signé la veille et le mariage religieux allait être célébré à trois heures, dans la chapelle.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, Diane avait montré à son père la soumission la plus complète. Elle courbait la tête devant une volonté inflexible, elle se sacrifiait complètement ; mais elle sauvait sa fille de tous les dangers dont elle la sentait menacée, et cela seul suffisait pour lui donner du calme et de la force. On aurait pu la croire heureuse. Hélas ! la pauvre enfant !… À toutes les douleurs secrètes dont son cœur était déchiré, une souffrance nouvelle devait s'ajouter encore : elle allait tromper un honnête homme.

La pendule venait de sonner deux heures. Marion et les filles de ser-

vice achevaient de préparer la toilette de la mariée et d'activer le feu, car la journée était sombre et la neige couvrait les arbres du jardin. Diane avait abandonné sa tête à la coiffeuse, une autre servante lui mettait des souliers de satin blanc, elle se demandait si vraiment c'était pour elle que l'on faisait tous ces riches apprêts. Julie, sa femme de chambre, vint lui en donner la preuve.

— Mademoiselle, voilà le bouquet de la mariée. On vient de l'apporter de la part de M. le comte de Linières.

Diane, rendue à la réalité, prit le bouquet et le posa à côté d'elle, sans même le regarder.

— Quand Mademoiselle voudra passer sa robe, nous attendons ses ordres.

— C'est bien, fit Diane, dans un instant. Allez, mesdemoiselles, je vous sonnerai.

Les servantes s'éloignèrent, assez surprises du peu d'empressement de leur maîtresse. Marion seule était restée ; elle comprenait qu'on avait quelque chose à lui dire en particulier. Diane, en effet, s'empressa d'ouvrir un des tiroirs du petit bureau ; elle y prit deux rouleaux d'or et, revenant vers Marion :

— Tiens, lui dit-elle, voilà toutes mes économies.

— Mais… j'en ons pas besoin d'vos économies, répondit la Bretonne, un peu froissée.

— Ce n'est pas pour toi… c'est… pour elle ! Ce soir, j'aurai quitté cette maison, je ne m'appartiendrai plus. S'il arrivait que la pauvre abandonnée eût besoin de quelque chose, au moins tu serais là pour le lui donner. Prends, et je partirai moins malheureuse.

— Donnez donc ! fit Marion en acceptant les rouleaux d'or, qu'elle fit aussitôt disparaître dans une des poches de son tablier.

Quelques instants après, la toilette de la mariée était achevée. Le marquis ouvrit brusquement la porte.

— Êtes-vous prête ? dit-il.

— Je suis à vos ordres, mon père.

— Prenez mon bras, on vous attend.

Sans rien ajouter, Mlle de Vaudrey sortit avec le marquis, et Marion vint s'appuyer contre la porte, envoyant un dernier adieu à sa Diane bien-

aimée.

La Marion comprenait combien était grand le sacrifice que s'imposait sa maîtresse. N'avait-elle pas été, avec la sœur de Diane, la confidente de la naissance de la petite Louise ? Ne s'était-elle pas, ainsi que Mlle de Vaudrey l'écrivait à son père, chargée d'emmener l'enfant chez son cousin à elle, le jardinier de Meudon ?

Cet honnête homme était lui-même père d'une petite fille ; sa brave femme, la cousine Jeanne, avait promis à Marion de prendre bien soin de l'enfant. La petite somme qu'on donnerait pour la pension de Louise serait certainement bienvenue dans le pauvre ménage du jardinier. Aussi, depuis le jour où elle avait accepté de soigner l'enfant qu'on lui confiait, la cousine Jeanne n'avait jamais failli à sa promesse.

Une fois par mois, le jardinier faisait le voyage de Paris, pour apporter à Marion des nouvelles de la petite, et cela à jour fixe. Il était convenu avec Marion d'un signal : un coup de sifflet modulé d'une façon spéciale. Ce signal, la Bretonne le connaissait bien, et elle aussi attendait avec impatience le jour fixé. N'avait-elle pas, en effet, reporté sur l'enfant une partie de l'affection qu'elle avait pour la mère ?

Aussi, lorsque Diane lui eut confié les rouleaux d'or, après la première hésitation, les avait-elle acceptés. « Ce sera pour aider la cousine Jeanne, s'était-elle dit, car la pauvre femme s'épuise, chaque jour, un peu plus à la besogne. »

Peu à peu, la Bretonne s'était plongée dans ses réflexions, évoquant le souvenir des tristesses qu'elle avait éprouvées lors de la douloureuse aventure de Mlle de Vaudrey. Que de transes pendant les premiers mois ! Que de précautions à prendre pour cacher la vérité !

Tout à coup, Marion tressaillit. Il lui avait semblé entendre un bruit bien connu…

— Le signal ! s'écria-t-elle.

Puis, tout émue, elle prêta l'oreille.

Un second coup de sifflet retentit dans la rue.

— Ah ! c'te fois, je me trompons point, fit Marion, Ce sifflet… c'est le sien, et pourtant c'est pas son jour. Qu'est-ce qui peut l'amener ? Courons vite… en passant par la terrasse et par la serre je n'risquons pas d'être vue.

En effet, tout le monde était occupé au service et personne ne se serait risqué dans le jardin par ce temps de neige.

Marion arriva donc bientôt à la petite porte. À peine l'eut-elle ouverte qu'un homme se précipita dans le jardin ; il était affreusement pâle et tenait dans ses bras la petite Louise.

— Marion, dit-il, voilà l'enfant que je vous rapporte.

— Seigneur !… Qu'est-ce que j'entends ? Y a donc un malheur d'arrivé ?…

— Ma femme est morte !

— Morte !… Ah ! c'est affreux… c'est horrible ! répétait Marion pendant que son malheureux cousin lui mettait Louise dans les bras. Et cette pauvre enfant !… Qu'est-ce que je vais en faire ?

— Et la mienne donc !… Qu'est-ce qu'elle va devenir ?… Elle qui est seule à c't'heure… et qui se lamente, pauvrette, qui prie seule à côté du cadavre de sa mère ! J'ai fait trois lieues pour ramener cet enfant… j'en ai autant à faire encore pour revoir l'autre… et j'y cours… Adieu, Marion. Adieu !

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, Marion entra dans la chambre et se laissa tomber sur une chaise, en pressant l'enfant dans ses bras. Elle resta ainsi pendant quelques minutes, immobile et comme paralysée.

En ce moment, l'orgue de la chapelle se fit entendre.

— C'est la messe qui finit, s'écria Marion toute frémissante. C'est le mariage de ta mère, pauvre petite !… Et te v'là sans asile, sans nourrice !… Que faire ? Dans un instant, tout le monde sera de retour. Et si M. le marquis te trouve ici, qu'est-ce que je vais lui dire ?… C'est le déshonneur d'ta mère et ta perte, pauvre enfant ! Non, non, je n'le veux pas… je n'le veux pas !

Et, dans son trouble, elle froissait dans sa poche les rouleaux d'or que Diane lui avait remis…

Les cloches de la chapelle se mirent à sonner. Et Marion pensa qu'on allait venir. Elle se leva, marchant fiévreusement dans cette chambre, comme si elle y eût cherché un endroit où cacher la petite Louise. En ce moment où son esprit s'égarait, elle se représentait le marquis, entrant à l'improviste et la surprenant ainsi.

Cette pensée l'affola. Elle courut à la croisée. Au-dehors, la nuit était venue. Si elle sortait !… À tout prix, elle devait emporter l'enfant, n'importe où, pourvu qu'on ne puisse la voir dans l'hôtel de Varennes.

Marion en était arrivée à ce degré où l'affolement peut dicter les plus violentes résolutions. Elle tenait toujours les rouleaux d'or dans sa main crispée.

« Avec cette somme, pensa-t-elle, je trouverai bien… quelqu'un… »

Puis, subitement, il lui vint une pensée terrible, qu'elle accepta sans frémir.

— Oui, reprit-elle, quelqu'un la trouvera, la recueillera… Il le faut !

La Bretonne venait de disposer du sort de l'enfant de Diane.

Une fois décidée à agir, elle oublia et Diane, à qui elle devait compte du sort de son enfant, et la pauvre créature qu'elle allait abandonner impitoyablement.

C'est avec une précipitation fiévreuse qu'elle glissa les rouleaux d'or dans les langes de l'enfant. Puis, au moment de sortir, elle s'arrêta devant le secrétaire en bois de rose. Ne devait-elle pas recommander l'enfant de Diane à la personne charitable qui voudrait bien la recueillir ?

Et, de sa grosse écriture, la Bretonne traça ces mots sur un bout de papier :

« Je m'appelle Louise. Aimez-moi ! »

Le petit feuillet plié, elle le glissa également dans les langes. C'en était fait. Elle prit l'enfant dans ses bras, et, la tête perdue, elle s'enfuit de la chambre.

Une fois dehors, Marion prit rapidement la direction du parvis de Notre-Dame…

Or, pendant que la Bretonne disparaissait ainsi, perdue dans le brouillard, la noce de Diane sortait processionnellement de la chapelle de l'hôtel de Varennes.

Le marquis triomphait. Toutes ses espérances venaient de se réaliser. Mlle de Vaudrey était comtesse de Linières…

Et, à l'heure même où de joyeux vivats accueillaient le retour des nouveaux époux dans le salon d'honneur de l'hôtel, Marion déposait, sur les marches du parvis de Notre-Dame, l'enfant de la jeune mariée.

C'est ainsi qu'au moment d'abandonner son propre enfant, Michel Gérard avait recueilli et emporté, avec sa propre fille, la fille de la jeune comtesse de Linières…

Après avoir abandonné Louise, Marion s'était embusquée à l'entrée d'une ruelle, pour s'assurer que quelqu'un se chargeait de la petite… Elle vit Michel Gérard soulever l'enfant et l'emporter. Alors le cœur de la Bretonne se serra, comme si Dieu eût envoyé un remords.

Mais elle ne fit point un pas, elle ne poussa pas un cri !… Seulement, lorsque l'homme qui emmenait Louise eut traversé la place, Marion le suivit de loin. Elle put ainsi le voir disparaître rue de la Mortellerie, dans une maison dont elle grava le numéro dans sa mémoire.

CHAPITRE VI

C'était la Fête-Dieu. Au premier coup de midi, toutes les cloches de la ville d'Évreux se mirent en branle.

On se pressait devant les reposoirs. L'un d'eux était particulièrement remarqué : celui de la Sainte-Enfance.

Deux jeunes filles en blanc attiraient l'attention.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus charmant, disait une vieille dame à son voisin ; est-ce que vous connaissez cette jeune fille ?

— Oh ! oui. C'est une des demoiselles Gérard.

— Ah ! elle a une sœur ?

— La grande qui porte la bannière. Deux enfants qui sont adorées de tout le quartier.

— Leur famille doit en être bien fière.

— Leur famille ! Tenez, regardez cette brave femme là-bas, appuyée contre un arbre, qui semble les dévorer des yeux, c'est leur mère, c'est toute leur famille.

Michel avait longtemps souhaité que ses filles fussent élevées chez les sœurs de la Sainte-Enfance.

— Ah ! disait-il souvent à Thérèse, quand je verrai autour de leur taille la belle ceinture blanche que portent les jeunes élèves des bonnes sœurs, je serai bien heureux.

Et, lorsque le pauvre homme disait cela, il ne se doutait pas que, le jour où cette blanche ceinture serait enfin donnée à son Henriette et à sa Louise, leur mère porterait sur sa tête le voile de crêpe noir des veuves !

Thérèse n'aurait pas survécu à l'être chéri qui venait de lui être enlevé si l'instinct de la maternité n'avait éveillé en elle le besoin, la volonté de vivre.

Pendant les années qui suivirent la mort de son mari, elle n'eut pas une minute de défaillance et jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Pour cela, nul travail n'était trop rude, nulle privation trop grande, pourvu que ses enfants ne manquassent de rien.

Elle s'appliquait à leur donner le goût du travail et à leur apprendre un métier qui pût les faire vivre honnêtement. Elle n'eut pas, pour cela, grand-peine à se donner ; les jeunes filles avaient compris de bonne heure qu'elles devaient aider leur mère et lui épargner, autant que possible, ces longues journées passées devant son métier à dentelle, car il était facile de s'apercevoir que les forces commençaient à lui faire défaut.

En dix ans, elle avait vieilli de vingt années, ses belles couleurs d'autrefois étaient passées et, le dimanche, quand Louise ou Henriette, pour la faire belle, passaient le peigne dans ses longs cheveux, elles se regardaient en soupirant, et la mère, qui devinait jusqu'à leur moindre pensée, ne manquait pas de dire :

— Je me fais vieille, mes enfants.

— Non, mère, tu es toujours aussi belle.

— Ah ! il fut un temps où j'aimais me l'entendre dire ; mais, maintenant, je ne tiens plus à plaire. C'est à vous, mes chéries, d'être belles, et, pourvu que votre tendresse me reste, que m'importe un cheveu blanc ?

Et il pleuvait des baisers !

Henriette et Louise éprouvaient pour leur mère une tendresse profonde ; elles se ressemblaient en cela d'une façon parfaite. Mais là s'arrêtait la ressemblance.

Il était aisé de comprendre qu'elles n'étaient sœurs que de nom. À quatorze ans, Henriette avait déjà la taille élevée de sa mère, ses yeux et ses cheveux noirs. Ses traits, comme ceux de Thérèse, avaient cela de remarquable, qu'ils exprimaient à la fois une nature douce, pensive, mais résolue et forte.

Louise, plus jeune que sa sœur de trois ou quatre mois, ne différait pas moins d'Henriette par les traits et l'expression de la physionomie que par ses goûts et par son caractère. Ses cheveux d'une teinte dorée, ses yeux, sa bouche, la ravissante symétrie des jolies dents, la fraîcheur de son teint, sa taille souple, ses petits pieds, ses mains mignonnes, tout, enfin, semblait révéler la noblesse de son origine. Elle était d'une nature expansive, dont l'enjouement se mêlait aux occupations de chaque jour, qu'elle égayait en chantant de sa voix claire et douce des chansons du pays, une, entre autres :

Ô ma tendre musette,
Console ma douleur !
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours…
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours !

Enfin, tout allait pour le mieux dans la famille Gérard, et nos deux sœurs étaient maintenant de grandes et charmantes jeunes filles.

Mais le beau temps, hélas ! n'est pas de longue durée !

Vers la fin de l'automne, Thérèse, par un soleil superbe, emmena ses enfants faire une promenade.

Henriette avait cueilli un gros bouquet de marguerites, dont elle offrit la moitié à sa sœur.

— Tiens, prends, lui disait-elle.

— Où sont-elles, tes marguerites ? Je ne les vois pas.

— Là, devant toi… répondit Henriette étonnée…

Louise, debout, regardait autour d'elle et ne bougeait pas. Thérèse s'était approchée.

— Eh bien ! qu'attends-tu ? disait-elle.

Louise semblait chercher avec les mains ; elle était pâle et tremblante.

— Qu'est-ce que tu as ? lui dit sa mère.

— Rien, se hâta-t-elle de répondre, ce n'est rien… un éblouissement… le grand air… le soleil peut-être.

— C'est bien possible, reprit Thérèse, il est si chaud, ce bon soleil ! Tiens, mets cela sur ta tête.

Elle lui donna une voilette qu'elle portait sur son bras.

Louise avait mis la voilette et marchait à côté de sa mère. Elle était silencieuse.

On avait quitté la grande route pour prendre un chemin bordé de pommiers chargés de fruits.

Soudain, Louise poussa un grand cri.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Thérèse.

— Oh ! peu de chose… Je me suis cognée à une branche que je n'avais pas vue.

— Où donc avais-tu les yeux, étourdie ?

— Je… je ne sais pas… c'était… comme tout à l'heure… un vertige qui m'a prise…

Henriette était accourue et, jetant ses fleurs à terre :

— Voyez… elle a le front en sang, disait-elle.

— Elle aurait pu se tuer ! ajoutait Thérèse, qui était toute tremblante. Rentrons, assez de promenade pour aujourd'hui.

Le coup que Louise s'était donné, bien qu'il n'eût rien de grave, avait dû lui causer une douleur assez vive ; mais cette douleur n'était pas la seule cause du cri jeté par la pauvre fille, comme on le verra plus tard.

Depuis ce jour, elle n'eut plus qu'une idée, rassurer sa mère et sa sœur en s'efforçant de se calmer elle-même et de reprendre sa gaieté habituelle…

Assise devant son métier de dentelle, la courageuse enfant recommença le jeu de ses petites mains et des aiguilles comme si rien n'était arrivé. Mais la gaieté fiévreuse qu'elle affectait disparut bientôt tout à fait.

Le sourire avait abandonné ses lèvres ; ses yeux si vifs et si doux, si pleins de vie et de santé, étaient devenus sombres et tristes. Quand sa mère ou sa sœur, toutes deux inquiètes d'un changement si subit, lui

adressaient la parole, un frisson lui passait dans le cœur et semblait la rappeler à la réalité. Elle faisait alors tout son possible pour redevenir la Louise d'autrefois, mais elle n'y réussissait guère.

Un soir, la mère et les deux sœurs travaillaient à la lueur d'une lampe. Après un long silence, Thérèse se leva et, prenant un bougeoir sur la cheminée :

— Mes enfants, dit-elle, assez de travail pour aujourd'hui, il est temps de remonter dans votre chambre. Entends-tu ce que je dis, Louise ?

— Oui, mère, je n'en ai plus que pour un quart d'heure.

— Oh ! je les connais tes quarts d'heure, ils durent jusqu'à minuit. Allons, en voilà assez.

Et en disant ces mots, Thérèse avait éteint la lampe.

— Oh ! mère, qu'est-ce que tu fais ?

— Je te force à obéir, vilaine enfant.

— Eh bien ! je finirai sans ma lampe ; à présent, je travaille très bien les yeux fermés.

— Les yeux fermés ?

— Oui, oui ; je m'y suis faite depuis quelque temps : on dit que ça ménage la vue. Voyez, vous avez éteint la lampe, mes doigts n'arrêtent pas de marcher.

— C'est pourtant vrai, dit Thérèse en se penchant vers le métier.

— C'est une affaire d'habitude, voilà tout ; c'est convenu, mère, tu me donnes mon quart d'heure, et nous irons t'embrasser en montant.

Dès que Thérèse fut partie, Louise laissa tomber ses bras ; elle paraissait anéantie.

Henriette, qui ne l'avait pas quittée du regard, s'approcha rapidement et, lui prenant la main :

— Louise, dit-elle, tu souffres ?

— Non, non, ce n'est rien.

— Ah ! voilà trois semaines que tu me fais la même réponse, quand je te demande la cause du changement qui s'est opéré en toi, depuis le coup que tu t'es donné à cette maudite branche…

— Oh ! ne parle pas de ça, je t'en supplie, je n'y pense que trop souvent !… ne m'en parle jamais !…

Elle avait jeté son bras au cou d'Henriette et elle pleurait sur son épaule.

— Et quand je te dis que tu souffres, tu me réponds : « Ce n'est rien !… » Eh bien ! moi, je te dis que tu nous caches quelque chose, une souffrance, un chagrin que je veux connaître. Je comprends que tu t'efforces de n'en rien laisser voir à notre mère, qui a besoin de si grands ménagements, mais que tu hésites à m'ouvrir ton cœur, voilà ce que je ne puis admettre, ou bien c'est que je n'ai plus ta confiance, c'est que tu ne m'aimes plus.

— Oh ! mon Henriette… je t'aime… comme j'aime notre mère, plus que tout au monde, plus que la vie.

— Alors, qu'attends-tu, méchante sœur ?… Parle, dis-moi ce qui te fait souffrir, dis-le-moi, je le veux !

— Eh bien, apprends-le donc ce secret qui remplit mon âme de désespoir et de terreur… Henriette !… je sens que je deviens aveugle !

— Aveugle ! s'écria Henriette d'une voix déchirante.

— Aveugle ! répéta d'une voix brisée la malheureuse Thérèse, qui venait de pousser la porte et qui restait sur le seuil, pâle et défaillante.

— Elle nous écoutait ! dit Henriette.

— Elle m'a entendue ! s'écria Louise, retombant sur sa chaise en cachant sa tête dans ses mains.

— Aveugle !… répétait Thérèse, qui s'avançait soutenue par Henriette. Oh ! non… non… ce n'est pas possible !… Louise !… mon enfant… dis-moi que je rêve, que j'ai mal entendu !… aveugle !… aveugle !…

Louise s'était jetée à ses genoux et lui baisait les mains.

— Mère… pardonne-moi le mal que je t'ai fait !

— Te pardonner ! mais, s'il y a une coupable ici, c'est moi… moi seule… Est-ce qu'une mère ne devrait pas tout prévoir… tout deviner… Est-ce que je n'aurais pas dû t'empêcher de travailler comme tu l'as fait ?… C'est ça qui t'a perdu la vue, ma pauvre chère Louise !… Et tu me demandes pardon !…

— Calme-toi, mère, je t'en conjure ! Le mal n'est peut-être pas aussi grand que tu le crois et que je l'ai cru moi-même. Je te vois encore, mère, je vous vois toutes les deux ! Et, si j'étais aveugle, mes yeux ne verraient pas dans les vôtres ces larmes dont je suis la cause.

— Louise a raison, mère ; ce qu'elle éprouve, ce qui l'a si fort inquiétée n'est sans doute qu'un mal passager, dont elle guérira avec du repos et des soins qui ne lui manqueront pas… Embrasse-nous et calme-toi.

— Mais comment cela est-il arrivé, qu'est-ce que tu ressens ?… et quand cet affreux mal a-t-il commencé ?

— Je ne saurais dire au juste. Depuis longtemps, au moment où je m'y attendais le moins, ma vue se troublait comme si un nuage m'eût passé devant les yeux ; mais cela durait peu, quelques minutes à peine, et puis ma vue redevenait ce qu'elle était auparavant. Un jour pourtant, il faisait un soleil magnifique, nous étions dans les champs, en train de cueillir des marguerites ; tout à coup, je m'arrêtai… il me semblait que la nuit était venue.

— Oui… oui… je me souviens… ce vertige.

— Il avait peu duré, mais il m'avait fait peur et devait bientôt revenir, car, un instant après, en marchant derrière vous, je ne voyais plus que des ombres, si bien qu'en passant près d'un arbre…

— Ah ! je comprends ce cri que tu as jeté…

— Je m'étais fait bien mal au front… mais je souffrais plus encore du coup que j'avais reçu dans le cœur : aveugle, me disais-je, je deviens aveugle !

— Et tu ne nous disais rien !

— Je n'osais pas vous en parler ; je craignais de vous causer trop de chagrin ! Et puis j'espérais, chère mère, n'être pas condamnée à ne plus voir.

— Et nous aussi, nous l'espérions, ma fille bien-aimée ! Mais il doit y avoir quelque chose à faire, un traitement à suivre… et, dès demain, à la première heure, je te conduirai chez le médecin.

Le lendemain, Mme Gérard conduisit Louise chez un praticien renommé. Après avoir regardé attentivement les yeux de la jeune fille, le docteur hocha tristement la tête. Mme Gérard surprit le mouvement et en éprouva une douloureuse émotion.

— Eh bien ! monsieur ? dit-elle à voix basse.

— Eh bien, madame, cette jeune personne n'est pas *complètement*(il appuya sur le mot) aveugle !… Mais il n'y a pas de temps à perdre pour le traitement…

Thérèse, toute tremblante, ne put que balbutier :

— Lui rendrez-vous la vue, monsieur ?

— Peut-être !… soupira le médecin.

Et, s'apercevant de la tristesse qui se peignait sur le visage de son interlocutrice, il ajouta, en manière de correctif :

— Probablement !…

La consultation terminée, Thérèse se retira le cœur plus satisfait. Elle avait maintenant l'espoir que sa chère enfant d'adoption recouvrerait la vue un jour.

Malheureusement, les soins du médecin spécialiste demeurèrent inefficaces. Au bout de quelques semaines, il fallut bien, hélas, se rendre à l'évidence. Louise était complètement aveugle.

— Je ne suis pas malheureuse, disait-elle, rien n'est changé ; je suis avec ma mère, ma sœur… Et si je ne les vois plus avec mes yeux, je les vois avec mon cœur, où leur image est gravée et ne s'effacera jamais !

Henriette était profondément affligée du malheur de sa Louise ; elle comprenait qu'il était de son devoir de le lui adoucir à force de soins et d'affection ; mais, hélas ! elle avait aussi une autre tâche à remplir et plus pénible encore : elle devait soigner leur mère. Les secousses réitérées qu'elle venait de subir avaient ébranlé l'équilibre de son âme et de son corps ; les crises du cœur, dont elle avait toujours souffert, étaient maintenant d'une fréquence et d'une force qui effrayaient le docteur lui-même ; il prévoyait une issue fatale et prochaine. Devait-il prévenir les enfants ?

Ne sachant trop à quel parti s'arrêter, le docteur se décida à en causer avec la mère Martin, la vieille amie de la famille. Un matin, donc, il entra chez elle et il lui avait à peine exposé le motif de sa visite, lorsque tout à coup on entendit frapper à la porte et, une minute après, Louise effarée pénétrait dans la maison en appelant de toutes ses forces :

— Madame Martin ! madame Martin !

— Me voilà, ma petite Louise ; qu'y a-t-il donc ?…

— Ah ! venez vite !… venez vite, maman est au plus mal ! Une crise affreuse, elle est tombée sans connaissance ; hâtez-vous ; moi, je cours chez le docteur.

— Inutile, mon enfant, je suis là, répondit celui-ci ; ne perdons pas de temps, prenez ma main et venez.

— Ah ! vous la sauverez, n'est-ce pas, monsieur ? Dites-moi que vous la sauverez !

En entrant dans la chambre, le docteur comprit, tout de suite, que ses prévisions allaient être réalisées. Thérèse était mourante.

La supérieure de la Sainte-Enfance lui tenait une main ; Henriette, agenouillée, couvrait l'autre de baisers et de larmes. En voyant Louise entrer et accourir auprès d'elle, la pauvre femme eut comme un éclair de joie et, faisant un effort suprême :

— Henriette, dit-elle, je te la confie !

Puis elle étendit ses deux mains sur la tête de ses enfants, leva les yeux au ciel et un nom s'échappa de ses lèvres dans un sourire : « Michel ! Michel ! »

Ce furent ses dernières paroles et son dernier sourire.

Henriette et Louise venaient de perdre ce qu'elles avaient de plus précieux et de plus cher, ce trésor inépuisable de tendresse, d'abnégation et de dévouement qu'on appelle une mère !

Les deux sœurs étaient maintenant deux orphelines.

CHAPITRE VII

Pendant que le malheur s'abattait sur la famille Gérard et que les deux enfants que Thérèse laissait orphelines se trouvaient abandonnées à tous les hasards de la vie, une autre personne subissait, et depuis de longues années, un profond désespoir. Et cependant, à la voir choyée, fêtée, enviée même, on eût été loin de soupçonner ce qui se passait dans son cœur.

Dans un boudoir meublé avec le luxe raffiné de l'époque, une dame, très légèrement vêtue, venait d'entrer, suivie par une jeune fille qui l'aidait à se débarrasser de sa mantille et de son chapeau, dont le voile cachait une figure fort belle encore, mais qui portait l'empreinte de souffrances morales que le temps n'avait pu effacer.

— Madame paraît fatiguée. Elle sera restée trop longtemps à l'église.

— C'est possible, répondit la comtesse de Linières. Ouvrez la fenêtre, on étouffe ici… C'est bien ! allez maintenant ; s'il vient quelque visite, vous direz que je ne puis recevoir. Monsieur le comte est-il chez lui ?

— Madame venait de sortir quand M. le comte a reçu une dépêche : il a fait atteler et il est parti. M. le comte a laissé une lettre qu'il m'avait recommandé de mettre sur le guéridon de Madame. La voilà.

La comtesse prit la lettre.

— Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

— Madame n'est pas dans ses bons jours, disait la caméristeen sortant.

Après avoir jeté un coup d'œil distrait à la lettre, la comtesse se décida à l'ouvrir ; elle ne contenait que ces quelques mots, écrits à la hâte :

« Le roi me fait demander. Je rentrerai fort tard sans doute ; ne vous inquiétez pas. »

Elle laissa retomber la lettre sur le guéridon, puis elle se dirigea lentement vers la fenêtre qui donnait sur des jardins et laissait le soleil pénétrer dans la chambre.

Elle demeura longtemps immobile, absorbée dans une contemplation muette.

Tout à coup, l'horloge de Saint-Sulpice se mit à sonner.

— Deux heures ! s'écria la comtesse en portant la main à son cœur pour en comprimer les battements. Deux heures !… et il y a dix-sept ans, à pareille heure, à pareil jour, le ciel était pur et bleu comme en ce moment, et j'étais mère !…

Sur ce dernier mot, elle repoussa la fenêtre et, haletante, brisée, elle se jeta sur un fauteuil, couvrant de ses mains glacées son beau visage inondé de larmes.

Elle resta ainsi de longues heures, sans prononcer une parole, plongée dans les souvenirs, qui, depuis tant d'années, avaient torturé son âme.

. . . . . .

..

Au sortir de la chapelle, les nouveaux mariés étaient partis en chaise de poste, et leur voyage de noces devait durer une huitaine de jours. D'ici là, Marion aurait le temps d'aller aux informations, de voir les braves gens qui avaient recueilli l'enfant et, sans nommer personne, de leur faire bien comprendre que les soins donnés à la fillette seraient largement récompensés.

Marion retourna donc à la maison de Michel Gérard. Elle frappa une seconde fois, puis une troisième. Même silence.

— Ils sont peut-être sortis !

Mais, en disant cela, elle s'aperçut que la clé était dans la serrure, et, cédant à un mouvement subit d'inquiétude, elle ouvrit la porte et entra dans la chambre.

Personne et rien que les quatre murs !

Elle eut beau interroger les voisins et les petits marchands du quartier, partout on lui fit la même réponse :

« Les Gérard ?… Ils ont disparu depuis trois jours et l'on n'en a plus entendu parler. »

— Que faire ? murmura-t-elle. Quand elle saura la vérité ! Ça sera le coup de la mort !

La douleur ne tue pas toujours. Et pour survivre à la sienne, Diane sentit s'éveiller dans son cœur cet instinct merveilleux que les mères seules peuvent comprendre et qui se résume en un seul mot : l'enfant !

Diane ne pouvait pas croire que le sien lui fût enlevé pour jamais, ni qu'elle fût condamnée, elle, à se voir entourée de luxe, pendant que sa fille serait peut-être plongée dans une affreuse misère.

— Non !… non ! disait-elle, cela ne peut pas être !… Nous la chercherons. Et nous la trouverons !

Et pendant des semaines, des mois, des années, dès que la comtesse pouvait s'échapper de son riche hôtel c'était pour aller explorer les quartiers les plus pauvres de Paris, attendre à la porte des fabriques la sortie des ouvriers, arrêter à leur passage les mères qui portaient des enfants sur les bras.

Elle partait le cœur plein d'espoir !… Elle revenait les yeux mouillés de larmes !…

Un jour vint, hélas ! où la pauvre femme comprit que ses recherches étaient inutiles, ses espérances anéanties. Alors, elle se réfugia dans la prière.

Elle y puisait la force dont elle avait si grand besoin pour que personne autour d'elle ne souffrît de la faute qu'elle avait commise.

Telles étaient les tristes pensées dans lesquelles Diane de Linières était plongée lorsque le bruit d'une voiture entrant dans la cour la rendit brus-

quement à la réalité.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, c'est le comte ! Qu'il ne me voie pas ainsi !

Et, soulevant une draperie, elle disparut dans un petit cabinet de toilette attenant à son boudoir.

Au même instant le comte frappait à la porte.

— C'est moi, comtesse, puis-je vous voir ?

— Oui, sans doute, répondit-elle, je suis à vous dans une minute.

En entrant, le comte avait un air radieux, et, voyant sa lettre qui était restée sur le guéridon :

— Ma chère Diane, dit-il, vous avez dû être bien surprise d'apprendre que le roi me faisait appeler ?…

— Le roi… Le roi vous fait appeler ?…

— Vous n'avez donc pas lu ma lettre ?

— Je l'ai lue ; seulement, j'étais rentrée très souffrante… la migraine. Mais, maintenant, c'est fini… tout à fait fini…

Le comte, qui jetait autour de lui un regard inquiet, aperçut le mouchoir de la comtesse qu'elle avait laissé tomber. Il se hâta de le ramasser et le remit sur le fauteuil, se disant à lui-même d'une voix émue :

« Elle a encore pleuré ! »

La draperie brusquement relevée, Diane reparaissait le sourire aux lèvres.

— Eh bien ! monsieur le comte, dites-moi bien vite le mot de cette énigme : le roi m'a fait appeler.

— Madame la comtesse, vous voyez devant vous le lieutenant général de la police.

— Est-ce possible !

— C'est plus que possible, c'est un fait accompli. Le roi, qui était venu passer quelques heures à son château de la Muette, a voulu m'annoncer lui-même cette nomination, qui met le comble à la haute faveur dont Sa Majesté nous honore.

— Oui, une très haute faveur, en effet. Vous voilà lieutenant de police, bientôt sans doute ambassadeur, ministre.

— Le roi me l'a fait espérer.

— Et vous en êtes heureux ?

— On ne peut plus heureux, comtesse.

— Ainsi, vous, qui depuis dix années aviez renoncé à la diplomatie pour vous retirer dans votre château du Dauphiné ; vous, dont la vie s'écoulait paisible et douce, loin des intrigues de la cour, vous avez été repris, tout à coup, du besoin de rentrer dans la sphère dévorante des grandeurs ; vous voilà devenu ambitieux !

— Très ambitieux, je l'avoue.

— Non, monsieur le comte, non, je ne vous crois pas.

— Comment ! que voulez-vous dire ?

— Je dis que c'est pour moi que vous avez accepté ces fonctions élevées.

Et elle ajouta, en fixant sur le comte un regard plein d'émotion et de reconnaissance :

— C'est pour moi seule, avouez-le.

— Allons, répondit-il, vous avez, une fois encore, lu dans mon cœur.

Puis, la faisant asseoir sur une causeuse, il prit place à côté d'elle ; ils demeurèrent ainsi quelques instants. Diane, les yeux baissés, le comte pressant sa main dans les siennes. Ce fut la comtesse qui, la première, rompit le silence en répétant d'une voix tremblante :

— Pour moi !… C'était pour moi !…

— Et je ne fais en cela que mon devoir, répondit vivement le comte. N'êtes-vous pas ce que j'ai de plus cher au monde ? Souvenez-vous de la terrible maladie qui mit si longtemps vos jours en danger. Fallait-il, pour continuer ma carrière de diplomate, qui m'appelait sans cesse à l'étranger, fallait-il me séparer de vous ? Et quand les princes de la science déclarèrent qu'un changement de climat et d'existence, qu'un air vif et pur pourraient seuls rétablir une santé si précieuse, devais-je hésiter à quitter Paris pour la montagne, pour ce vieux castel où vous attendait ma famille, heureuse de vous ouvrir ses bras et son cœur ?

— Oh ! je le sais !… Je n'ai rien oublié…

— Mais comme il n'y a pas de si bon remède qui, à la longue, ne devienne insupportable à ceux mêmes qu'il a sauvés, j'ai fini par comprendre que la vue perpétuelle de nos vallées silencieuses commençait à vous fatiguer et qu'il était temps de vous rendre à vos habitudes, à votre monde d'amis et de parents, à votre neveu, ce jeune et beau chevalier que vous aviez comblé de soins, de gâteries, alors qu'il n'était qu'un enfant,

et qui vous adore aujourd'hui comme il adorait sa mère.

— Ah ! chère sœur, s'écria la comtesse en levant les yeux au ciel, je te devais bien de reporter sur ton enfant toute la tendresse que j'avais pour toi !

Et, prenant la main de son époux :

— Merci, monsieur le comte, lui dit-elle ; merci de cette affection si dévouée, si délicate qui, depuis tant d'années, ne s'est jamais démentie et dont vous venez encore de me donner une preuve.

— Eh bien ! ma chère Diane, puisque vous avez deviné ma pensée, il faut que vous la connaissiez tout entière. Oui, lorsque je vous ai ramenée à Paris, il y aura bientôt deux ans, j'espérais que la vie active, dans laquelle je comptais rentrer, serait pour vous une source d'heureuses distractions ; que les soirées officielles, les fêtes, les bals triompheraient enfin de cette sombre tristesse qui m'afflige, me désespère, que j'ai si longtemps combattue et que rien n'avait pu vaincre… C'est une passion grande et noble que l'ambition ! Et c'est vous qui me l'aurez inspirée. C'est un précieux privilège que la puissance, quand on sait la bien employer. Consoler ceux qui pleurent, relever ceux qui souffrent, secourir la misère. Diane, est-ce que cela ne dit rien à votre âme ?

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cela, répondit la comtesse d'une voix tremblante d'émotion. Oui ! oui… c'est un pouvoir devant lequel s'ouvriraient toutes les demeures, qui pourrait chercher et fouiller partout, jusque dans les bas-fonds où se cachent la misère et le crime… un pouvoir qui accomplirait peut-être ce qui serait impossible à tout autre et qui saurait trouver enfin…

— Trouver ? répéta le comte, achevez, madame, trouver… qui donc ?

— Mais vous l'avez dit, monsieur, ceux qui souffrent et qui pleurent.

Entraînée par l'émotion, par les pensées qui venaient de surgir dans son âme et de réveiller tout à coup des espérances qu'elle croyait à jamais perdues, la comtesse avait été bien près de se trahir. Heureusement, les dernières paroles du comte lui rendirent tout son sang-froid. Elle restait maîtresse du secret qu'elle avait juré de garder jusqu'à sa mort.

Mais, de son côté, lui aussi avait juré qu'il arriverait à le connaître, ce secret qui avait pesé sur toute sa vie, et il espérait que, grâce à sa nouvelle position, il ne tarderait pas à s'en rendre maître.

La porte du boudoir venait de s'ouvrir et un laquais en grande livrée annonçait :

— M. le chevalier de Vaudrey.

Un éclair de joie passa dans les yeux de la comtesse en voyant entrer son neveu Roger.

C'était un grand et beau garçon qui paraissait avoir vingt-cinq ans au plus. Le front découvert, l'œil ardent, l'air franc et décidé, l'attitude fière, tout révélait en lui une nature noble, un cœur excellent et ferme.

— Cher enfant, sois le bienvenu ! dit la comtesse en lui tendant ses deux mains.

— Vous ne pouviez arriver plus à propos, ajouta le comte, car nous avons une surprise à vous faire.

— Je la connais, monsieur le comte, et j'avais hâte d'apporter mes compliments à M. le lieutenant général.

— Et comment avez-vous pu savoir ?

— J'étais au café Procope, en train de faire une partie d'échecs, quand un officier des gardes, qui arrivait de la Muette, est venu nous apprendre la nouvelle.

— Oui, chevalier, me voilà parmi les hauts fonctionnaires de l'État et la tâche qui m'incombe ne sera pas, je le crains, des plus faciles à remplir. Le roi m'a donné, à ce sujet, les ordres les plus sévères. Il ne veut pas que les scandales du règne précédent se renouvellent, et, si je dois surveiller les tripots, les cabarets du peuple, je dois aussi avoir l'œil sur vos cafés et vos petites maisons, messieurs de la jeunesse dorée. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, chevalier.

— Oh ! la vérité n'offense que les sots.

— Je sais, ajouta le comte, qu'il faut faire la part de l'âge, de l'entraînement et qu'il est bon de fermer les yeux sur certains petits écarts ; mais, enfin, puisque nous sommes sur ce chapitre, je suis d'avis, mon cher Roger, que, parmi vos nombreux compagnons de plaisir, il en est quelques-uns avec lesquels vous devriez rompre, le marquis de Presles, par exemple.

— Un si charmant garçon, il est jeune, il s'amuse…

— Il compromet un des plus beaux noms de France, il se ruine.

— Il est en train de s'enrichir.

— Et comment, je vous prie ?

— Il est confiné, depuis un mois, au fond de la Beauce, chez une vieille parente archimillionnaire, qui lui a légué toute sa fortune.

— Alors, qu'il tranche dans le vif et, pour mettre fin à cette vie de désordre, qu'il se marie ! Ne riez pas, car c'est aussi ce que je rêve pour vous.

— Pour moi ?…

— Et je vous le dis devant votre tante, parce que je suis certain que c'est aussi sa pensée et parce qu'elle vous aime comme elle aurait aimé notre enfant, si le ciel nous eût donné cette joie. N'est-il pas vrai, comtesse ?

— Oh ! oui !… oui !… répondit-elle les yeux fixés sur Roger, qui se tordait de rire.

— Me marier !… moi !… et avec qui, bon Dieu !

— Je n'en sais rien encore, mais certainement avec quelque noble et riche héritière que nous nous chargerons de découvrir.

— Et dont je ferai la connaissance et la conquête en signant notre acte de mariage.

— Cela se voit tous les jours, mon cher.

— C'est possible, mais, à ce compte-là, mon cher oncle, votre neveu finira vieux garçon.

— Nous en reparlerons en temps et lieu.

Le laquais venait d'entrer, tenant un plateau d'argent qu'il présentait au comte.

— Eh quoi ! déjà des cartes !

— Le salon d'attente est rempli de messieurs et de dames qui demandent si M. le lieutenant général veut bien les recevoir.

— Eh bien ! comtesse, vous le voyez, voilà les visites et les réceptions officielles qui commencent. Allez, Germain, faites monter dans le salon d'honneur. Vous, chevalier, qui êtes de la famille, offrez votre bras à la comtesse et hâtons-nous.

Roger s'était empressé d'obéir et, tout en suivant le comte, il disait à sa tante, mais à voix basse :

— Vous êtes bien pâle aujourd'hui, chère tante.

— Qu'importe ? Dis-moi la vérité, Roger : tu es amoureux, n'est-ce pas ?

— Amoureux ?… pas le moins du monde.

— Alors, c'est le mariage qui te fait peur ?

— Encore moins, chère tante ; seulement, je vous le jure, je n'épouserai jamais ni un nom ni une dot. J'épouserai, qu'elle soit riche ou pauvre, la femme que j'aimerai, et dont je serai sûr d'être aimé.

— Ah ! je le savais bien, répondit la comtesse, Roger, tu es un noble cœur.

Et ils entrèrent dans le grand salon, où la comtesse de Linières prit place à côté de M. le lieutenant général de police.

CHAPITRE VIII

Se même jour, presque à la même heure, une berline attelée de deux superbes chevaux de poste sortait de Rambouillet, se dirigeant au grand trot du côté de Paris. Derrière la voiture, un domestique, assis sur les bagages, fumait sa pipe tranquillement, bien entendu avec la permission de son maître, le marquis de Presles, qui, mollement étendu sur des coussins, paraissait s'ennuyer beaucoup. Il avait pourtant de quoi se distraire ; un temps magnifique ; la route, ombragée par de grands arbres, traversait une riche vallée, dont les coteaux boisés répandaient une fraîcheur délicieuse.

Mais le monsieur était si indifférent, il regardait sans voir, il bâillait sans pouvoir s'endormir.

« Quel voyage insipide ! se disait-il. Et quel métier que celui de légataire universel. Ah ! mon cher Paris ! mon beau pavillon du Bel-Air, quand j'aurai revu tes bosquets embaumés et les nymphes qui m'y attendent, le diable m'emporte si je te quitte encore ! »

Puis, cédant à un mouvement d'impatience :

— Holà ! postillon ! Est-ce que vos chevaux s'endorment ?

— Oh ! monsieur veut rire ; nous marchons un train d'enfer. C'est pas comme le coche qui est là-bas, devant nous.

— Quoi, quel coche ?

— Celui qui vient d'Évreux.

Le marquis s'était penché pour regarder.

– Ah ! quelle affreuse voiture ! Est-il possible que l'on voyage dans des guimbardes pareilles !

En ce moment, une voyageuse avait mis la tête à la portière du coupé, sans doute pour regarder l'équipage dont les grelots et les claquements de fouet faisaient si grand bruit sur la route.

— Eh ! mais, dit le marquis, dont la berline n'était plus qu'à quelques pas, quelle est cette apparition ? Une tête de femme !

Les voitures allaient se croiser.

— Et de très jolie femme, sur ma foi ! Une figure charmante, des cheveux superbes et des yeux…

La berline avait pris le devant, et notre beau voyageur s'était bien vite penché en arrière pour continuer son examen, mais la tête avait disparu.

— Vive Dieu ! ma belle, si vous avez un compagnon de route, le gaillard n'est pas à plaindre.

En disant cela, le marquis se renversait sur les coussins de soie et il se disait, en bâillant à outrance :

« Est-ce bête de voyager seul ; au moins, si je pouvais m'endormir… Essayons ! »

Quelques minutes après, un mouvement de la voiture lui fit rouvrir les yeux.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous arrêtez-vous, postillon ?

— Dame, nous v'là au bas d'une côte fièrement rude, avec ça que la route est à moitié défoncée… faut ménager nos bêtes ; elles n'en iront que plus vite après.

— Soit ! mais laissez-moi descendre. J'ai envie de marcher un peu pour me défatiguer.

Et, passant derrière, il appela de nouveau :

— Lafleur ! Lafleur !… Eh ! faquin !… Passe-moi ma canne à ombrelle.

— La voici. Monsieur n'a pas besoin d'autre chose ?

— Non.

Et, se retournant, le marquis s'aperçut que le coche venait aussi de s'arrêter. Le conducteur, selon l'usage, ouvrit les portières en invitant les voyageurs à descendre.

— Quelle chance ! s'écria le marquis, je vais la revoir.

En effet, la jeune femme reparut et, s'appuyant sur la portière, elle s'apprêtait à sortir du coupé. Une petite voix de notre connaissance lui disait :

— Ne reste pas trop longtemps, sœur.

— Rien qu'une promenade, ma Louise.

Et comme elle baissait la jambe pour atteindre la première marche, le marquis se précipita pour lui offrir la main.

— Appuyez-vous sur moi, Mademoiselle.

Henriette, qui croyait avoir affaire à l'un des voyageurs qu'elle avait eu l'occasion de voir déjà aux relais ou dans les auberges, accepta volontiers l'aide qu'on lui offrait si à propos ; mais quelle fut sa surprise de se trouver en présence d'un jeune et beau monsieur, le même qu'elle avait aperçu tout à l'heure dans sa riche berline.

— Pardon, dit-elle, un peu confuse, pardon, monsieur, et merci de la peine que vous avez prise.

— C'est à moi de vous remercier, mademoiselle, car je suis trop heureux d'avoir pu garder un instant dans la mienne une main si charmante.

Henriette fit un salut poli et s'éloigna, laissant derrière elle le coche, qui s'était remis en marche cahin-caha.

« Eh bien ! voilà tout ? se disait le marquis, désappointé. Comment ? Je n'aurais retrouvé cette jeune fille que pour échanger quatre paroles et en rester là ! C'est qu'elle est jolie à croquer… Un bas de jambe d'une finesse… Et des yeux… Allons, allons, l'occasion est trop belle. Je trouverai bien un prétexte. Eh ! voilà justement mon affaire. »

Il avait, en effet, aperçu un mouchoir accroché au marchepied de la diligence. Il se hâta de le prendre et de rejoindre Henriette.

— Mademoiselle ! vous avez laissé tomber votre mouchoir.

— Mon mouchoir ? dit-elle en fouillant dans sa poche.

— Et je m'empresse de vous le rapporter.

— Encore une fois, merci, monsieur.

— Ces vieilles voitures sont si peu commodes, continua-t-il, c'est toute une affaire pour en sortir, et, quand on est dedans, on doit s'y trouver bien mal à l'aise.

— Mais non, je vous assure, nous y sommes très bien, ma sœur et moi.

— Ah ! à la rigueur, quand on n'est que deux dans un coupé… mais un troisième serait bien gênant.

— Nous n'en avons pas heureusement.

« Bravo ! » se dit le marquis. Et, reprenant l'entretien :

— C'est égal, le voyage doit paraître long de Dreux à Paris. Je dis Paris… vous n'y allez peut-être pas ?

— Si, monsieur, c'est à Paris que nous allons.

— Vous y avez, sans doute, des parents, des amis.

— Des amis de notre famille, une vieille dame et son mari, chez qui nous allons habiter.

— À la bonne heure, car deux jeunes personnes seules, dans cette ville immense… Mais je m'aperçois que nous marchons en plein soleil… Voulez-vous me permettre de vous offrir mon ombrelle ?

— Oh ! je ne crains pas le soleil, monsieur !

— Vous devriez au moins profiter de l'ombre de ces vieux arbres.

— C'est vrai, répondit-elle, je n'y songeais pas.

Et elle gagna le bord de la route, espérant mettre fin à cette causerie qui l'embarrassait beaucoup. Mais notre voyageur n'entendait pas s'en tenir là.

— Convenez, mademoiselle, dit-il en se rapprochant, que nous traversons un pays magnifique. Ces coteaux verdoyants, ces bouquets de bois et ces prairies émaillées de fleurs… aimez-vous les fleurs ?

— Beaucoup.

— Ici, on n'aurait qu'à choisir ; mais ce n'est pas toujours dans les champs que l'on rencontre les plus jolies, les plus séduisantes, et j'en connais une…

Henriette ne lui laissa pas le temps d'achever son madrigal. Toute simple et naïve qu'elle fût encore, elle avait compris, mais elle ne voulait pas en avoir l'air et, sans rien répondre, elle se baissa pour cueillir des primevères et des marguerites.

Immobile, l'œil en feu, le marquis la regardait faire sa cueillette.

« Elle est adorable, se disait-il, et je crois, parole d'honneur, que j'en suis amoureux ! Avec ça, rusée comme une vraie Normande ! Car j'ai bien vu, à la rougeur de ses joues, qu'elle devinait où je voulais en arriver. Eh bien ! morbleu ! J'y arriverai !… Mais comment ? Une fois à Paris, elle va m'échapper !… Oh ! une inspiration !… »

Henriette venait de se redresser et de se remettre en marche, tenant à la main un grosse botte de fleurs, dont elle faisait un bouquet, sans paraître s'apercevoir que le marquis marchait à côté d'elle.

— Mademoiselle, s'écria-t-il tout à coup, il me vient une idée ! On ne rencontre pas des personnes aussi distinguées que vous et mademoiselle votre sœur, sans s'y intéresser un peu… Je pensais donc à votre arrivée à Paris et je me demandais si vous n'alliez pas vous trouver fort embarrassées au milieu de tout ce bruit, de toute cette foule, n'ayant personne pour vous venir en aide.

Henriette, silencieuse, avançait toujours, les yeux fixés sur ses fleurs ; mais le marquis, sans se décourager :

— C'est alors, dit-il, que l'idée m'est venue de vous offrir… non mes propres services… je n'oserais pas, mais de vous envoyer une personne de confiance, mon valet de chambre, par exemple, qui vous épargnerait les ennuis des bagages, d'une voiture à trouver et qui pourrait vous accompagner jusque chez vos amis.

Henriette comprenait qu'il était impossible de ne pas répondre ; et puis c'était un moyen d'en finir.

— Je suis très reconnaissante, monsieur, de vos bonnes intentions, mais nous n'aurons pas, ma sœur et moi, aucun des ennuis que vous redoutez… Le mari de la dame qui nous donne l'hospitalité a offert lui-même de se trouver à l'arrivée de la diligence pour nous recevoir.

— Fort bien, mademoiselle, du moment que vous serez attendue par une personne respectable… par ce… vieil ami, me voilà rassuré. Je n'ai donc plus qu'à vous souhaiter un heureux séjour dans notre belle capitale.

On était arrivé au sommet de la côte et le conducteur criait de toutes ses forces :

— En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture !

— Vous m'avez donné la main pour descendre, dit aussitôt le marquis, et j'espère, mademoiselle, que vous ne me la refuserez pas pour remonter.

Mais Henriette retira brusquement la main qu'il avait prise et qu'il allait porter à ses lèvres ; puis, sans ajouter une parole, elle s'élança dans le coupé, dont elle se hâta de fermer la portière et de tirer le rideau.

« Très bien, se disait le marquis, dérobez-vous à mes regards, belle sauvage ! Je connais maintenant le moyen de vous apprivoiser ! »

Sur ce, il regagna lentement sa voiture, en ordonnant à Lafleur d'y monter avec lui.

— J'ai à te parler, lui dit-il. Et vous, postillon, ne flânez pas, je vous paierai bien.

Cinq minutes après, le coche d'Évreux trottinait paisiblement, selon son habitude. Et la berline, brûlant le pavé, disparaissait bientôt dans un nuage de poussière.

Lorsque Lafleur avait entendu son maître lui dire de monter dans la berline et de prendre place à côté de lui, le valet avait eu une seconde d'hésitation. Mais, sur un regard du marquis, il s'était enfoncé dans un coin de la voiture.

M. de Presles ne perdit pas de temps à jouir de la singulière mine que faisait son domestique.

— Lafleur, commença-t-il, si je t'ai appelé auprès de moi… c'est que, pour dix minutes, je t'élève au rôle de confident.

Lafleur s'inclina.

— Tu m'as vu… tout à l'heure ?… continua M. de Presles.

— J'ai eu cet honneur, monsieur le marquis.

— Tu as également aperçu la personne avec laquelle je m'entretenais ?…

— J'ai eu cette indiscrétion, monsieur le marquis.

— Alors, au besoin, tu te rappellerais ses traits ?

— Oh ! parfaitement, monsieur le marquis.

— Tu l'as donc bien regardée, drôle ?

— Par dévouement pour monsieur le marquis…

Lafleur ébaucha sournoisement un fin sourire.

— Alors, tu me retrouverais cette jeune beauté ?

— Entre dix mille, si monsieur le marquis l'ordonnait.

— Eh bien ! Lafleur, je te l'ordonne.

Le valet fit un bond, aussitôt réprimé.

— Eh bien ! maraud, ricana M. de Presles, te voilà pris… Tu vois que tu te vantais…

Lafleur réédita son sourire sournois.

— Du moment que mon maître l'ordonne, dit-il, j'obéirai !… Seulement, monsieur le marquis me permettra de lui demander au moins le nom de…

— Mais je l'ignore.

— Pas de nom ! soupira le domestique… Mais alors, monsieur le marquis sait au moins où va cette jeune personne ?…

— À Paris !… voilà tous les renseignements que je puis te donner… Mais, ce qu'il faut que tu saches, Lafleur, c'est que j'aime à la folie cette jeune provinciale, c'est que je veux qu'elle soit…

— À monsieur le marquis ?

— D'abord, et tant qu'elle saura me plaire. Après quoi, mes amis se la disputeront s'ils le veulent ! Au fait, fit M. de Presles en s'interrompant, as-tu pensé à faire parvenir mon invitation au chevalier de Vaudrey ?

— Oui, monsieur le marquis ; je l'ai remise moi-même à Picard, le valet de chambre de M. le chevalier.

— Alors, tout est pour le mieux, car je tiens essentiellement à stupéfier ce cher ami par mon aventure originale, et dont on parlera dans les gazettes… Donc, faquin, tu te charges du gibier… Je t'ai mis sur la piste, à toi d'avoir du nez…

« Maintenant, tu peux aller reprendre ta place de laquais, ton rôle de confident est terminé. »

Lafleur ne bougea pas.

— Ah ça ! maraud, s'exclama le marquis, refuserais-tu par hasard d'obéir ?

— Je suis tout dévoué à monsieur le marquis… seulement…

— Ah oui ! la récompense, n'est-ce pas ?… Eh bien ! si tu réussis, cette bourse ira dans ta poche… Et, si tu échoues, je te casserai les reins avec mon jonc de Chine à pomme émaillée… Tu vois que je ferai bien de l'honneur à ton échine.

— J'en suis d'avance très reconnaissant à monsieur le marquis.

Puis, changeant de conversation :

— Monsieur le marquis a causé longtemps avec son idole nouvelle. Monsieur le marquis a peut-être interrogé cette adorable déesse de province ?

— Non, j'ai seulement quelque peu marivaudé avec la belle ; elle s'est montrée cruelle et je suis piqué au jeu ! D'ailleurs, peu m'importe qui elle est, je la veux parce qu'elle est jeune et belle ! Tu désires des renseignements, en voilà !… Ah ! au fait, reprit le marquis, je puis te dire qu'elle sera attendue à la descente du coche par un ami de sa famille, quelque vieil imbécile…

— Ça me suffit ! dit le valet… au moins comme renseignements !

— Ah !… Et qu'est-ce qui te manque donc, Lafleur ?

— Ce qu'il faut pour prendre les oiseaux… la glu !

Le marquis de Presles sourit. Et, jetant sa bourse à Lafleur :

— En voici, dit-il.

— Merci, monsieur le marquis… Avec cette glu-ci, j'apporterai sûrement le joli chardonneret dans la cage où monsieur le marquis apprivoise si bien les demoiselles de l'Opéra.

— À mon pavillon du Bel-Air !… fit joyeusement M. de Presles ; ce soir-là, je veux que Maillé, d'Estrées et les autres en meurent de jalousie.

— Monsieur le marquis, dit Lafleur, veut-il me permettre de donner, de sa part, l'ordre au postillon de pousser les bêtes ?… C'est urgent.

— Qu'il les crève, alors !

Le valet se pencha à la portière, et, aussitôt, la berline roula avec une rapidité vertigineuse.

— Pourquoi ce train d'enfer ? demanda M. de Presles.

— Parce que le coche de Normandie que nous avons laissé loin derrière nous s'arrête, à Paris, sur le quai des Augustins, presque à la descente du Pont-Neuf. Et monsieur le marquis voudra bien me permettre d'arriver le plus tôt possible au Pont-Neuf, afin que je puisse prendre toutes mes dispositions.

— Soit !…

— Maintenant, monsieur le marquis peut compter sur moi. Il faut plus de deux heures pour que le coche d'Évreux arrive à sa destination. Donc,

dans trois heures, j'aurai l'honneur de rapporter à mon maître le gibier que j'aurai pris.

Lafleur ouvrit la portière et alla reprendre sa place derrière la voiture… Une fois seul, le valet si bien stylé se prit à monologuer mentalement.

« Assurément, pensait Lafleur, c'est une infamie que de chercher à introduire cette jolie petite demoiselle, qui revient si naïvement de sa province, dans ce pavillon du Bel-Air, où l'on marche littéralement sur des filles d'Opéra. Mais, comme domestique gagé et**payé régulièrement, je fais consciencieusement tout ce que m'ordonne ma canaille de maître… »

En se faisant ces réflexions bizarres, Lafleur était absolument sincère. C'était une de ces natures qui manquent tout à fait de sens moral : mélange de sensibilité native et**de perversité inconsciente, le tout additionné d'une forte dose de cupidité.

Donc, tout en accablant – mentalement – son maître d'injures, Lafleur récapitulait :

« La demoiselle sera attendue par un monsieur, « bon ami » (il souligna le mot) de sa famille ; c'est parfait. Il s'agit d'abord de reconnaître cet homme que je n'ai jamais vu ; c'est parfait. Puis je dois faire en sorte que le « bon ami » de la famille ne se trouve pas à l'arrivée du coche ; c'est parfait ! Après m'être habilement débarrassé de mon homme, je dois en son lieu et**place me présenter à la demoiselle ; c'est parfait ! Enfin, si la toute belle du marquis résiste et**évente mon procédé, je dois faire taire mon bon cœur et,**au besoin, employer les moyens spéciaux ; c'est parfait !… »

En pensant à ce qu'il appelait les « moyens spéciaux », Lafleur retirait d'une de ses poches de sa livrée un petit flacon de cristal et, regardant au travers :

— Peste, murmura-t-il, c'est à peine s'il y en a pour trois caprices de cet inassouvissable marquis. Il faudra que je renouvelle ma provision !

En ce moment, le postillon commença à faire claquer son fouet. La berline allait traverser la porte de Paris.

Vingt-cinq minutes plus tard, le jeune marquis de Presles faisait déposer son valet de chambre au coin de la rue Dauphine, et la berline filait à fond de train vers le pavillon du Bel-Air.

CHAPITRE IX

Quand il se retrouva seul à l'endroit où il allait livrer sa bataille, Lafleur commença par retirer de sa poche la bourse que lui avait donnée le marquis en matière de glu. Il l'ouvrit délicatement et**y prit trois pièces d'or.

— Ça, c'est pour mes chenapans, dit-il, en introduisant les pièces dans le gousset de son gilet. Il ne faut pas en laisser voir davantage, je les connais, mes gaillards, ils se montreraient difficiles ! Maintenant, il s'agit de les trouver… Pourvu qu'ils n'aient pas déjà été roués vifs depuis notre dernière « affaire ».

Tout en se dirigeant vers le cabaret qui faisait l'encoignure du quai Conti, Lafleur pensait :

« Si mes gaillards sont vivants, ils sont ou en prison ou dans ce cabaret. »

L'établissement dont il s'agit était une de ces maisons borgnes où les jeunes débauchés ne dédaignaient pas de venir manger des huîtres, en

les arrosant de bon petit vin blanc d'Auxerre. Pour les besoins de cette clientèle de luxe, le cabaretier avait fait placer des tables sous les arbres séculaires épargnés lors des démolitions nécessitées par la construction du quai Conti.

Par exemple, dans le cabaret proprement dit, la clientèle se contentait d'une pièce enfumée, de tables massives et de tabourets enchaînés aux-dites tables, par mesure de précaution, parce qu'après boire on s'y lançait tout ce qui tombait sous la main.

Lafleur s'arrêta sur le seuil, parcourut l'intérieur de la salle d'un regard circulaire, et, ayant reconnu ceux qu'il cherchait, il alla s'attabler avec eux dans un coin.

La conversation fut courte, du reste. On s'entendait toujours vite, avec des particuliers de cette espèce. Moins de dix minutes plus tard, Lafleur quittait ses « aides », comme il les appelait, et cela, après leur avoir donné toutes les indications nécessaires.

« Voilà qui marche comme sur des roulettes, se dit-il, en se frottant les mains, ces deux gibiers de potence m'attendront auprès du carrosse… Ah ! mais… et le carrosse, il faut m'assurer qu'il n'est pas en « travail ».

Ce diable de Lafleur avait des expressions à lui.

Le loueur habitait à quelque cent mètres, aux environs des Halles. Lafleur consulta le coucou du cabaret.

— J'ai encore une bonne heure, dit-il, c'est plus qu'il n'en faut.

Et, allongeant le pas, il s'élança sur le Pont-Neuf.

En quelques minutes, il arrivait chez le loueur.

— Ah ! ah ! lui dit l'homme, nous avons un petit voyage d'agrément à faire ?… C'est à merveille. Je ne sais plus ce que pensent ces messieurs de la noblesse ; voilà déjà près de trois jours que mes chevaux n'ont pas travaillé…

— Patience !… patience ! répondit Lafleur en glissant deux pièces d'or dans la main du loueur… Voilà déjà un petit commencement…

— Pour quelle heure, l'affaire ?

— Dans une demi-heure !…

— Et où ?

— Presque en face du « Cœur-Volant ».

— Entendu !

Et Lafleur se retira en disant :

— Maintenant, il faut changer de costume.

Il était juste devant la boutique d'un fripier qui avait pris pour enseigne : « À la pelisse polonaise ».

Lafleur était si avantageusement connu du marchand que celui-ci l'accueillit avec force salutations.

— Nous allons dans le monde, ce soir ? demanda-t-il, la bouche en cœur.

— Non !… Il me faut une défroque de bourgeois aisé.

Le fripier fit asseoir son client et lui présenta différents costumes.

Lafleur était passé dans l'arrière-boutique. Il en ressortit complètement déguisé et, se plaçant devant une glace, il fit, en pantomime, la répétition de la scène qu'il se proposait de jouer.

Certes, si Henriette l'avait remarqué, par hasard, il lui serait, pensait-il, bien difficile de le reconnaître.

Satisfait de sa transformation, Lafleur quitta la boutique. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il accourut tout haletant chez le fripier.

— Vous avez donc oublié quelque chose ? lui demanda le marchand.

— Oui… la glu, répondit le domestique.

En effet, Lafleur venait de s'apercevoir qu'il avait oublié, dans la poche de son gilet, le petit flacon de cristal et la bourse du marquis.

Cette fois, il se dirigea rapidement vers le Pont-Neuf.

C'était un samedi et, ce jour-là, on attendait généralement un grand nombre de provinciaux. Aussi les cochers de fiacre se hâtaient-ils de prendre place sur le quai ; les commissionnaires et les décrotteurs s'installaient le plus près possible de la porte du bureau.

Quant aux mendiants… et Dieu sait quel en était le nombre ! les uns, assis sur les bornes ou couchés par terre, faisaient un somme en attendant la pratique ; les autres continuaient à poursuivre leur monde et, parmi ceux-là, se trouvait une vieille femme qui n'arrêtait pas de tendre la main.

— En v'là une chançarde ! disait un vieux bossu à une autre mendiante assise à côté de lui ; si elle met de côté tout ce qui tombe dans ses vieilles pattes, elle doit avoir un fier bas dans sa paillasse.

— Elle ! plus souvent !… Et le cabaret ?… Et son grand bandit de fils ?… Un noceur de la pire espèce.

— Elle s'entend joliment au commerce. Et qu'elle est bien nommée, la sorcière !

Le fait est qu'elle en avait toutes les allures. Une face maigre et ridée, un front plat et bas, à moitié couvert par une épaisse chevelure grise que le peigne n'avait jamais démêlée, des yeux petits et méchants, un nez pointu aux narines noircies par le tabac et des lèvres repoussées en avant par cinq ou six dents déracinées, voilà pour la tête. Un dos voûté, des bras décharnés, des mains longues, osseuses, des pieds larges qui traînaient dans d'affreuses chaussures éculées, et, pour recouvrir cet ensemble misérable, des hardes aussi sales que déguenillées, voilà le portrait de la mendiante qui, depuis des années, exploitait le quartier du Pont-Neuf. Quand les autres mendiants lui reprochaient sa chance, elle leur riait au nez et se disait à elle-même :

« Y en a pas comme toi, ma vieille Frochard, pour attendrir ces brigands de bourgeois. »

Un vieux monsieur venait justement de sortir du bureau, elle s'empressa de lui tendre la main et, prenant sa voix pleurarde :

— Mon bon monsieur, lui dit-elle, n'oubliez pas une malheureuse infirme, une pauvre veuve, qu'a sept jeunes enfants à nourrir.

— Allez au diable !

— Que le bon Dieu vous le rende, mon doux seigneur !

Et elle s'éloigna en faisant la grimace et en montrant le poing au « doux seigneur » qui regardait à droite, à gauche, comme quelqu'un à qui l'on a donné rendez-vous. Enfin, il fit un geste et poussa un ah !… qui voulait dire évidemment : « Voilà mon homme ! ». Et, d'un pas précipité, il s'avança vers un jeune élégant qui descendait du Pont-Neuf.

— Tout va bien ! lui dit-il en l'abordant.

— Lafleur ! s'écria le marquis de Presles. Du diable si je t'aurais reconnu ! Où as-tu pêché cet accoutrement de patriarche ?

— Je l'ai loué chez un fripier des halles. Ai-je assez l'air d'un parfait honnête homme ?

— Déguisement complet ! Eh bien ! où en es-tu ?

— Ah ! je ne me suis pas amusé en chemin. J'ai loué une voiture qui va venir attendre mes ordres à quatre pas d'ici, deux bons chevaux et un cocher rompu à ces sortes d'aventures. Il a déjà travaillé pour monsieur

le marquis.

— Très bien, Lafleur. Et si, par malheur, nos voyageuses refusaient de te suivre ?

— Eh bien ! j'ai là, sur le quai, deux ou trois de mes amis, d'excellents garçons, qui se mettraient au feu pour moi, et je n'aurais qu'un signe à faire.

— À merveille !… Seulement, je me demande ce que nous allons faire du monsieur qui doit se trouver là, à l'arrivée du coche. Tu n'as encore vu personne qui lui ressemble ?

— Non, mais il ne tardera pas, sans doute, et je me charge de lui boucher les yeux. Encore une fois, toutes mes précautions sont prises. Et maintenant que monsieur le marquis s'en est assuré par lui-même, si j'osais me permettre de lui donner un conseil… je lui dirais de rentrer chez lui et de me laisser faire.

— À quelle heure le coche doit-il arriver ?

— Vers huit heures. La nuit sera proche, ce qui nous aidera beaucoup. Mais, plus un mot…

Et il montrait au marquis un vieux monsieur d'une mine tout à fait bourgeoise et qui, depuis un instant, se promenait, son parapluie sous le bras, à l'entrée de la cour où la diligence devait s'arrêter.

— Crois-tu que ce soit lui ? dit le marquis.

— Il en a bien la tournure. Voyez, il consulte sa montre… C'est lui, monsieur, c'est lui ! De grâce, partez vite et fiez-vous à moi !… En restant ici, vous pourriez peut-être compromettre le succès de notre affaire. La belle vous reconnaîtrait assurément.

— Allons, soit… je pars… je renonce à la voir et je vais t'attendre au pavillon du Bel-Air. Mais, si tu ne reviens pas avec elle… je te chasse !

— Et si je vous la ramène ?

— Tout ce que tu voudras, je te l'accorde.

Et, sur cette promesse qui fit sourire Lafleur, notre marquis s'éloigna, le cœur rempli de douces espérances.

Lafleur ne s'était pas trompé, le nouveau venu était bien l'homme qu'il avait intérêt à découvrir. C'était à lui que la dame Martin, d'Évreux, avait adressé nos orphelines, et il venait les attendre pour les conduire chez lui. Elles y seraient d'autant mieux accueillies que leur présence allait

être, pour les époux Martin, une source charmante de distractions quotidiennes. Elle mettrait fin à ce tête-à-tête conjugal dans lequel ils s'endormaient l'un et l'autre depuis si longtemps.

Ah ! s'ils avaient eu des enfants ! Une fille, rien qu'une fille ! Elle eût été la joie de la maison ! Et voilà qu'il leur en arrivait deux !

C'est donc dans cette disposition d'esprit que M. Martin était venu au-devant du coche et, comme il se trouvait de beaucoup en avance, il se promenait de long en large devant la porte pour passer le temps.

Lafleur, qui ne le perdait pas de vue, se mit à faire de même et, après qu'ils se furent croisés deux ou trois fois, il se décida à entamer la conversation.

— Monsieur attend sans doute, comme moi, l'arrivée du coche d'Évreux.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! je pense que nous avons une bonne faction à faire, car il n'arrivera pas avant neuf heures.

— Vous croyez ?

— Je viens de m'en assurer au bureau, à l'instant même. Un gentilhomme qui est arrivé en poste a bien voulu prévenir qu'un essieu de la voiture s'est brisé aux environs de Rambouillet et qu'un retard de deux heures au moins sera la conséquence de cet accident.

— Un essieu cassé !… Ah ! mes pauvres petites Normandes ! Quelle frayeur elles ont dû avoir !

— Ah ! ce sont des jeunes filles que vous attendez ?

— Oui, monsieur, deux orphelines qui doivent avoir dans les dix-sept ans et que l'on dit fort jolies.

— Vous ne les connaissez donc pas ?

— Nous ne nous sommes jamais vus. Mais elles nous ont été recommandées par une cousine et c'est chez nous qu'elles vont habiter.

— Ce sera une grande sécurité pour elles.

— Et une grande distraction pour nous. Quand on vit de ses petites rentes dans un troisième de la rue Guénégaud… seul, toujours seul, vis-à-vis de sa femme…

— C'est triste !

— Satané coche ! reprenait le vieux Martin, en frappant du pied. Deux heures de retard ! Qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ?

— C'est ce que je me demande aussi, disait Lafleur.

— Je vais tout bonnement flâner sur le quai… Je me paierai une tasse de moka… ou un petit madère.

— Tiens, c'est une idée ! s'écria Lafleur. Et ça m'en fait pousser une autre, monsieur : aimez-vous le piquet ?

— Je l'idolâtre, monsieur, mais ma femme ne peut pas le souffrir.

— Eh bien ! monsieur, si nous entrions dans le café en face ! Il y a un jardin avec de jolis bosquets.

— Je les connais.

— Nous en prendrions un, bien abrité… Et nous ferions un cent ou deux, pour jouer notre madère.

— Mon Dieu, monsieur, j'accepterais avec le plus grand plaisir, mais je craindrais, en m'éloignant…

— Soyez donc tranquille. Une piécette au garçon, et il nous préviendra de l'arrivée de la voiture.

— Oh ! oui, car, pour rien au monde, je ne voudrais…

— Fiez-vous à moi. Je n'ai pas envie non plus de manquer le coche.

Cette aimable plaisanterie avait fait éclater de rire le bon M. Martin et triomphait de ses hésitations.

M. Martin, était, comme on le voit, un de ces types de bourgeois naïfs, confiants à l'excès et qui ne manquent jamais l'occasion de bavarder.

Du premier coup d'œil, Lafleur avait jugé son homme.

Il l'avait entraîné jusque devant la porte du cabaret.

Mais, au moment où ils allaient y pénétrer, la Frochard s'était avancée en murmurant de cette voix traînante et pleurarde qu'elle savait prendre pour toucher le cœur des passants :

— Mes bons messieurs, n'oubliez pas…

Le valet fit un geste pour repousser la mendiante. Et, brutalement, il lui dit :

— Ah ! ça… C'est encore vous ?

— Mais vous ne m'avez encore rien donné, mon bon monsieur.

— Je ne donne jamais rien aux vieilles.

Cette épithète de vieille, qu'on venait de lui lancer, avait médusé la mendiante. Elle adressa sournoisement un regard haineux à l'homme qui l'avait repoussée.

Mais, reprenant tout aussitôt son air patelin, elle tourna les yeux vers M. Martin, avec cette expression cafarde et ce sourire faux qui réussissent si bien auprès de gens à apitoyer. M. Martin tira sa bourse pour y prendre un sou, qu'il tendit à la vieille femme.

Lafleur haussa imperceptiblement les épaules.

— Voyons, dit-il, en reprenant le bras du gros homme. Si vous désirez faire quelques cents de piquet, il n'y a plus beaucoup de temps à perdre… Entrons !

— Entrons ! répéta M. Martin.

Pour plus de sûreté, Lafleur fit passer son compagnon le premier, et, s'adressant à la Frochard :

— Allons !… au large, la vieille, lui dit-il de nouveau.

— La vieille ! grommela celle-ci… Quand on prend de l'âge, adieu l'commerce !…

Puis, réfléchissant :

— C'est tout de même vrai que, si j'avais une petite jeunesse à produire, ça me ferait de fameuses recettes par ici… Mais, soupira la mégère, j'ai pas d'fille !… Ah ! il aurait mieux valu, pour moi, d'en avoir une à la place de cet imbécile de Pierre… Ne v'là-t-il pas que ça se mêle d'être honnête… Voyez-vous ce mossieu !

Et, tout en haussant les épaules, la Frochard, après avoir jeté un coup d'œil sur la place, s'en alla en disant :

— N'y a plus un chat !… Je reviendrai pour le coche de Normandie.

En ce moment, en effet, les passants devinrent rares. Seule, une femme vêtue comme le sont les ouvrières se montrait dans les environs. Mais la Frochard n'avait pas jugé qu'il y eût une aumône à récolter de ce côté.

La personne dont il s'agit semblait en proie à quelque violente émotion. Elle s'avançait sur le Pont-Neuf, d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être suivie.

Elle s'était approchée du parapet et se mit à contempler l'eau qui s'engouffrait avec un bruit sinistre, entre les arches du pont. Puis, au bout de quelques secondes, elle se rejeta vivement en arrière.

L'inconnue se remit en marche, mais en rebroussant chemin vers le quai. C'était une grande et belle fille, un de ces types de Parisienne des faubourgs, dont la stature vigoureuse n'exclut pas la grâce. On sentait, en

la voyant, qu'une profonde douleur avait envahi son âme.

Il faut savoir que cette malheureuse, résolue à en finir avec son existence de honte et de remords, n'est venue là que pour se précipiter dans le fleuve.

Et que, si elle a retardé l'exécution de son sinistre projet, c'est qu'il fait jour, et que, la voyant se jeter à l'eau, quelque passant pouvait voler à son secours.

Or, elle ne veut pas qu'on la sauve.

Et la pauvre désespérée se laisse tomber sur un banc, pour y attendre la venue complète de la nuit.

Cette malheureuse jeune femme se nommait Marianne Vauthier.

Élevée par une tante, elle avait été placée par celle-ci, dès l'âge de douze ans, en apprentissage chez une couturière. Elle y était devenue une bonne ouvrière, connaissant parfaitement son métier.

Tout le monde l'estimait, parce qu'on la savait très honnête, très obligeante et de bon conseil.

Marianne avait, comme on dit vulgairement, le cœur sur la main. Elle en donna la preuve lorsqu'une des ouvrières de l'atelier, Madeleine Bachelin, mourut subitement, laissant un petit enfant sans soutien. Marianne Vauthier se joignit à celles qui proposèrent de venir au secours de l'orpheline.

Ces demoiselles accueillirent favorablement la pensée de se charger du pauvre petit être et de l'élever comme l'enfant de l'atelier. Et, lorsque tout fut convenu, arrêté, on alla en masse faire part de cette grande détermination à la patronne de l'atelier, Mme Poidevin.

Celle-ci voulut, elle aussi, apporter son obole à cette bonne œuvre. Puis elle se chargea de réglementer, comme elle devait l'être, cette charitable combinaison.

Il fut décidé que les ouvrières prélèveraient une petite part de leur paye de chaque semaine, et que cet argent serait placé dans une tirelire. La plus ancienne parmi les ouvrières fut désignée comme « trésorière ».

On ne prélèverait sur la masse que la somme nécessaire à l'entretien de l'enfant. Le reste devait former un petit capital destiné à subvenir aux frais de son éducation.

Marianne ne manqua jamais, chaque semaine, d'aller verser son offrande dans la tirelire.

Voilà pour ce qui concernait le cœur de l'ouvrière.

Quant à sa sagesse, c'était bien autre chose encore.

1Marianne, à vingt ans, avait eu déjà à repousser bien des soupirants. Rieuse avec ses camarades d'atelier, elle prenait un air sérieux lorsqu'un galant se présentait.

Et si quelque audacieux s'enhardissait trop, Marianne avait la main leste et assez forte pour enlever à l'audacieux l'envie de recommencer.

Un jour qu'elle avait évincé assez brusquement un amoureux, celui-ci lui adressa cette prédiction : « Patience, la belle !… vous trouverez un jour votre maître ! »

Cette prédiction ne devait malheureusement pas tarder à se réaliser.

Marianne était, depuis quelque temps, en butte aux persécutions de galants qu'elle avait assez lestement éconduits. Ces garnements s'entendirent pour lui faire payer cher ses dédains.

Un soir, elle se trouva prise au milieu d'une bande de vauriens. Elle poussa des cris de détresse. Ces cris furent entendus par un jeune homme qui venait, paraît-il, au même moment rejoindre les vauriens qui entouraient la jeune fille, car il s'écria en voyant Marianne :

— Mais j'la connais, cette demoiselle… C'est la belle Marianne !…

En entendant prononcer son nom par un inconnu, la jeune fille sentit naître en elle – après une terreur folle – l'espérance qu'elle allait être sauvée. Et son cœur éprouva pour cet inconnu qui venait à son secours un sentiment de gratitude, lorsqu'elle l'entendit ajouter :

— À bas les pattes !… Et le premier qui touche à un cheveu de mademoiselle, je lui fais son affaire !

À cette déclaration, il y eut une sourde révolte parmi les vauriens.

— Ah ça ! s'exclama l'un d'eux, est-ce qu'elle n'est pas à nous comme à toi ?

— C'est ce que nous allons voir ! cria l'inconnu, en levant le bâton qu'il tenait à la main.

Et, sans ajouter une menace, il se mit à faire manœuvrer sa canne, frappant autour de lui, si bien qu'il mit bientôt toute la bande, en déroute.

Alors, se tournant vers Marianne, l'inconnu lui dit :

— Vous êtes libre, mademoiselle !

Et comme il s'essuyait le front, elle vit que la main du courageux jeune homme était couverte de sang.

— Vous êtes blessé ! fit-elle.

— Oh ! ce n'est rien qu'une égratignure… on en a vu d'autres, dans ma famille.

Et il ajouta, en saluant de la tête :

— Maintenant, filez vite chez vous… et soyez tranquille, je marche derrière.

Arrivée à la porte de la maison qu'elle habitait, elle se tourna vers le jeune homme et lui dit :

— Vous m'avez rendu un bien grand service, monsieur, et je ne sais comment reconnaître…

Il ne répondit pas, mais son regard avait cherché celui de la jeune fille, et celle-ci sentit quelque chose d'étrange se passer en elle.

Une rougeur subite envahit les joues de Marianne. Elle demeurait là, muette, devant son sauveur, sans penser qu'il était tard et qu'il serait convenable de remercier tout de suite et de se retirer. Involontairement, elle restait en présence du jeune homme. Et, pour avoir un prétexte d'agir ainsi, elle dit avec vivacité :

— Je vois bien que vous êtes blessé plus gravement que vous ne le disiez.

— Eh bien ! mademoiselle, ça me rappellera plus longtemps que j'ai eu le bonheur de venir à votre secours.

Cette fois, Marianne était interdite. Les paroles de l'inconnu avaient eu un écho dans son cœur.

La jeune fille demeura les yeux attachés sur son sauveur, jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la rue.

Lorsqu'elle ne put plus l'apercevoir, elle resta là encore, comme absorbée dans une profonde méditation…

Pourquoi vint-il à Marianne l'idée que l'inconnu s'était caché dans l'encoignure de la rue et qu'il allait revenir sur ses pas ? Pourquoi éprouva-t-elle comme un désappointement de s'être trompée ?

Et le lendemain, au sortir de l'atelier, en se sentant suivie, pourquoi eut-elle le pressentiment que c'était lui ? Pourquoi fut-elle heureuse de

penser qu'elle allait le revoir, qu'il allait lui parler ?

Hélas, il y a là tout le secret des amours naissantes.

Marianne Vauthier se laissa aller à accepter les hommages de l'inconnu ; peu à peu, elle consentit à y répondre. Elle se laissa prendre aux promesses d'« amour éternel »…

Elle fut la plus heureuse des femmes, dans le commencement de sa liaison avec Jacques Frochard.

Puis arriva le désenchantement.

Marianne s'était trompée sur le compte de son amant.

Elle l'avait aimé dès la première heure de leur rencontre. Elle s'était donnée à lui sans penser à prendre des garanties pour l'avenir. Elle ne voyait que Jacques, elle ne vivait que pour Jacques.

Elle excusait ses emportements, et, lorsqu'elle aurait pu lui faire honte de sa paresse et de ses exigences toujours injustes et de plus en plus grandes, elle se disait qu'à force de patience elle arriverait à le corriger.

Pauvre Marianne ! elle supposait que Jacques le débauché, le querelleur, le paresseux, s'amenderait et ne vivrait plus que pour elle. Hélas ! ces illusions, la plus sombre réalité devait bientôt les dissiper.

Après avoir laissé supposer qu'il se corrigerait, Jacques retomba de plus belle dans la vie de paresse et de débauche. Marianne en éprouva un chagrin violent. Mais elle ne fit rien pour rompre avec celui qui avait si mal répondu à ses espérances.

Elle était bien, décidément, sous le joug. Et le pouvoir qu'exerçait sur elle celui qui avait su devenir son maître était si grand, si absolu, que la malheureuse perdit peu à peu toute énergie, toute volonté.

Marianne ne se sentait plus le courage d'essayer même une révolte contre son cœur si faible et si lâche.

Elle obéissait aveuglément, apportant, chaque semaine, sa paye à l'homme dégradé qui vivait de son travail à elle, comme il vivait du travail de sa mère, la mendiante, et de son frère, le rémouleur.

C'est en vain que l'ouvrière acquit la conviction que tout son argent passait en débauches avec les camarades de cabaret, il suffisait à Jacques de lui dire brutalement : « Je te donne la préférence sur vingt autres qui sont bien aussi belles que toi », pour que la pauvre fille se démunît de ses petites économies et, ensuite, de quelques bijoux, fruits de ses longues

soirées de travail.

Et le cynique gredin acceptait le tout avec un calme superbe, comme s'il se fût agi d'une redevance légitimement perçue.

Il n'y a pas de si bon métier qui n'ait ses temps de chômage ; Marianne avait passé par là plus d'une fois sans en avoir trop souffert ; mais, à présent que toutes ses économies, toutes ses ressources avaient été dissipées, elle se demandait comment elle ferait pour vivre quand les mauvais jours reviendraient.

La situation tant redoutée ne tarda pas à se produire. La morte-saison arriva fatalement, comme tous les ans.

Jusque-là, elle n'avait jamais manqué de déposer fidèlement sa petite offrande dans la tirelire de l'enfant de l'atelier. Elle s'était plusieurs fois privée de déjeuner pour mettre de côté, sou à sou, la modeste somme.

Un matin, au moment où Marianne le quittait pour aller à son ouvrage, le fils de la Frochard la retint.

— Marianne, lui dit-il, j'ai besoin d'argent pour demain samedi.

— De l'argent ? Tu sais bien, Jacques, que je n'en ai pas ! Attends au moins la paye de la semaine prochaine.

— Attendre ! tu plaisantes !… Il m'en faut, te dis-je… J'en veux !… Et si tu reviens les mains vides… tant pis pour toi ! Je connais plus d'une belle fille qui sera trop heureuse de m'ouvrir sa bourse.

Plongée dans une douloureuse rêverie, elle avait repris le chemin de l'atelier.

Une fois assise à la grande table avec les autres ouvrières, elle se mit à l'ouvrage sans proférer une parole.

Le jour était à la gaieté, aux éclats de rire.

Marianne n'entendait et ne voyait rien. Sa pensée était ailleurs. De l'argent !… où en trouverait-elle ?

Hélas ! elle n'avait plus le moindre petit bijou à vendre ou à mettre en gage… elle ne possédait plus qu'une seule robe… celle de tous les jours. Et l'odieuse menace de son amant la poursuivait sans cesse.

Trahie !… abandonnée par lui !… Elle en mourrait.

La journée lui sembla terriblement longue, et, pourtant, c'était avec effroi qu'elle voyait s'approcher l'instant de se retrouver, les mains vides, en face de Jacques.

Quand elle vit ses camarades plier leurs tabliers, il lui sembla que l'heure du supplice allait sonner pour elle.

Que faire ? Emprunter ? À qui ? À quelqu'une de ses camarades ? Ne savait-on pas qu'elle vivait avec la plus grande économie ? Sa tête se troublait.

Tout à coup, dans son affolement, elle eut un moment de vertige. Elle entendait Jacques – son Jacques à elle – prodiguant à une autre ses douces paroles d'amour. Ses oreilles bourdonnaient, le sang lui affluait au cœur. Il lui fallait trouver un moyen à tout prix. Marianne poussa une exclamation. Elle avait trouvé.

Elle irait raconter à Mme Poidevin qu'elle voulait envoyer un peu d'argent à la vieille tante qui l'avait élevée, laquelle était infirme et s'adressait à elle.

Marianne s'arrêta à cette idée et courut frapper à la porte de l'appartement de sa patronne.

— Madame est sortie, lui dit la domestique.

— Sortie ?

Ce mot s'échappa presque dans un cri des lèvres de l'ouvrière. Mais alors, à la grande surprise de la bonne, Marianne murmura, comme se parlant à elle-même :

— C'est égal, je l'attendrai !

Et tout haut :

— Je vais rester dans l'atelier pour attendre le retour de Madame…

Et, laissant la domestique, l'ouvrière se dirigea vers l'atelier. Puis, la porte refermée derrière elle, Marianne se mit à réfléchir. Certes, dans le premier moment, elle eût tout osé. Mais, maintenant, elle se prenait à avoir de nouvelles hésitations.

Elle s'était levée et marchait à grands pas.

Parfois, elle s'arrêtait pour écouter. Il lui avait semblé entendre monter. Ah ! si ce pouvait être Mme Poidevin ! Elle obtiendrait d'elle l'argent dont elle avait besoin, ou bien elle saurait se le procurer à quelque prix que ce fût, même au prix d'une faute, même au prix…

Sous le coup de son amour maudit, elle descendait un à un tous les échelons de l'honnêteté. Et, à force de capitulations successives, elle

en était arrivée à admettre comme possibles les choses les plus monstrueuses.

Elle avait bien encore quelques rares lueurs de bons sens, pendant lesquelles tout son sang se révoltait en elle. Ces retours à la raison étaient, hélas ! éphémères.

Elle se remit à marcher avec hésitation. Dans sa préoccupation, elle ouvrait les tiroirs de la grande table de travail. Et ses mains y plongeaient, comme si elle eût pensé y trouver de l'argent. Elle s'en serait emparée peut-être.

Jacques ne lui avait-il pas dit :

— Il me faut de l'argent, à tout prix.

À tout prix ! Ces paroles maudites qu'elle ressassait mentalement s'acharnaient à troubler son esprit.

Et l'heure marchait toujours… Et Mme Poidevin ne revenait pas !

Si elle tardait trop longtemps, Jacques mettrait ses menaces à exécution !…

Marianne étouffa, à cette idée, un cri de rage.

Inconsciemment, elle courut à la porte qui faisait communiquer l'atelier avec le petit salon de Mme Poidevin…

Sous sa main fiévreuse, le loquet se souleva…

Elle pénétra dans le salon à pas de loup, comme une voleuse de profession. Elle avait peur !… Son sang se figeait dans ses veines… Elle s'arrêta, écoutant !

Si quelqu'un survenait pour la surprendre !…

Elle voulait s'enfuir ; mais quelque chose de plus fort que sa volonté la retenait dans ce petit salon…

Pourquoi ?… Elle ne s'en rendait pas compte. Et cependant elle se glissait tout le long des meubles.

Soudain, la pendule sonna… À ce bruit, Marianne sursauta. Elle avait de ces frayeurs subtiles qui font tressaillir les voleurs au moindre bruit.

Elle était donc une voleuse aussi, elle ?

Mais cette pensée, qui eût soulevé, il y a quelques instants à peine, son cœur de dégoût, cette pensée s'acclimatait insensiblement dans sa tête…

Les yeux fixés sur la pendule, elle éprouva une commotion terrible en pensant que, depuis près d'une heure, Jacques l'attendait !… Cette fois,

elle le sentait bien, elle eût volé, si elle en eût trouvé l'occasion.

Elle descendait avec une rapidité vertigineuse dans l'abîme qui devait, fatalement, engloutir tout ce qu'il y avait encore d'honnête en elle…

Tout à coup, elle bondit vers un petit chiffonnier en bois de rose…

Il pouvait y avoir là de l'argent ou des bijoux…

Elle n'hésita pas… Elle voulut ouvrir le tiroir… Mais elle s'arrêta… Sur ce meuble se trouvait la tirelire où l'on mettait l'argent destiné à l'enfant de Madeleine…

Elle s'arrêta, la malheureuse, le corps saisi d'un tremblement. Elle s'arrêta, car il lui semblait entendre la voix de Madeleine lui murmurer aux oreilles :

— Voleuse !… Voleuse !… Voleuse !…

Que se passa-t-il en elle en ce moment de terrible émotion ? D'où vint que cette femme perdit, en quelques secondes, tous les sentiments généreux, au point d'en arriver au dernier degré de l'abjection ?

Une voix venait de se faire entendre, une voix partie de la rue… La voix de Jacques, enfin, qui disait :

— Je m'en vais, Marianne, et pour toujours !

C'en était fait. Rien ne pouvait plus retenir la malheureuse sur la pente fatale.

D'un brusque mouvement, elle saisit la tirelire. Et, comme elle était trop grande pour qu'il fût possible de la cacher, elle la brisa. Tout le contenu de cette tirelire se répandit sur le parquet.

Il y avait quelques pièces blanches et des sous…

Marianne s'arrêta, le cœur bourrelé de remords, devant cet argent qui appartenait à l'enfant de la morte…

Mais, en ce moment, la voix de Jacques retentit de nouveau. Il chantait cette fois en s'éloignant :

Lise a quitté son amoureux,

On en perd une, on en r'prend deux.

Marianne eut un tressaillement. Sa tête s'égara tout à fait. Elle prit l'argent à pleines mains… Et s'enfuit.

À la porte, elle rencontra la servante… Interdite, elle voulut poursuivre son chemin… Mais, cette fille, en voyant son trouble, essaya de l'arrêter par le bras…

D'un geste violent, Marianne la repoussa… Dans l'escalier, elle se rencontra face à face avec Mme Poidevin. Marianne ne s'arrêta pas. Elle avait hâte de rejoindre Jacques. Il avait fait d'elle une voleuse ! Il n'était plus son amant, il était son maître. Elle était, non sa maîtresse, mais son esclave.

Elle venait de franchir la porte cochère et d'arriver dans la rue… À ce moment, elle s'arrêta tout à coup et demeura comme pétrifiée, les pieds rivés au sol.

La croisée s'était ouverte au-dessus de sa tête.

Et la bonne de Mme Poidevin criait :

— Arrêtez la voleuse !… Arrêtez la voleuse !

Marianne fit un effort désespéré et réussit à courir… Il était temps. Les soldats du guet s'étaient mis à sa poursuite…

Arrivée au détour de la rue, elle se glissa, sans être vue, dans une allée. Et là, blottie dans un coin, elle entendit les pas des soldats qui couraient.

Ils dépassèrent l'allée… Elle se crut sauvée ! Ils avaient perdu sa trace ! Alors, le cœur battant avec violence, la tête en feu, Marianne reprit sa course folle.

Elle arriva haletante et remit l'argent à Jacques.

Il la reçut avec un ricanement moqueur.

— Tu as bien fait de venir, dit-il, j'allais m'en aller.

Puis, sans s'informer du moyen qu'elle avait employé pour se procurer cet argent, il ajouta :

— Je t'attends à souper avec les amis !…

À souper !… c'était, non pour payer quelque pressante dette, mais bien pour *souper*avec des amis que Jacques avait fait d'elle une voleuse !… À cette pensée, un remords étreignit Marianne au cœur ; la colère lui monta au cerveau. Et, retrouvant un courage qui depuis longtemps l'avait abandonnée, elle répondit :

— Je n'irai pas !…

Jacques Frochard eut alors un de ces regards qui enlevaient à la jeune femme toute volonté de résistance.

Il lui saisit le bras en disant :

— Tu viendras !… Je le veux !

Puis, tournant les talons, il la laissa sans force, brisée par le souvenir et l'émotion. Les sanglots l'étouffaient.

La raison lui revint, escortée des plus cuisants remords. Elle eut honte d'elle-même. Et la pensée lui vint, pour échapper au misérable qui l'avait perdue, de se réfugier dans la mort.

CHAPITRE X

Se cabaret dans lequel Lafleur avait entraîné M. Martin regorgeait de monde lorsque nos deux personnages y pénétrèrent.

— Voici notre affaire ! s'écria Lafleur en s'installant sur un des tabourets.

Et, indiquant la place en face de lui :

— Asseyez-vous là, mon cher monsieur Martin, vous aurez le jour sur vous, et ça vous sera plus commode pour voir vos cartes…

M. Martin s'assit et frappa de sa tabatière sur la table.

Le garçon parut et Lafleur commanda :

— Un jeu de piquet… bien vite !

— Avec une bouteille de vouvray… du vieux ! s'empressa d'ajouter M. Martin.

En attendant qu'on les servît, Lafleur jetait un coup d'œil autour de lui. Il avait eu la précaution, ainsi que nous l'avons dit, de placer son compagnon en pleine lumière, tandis qu'il se mettait lui-même dans l'ombre.

Cette tactique allait lui permettre, pensa-t-il, de se rendre bien compte de l'état exact où M. Martin se trouverait après avoir copieusement attaqué le vouvray.

On avait apporté le jeu de cartes, les verres et une bouteille suffisamment maquillée de poussière. Et comme le garçon se disposait à servir deux simples verres :

— Laissez-nous la bouteille entière, dit Lafleur : si ce vin est bon, comme je le suppose, on ne se contentera certainement pas de ne lui dire que… deux mots !

M. Martin prit délicatement son verre et le choqua contre celui de son adversaire. Puis, en fin gourmet, il aspira quelques gouttes du liquide, qu'il dégusta le plus consciencieusement du monde.

— Donc, dit Lafleur, c'est convenu, nous gardons la bouteille, et… nous la jouons ?

— En cent cinquante sec !… Aussi sec que cet excellent petit vin.

Et, charmé d'avoir placé cette fine plaisanterie, M. Martin vida d'un trait tout ce qui restait de vin dans son verre. Le valet eut un imperceptible sourire.

Lafleur présenta le jeu de cartes qu'il venait de couper.

M. Martin mouilla son pouce à ses lèvres et servit.

Il releva son jeu, carte par carte, les classant par couleurs et en éventail dans sa main. Quant à Lafleur, comme un joueur de profession, il avait en rien de temps étalé son jeu, ce qui lui permettait d'emplir pour la seconde fois le verre de son adversaire.

— À vous à écarter ! dit M. Martin.

Lafleur, sans répondre, jeta vivement cinq cartes de côté et releva son écart. Mais, tout aussitôt, M. Martin exhala une exclamation de plaisir.

— Bon ! c'est vraiment extraordinaire ! Je prends trois as à l'écart… Allons, comptez, ajouta-t-il d'un petit air narquois… Je vous attends !

Puis en manière de satisfaction, il prit machinalement le verre de vin. Mis en bonne humeur, le gros bourgeois tapa sur la table, en criant :

— Garçon ! une seconde bouteille du même !…

« J'en serai quitte pour deux bouteilles, se dit le domestique, et, vraiment, ce n'est pas trop cher… »

M. Martin avait rempli les deux verres de vin frais que le garçon venait d'apporter.

Lafleur se mit à compter son jeu.

— Trente-sept au point ?

— Pas bon ! ricana M. Martin.

— Tierce au roi ?

— Encore moins bon !

— Alors, grommela Lafleur, je compte « un »…

— Et moi, je dis : cinquante au point, quinte majeure et quatorze d'as, fit le bourgeois en étalant son jeu sur la table… Et tenez-vous bien, ajouta-t-il, je vous mène à une carte… Gardez la bonne.

Lafleur, ayant fourni dix fois à l'attaque, et n'ayant plus que deux cartes en main ; s'arrêta un instant, comme s'il eût été très sérieusement occupé de son jeu.

M. Martin était radieux. Cette fois, il n'hésita plus à arroser sa joie, et le petit vin « glouglouta » dans son gosier.

Puis, reposant le verre, car son adversaire avait joué pendant ce temps :

— Capot ! s'exclama-t-il joyeusement… C'est un coup royal… C'est magnifique, merveilleux !

— À moi à faire ! dit simplement Lafleur.

Ce qu'observait, en ce moment, le maître drôle, tout en paraissant très contrarié de l'échec qu'il venait de subir, c'est que le visage de son adversaire s'enluminait.

Aussi voulut-il porter le dernier coup.

— Voyons, dit-il, je considère cette partie comme perdue…

— À moins d'un miracle ! insinua M. Martin… Si nous avions le temps, je vous donnerais bien votre revanche.

— Soyez tranquille, dit en ricanant Lafleur.

Puis, tirant sa montre :

— Vous voyez, nous avons mis pas mal de temps à attendre.

— Soit ! dit le bourgeois, j'accepte…

Lafleur avait empli les verres. Ce que voyant, M. Martin cria :

— Garçon ! encore une bouteille… Et toujours du même !

Le valet du marquis faillit laisser échapper son jeu.

Il écarquilla les yeux, au comble de la surprise.

Quant au gros bonhomme, il ne remarquait rien. Tout à la partie, il gagna, comme on le pense, haut la main.

Et, faisant sauter le bouchon de la troisième bouteille :

— Allons, à vous à battre les cartes, dit-il ; pendant ce temps, je vais verser le vin.

M. Martin était un tantinet plus gai, mais c'était tout… Il ne perdait pas un atome de mémoire, car, avant d'entamer la seconde partie, il dit à son compagnon :

— Vous savez, il ne faut pas manquer l'arrivée du coche d'Évreux… Ah ! c'est que c'est sérieux, ça !

Lafleur voulut éloigner tout soupçon chez sa victime.

Il détourna la conversation.

— C'est égal, fit-il, vous m'avez brossé là d'une singulière façon, et je n'y suis pas habitué.

Lafleur avait saisi son verre et demandait à trinquer.

— Va pour celle-ci encore, dit M. Martin, une de plus, une de moins…

La fin de la phrase se noya dans le verre, que le bourgeois vida d'un trait. Lafleur était tellement stupéfait qu'il laissa son verre plein sur la table :

— Quoi ! dit son adversaire, vous ne me faites pas raison ?… C'est donc que vous me gardez rancune ?

C'était au tour du valet de M. de Presles de donner les cartes. Il le fit machinalement sans quitter des yeux le visage de M. Martin. Celui-ci regardait amoureusement la bouteille.

— Ah ! soupira-t-il, il n'en reste plus que pour un tout petit verre.

Puis, changeant de ton :

— Du reste, nous aurons probablement la belle à faire.

— Alors ?

Sans répondre, le bourgeois hélait le garçon :

— Une autre fiole ! glapit-il. Et encore du même !

Lafleur avait fait un bond comme s'il allait tomber à la renverse.

— Comment ? s'exclama-t-il au comble de l'ahurissement, ça fait quatre bouteilles !

— Eh bien ! ricana M. Martin, sachez donc que quatre bouteilles, à moi tout seul, ne me feraient pas peur. Je bois ça comme du petit-lait… C'est bien naturel, j'ai fait ma fortune dans le commerce des liquides et, parmi nos confrères, il n'y en avait pas un capable de me tenir tête !

Lafleur eut un haut-le-corps. C'était à recommencer !…

Il résolut de changer de tactique. Il pensa au narcotique dont il s'était muni, et qui devait servir pour vaincre la résistance de la jeune fille qu'il allait enlever.

Et il glissa sa main dans la poche de son gilet.

Mais encore fallait-il trouver l'occasion de s'en servir utilement et prudemment. Pour cela, le valet voulut occuper l'attention de son adversaire.

— Faisons la belle, dit-il.

Mais, à ce moment, il se fit un remue-ménage dans le cabaret. Plusieurs consommateurs se levèrent en même temps, comme s'ils eussent répondu à un même signal.

M. Martin, intrigué, s'était retourné et cherchait à en deviner le motif.

— Je parie que c'est le coche de Normandie qui arrive, dit-il tout à coup en se levant.

Mais Lafleur le retint par le bras.

— Allons donc, mon cher, fit-il, vous en avez encore pour plus de trois bons quarts d'heure ! Du reste, je vais aller dire au patron de nous faire prévenir.

Il avait alors rapidement parcouru la distance qui le séparait du comptoir, et il put, en jetant un regard sur la place, s'assurer que c'était bien la voiture tant attendue de M. Martin qui apparaissait au loin.

— Corne du diable ! murmura le valet, il n'y a plus à hésiter… En avant les grands moyens !

Il s'en revint donc auprès de M. Martin qui, pour ne pas perdre de temps, avait rempli deux verres.

— Bravo, mon cher monsieur, fit le domestique en s'asseyant. Ce sera le coup de l'étrier !…

Lafleur saisit le paquet de cartes afin de le passer à son adversaire ; mais il s'y prit d'une façon si maladroite, en apparence, qu'il envoya une bonne moitié du jeu s'étaler par terre.

— Maladroit que je suis ! s'écria-t-il.

Mais il ne bougea pas. Et déjà M. Martin s'était baissé et s'empressait, non sans difficulté, de saisir les cartes.

Prestement, Lafleur retira de son gousset le petit flacon de cristal et versa une partie du contenu dans le verre de M. Martin. En ce moment, la face rougeaude du brave bourgeois émergeait de dessous la table.

— Sapristi, s'écria-t-il, en soufflant comme un phoque, ce n'est pas commode de se baisser ainsi.

— Buvez, cela vous remettra, dit Lafleur ; et, élevant son verre, il en absorba le contenu.

M. Martin aspira bruyamment le contenu du sien ; mais en replaçant son verre sur la table :

— Pouah ! dit-il, quel singulier goût a ce vin !

— Le mien aussi, affirma le domestique.

— Parbleu, fit-il ; tous ces vieux vins déposent d'ordinaire, et j'ai eu la maladresse de vous verser le fond.

Il ne s'agissait plus, maintenant, que de laisser au narcotique le temps de produire son effet.

Pour cela, il n'y avait qu'à prolonger un peu la partie.

Lafleur se mit à battre lentement les cartes. Après deux minutes, M. Martin put enfin arriver à couper.

Mais alors, ce fut avec une lenteur plus grande encore que Lafleur lui servit les cartes, sous prétexte que celles-ci étaient poisseuses et collées les unes aux autres.

Et ce fut bien pis lorsqu'il arriva à séparer le talon.

— Il y a maldonne ! s'exclama-t-il en brouillant le jeu.

M. Martin en fut réduit à passer par là.

— Tiens… On dirait que vous avez sommeil ? fit le valet.

— Oh ! simplement la tête un peu lourde ! C'est qu'il y a déjà longtemps que nous sommes enfermés.

Et la fin de phrase s'acheva dans un bâillement.

M. Martin manipulait maintenant les cartes comme un homme qui lutterait contre un sommeil irrésistible. À deux reprises, il s'était même assoupi pendant quelques secondes. Puis, vivement, il se remettait à arranger son jeu dans sa main.

Lafleur eut un mauvais sourire qui signifiait : « Maintenant, mon bonhomme, tu n'es plus à craindre, et le diable en personne ne m'empêcherait plus d'emmener la jolie brunette, ce soir, au pavillon du Bel-Air. »

Pour la forme, il annonça néanmoins son jeu. Mais bien inutilement. Cette fois, en effet, M. Martin avait laissé tomber son front sur ses mains, et il avait poussé un ronflement sonore.

— Ça y est ! murmura Lafleur en se levant. Du reste, il n'était que temps…

En effet, on entendait distinctement les claquements soutenus du fouet. Au surplus, le garçon criait tout haut :

— Le coche de Normandie !…

Lafleur lui fit signe d'approcher. Et, lui désignant M. Martin, il lui dit :

— Ne le réveillez pas jusqu'à mon retour… Il a l'habitude de dormir ainsi tous les jours à la même heure !

— Bien, bourgeois, répondit le garçon en recevant le prix des bouteilles de vin, augmenté d'un bon pourboire, on le laissera dormir tant qu'il voudra !…

Et Lafleur s'élança hors du cabaret.

CHAPITRE XI

Le valet était arrivé à l'entrée du pont.

« Allons, se dit-il, tout marche à souhait ! Avant que l'on ait descendu les bagages et qu'ils aient été reconnus par les voyageurs, j'ai le temps d'aller m'assurer que le carrosse est bien à l'endroit convenu. »

Il reprit donc sa course tout en réfléchissant :

« Le gros homme en a pour au moins deux bonnes heures à dormir à poings fermés. Donc, M. le marquis, nous aurons notre jolie provinciale dans notre pavillon du Bel-Air, et à l'heure convenue. »

Pendant que Lafleur s'occupait ainsi de la réussite de son plan, il y avait beaucoup de monde sur la place et devant le bureau des Messageries.

Au premier rang se trouvait la Frochard. Elle courait au-devant d'un rémouleur qui descendait la rue en criant :

— À repasser les couteaux, ciseaux, à repasser…

— Le v'là enfin, se dit-elle, c'est bien heureux pour lui qu'il soit ar-

rivé avant son frère… mon Jacques… mon chérubin ! Car il n'entend pas raison, lui, et il aurait flanqué une ribambelle de taloches à ce lambin-là, pour lui apprendre à aiguiser aussi ses jambes.

Cette vieille mendiante avait deux fils : l'aîné était un grand gaillard solide, et bâti en Hercule ; le portrait vivant de son père, le mari dont la Frochard avait été folle, comme elle l'était aujourd'hui de son Jacques.

Le fils cadet ne ressemblait en rien à l'aîné.

Il avait la nature petite et grêle de sa mère ; un visage pâle, des yeux cernés. On devinait en lui une âme tendre et honnête, un cœur aimant. Le pauvre garçon était boiteux. Nous saurons plus tard d'où lui venait cette infirmité.

Et pourtant, sous cette apparence frêle et délicate, Pierre avait un grand fonds d'énergie et de courage.

Une fois parti, dès le matin, avec sa boutique sur le dos, il ne reculait devant aucune fatigue, trop heureux, le soir, de donner à sa mère le produit de sa journée.

Qu'avait-elle donc à lui reprocher ?

De n'être pas un bellâtre, un faiseur de passions, comme son Jacques ! Non ! Il travaillait, au lieu de mendier, ce qui eût été d'un meilleur rapport.

« Rémouleur !… c'est-y ça un métier ! se disait-elle en le voyant marcher cahin-caha, c'est pâlot, chétif, le bon Dieu y a donné une bonne infirmité !… y boite !… Et, au lieu de se servir de tous ces biens-là pour se faire une jolie industrie, ça travaille ! quand ça n'aurait qu'à tendre la main pour gagner trois fois plus !… Feignant, va ! »

— Feignant !… répéta Pierre, qui s'était approché tout doucement et qui avait entendu. Oui, toujours votre même refrain. C'est mon métier qui vous déplaît. Mère, je vous en conjure, épargnez-moi ces éternels reproches qui me déchirent le cœur. Quand j'étais tout enfant et que vous m'emmeniez courir les rues, je redisais sans les comprendre les paroles de mendicité que vous m'aviez apprises, et c'était vous qui receviez les aumônes. Plus tard, vous m'avez dit : « Te v'là assez grand, va mendier de ton côté, j'irai du mien et ça fera double profit. » Mais quand il s'est agi de tendre la main comme je vous avais vue faire, j'ai senti en moi-même un mouvement de souffrance et de colère.

— C'mossieu ! dit la Frochard avec un geste méprisant. T'en rapportais

pas moins tes petits sous à la maman.

— J'avais si peur d'être battu !

Pierre se redressa autant que le lui permettait sa petite taille. Et, s'animant :

— Mais aujourd'hui je suis un homme et, je vous le répète une fois pour toutes, j'aimerais mieux mourir que de mendier pour vivre.

— Sans cœur ! T'aimes mieux ta mère dans la misère, n'est-ce pas ?

— La misère ! mais puisque ça rapporte tant, la mendicité, et que le courage ne vous manque pas à vous…

— Je**n'ai pas que moi à faire vivre !…

— Oui ! Il y a Jacques !… qui n'est ni faible ni infirme, lui, et que vous nourrissez à rien faire.

— C'est son affaire ! Mêle-toi de ce qui te regarde ! répliquait la mère d'un ton menaçant.

— Ça me regarde bien aussi, riposta le rémouleur, et vous comme moi, puisque tous les samedis faut que nous lui apportions notre recette pour qu'il boive avec ses camarades, des vrais feignants ceux-là !

La Frochard ne se contenait plus. Mettant ses deux poings sous le nez de Pierre :

— Tiens, veux-tu que je te dise, tu n'étais bon qu'à faire un honnête homme… Et moi, je les z'haïs, ces canailles d'honnêtes gens !…

Un**groupe de bourgeois passait au même moment.

La mendiante planta là son fils. Et, prenant son air patelin, elle se mit à répéter son éternel boniment :

— Mes bonnes âmes charitables, prenez pitié d'une malheureuse vieille femme qui a deux pauvres petits enfants à sa charge !

Le rémouleur étouffa un soupir qui témoignait de son découragement. Triste, fatigué, il se débarrassa de son fardeau, puis il alla s'asseoir sur un banc, les bras ballants et les yeux fixés sur sa mère. En la voyant poursuivre les passants, il sentit la rougeur lui monter au front.

Il ne voulut pas assister plus longtemps à ce spectacle navrant. Et, se remettant péniblement sur ses jambes fatiguées, il allait replacer sa boutique sur son épaule et se retirer, lorsque, de sa voix aigre, la Frochard lui cria :

— Ah ! ça ! tu vas rester là, feignant ?

Et indiquant de l'index un groupe d'individus :

— Le v'là, mon Jacques ! Ce chérubin d'mon cœur ; avec une douzaine de ses camarades. Tiens, les entends-tu ?

En effet, des voix fortes et avinées se rapprochaient peu à peu, chantant ou plutôt braillant une chanson de barrière dite « la chanson des drilles » :

Au cabaret. le samedi.
Allons attendre le dimanche.
Nous y reviendrons le lundi.
Peut-être mardi,
Mercredi, jeudi.
Pour mettre du pain sur la planche
C'est bien assez qu'on se démanche
À travailler le vendredi.

Le cœur de Pierre se souleva de dégoût et d'indignation. Il détourna la tête pour ne pas voir son frère parmi tous ces braillards, qui faisaient scandale au milieu du public paisible.

Mais la Frochard, elle, ne pensait qu'à son Jacques.

Tout pour lui !… tout pour son plaisir ! Et elle comptait dans le creux de sa main l'argent qu'elle allait donner à ce chérubin.

— Toi, le rémouleur, ajoutait-elle, vide ton gousset, et vivement !… Sinon… gare les calottes !

La chanson venait de finir en chœur. La bande n'était plus qu'à quelques pas et la Frochard regardait venir tous ces vauriens avec un sourire d'admiration.

Une fois devant la porte du cabaret, Jacques cria aux amis :

— Halte ! front ! soldats du 1er noceur, v'là la cantine. C'est mon tour de payer la régalade, et, quand je m'y mets, j'y vas pas de main morte !

Ces derniers mots avaient jeté un froid sur le visage de la Frochard. Elle paraissait inquiète et, tirant son fils par le bras :

— C'est toi qui payes à tout de monde ?… T'as donc trouvé un magot ?

— Non, pas moi.. c'est la Marianne, pardi !

— Marianne ! qué qu'c'est que ça, la Marianne ?

— Une belle fille à qui je veux du bien.

— Ah ! serpent !… enjôleur !…

— Vous la verrez tantôt… au dessert…

— Tu l'as invitée ?

— Elle faisait des manières pour accepter à cause de la société. Mais j'y ai dit : « Je le veux ! » Et elle viendra !

La vieille mendiante lança un regard plein de fierté sur son fils :

— Juste comme son père ! s'écria-t-elle. Quand il vous disait : « Je le veux ! » il vous aurait fait prendre la lune avec les dents.

Jacques se mit à rire, en disant avec orgueil :

— Tel père, tel fils, maman. Et voilà ! Mais assez causé pour le quart d'heure. C'est samedi, réglons nos comptes. Eh ! l'avorton… avance à l'ordre ! cria-t-il en se tournant vers le rémouleur.

La nouvelle orgie qui se préparait avait mis le comble à l'indignation de Pierre. Et quand il entendit Jacques parler de rendre à la mère les comptes de la semaine, il ne put s'empêcher de lui dire :

— C'est ça, nous rendrons nos comptes, et c'est toi qui empoches le tout !

— Eh bien !… après ? répliqua Jacques.

— Eh bien… c'est injuste ! c'est…

Le pauvre Pierre n'osait pas achever. C'est qu'en effet Jacques, les poings fermés, s'avançait vers le boiteux en criant :

— Dis donc, le marchand de morale, quand on me force à en acheter, c'est avec ces bras-là que je paie.

— Oh ! oui ! je le sais bien ! Comment as-tu le cœur de me battre, puisque tu es le plus fort ?

— Est-il bête, l'avorton ! Si j'étais le plus faible, c'est toi qui me battrais.

— Non ! je trouverais ça lâche.

— Allons, assez ! Et comptons !

La Frochard intervint :

— Fais donc ce qu'il te dit, imbécile, grommela-t-elle. Tu n'as pas été créé et mis au monde pour donner des ordres, mais pour en recevoir.

— C'est vrai ! Tenez, ma mère, voilà le produit de ma semaine.

Et Pierre tendit à sa mère une poignée de monnaie, que la Frochard se mit à compter :

— Y a pas lourd, fit-elle… Deux livres, sept sous.

— Rien que ça pour tout potage ? s'écria Jacques. Qu'as-tu donc fait de tes membres depuis huit jours ?

— J'ai fait plus que je ne pouvais faire… je suis brisé de fatigue.

— Décidément, c'est un mauvais métier que le tien ! Faudra que je t'en apprenne un autre, ricana Jacques.

La Frochard, au contraire, prenant son préféré sous le bras, lui dit d'une voix câline :

— Moi, mon Jacques, je t'ai économisé trois livres dix-huit sous : les v'là, mon amour. Et, avec l'argent du petit, t'auras fait une bonne recette.

— Oh ! répondait Jacques d'un air triomphant, l'argent ne me manque pas aujourd'hui. Mais je prends tout de même pour le principe, et je vous emmène tous les deux au cabaret.

Pierre ne trouvait aucun plaisir dans ces réunions de paresseux et d'ivrognes. Il refusa, donnant pour prétexte qu'il avait de l'ouvrage à rendre.

— Et puis, ajouta-t-il, ça me fait mal à la tête de boire.

— Oui, c'est vrai ! répondit le colosse en regardant avec compassion son gringalet de frère. Tiens… tu me fais quelquefois pitié, l'avorton. Allons, qui m'aime me suive ! J'ai besoin de me refaire l'estomac. Venez, la mère.

Il avait pris la Frochard par la taille et l'entraînait au cabaret en chantant.

Le rémouleur les regarda tristement partir. Et, replaçant avec effort sa boutique sur son dos, il allongea le pas dans la direction d'une maison voisine en criant, d'une voix lamentable : « À repasser les couteaux, ciseaux, à repasser… les couteaux !… »

CHAPITRE XII

Tandis que la scène entre la famille Frochard se déroulait sur la place publique, les grelots du coche de Normandie faisaient entendre leur carillon. Enfin, la lourde voiture vint s'arrêter devant la porte du bureau.

Les employés se précipitèrent pour aider les voyageurs à descendre…

Au moment où Henriette et Louise débarquaient à Paris, où devait les attendre M. Martin, il n'est pas sans intérêt de savoir ce qui était arrivé à cet excellent homme, depuis que Lafleur était parvenu à s'en débarrasser au moyen d'une forte dose de narcotique.

Aussitôt après le départ du valet du marquis de Presles, le cabaret s'était vidé peu à peu. Mais le garçon auquel Lafleur avait donné un bon pourboire n'avait eu garde de troubler le sommeil du gros homme.

Le coche d'Évreux était arrivé depuis quelque temps déjà. Tous les voyageurs étaient descendus de la voiture. Au bout de dix minutes, il ne restait plus devant le bureau que deux jeunes filles, dont personne ne

s'était occupé jusqu'à ce moment, et qui paraissaient attendre avec anxiété l'arrivée de quelqu'un.

Cependant, le temps s'écoulait.

— Tu n'aperçois donc pas ce M. Martin ? demanda tout à coup une des voyageuses. Dis-moi, Henriette, ne trouves-tu pas qu'il tarde bien à venir ?

— C'est vrai, ma Louise… Mais ne t'impatiente pas.

— Que veux-tu, je n'ai rien pour me distraire, moi… Et je t'avoue que tout ce bruit qui me bourdonne dans les oreilles me met le cœur en émoi… Et, malgré moi, j'éprouve une impression…

— De peur ? Que peux-tu craindre ? Ne suis-je pas auprès de toi ?

Instinctivement, Louise s'était rapprochée de sa compagne et lui serrait le bras.

— C'est égal, Henriette, reprit-elle au bout d'un instant, je ne comprends pas que ce M. Martin nous fasse ainsi attendre… D'ordinaire, en pareil cas, on doit plutôt être un peu en avance.

— C'est vrai, ma chérie ; seulement, je crois que, depuis Versailles, les chevaux ont marché très vite, pour rattraper le temps perdu…

Louise sembla s'être contentée de cette explication, car elle garda le silence. Seulement, ses mains, appuyées sur le bras d'Henriette, s'agitaient fiévreusement.

Henriette comprit-elle ce qui se passait dans l'esprit de l'aveugle ? Eut-elle un pressentiment de l'inquiétude qui dévorait sa compagne ? Toujours est-il qu'elle voulut, par un moyen quelconque, distraire Louise, ne fût-ce que pour lui faire prendre patience.

— Tiens, dit-elle, faisons quelques pas : il y a tout près d'ici un banc sur lequel nous pourrons nous reposer en attendant M. Martin qui ne peut plus tarder.

— Je le veux bien, dit Louise simplement, en se laissant guider vers le banc. Assieds-toi près de moi, Henriette, bien près, bien près.

— Voyons, tu n'as pas peur, je suppose !

— Non… pas pour le moment… mais…

— Mais quoi, ma chérie ?

— Si M. Martin ne… venait pas, par exemple.

— Voyons, Louise, c'est une plaisanterie ; quelle drôle d'idée t'arrive là ?… En tout cas, n'es-tu pas sous ma protection ? Or, je ne suis pas embarrassée, tu le sais, et…

— Malheureusement, soupira Louise, nous ne connaissons pas l'adresse de M. Martin.

— On a cru inutile de nous la donner, puisque ce monsieur doit venir nous attendre, dit Henriette.

Et, cherchant à tromper l'inquiétude de sa sœur en occupant son esprit :

— Oh ! que c'est beau, Paris ! s'écria-t-elle en serrant la main que Louise lui avait abandonnée…

— Dis-moi ce que tu vois, petite sœur… Où sommes-nous, d'abord ?

Elle avait rapproché sa tête, et ses boucles blondes frôlaient presque la joue d'Henriette.

— Tout près d'un beau pont avec des petites maisons de chaque côté, et… une statue au milieu…

— Ah ! je sais, s'exclama l'aveugle avec un mouvement de satisfaction, c'est le Pont-Neuf, et la statue est celle d'Henri IV. Papa nous en parlait souvent… Il disait que, de là, on apercevait deux tours noires.

— Oui !… en effet… les voilà, les tours de Notre-Dame. Oh ! comme elles sont grandes et belles !

— Notre-Dame !… Tiens, sens mon cœur, sens comme il bat, c'est là qu'avait été déposé mon berceau, chère Henriette, c'est là que j'ai été recueillie par ton père !…

Puis, comme si une idée nouvelle lui eût subitement traversé l'esprit, pour y réveiller l'inquiétude :

— Tu vois bien, petite sœur, que ce M. Martin n'arrive pas.

Henriette ne pouvait se défendre elle-même d'un commencement d'anxiété.

— Si j'allais m'informer au bureau pour savoir si quelqu'un n'est pas déjà venu nous demander ?

Et déjà Henriette s'était levée, lorsque l'aveugle, s'accrochant à son bras, lui dit :

— Ne me laisse pas seule sur ce banc !…

— Eh bien ! viens, peureuse.

Les deux jeunes filles entrèrent dans le bureau.

Au même moment, Lafleur, qui depuis quelque temps se tenait aux environs, passa rapidement devant la porte du bureau et se dirigea vers un point du quai où l'attendait un individu qui, lui aussi, avait dissimulé sa présence aux deux voyageuses.

— Eh bien ! Lafleur, tu vois ; je suis, malgré tes recommandations, venu donner un coup d'œil.

— C'est peut-être une imprudence, monsieur le marquis… Pensez donc, si cette jeune personne allait vous reconnaître !

— Que veux-tu, Lafleur, je ne tiens plus en place, je grille d'impatience…

— Pour Dieu, monsieur le marquis, retirez-vous… Voici ces demoiselles qui sortent du bureau…

— Soit. Je me retire… Sois habile, pense que c'est mon bonheur que tu tiens entre tes mains, ajouta M. de Presles en s'esquivant.

— Je connais ça, gredin de marquis, je connais ça, un bonheur de huit jours au plus, après quoi tu trouveras qu'il faut donner un aliment nouveau à ton cœur volage !… Mais enfin, tu me payes, et je te sers…

Tout en monologuant de la sorte, Lafleur s'était avancé, à pas de loup, près du banc sur lequel Henriette et Louise étaient venues reprendre leur place.

Mais, au moment où il allait se présenter devant les jeunes filles, il s'arrêta tout court. Une femme courait sur le pont, se dirigeant vers les deux voyageuses.

« Bigre ! pensa le valet, voilà un contretemps qui va m'obliger de retarder ma présentation. »

Et, se glissant le long du quai, il alla se mettre à l'affût à l'entrée d'une petite ruelle, l'œil fixé sur les deux jeunes filles, qui étaient toujours assises sur le banc.

CHAPITRE XIII

La personne qui avait mis obstacle à la réalisation du projet de Lafleur était cette jeune femme que nous avons vue sur le point de se précipiter dans le fleuve.

C'était Marianne Vauthier qui voulait, pour donner suite à sa résolution d'en finir avec la vie, attendre qu'il n'y eût plus sur la place personne qui pût essayer de se porter à son secours.

À voir ses allures indécises, il y avait lieu de supposer qu'elle était revenue brusquement sur sa détermination.

En effet, elle marchait d'un pas hâtif et saccadé, se dirigeant vers le cabaret où venaient d'entrer Jacques Frochard et la mendiante…

Mais, au moment de franchir la porte, elle s'arrêta brusquement, et c'est avec un geste d'horreur et de dégoût qu'elle s'écria :

— Non, je n'entrerai pas là. C'est trop d'être venue jusqu'à cette porte. Je ne veux plus le revoir !…

Et elle gagna rapidement le milieu de la rue : mais, hélas ! pour s'ar-

rêter encore.

Deux sentiments contraires luttaient dans son cœur : la raison lui disait : « Sauve-toi, malheureuse ! » Et l'amour qui lui criait : « Reste ! »

Mais la lutte ne fut pas longue. Les chants redoublant de violence lui rendirent la force et l'énergie qui avaient été si près de l'abandonner.

— Chante, misérable, dit-elle en se tournant vers ce repaire d'ivrognes, enivre-toi, oublie celle dont tu as empoisonné la vie, et qui, pour t'échapper, n'a plus qu'une ressource : mourir !

Les deux orphelines étaient trop préoccupées pour qu'Henriette fit grande attention à cette malheureuse qui, se dirigeant vers le cabaret, était passée à quelques pas d'elle. Louise, au surplus, n'avait cessé d'interroger sa compagne.

— Je n'aperçois pas M. Martin, dit Henriette, mais il y a là, tout près de nous, une jeune femme dont les allures me paraissent étranges, qui fait peine à voir tant elle a l'air malheureux.

Henriette désignait Marianne, qui, épuisée, à bout de forces, venait de tomber sur une borne à quelques pas du banc où Louise avait repris sa place.

— Il faudrait la secourir… Parle-lui, Henriette, va.

Henriette se rapprocha de Marianne, mais elle hésitait. Elle se décida pourtant.

— Madame, vous paraissez bien fatiguée. Peut-être auriez-vous besoin d'être aidée, secourue.

— Je n'ai besoin de rien ! répondit Marianne d'une façon si brève et si rude que Louise, qui l'avait entendue, se leva vivement pour se rapprocher d'Henriette.

— Il y a dans cette voix quelque chose de sinistre et de fatal ! dit-elle à sa sœur.

— La misère a aussi sa fierté, répondit Henriette.

— Va, sœur, essaye encore de savoir…

— Madame, dit Henriette se rapprochant avec Louise, madame, nous ne sommes pas riches… mais si nous pouvions vous venir en aide…

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Marianne sans les regarder, je n'ai besoin de rien, parce qu'il y a des douleurs dont rien ne console, des tortures que rien ne soulage, parce que… enfin…

Elle s'était arrêtée ; ce fut Louise qui acheva sa pensée :

— Parce que vous voulez mourir !

— Qui vous a dit cela ? demanda Marianne en relevant la tête.

— Je l'ai compris, je l'ai senti en vous écoutant. Nous autres, aveugles, qu'aucun objet extérieur ne distrait, nous écoutons avec notre âme, avec notre cœur, et le mien entendait les douloureux battements du vôtre.

— Dites-nous vos chagrins, madame, ajouta Henriette ; peut-être parviendrons-nous à les adoucir.

Marianne regardait les deux sœurs avec une surprise facile à comprendre ; il est si rare de rencontrer des âmes qui devinent nos souffrances et qui cherchent à les soulager avant même qu'on le leur demande.

— Ah ! vous êtes bonnes !… leur dit-elle, vous ne m'avez jamais vue et vous avez pitié de moi !

Puis elle ajouta, en baissant la tête :

— Hélas ! mieux vaudrait que vous ne m'eussiez jamais rencontrée !…

Elle fit un mouvement pour s'éloigner précipitamment. Henriette la retint.

— Ah ! laissez-moi partir. Ne cherchez pas à me détourner de la pensée fatale qui m'entraîne là… et elle montrait la rivière.

Henriette l'avait saisie par le bras.

— Non !… Restez ! lui dit-elle, restez, au nom du ciel !

Marianne eut un geste de désespoir.

— Vous ne savez pas, s'écria-t-elle, que je suis une misérable indigne de pitié. Vous ne savez pas que les soldats du guet me poursuivent, qu'ils peuvent retrouver ma trace, qu'ils m'arrêteront !…

— Vous arrêter ?

— Oui ; car je n'aurais plus la force, ni la volonté de leur échapper, comme je l'ai fait une première fois…

— Mais pourquoi vous poursuit-on ? demanda Henriette avec anxiété.

— Ah ! je n'oserais jamais vous le dire…

Puis, baissant la tête, Marianne murmura :

— J'ai volé !

Henriette et Louise jetèrent un cri d'effroi.

— Oui, continua la jeune femme en s'animant. Oui ! j'ai volé !… J'ai dépouillé un pauvre petit être sans père ni mère, un pauvre petit enfant

dont j'aurais dû être le soutien !… J'ai commis ce crime odieux pour un misérable que je méprise… et que j'aime !…

» Tenez, poursuivit-elle, étendant le bras pour indiquer la fenêtre du cabaret, il est là avec ses compagnons de débauche ! Il est là, cet homme qui m'a poussé au vol. Il lui fallait de l'argent pour cette fête, et cet argent, c'est moi qui l'ai… volé ! Comprenez-vous, maintenant, combien j'avais raison de vouloir mourir ? »

Henriette et Louise écoutaient, silencieuses, le cœur serré. Marianne continua avec amertume :

— Lorsque je suis loin de lui, la raison me revient !… Mon cœur se révolte et mon amour se change en haine ! Mais, hélas ! dès qu'il se montre à moi, la haine disparaît ! Il me regarde et je redeviens son esclave ! Tenez, ce que je vais vous dire est horrible. Eh bien ! je crois que je tuerais, s'il me disait : « Je le veux ! »

Instinctivement, les deux jeunes filles s'étaient éloignées de cette créature qui avouait qu'elle assassinerait si l'homme qui s'était emparé d'elle le lui ordonnait.

Elles n'osaient plus, maintenant, retenir cette malheureuse, qui leur criait d'une voix déchirante :

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure !

Et, prise de honte, elle cachait son visage dans ses mains. Louise et Henriette étaient consternées.

Marianne étouffait ses sanglots. Elle se leva.

L'aveugle avait fait un pas vers la jeune femme.

— Madame, lui dit-elle d'un ton calme, on ne rachète pas une faute en commettant un crime !

— Mieux vaut subir une peine de quelques mois, fit à son tour Henriette, qu'un châtiment éternel.

— Quand vous sortirez de prison, ajouta Louise, vous serez quitte envers les hommes, et, quand vous vous serez repentie, vous serez quitte envers Dieu.

Marianne avait de nouveau baissé la tête.

— Il faut nous croire, reprit Louise, et vous rachèterez votre passé.

— Oui, ajouta Henriette, l'avenir s'ouvrira devant vous plus calme et plus heureux…

— L'avenir !… Que puis-je en attendre ?… Où trouverai-je de l'ouvrage ? Et comment vivrai-je jusque-là ?

Louise parla tout bas à sa sœur, elles s'étaient comprises. Henriette prit dans sa bourse quelques pièces d'argent et les glissa dans la main de Marianne qui se mit à trembler.

— L'aumône, dit-elle d'une voix défaillante, oh ! non !… non !… gardez… gardez votre argent !…

Henriette insista pour le lui faire accepter. Il l'aiderait, assurait-elle, à attendre des jours plus heureux.

— Ne nous refusez pas, fit Louise, ce serait nous faire un grand chagrin.

— Ah ! s'écria la jeune femme, il faut bien qu'il y ait un Dieu, puisque voilà deux de ses anges !

Et la pauvre Marianne couvrait de baisers et de larmes les mains des deux sœurs, aussi émues qu'elle.

Maintenant, elle se sentait forte et courageuse ; elle quitterait Paris ; elle irait se cacher au fond de quelque ville de province, où elle gagnerait honnêtement sa vie.

Marianne paraissait bien décidée à ne plus retomber dans les mêmes faiblesses. Henriette put en juger en la voyant se lever et se tenir la face tournée vers la croisée du cabaret, comme pour lancer un défi à l'homme qui l'avait précipitée aussi bas. Et l'orpheline eut un mot d'encouragement dont le sens n'échappa pas à la jeune femme, car celle-ci s'écria, avec un geste menaçant :

— Quant à lui, jamais je ne le reverrai ; jamais, je vous le jure !

Puis, saisissant les mains de ses deux bienfaitrices :

— Soyez bénies, ajouta-t-elle, vous dont les paroles ont été pour moi si douces, vous qui m'avez sauvée !…

Elle fit quelques pas en s'éloignant ; puis, tournant une dernière fois, elle envoya, de la main, des baisers à Henriette et à Louise.

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du cabaret, où l'orgie continuait, elle eut un geste de mépris pour le misérable qui l'avait perdue. Puis, elle se mit à courir. Mais elle s'arrêta brusquement.

Une voix bien connue lui criait :

— Marianne ! Eh ! Marianne !

Cette voix, c'était celle de Jacques Frochard.

— Ah ! mon Dieu ! dit Louise se serrant contre Henriette, c'est lui qui l'appelle.

— Et elle s'arrête, hélas ! ajouta Henriette.

Il y eut un instant de silence qui dut être pour Marianne un véritable supplice.

Étonné de ne pas la voir répondre plus vite à son appel, Jacques s'était rapproché de quelques pas.

— Eh ! Marianne ! Est-ce que t'es devenue sourde ? Où courais-tu donc comme ça ?

Marianne avait regardé son interlocuteur bien en face. Elle voulait ainsi se donner le courage de répliquer avec énergie. Aussi répondit-elle d'une voix ferme :

— Je me sauvais de toi !

— Allons donc !… Te sauver de moi… de ton Jacques !…

Et il essaya cette fascination qui lui réussissait toujours si bien.

— Oui, de toi… que je ne veux plus voir, reprit la jeune femme en soutenant ce regard.

— Ah ! ah ! ah !… Elle est bonne, fit Jacques éclatant de rire. Tu ne veux plus !… Alors, pourquoi que tu t'es arrêtée quand je t'appelais ? Pourquoi que tu te rapproches maintenant que je te fais signe ?…

— Eh bien ! non !… répondit Marianne, je résisterai !… je ne t'obéirai plus !… Jamais plus !…

Et, s'enhardissant, elle ajouta :

— Tu n'es qu'un lâche !…

— Remets tout ça dans ton sac, ma fille, et suis-moi ! s'exclama Frochard en saisissant le bras de Marianne.

Il voulut l'entraîner, mais elle se recula brusquement.

— Non, te dis-je, je ne te suivrai pas !

Jacques était littéralement stupéfait.

— Tu vas me suivre ! reprit-il avec une colère croissante. Je le veux !… entends-tu ?

Il lui serrait le bras avec force. Mais Marianne ne poussa pas un cri.

Henriette avait remarqué que Marianne Vauthier tournait, en**parlant, ses regards vers elle et vers Louise, comme pour leur demander la force

de sortir victorieuse de la redoutable épreuve qu'elle subissait.

Cette force, la jeune femme dut la sentir renaître, car elle répondit avec énergie :

— Tu le veux, Jacques, et moi… je ne le veux pas !… C'est fini, t'ai-je dit… Je ne t'obéirai plus !…

— Et comment que tu t'y prendras ?

— Attends, tu vas le savoir !

Des soldats du guet venaient d'entrer dans la rue. Marianne courut vers eux et, s'adressant à leur chef :

— Monsieur, lui dit-elle, arrêtez-moi… je suis une voleuse. C'est moi que vos soldats cherchaient il y a une heure dans la cité, j'ai pu leur échapper ; mais, maintenant, je me repens et je me livre.

— Est-ce qu'elle devient folle ? se demandait Jacques en se mettant prudemment à l'écart.

— Votre nom ?… dit l'officier en regardant sa feuille.

— Marianne Vauthier.

— Eh bien ! puisque vous avouez, suivez-nous !

Marianne avait pu s'approcher rapidement des deux sœurs. Elle leur glissa ces mots à voix basse :

— L'expiation commence ; demandez au ciel de me donner le courage de l'achever !

Puis, se tournant vers Jacques, elle s'écria :

— Je te le disais bien que je t'échapperais !

Et elle vint se placer entre les soldats. Jacques avait fait quelques pas de retraite. Lorsqu'il vit qu'on emmenait décidément Marianne :

— En prison !… Est-elle bête !… murmura-t-il à mi-voix en rentrant au cabaret.

Mais il n'avait pas l'habitude d'être longtemps rêveur. Après un moment de surprise, il haussa les épaules comme un homme qui en prend son parti.

Ce fut là toute la somme des regrets qu'il accorda à la pauvre femme qui avait eu le malheur de le rencontrer sur sa route. Des cris de joie accueillirent le retour de Jacques dans le cabaret. La Frochard, en ébriété, était hideuse à voir. Elle avait, pendant toute l'orgie, tenu tête aux com-

pagnons de débauche de son fils.

CHAPITRE XIV

Brisées d'émotion, Henriette et Louise se soutenaient à peine. La nuit était venue… Les réverbères étendaient leur lueur fumeuse tout le long des quais, à l'entrée de la rue Dauphine et sur le Pont-Neuf.

Henriette avait regardé de tous les côtés pour voir si, enfin, ce M. Martin allait paraître. Quant à Louise, maintenant qu'elle n'avait plus Marianne pour distraire son esprit, elle se reprit à être inquiète.

Pendant ce temps, Lafleur était sorti, comme un fantôme de la ruelle où il s'était prudemment réfugié, lorsque les soldats du guet avaient paru sur le quai.

Il alla chercher ses deux acolytes dans l'endroit où il s'étaient tenus.

— Fais avancer la voiture ! dit-il à l'un d'eux.

— Elle nous suit à quelques pas ! répondit l'autre.

— Enfin, les voilà seules, fit Lafleur en se frottant les mains.

Et il ajouta en manière de recommandation :

— Vous m'avez bien compris ?… C'est la grande qu'il me faut. Je me charge de la conduire à la voiture, et, en cas de résistance…

Un des hommes lui montra un mouchoir arrangé en forme de bâillon.

— Très bien !… ricana Lafleur. Il n'y a plus un chat dans la rue… En avant ! Et soyons malin, Lafleur !

Henriette Gérard, à force de se raisonner, s'était un peu remise de l'émotion qu'elle avait ressentie en voyant que la nuit avançait et que les rues devenaient de plus en plus désertes. Elle dit tout bas à sa compagne :

— Tu as eu bien peur, ma Louise, et moi aussi.

— Le fait est que c'est une bien triste histoire !

— Attends ! interrompit vivement Henriette en serrant le bras de sa sœur, attends, ma Louise, voici quelqu'un !…

— Est-ce lui ? demanda l'aveugle.

— Tu sais bien que je ne le connais pas !…

— C'est vrai !

— Mais, reprit Henriette, la personne que je vois est un monsieur d'un certain âge. Il me semble venir par ici…

— Nous regarde-t-il ? s'informa l'aveugle.

— Oui !

— Alors, Dieu soit loué, c'est lui !… s'exclama Louise.

— Je crois, en effet, dit Henriette, que ce doit être lui.

Alors, les deux voyageuses, confiantes et pleines d'espoir, reprirent leurs places sur le banc.

Avant de se présenter, maître Lafleur repassa rapidement dans sa mémoire les quelques paroles qu'il avait jugées être nécessaires pour entrer en matière. Et, s'adressant aux jeunes filles :

— Pardon, mesdemoiselles, dit-il du ton le plus respectueux qu'il put trouver, je crois que c'est vous que je cherche !… Vous arrivez d'Évreux, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, et nous attendons…

— Un sieur Martin, auquel vous avez été recommandées… C'est moi, mesdemoiselles ! Et j'ai bien des excuses à vous faire, car je suis fort en retard.

— Nous commencions à être très inquiètes…

— Je suis désolé ; mais il n'y a pas tout à fait de ma faute, quand on demeure à l'autre bout de Paris…

— Comment !… si loin !… dit Henriette très étonnée.

— Vous disiez dans vos lettres, ajouta Louise, que vous habitiez à côté du Pont-Neuf.

— Peste ! se dit Lafleur, voici que je fais des écoles, maintenant, comme si j'étais novice dans le métier !

Aussi s'empressa-t-il de réparer l'effet de la parole imprudente qui venait de lui échapper.

— C'est juste, fit-il, en se frottant les mains pour reprendre contenance, je demeurais tout près d'ici… autrefois… Seulement, j'ai déménagé… depuis hier !…

— Depuis hier ! murmura Louise, dont la main serra celle de sa compagne.

Henriette, elle, regardait son interlocuteur avec un commencement de méfiance.

Le valet du marquis de Presles avait hâte d'en finir.

Aussi, avisant un petit colis qui se trouvait sur le banc, il s'en empara sans plus de façons, en disant :

— Ce sac est à vous, sans doute ? je vais m'en charger.

Puis, arrondissant le bras ;

— Si vous voulez, maintenant, accepter mon bras, mademoiselle, je vais vous conduire à la voiture que j'ai retenue, et… qui nous attend, là… à deux pas…

Henriette, au lieu d'accepter le bras qu'on lui présentait, avait instinctivement fait un pas de retraite. Louise s'accrocha des deux mains à elle.

— Pardon, fit Henriette, d'un ton mal assuré ; avant de vous suivre, monsieur… nous voudrions être sûres…

— Oui, bien sûres… ajouta vivement Louise.

— Sûres de quoi, mesdemoiselles ? riposta Lafleur. Est-ce que, par hasard, vous me feriez l'injure de douter ?…

Puis, prenant un air de bonhomie admirablement jouée :

— Ah ! mademoiselle Henriette, ajouta-t-il en souriant, vous avez le caractère un tant soit peu méfiant, à ce que je vois !… Heureusement que

vous rachetez cela par de précieuses qualités…

Louise écoutait. Lafleur s'en aperçut :

— N'est-ce pas, mam'zelle Louise, continua-t-il en s'adressant cette fois à l'aveugle, que votre amie a pour vous de l'affection et des soins… absolument comme si elle était votre véritable sœur !…

Ces mots produisirent l'effet qu'en attendait le valet du marquis. Henriette regrettait presque d'avoir laissé voir à M. Martin le soupçon qu'elle avait conçu.

Louise s'était penchée à son oreille pour lui dire :

— Tu vois bien que c'est lui, puisqu'il nous connaît !…

Pour augmenter la confiance des jeunes filles, Lafleur s'empressa de continuer :

— Ah ! je vois que ma belle-sœur n'avait rien exagéré, vous êtes bien telles qu'elle nous l'avait écrit, en nous annonçant votre arrivée à Paris. Aussi, mon épouse va-t-elle être enchantée.

Puis, s'interrompant pour consulter sa montre :

— Peste ! voilà qu'il se fait tard !… Mme Martin doit nous attendre avec la plus grande impatience…

Le valet n'était pas sans inquiétude, à en juger par les regards qu'il lançait dans toutes les directions pour s'assurer que personne ne viendrait le déranger.

Mais le plus sûr était, pensait-il, de brusquer le départ.

— Venez, mademoiselle, dit-il en s'adressant à Henriette, et, cette fois, en laissant percer une si vive impatience qu'elle le regarda avec un profond étonnement. Mais, sans hésiter davantage, il lui saisit le bras.

En ce moment, les deux aides de Lafleur, qui s'étaient approchés, vinrent se placer à ses côtés.

Ce mouvement fut aperçu par Henriette, qui allait interroger de nouveau le prétendu M. Martin, lorsque Lafleur lui coupa la parole, en s'écriant ;

— Voyons, mademoiselle, après tout ce que je vous ai dit, est-ce que vous douteriez encore… de moi ? Faut-il que je fasse établir devant vous mon identité ?… Rien de plus facile ; voici précisément deux amis, deux voisins. Ces messieurs ne demanderont certainement pas mieux que de me servir de répondants.

— Vous servir de répondants ! répétait Henriette, tout étonnée de voir surgir ces deux hommes.

Mais elle s'interrompit brusquement. Sur un geste de Lafleur, les deux hommes s'étaient placés entre elle et Louise, de façon à séparer les deux jeunes filles.

Le moment était venu pour Lafleur de se démasquer. Et c'est en abandonnant le ton mielleux et paternel qu'il avait pris jusqu'alors qu'il dit impérieusement :

— Assez de temps perdu !… Prenez mon bras, mademoiselle, et en route !…

— C'est vous qui me parlez ainsi, monsieur Martin ? fit Henriette en refusant le bras de son interlocuteur.

Mais le valet répliqua en ricanant :

— Oui, mademoiselle, oui, il faut le suivre tout de suite… ce bon M. Martin !

Il s'efforçait de la saisir par la taille.

Henriette s'était débattue silencieusement, pour ne pas effrayer Louise. Deux fois, elle était parvenue à se dégager. Mais elle avait été ressaisie par Lafleur et comme malgré ses efforts, elle ne pouvait plus se débarrasser de l'étreinte du misérable, elle s'écria :

— Louise !… viens !… viens à moi !…

Pendant que Lafleur la tenait, la tête renversée, un des hommes lui mit un bâillon. Les deux coquins l'emportèrent dans la direction du carrosse.

Déjà, Lafleur, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'allait devenir l'aveugle, avait pris les devants. Il tenait la portière ouverte. Henriette fut déposée dans la voiture, malgré sa résistance désespérée…

En un clin d'œil, Lafleur avait pris place à côté d'elle, tandis que ses deux aides occupaient la banquette de devant. Le carrosse partit au galop…

Cependant, Lafleur n'était pas au bout des incidents imprévus. La jeune fille se démenait sur la banquette, et un râle s'échappa de sa gorge.

« Elle étouffe ! » pensa le valet…

Lafleur dut se décider à débarrasser la victime du dangereux bâillon. Mais, comme il était homme de précaution, il tira de son gousset le flacon de cristal qui contenait encore une dose suffisante de narcotique.

Il n'eut pas besoin d'employer la force pour obtenir le résultat qu'il espérait. À peine Henriette fut-elle débarrassée du bâillon qu'elle poussa un long soupir. Puis elle se laissa glisser le long de la voiture. La pauvre enfant avait perdu connaissance.

Lafleur eut un tressaillement de joie.

Désormais, il était certain du silence de sa victime.

Mais il se prit à songer qu'il suffisait que la jeune fille, sortant à l'improviste de son évanouissement, se mît à crier, à se débattre, pour qu'aussitôt la foule entourât la voiture.

En ce moment, Henriette se mit à exhaler, à de cours intervalles, deux de ces soupirs qui indiquent la fin d'une syncope. Attentif, les yeux fixés sur le visage de sa victime, le valet attendait…

Soudain, les paupières d'Henriette s'agitèrent, et, une seconde plus tard, ses yeux s'ouvrirent. La jeune fille eut un moment d'hésitation. Puis, retrouvant le souvenir, elle ouvrit les lèvres pour pousser un cri…

Lafleur saisit habilement le moment propice.

Renversant la tête de la jeune fille, il introduisit entre ses lèvres le goulot du flacon… Le liquide coula dans la bouche et fut absorbé jusqu'à la dernière goutte…

Henriette, suffoquant, fit un effort pour se relever ; mais Lafleur, aidé par ses deux complices, la maintint renversée. La pauvre enfant tourna vers ses bourreaux des yeux effarés, suppliants. La voix expira sur ses lèvres. En vain, elle essaya de repousser les misérables qui paralysaient ses mouvements.

Elle était aux prises avec un irrésistible sommeil…

Bientôt, ses paupières alourdies se fermèrent.

Cette fois, elle était bien au pouvoir de Lafleur.

Alors le valet du marquis poussa un long soupir de soulagement. Il était maintenant au bout de la coupable besogne dont il s'était chargé.

Et, tout à la satisfaction d'avoir mené à bien son entreprise, Lafleur regardait cette malheureuse jeune fille, qu'il allait livrer au débauché qui l'attendait.

Henriette dormait profondément.

Elle dormait, la pauvre enfant !… Et son sommeil paraissait troublé par des cauchemars, car, par moments, son visage se convulsait et ses lèvres

étaient agitées.

Peut-être voyait-elle, en rêve, la scène qui se passait à l'entrée du Pont-Neuf, à l'endroit où, bâillonnée et enlevée, elle avait laissé Louise toute seule, Louise aveugle, abandonnée la nuit dans cette immense ville !

CHAPITRE XV

Lorsqu'elle avait entendu l'appel désespéré que lui adressait sa sœur, Louise avait poussé un cri terrible.

Et la malheureuse aveugle, avait, hélas ! essayé de se diriger, les mains tendues en avant !

Elle s'était ensuite arrêtée pour appeler :

— Henriette !… Henriette !… Réponds-moi !

Et, ne s'expliquant pas, tout d'abord, ce silence qui s'était fait si vite autour d'elle, elle écouta.

Rien !… Elle était donc seule au milieu de la rue. Seule !… Seule !… et aveugle !

Alors l'affolement arriva, désespéré, terrible…

Elle voulut marcher ; mais, dans sa précipitation, elle trébucha contre le banc… Elle était prosternée, maintenant. La prière lui vint subitement aux lèvres, et, en une seconde, elle éleva sa pensée vers Dieu !…

Courte et fervente prière, après laquelle elle espéra !…

Plus calme, le cœur réconforté par l'espérance, elle appela de nouveau :

— Henriette !… Henriette !… Où es-tu ?…

Il lui sembla qu'une voix étouffée avait répondu à cet appel par un cri… Mais ce cri ne s'était pas renouvelé…

Ce cri étouffé, c'est Henriette qui l'a poussé ! Henriette qu'on entraîne loin d'elle et qui ne peut s'arracher des mains de ses ravisseurs.

Louise, pour mieux entendre, fait taire les battements de son cœur. Elle écoute, retenant sa respiration, afin de percevoir même le bruit le plus léger.

Elle écoute… Plus rien ! Le silence absolu !…

Une pensée lui vient, pensée affreuse ! L'homme qui s'était présenté à elle et à sa sœur n'était pas M. Martin…

La lumière jaillit dans son esprit.

Sans se demander par quelle série de circonstances elles avaient été, elle et Henriette, les dupes et les victimes de quelque mystérieuse combinaison, la malheureuse ne s'arrête qu'à cette pensée affolante :

« On enlève Henriette !… On enlève sa sœur !… »

Alors plus d'espoir, plus de résignation, plus de courage ! Louise pousse des cris lamentables…

Puis, épuisée, écrasée sous le poids de sa douleur, elle tombe à genoux sur le sol…

Tout à coup, un roulement de voiture se fit entendre. Et, avant que Louise ait pu se rendre compte de la direction que suivait le véhicule, la voix du cocher lui cria :

— Gare !… Eh ! gare donc !…

Elle poussa une exclamation d'effroi, et, pour échapper au danger qui la menaçait, la pauvre aveugle allait tantôt à droite, tantôt à gauche.

— Mais gare donc !… Mille tonnerres ! criait le cocher en s'efforçant de retenir ses bêtes…

Louise, affolée, suppliait qu'on lui indiquât ce qu'il fallait faire. Et, dans son trouble, elle criait :

— Arrêtez, monsieur ! Au nom du ciel !

— Rangez-vous de côté ! hurla l'automédon ; je ne suis plus maître de mes chevaux…

— De quel côté ? demanda Louise enjoignant les mains… Je ne sais pas !… Je suis aveugle !

Un cri terrible avait seul répondu !… Et Louise, enlevée par des bras vigoureux, se sentit attirée violemment.

En même temps, la voiture, lancée à fond de train, passait si près que les roues frôlèrent l'épaule de l'aveugle.

La jeune fille, morte de peur, n'avait pas trouvé un mot pour remercier la personne qui était accourue si à propos pour l'empêcher d'être écrasée.

Celui qui l'avait secourue restait là, devant la jeune fille, comme stupéfait d'avoir eu la présence d'esprit et la force d'arracher cette enfant à la mort.

Il était singulièrement ému, cet homme. Presque autant que celle qui lui devait la vie, car, lui non plus, ne trouvait pas une question à adresser à cette jeune inconnue. Aussi allait-il se retirer, lorsque Louise, revenant à elle-même, murmura :

— Qui dois-je remercier de m'avoir secourue ?

Et comme, tout surpris et, disons-le, intimidé, l'homme ne répondait pas, la jeune fille ajouta :

— Serait-il parti… déjà ?…

Il y avait un accent si douloureux dans cette voix que l'homme prononça :

— Non, mademoiselle… je suis là… mais je n'ai pas mérité ces remerciements.

Puis, s'apercevant que la jeune personne tremblait de tous ses membres, il ajouta :

— N'ayez pas peur, mam'zelle ; y n'y a plus rien à craindre !…

Alors Louise, rassurée, se rappela dans quelle triste situation elle se trouvait.

Elle porta vivement les mains à ses yeux, pour essuyer les grosses larmes qui glissaient le long de ses joues.

— Mon Dieu ! dit-elle, que vais-je devenir ?…

— Pourquoi vous lamenter comme ça ? demanda aussitôt le rémouleur…

Car le sauveur de l'aveugle n'était autre que le second fils de la Frochard, Pierre.

Il s'en revenait de reporter de l'ouvrage dans le quartier, et sachant que sa mère et son frère étaient encore au cabaret, le pauvre garçon n'avait pu rentrer tout seul.

Il lui avait fallu revenir sur cette place, pour attendre que sa digne mère eût achevé de faire la fête avec son chérubin, comme elle appelait Jacques.

Le rémouleur, en voyant pleurer la jeune fille, eut un mouvement de compassion.

— Pourquoi ne vous retirez-vous pas, mam'zelle ? lui dit-il.. Est-ce que ce n'est pas bientôt l'heure de rentrer chez vous ?…

— Quelle heure est-il donc ? demanda Louise.

— Il est tard, mam'zelle… Je n'ai pas de montre ; mais j'crois bien qu'il est près de neuf heures.

— Neuf heures ! s'exclama Louise.

— Et puis, reprit le rémouleur, j'ignore ce que vous faites ici, mais… si vous attendiez…

— Quoi ? interrompit vivement la jeune fille.

Pierre craignit d'avoir, sans le vouloir, offensé son interlocutrice. Aussi n'osa-t-il répondre.

Ce fut Louise qui reprit :

— Je n'ai pas besoin de vous demander si c'est vous… Je vous reconnais bien à la voix… Oui, c'est vous qui m'avez sauvée quand j'allais être écrasée.

— Vous m'avez reconnu… à la voix ? fit Pierre étonné.

— Hélas ! monsieur, je ne pourrais vous reconnaître autrement !… Je suis aveugle.

— J'vous demande excuse, mam'zelle, répondit doucement Pierre, je n'ai pas voulu vous offenser… Bien au contraire, je m'intéresse à vous… Et, si vous avez besoin de quelqu'un pour vous accompagner, je suis là, mam'zelle, et vous pourrez compter sur moi…

Il avait parlé d'une voix si émue que Louise eut confiance en cet étranger que le hasard avait envoyé à son secours.

— J'ai confiance en vous, monsieur, quelque chose me dit que vous êtes honnête et bon !…

C'était la première fois qu'on lui parlait avec tant de douceur. Il en était heureux et embarrassé en même temps. Comment allait-il répondre à la confiance qu'on lui témoignait ?

Ah ! s'il eût été son propre maître !… Mais le pauvre Pierre était loin de pouvoir disposer de lui-même.

Et, en réfléchissant que la Frochard n'allait pas tarder, sans doute, à arriver, Pierre se sentit tout troublé.

Disons-le, le rémouleur avait honte de sa mère ; il lui paraissait douloureux qu'on sût qu'il était, lui, le travailleur assidu et honnête, le fils de la mendiante.

Un pressentiment secret lui conseillait, d'ailleurs, d'éviter à la jeune fille le contact de la Frochard.

Il allait, pour cela, emmener la malheureuse enfant qui s'était placée sous sa protection dans une auberge du voisinage. Pour commencer, il lui avait pris doucement la main, qu'il fit mine de vouloir passer sous son bras. Louise n'opposa aucune résistance. N'avait-elle pas confiance en lui, ainsi qu'elle le lui avait dit ?

— Où allons-nous ? demanda-t-elle simplement.

Pierre était sur le point de répondre.

Mais, au moment où il se disposait à parler, il éprouva une commotion violente, la parole lui expira sur ses lèvres.

Et il fit un brusque mouvement pour dégager, de dessous son bras, la main que la jeune fille lui avait abandonnée. Et, vivement, il s'éloigna d'elle.

Étonnée de ce changement auquel elle s'était si peu attendue, l'aveugle s'écria toute tremblante :

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ?… Pourquoi vous éloignez-vous de moi ?

Mais ce ne fut pas Pierre qui répondit.

Ce fut une voix qu'elle entendait pour la première fois, une voix éraillée, avinée, qui criait :

— Hé l'avorton ! qué qu'tu fais donc là ? Hé l'honnête homme, y aura là-haut des couteaux à r'passer demain. Nous les avons joliment ébréchés, va, l'avorton !

CHAPITRE XVI

La Frochard sortait du cabaret. Et ce n'était pas sans peine qu'elle était parvenue à brûler la politesse – comme elle disait – à l'« aimable société ».

Lorsqu'elle avait parlé de se retirer, tous les amis de Jacques avaient, d'un commun accord, fait le cercle autour d'elle, en chantant :

S'*en ira.*

N's'en ira pas !

Mais la vieille femme, en mendiante pratique qu'elle était, se disait qu'il faudrait, dès le lendemain matin, se remettre à la besogne. S'adressant alors à son fils :

— Mon chérubin ! fit-elle, il ne faut pas que j'passe la nuit ici !… C'est pas qu'ça serait déplaisant, mais les affaires avant tout !… Il sera plus sage de rentrer…

Jacques comprit l'importance de l'argument, car il fit signe à ses amis de rompre le cercle formé autour de sa mère. La Frochard sortit triom-

phalement du cabaret.

Et, en passant près de son fils, elle lui dit :

— Si tu veux rester encore, ne t'prive pas, mon chérubin… L'avorton a l'habitude de m'attendre… il doit être encore par là…

Tout d'abord, la Frochard n'avait pu se rendre compte de ce que faisait le rémouleur, au moment où elle l'avait aperçu. Dans l'obscurité, elle n'avait vu qu'un groupe.

— C'est-y bête d'être timide et renfermé comme tu l'es, l'avorton ! dit-elle à Pierre… T'aurais mangé, bu, chanté et crié autant que tous les autres !… Tandis que t'es resté là, comme Nicodème, à m'attendre !…

Et, tout en parlant, elle s'était approchée. En apercevant Louise, elle faillit pousser un cri de surprise. Mais le rémouleur avait un air si suppliant que la vieille femme comprit aussitôt qu'elle devait changer de langage.

C'est ce qu'elle fit, en prenant sur un ton doucereux :

— Qu'est-ce que vous avez donc, mam'zelle, à trembler comme ça ? On dirait une pauvre petite tourterelle.

Pierre voulut intervenir.

— Cette demoiselle a manqué d'être écrasée.

— Et, s'empressa d'ajouter Louise, si monsieur ne s'était pas trouvé là pour me porter secours…

— Qui ça ?… l'avorton ? s'exclama la vieille femme.

Puis, sur un signe de son fils, elle baissa la voix.

— Comment, mon fils, c'est toi qui as eu le bonheur de sauver mademoiselle ?

La Frochard entrevoyait déjà la possibilité d'une récompense. Aussi, se rapprochant de Louise :

— Faut pas trembler comme ça, mam'zelle, fit-elle, y a plus de danger !…

Pierre ne quittait plus la jeune fille des yeux.

Mais la Frochard était trop occupée maintenant pour s'apercevoir de l'air satisfait du rémouleur. Toute tremblante, Louise se cramponnait à la personne qui lui parlait de ce ton apitoyé…

— Ah ! madame, murmura-t-elle d'une voix qui témoignait de l'émotion la plus vive, madame, ne me quittez pas !… Je vous en supplie !…

La Frochard était tout à fait dégrisée et son regard semblait dire à Pierre : « Pour une fois, l'avorton, tu auras eu la main heureuse. »

Pour s'en assurer, la mégère hasarda :

— C'est égal, ma petite, y n'y a pas de prudence à rester tard comme ça dans les rues. C'est dangereux à Paris… surtout si on a de l'argent sur soi…

Elle attendit la réponse avec quelque anxiété.

— Ah ! madame, répondit Louise, je n'étais pas seule dans cette rue, ma sœur était là… près de moi !…

— Vot' sœur ! dirent en même temps Pierre et la Frochard. Eh bien ! où est-elle, à c'te heure ?

— On l'a enlevée !…

— Enlevée ! s'écria le rémouleur.

— Enlevée ? répéta la mendiante.

Louise pleurait à chaudes larmes.

— Voyons, ma petite, reprit la Frochard, faut pas vous faire du chagrin comme ça, ça s'retrouve une sœur, que diable ! surtout qu'elle est grande, sans doute ?

— Elle a dix-huit ans comme moi !

— En tout cas, dit Pierre, y faut tout de suite aller prévenir vos parents.

Louise étouffa un soupir.

— Hélas ! dit-elle, nous n'avons pas de parents…

— Vous dites ?

— Ils sont morts ! prononça Louise d'un ton attristé.

Et, saisissant les mains de la mendiante, elle ajouta en sanglotant :

— Nous sommes orphelines !…

Pierre était profondément ému. Quant à la mégère, elle éprouvait un secret contentement de ce qu'elle apprenait. Elle poursuivit, en essayant d'adoucir sa voix :

— Si vous n'avez pas de parents… vous avez du moins des connaissances dans la ville !

— Nous sommes arrivées à Paris, il n'y a que peu de temps, déclara Louise, et nous n'y connaissons personne.

Pour le coup, la Frochard ne put dissimuler sa vive satisfaction. Elle répéta :

— Personne !

Mais Pierre était on ne peut plus ému, lui. Et s'adressant à Louise :

— Mam'zelle, lui dit-il, qu'est-ce que c'étaient donc que les gens qui ont emmené votre sœur ?…

— Eh ! comment le saurais-je ? soupira Louise.

— Ça se voit bien aux habits ? fit la Frochard.

— Mais… je suis aveugle, madame !… balbutia la pauvre fille…

— Aveugle ! fit la mendiante.

La mégère regardait avec la plus vive attention le visage de la jeune fille, comme si la hideuse créature eût caressé déjà quelque odieux projet.

— Sans parents… sans connaissances à Paris ! fit-elle à voix basse, c'est une chance c'qui m'arrive là !… Sans compter que c'est jeune !… c'est gentil… et aveugle !

Le rémouleur avait entendu ces derniers mots, car il s'approcha de sa mère pour lui dire à l'oreille :

— N'est-ce pas mère, qu'elle est bien jolie ?…

La Frochard eut un mouvement de mauvaise humeur à l'adresse de son fils, qui se permettait d'avoir un avis sur la jeunesse et la beauté de l'inconnue.

— Jolie !… Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait à toi, l'avorton ! Va reprendre ta boutique, c'est assez de moi ici pour m'occuper de mademoiselle…

Mais Pierre ne se sentit plus offensé des rudesses de sa mère… À l'idée qu'il allait pouvoir, de nouveau, causer avec son inconnue, tout à son aise, le pauvre diable se sentait presque heureux.

Et c'est même avec un sourire qu'il dit à sa mère :

— J'm'en vas reprendre ma boutique, et, en route ! Mais, ajouta-t-il, faudra l'aider à retrouver sa sœur.

— C'est bon !… c'est bon ! interrompit la Frochard ; ça me regarde, et j'sais ce que j'ai à faire…

Louise avait entendu cette phrase, mais elle ne se doutait pas de la pantomime qui l'avait accompagnée… Si elle eût pu voir le geste de la Frochard et le sourire étrange qui éclairait, en ce moment, le visage de l'horrible créature, certes, elle eût éprouvé une terreur profonde. La mal-

heureuse craignit, au contraire, qu'on eût l'idée de l'abandonner. Elle hasarda même la question, bien timidement :

— Vous n'allez pas me laisser ici… n'est-ce pas, madame ?

— Plus souvent, dit la mendiante, que je vous abandonnerais, ma pauvre petite ; n'ayez pas peur !

Et, comme Louise cherchait en tâtonnant dans le vide :

— Venez, ajouta-t-elle, je suis là, près de vous !…

Pierre avait fait quelques pas ; puis il s'était arrêté, se retournant pour jeter un coup d'œil sur Louise. Il éprouvait quelque chose qu'il n'avait encore jamais ressenti, ce disgracié de la nature.

Un triste sourire se dessina sur ses lèvres… Il regarda encore une fois la jeune fille. Et s'arrachant alors à la contemplation, Pierre se mit à boiter plus vite pour aller reprendre sa boutique.

Or, pendant que le rémouleur s'empressait ainsi de regagner le parapet du Pont-Neuf, la Frochard, restée seule auprès de l'aveugle, se laissait aller aux réflexions suivantes : « Ah !… j'suis trop vieille, dit-on, pour qu'on me donne des sous… C'est bon !… C'est bon !… C'est qu'on ne dirait jamais, à voir ses yeux, qu'elle est aveugle !… C'est joli, joli tout plein… On veut de jeunes mendiantes !… Eh bien !… vous en aurez, mes beaux messieurs !… Si mon chérubin d'Jacques la voyait. »

Elle s'interrompit en s'apercevant que Pierre revenait.

Saisissant la main de Louise, elle la passa rapidement sous son bras, comme si elle eût eu peur que la jeune fille lui échappât :

— Voyons, dit-elle, faut plus vous désoler comme ça, ma petite… Y s'trouvera peut-être de bonnes âmes du bon Dieu qui vous aideront à chercher vot' sœur…

— Mais je vous ai dit, madame, que je ne connais personne à Paris, et que je ne sais, hélas ! à qui m'adresser…

— Eh bien ! à moi donc !

— À vous, madame ? Oh ! merci, murmura l'aveugle ! Dieu vous récompensera.

Cette perspective d'une récompense aussi problématique fit sourire la mégère. Néanmoins, elle reprit :

— Oui, ma petite, vous avez affaire à une brave femme qui sera heureuse de vous donner un asile, en attendant que vous ayez retrouvé votre

pauvre sœur.

Louise pressa affectueusement le bras de sa protectrice improvisée.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne d'avoir pitié de moi ! Nous retrouverons ma sœur, n'est-ce pas ?

— Mais oui, mais oui ! affirma la Frochard… nous la retrouverons, bien sûr… en mettant le temps.

Et, faisant une grimace, elle ajouta à part :

— Beaucoup, beaucoup de temps !

Puis, reprenant la main de la jeune fille :

— Vous v'là rassurée !… Eh bien ! allons, venez !…

— Je me confie à vous, madame !

Comme en ce moment le rémouleur était revenu auprès de la jolie aveugle, la Frochard lui dit :

— Allons, Pierre, suis-nous.

Au nom de Pierre, prononcé sans qu'elle s'y fût attendue, la jeune fille fit un léger mouvement de surprise. La Frochard crut qu'elle voulait être renseignée au sujet de la personne qui se trouvait là…

— C'est à mon fils que je parle… fit-elle.

— Votre fils ?

— Oui !… un bon travailleur qui, du matin au soir, court la pratique pour gagner sa vie et… aider sa pauvre mère !… C'est lui qui…

— M'a arrachée… interrompit Louise en faisant un pas dans la direction où se trouvait Pierre.

— Oui, ma petite, continua la mendiante, qui vous a arrachée de dessous les chevaux.

Alors, sans hésiter, l'aveugle tendit sa main restée libre comme pour appeler celle de son sauveur.

— Combien je vous remercie… de ce que vous avez fait pour moi, monsieur !

Pierre était sous un charme auquel il ne pouvait s'arracher… Il****restait là, absorbé dans cette pensée qui lui revenait sans cesse :

« Qu'est-ce que ça peut me faire, à moi, qu'elle soit jolie ?… »

Cependant, la Frochard, repoussant le rémouleur pour qu'il lui fit place, emmenait Louise. Pierre avait exhalé un long soupir. Il****marchait derrière la jolie aveugle.

De son côté, la Frochard se disait :

« Je crois que je tiens un fameux gagne-pain ! »

Depuis que Pierre suivait la jeune inconnue, il se sentait tout autre.

Le rémouleur, si triste, avait maintenant un vague sourire sur les lèvres…

Il marchait presque fièrement et comme s'il eût voulu redresser sa taille un peu voûtée. Et, dans ce moment, où s'accomplissait en lui un si notable changement, le pauvre ouvrier se disait en lui-même :

« C'est drôle !… je ne sais pas ce que j'éprouve !… Il me semble que je suis moins seul sur la terre ! »

Les passants devenaient de plus en plus rares.

La Frochard pressait le pas, entraînant l'aveugle, qui la suivait silencieusement.

Le petit groupe composé de Louise, de la Frochard et du rémouleur allait s'engager dans la rue Dauphine, lorsque, tout à coup, la mendiante s'arrêta court..

— Qu'est-ce qu'y a donc mère ? demanda Pierre.

Mais la Frochard, sans répondre, lui montra de la main des ombres qui arrivaient par le fond de la rue.

— Des soldats du guet ! murmura le rémouleur à l'oreille de sa mère…

— Juste !… dit la Frochard…

— Tiens ! reprit Pierre, on dirait qu'ils emmènent un prisonnier… Ah ! c'est une femme !

— Une pauvre malheureuse, sans doute ! dit Louise.

— Ou quelque voleuse qui a eu la bêtise de se laisser pincer, ricana la mendiante.

Puis, changeant de ton :

— C'est égal, Pierre, dit-elle avec une tristesse feinte, allons-nous-en, ça me fait trop de peine !

La vérité était que la Frochard ne se souciait nullement que l'aveugle, ayant été aperçue par les soldats, fût interrogée par ceux-ci.

Mais à peine le groupe des trois personnes avait-il fait quelques pas qu'un cri retentissait. Ce cri, c'était la prisonnière qui l'avait poussé.

En se retournant, Pierre vit la femme que les soldats emmenaient gesticulant avec violence, essayant de se débattre comme si elle eût voulu

prendre la fuite.

— Tiens, mère, dit-il, v'là qu'elle nous montre du doigt, cette femme… Qu'est-ce que cela veut dire !…

— Cela veut dire que ces affaires-là ne nous regardent pas et que nous allons filer plus vite que ça…

En même temps, la Frochard allongeait le pas dans la direction opposée à celle que semblaient prendre les soldats du guet.

La pauvre Louise tremblait de tous ses membres.

Elle se laissa conduire sans protester…

Or, Pierre ne s'était pas trompé en disant que la prisonnière les avait désignés. Celle qu'emmenaient les soldats du guet n'était autre que Marianne, la voleuse.

Après qu'on eut constaté son identité et procédé à son interrogatoire dans le bureau de police, on la conduisait en prison, pour qu'elle attendît le jour de son jugement.

La malheureuse subissait avec résignation son sort.

Pendant tout le commencement du trajet, elle se tint la tête baissée et comme en proie à une profonde rêverie.

À mesure qu'elle approchait dans la direction du fleuve, où, sans la charitable intervention des deux sœurs, son cadavre aurait été emporté par le courant, elle éprouvait un irrésistible serrement de cœur… Elle évoquait le souvenir de celles qui avaient été ses bons anges gardiens.

Lorsqu'en arrivant à l'extrémité de la rue elle aperçut trois personnes qui semblaient fuir avec une certaine précipitation, elle jeta machinalement un regard de ce côté. Et, soudain, elle poussa un cri.

Elle avait de loin reconnu l'aveugle, dont les bonnes paroles résonnaient encore dans son cœur.

Oui, oui, c'était bien elle !… Mais alors pourquoi sa sœur n'était-elle plus là ?

Tout à coup, les regards de Marianne s'étaient arrêtés sur l'homme qui suivait les deux femmes…

Elle connaissait bien le rémouleur boiteux… C'était le frère de Jacques, le frère de son misérable amant !

Et cette femme qui tenait la jeune fille si étroitement par le bras, cette femme, c'était la Frochard !…

Louise en compagnie de la Frochard !

Marianne, à cette vue, se sentit frappée d'épouvante.

Et, sans prendre le temps de réfléchir, elle avait poussé un cri de stupeur et d'effroi. Par cette exclamation, elle tentait d'attirer l'attention de l'aveugle…

Mais, en voyant que le groupe fuyait devant elle, Marianne, oubliant qu'elle était prisonnière, prit son élan pour courir vers ceux qui emmenaient l'aveugle.

À ce mouvement, qu'il prit pour une tentative d'évasion, le sergent du guet fit un bond et empoigna la fugitive. Il appela ses hommes.

— Faites bonne garde ! commanda-t-il. Mais Marianne se débattait maintenant et tentait de s'arracher des mains des soldats, ne fût-ce que pendant quelques secondes… Juste le temps de courir vers l'aveugle et de lui dire : « Fuyez ces gens-là !… »

À bout de forces, Marianne s'adressa au sergent :

— De grâce, supplia-t-elle, laissez-moi aller parler à ces gens que vous voyez là-bas…

Un éclat de rire accueillit cette demande. Marianne ne se tint pas pour battue :

— Je vous en prie, monsieur, ne m'empêchez pas. Je reviendrai !…

— Assez causé, ma belle, prononça le sergent en prenant le ton sévère.

Et, s'adressant à l'escouade :

— Allons, vous autres, en route !…

Et, ajouta-t-il durement, si elle refuse de marcher, portez-la.

Marianne eut un cri de rage impuissante et se mit à appeler de toutes ses forces :

— Mademoiselle !… Mademoiselle !… Méfiez-vous de ces gens-là !… Méfiez-vous de la…

Mais sa voix ne parvenait plus aux oreilles de Louise.

La Frochard avait, comme on le sait, jugé prudent de faire activer le pas à l'aveugle.

La pauvre Marianne avait été enlevée à bout de bras, malgré sa résistance. Elle n'espéra plus pouvoir s'échapper des mains de ceux qui la retenaient, car elle se mit à pleurer en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié d'elle comme elle a eu pitié de moi !… »

Et l'escouade se remit en marche.

Lorsque se retournant la Frochard vit qu'il n'y avait plus pour elle de danger, elle fit brusquement volte-face. Surprise de ce changement de direction, l'aveugle hasarda cette question :

— Pourquoi retournons-nous sur nos pas, madame ?

— C'est que nous allons prendre par le plus court, ma petite !

Louise ne répondit plus et suivit la mendiante.

Celle-ci retournée à l'entrée de la rue Dauphine, elle s'y engagea, non sans avoir donné un dernier coup d'œil au cabaret dont la croisée s'était refermée.

Elle pensait à son chérubin, son Jacques, son fils bien-aimé.

Pierre, tout absorbé, ne songeait guère à la préoccupation de sa mère. Que lui importait désormais que la Frochard eût une préférence pour son fils aîné ? N'aurait-il pas, à l'avenir, une compensation dans le souvenir de cette aveugle, qui s'était emparée de sa pensée tout entière ?

Mais ce n'est pas sans mélancolie que le pauvre rémouleur songeait qu'il faudrait se séparer de « son » aveugle, lorsque celle-ci aurait retrouvé sa sœur ! Il se promettait de savoir où elle habiterait. Et, chaque jour, il ferait en sorte de passer devant sa maison… Et l'aveugle saurait qu'il est là, car il crierait à tue-tête : « À repasser, les couteaux, ciseaux… À repasser !… »

Le pauvre boiteux oubliait, en ce moment, sa difformité. Il se disait que la petite aveugle ne le verrait pas, et cette pensée le consolait doucement. Pourvu qu'il la vît, lui, il serait heureux !…

Avant de se hasarder dans la rue qui conduisait à sa masure, la Frochard jeta un regard méfiant autour d'elle.

C'est qu'elle ne tenait pas à ce qu'on l'interrogeât sur cette jolie aveugle, avant qu'elle n'eût forgé quelque histoire pour expliquer sa présence.

Certaine de ne pas être vue, elle prit Louise par la main, avec une rudesse qui ne fut pas sans surprendre la jeune fille… Et elle s'engagea dans la rue.

Au moment où l'aveugle venait ainsi de tomber dans les griffes de la Frochard, le carrosse dans lequel se trouvait Henriette endormie s'arrêtait

à la grille du pavillon du Bel-Air.

CHAPITRE XVII

Le pavillon du Bel-Air était une de ces habitations mystérieuses situées ordinairement dans les quartiers les plus retirés, et que messieurs les roués appelaient leurs petites maisons.
Ainsi qu'il l'avait annoncé à ses amis, le marquis de Presles voulait qu'on parlât de sa fête comme d'une merveille en ce genre. Aussi jamais le pavillon du Bel-Air n'avait eu un aspect aussi féerique.

Dans le jardin tous les kiosques étaient brillamment illuminés. Les bosquets, le bassin et les fontaines entourés de naïades et d'amours, nageaient littéralement dans un bain de lumière… C'était éblouissant.

Le marquis de Presles avait deux buts, en annonçant que cette fête dépasserait tout ce qu'on avait vu en ce genre. D'abord, il s'était mis en tête d'étonner, ainsi que nous l'avons dit, ses compagnons de plaisir. En outre, le jeune marquis voulait aussi lancer un défi au nouveau lieutenant de police, M. de Linières, auquel on prêtait l'intention d'enrayer les plaisirs scandaleux des gentilshommes de la cour.

Aussi, le marquis de Presles avait-il tenu à avoir, au premier rang de ses invités, le propre neveu du farouche lieutenant de police – le chevalier de Vaudrey.

Donc, le marquis de Presles avait tout préparé… et bien préparé.

Les invités ne se firent pas attendre. Le jeune de Mailly, déjà surexcité, apostrophait son ami d'Estrées, à la grande joie d'une assistance de jeunes viveurs.

— Eh bien ! d'Estrées, qu'en penses-tu ?… Ce n'est pas toi qui aurais ordonné une fête aussi magnifiquement ?…

— C'est féerique !… Il me semble que ces dames sont des houris et qu'elles n'ont toutes que dix-huit ans !

— C'est l'effet du vouvray mousseux, d'Estrées.

— Insolent ! s'écria une jeune personne en s'avançant vers l'impertinent marquis.

— Bravo, Julie ! applaudit le groupe des jeunes gens.

Celle à qui l'on faisait cette ovation se tourna vers la « claque » improvisée. Et, comme si elle se fût trouvée devant une rampe de scène, elle salua à la façon des artistes de la danse. C'était, effectivement, une des plus jolies coryphées de l'Opéra.

Pour la circonstance présente, la jolie fille avait choisi un costume de bergère qui lui allait à ravir.

— Bravo ! répéta-t-on encore lorsque Julie eut salué.

Et quelques enthousiastes se précipitaient déjà vers elle pour lui faire cortège, lorsque, d'une voix de stentor, le marquis de Mailly s'écria :

— Place à la rosière !

Aussitôt la haie se fit pour laisser passer une jeune femme qui tenait les yeux baissés et qui marchait timidement, jouant fort bien son personnage.

Mais bientôt des exclamations de surprise et des éclats de rire rompirent le silence qui s'était fait sur le passage de la rosière. Et des applaudissements éclatèrent, tandis que de toutes parts on s'écriait :

— C'est Florette !…

— Bravo, Florette !… Vive la rosière !…

On se sépara par groupes sur la pelouse.

Mais le groupe le plus animé était, sans contredit, celui qui entourait Florette et Julie, que l'on avait entraînées au fond du jardin, pour les placer sur les deux balançoires qui se trouvaient là, à côté l'une de l'autre.

C'était le divertissement des dames qui avaient la jambe bien faite et le pied mignon. Julie et Florette pouvaient en cela défier toute concurrence.

Tout à coup, le roulement d'un carrosse à l'entrée de la grille mit fin à la partie de balançoire.

Les invités se portèrent en masse au-devant du nouveau venu en s'exclamant :

— C'est lui !… c'est lui !… c'est notre amphitryon…

C'était, en effet, de Presles qui revenait du Pont-Neuf, où, impatient, il était allé se rendre compte de ce que faisait Lafleur.

Enchanté de ce qu'il venait d'apprendre et assuré du succès de son aventure, le marquis répondait aux compliments qui pleuvaient de toutes parts :

— Ah ! mes amis, que je suis heureux de vous revoir !

— Et nous donc ! fit d'Estrées, nous allions mourir d'ennui à Paris sans toi.

De Presles, radieux, s'écria d'un air suffisant :

— Eh bien ! messieurs, le pavillon du Bel-Air vous semble-t-il au niveau de sa réputation ?

— Mon cher, s'exclama d'Estrées, je demeure ébahi de tout ce que je vois !… C'est le paradis de Mahomet…

— Les merveilleuses charmilles ! les mystérieux berceaux ! ajouta de Mailly avec un soupir à l'adresse des deux danseuses.

Florette et Julie étaient venues se joindre aux invités qui entouraient le marquis de Presles. En les voyant, le jeune vicomte soupira en s'inclinant :

— Des nymphes ! des bergères !…

— Nous jouerons des pastorales, dit sournoisement une dame…

— Pour commencer, dit le marquis avec un sourire.

— Et pour finir ? demanda d'Estrées.

— Oh ! pour finir, mes chers, vous connaissez bien le programme. À minuit, les lampes s'éteignent, et, ma foi, sauve qui peut, mesdames !… Allons ! du champagne, des flots de champagne, pour réveiller la gaieté de ces demoiselles…

— Oui !… du champagne ! cria-t-on en chœur.

Les valets démasquèrent une des tables, et, tandis que les bouchons partaient avec des détonations, chacun choisit une place, le plus près possible du marquis.

Lorsque d'Estrées vit tout le monde en place, il leva son verre en s'écriant :

— À la santé de notre aimable amphitryon !

Et tous de répéter :

— Oui !… Oui !… Vive de Presles !

À ce moment éclatèrent les accords d'un orchestre dissimulé dans un des grands kiosques, qui se trouvèrent, soudain, brillamment éclairés.

— Allons, messieurs, commanda de Presles, choisissez vos dames, formez les quadrilles, car je suppose que l'on veut danser un peu !…

— Oui, fit Julie, la danse, c'est notre affaire…

Et s'adressant à sa camarade du corps de ballet :

— Florette ! viens faire vis-à-vis au vicomte…

— Ma foi non, il est trop laid…

— Ah ! riposta Julie, tu n'en dirais pas autant au chevalier de Vaudrey !

— Tiens, où est-il donc, mon petit chevalier ?… Je ne l'ai pas encore aperçu…

Et, s'adressant à de Presles :

— Est-ce que vous ne l'auriez pas invité, marquis ?

— Moi, oublier ce cher ami ! Vous ne le croyez pas, Florette… Je l'attends, et soyez persuadée qu'il viendra… lui et une autre personne.

À ces mots, que le marquis prononça tout haut, les invités vinrent faire cercle autour de Presles.

Au premier rang, Florette paraissait très intriguée :

— Est-ce une personne… que nous connaissons ? demanda-t-elle.

— Non pas ! ricana le marquis.

— Alors c'est une histoire ?… Racontez-nous ça, mon cher petit marquis.

— Soit ! fit de Presles en s'approchant d'une des tables chargées de rafraîchissements, mais à la condition que nous allions sabler le champagne, déguster le tokai et le chypre, à la santé… de mon inconnue !…

Sur un signe du marquis, de jeunes servantes en costumes mauresques accoururent pour remplir les verres.

Puis, lorsqu'elles se furent retirées au fond :

— Je commence ! dit de Presles. Ah ! mes amis, je m'ennuyais à périr dans le château de mes ancêtres. Une véritable prison au milieu des bois, où j'avais, pour toute société, le curé, le bailli, le médecin et sa femme.

— Eh bien ! si elle était jeune et jolie ?

— Cinquante ans et bossue !…

— Horrible !… infortuné de Presles !

— N'importe, je me résignais ! J'attendais… patiemment, la fin de cette cruelle maladie. Bref, elle est arrivée, la fin !… et ma tante… eh bien ! ma tante, elle est guérie, mes amis, elle est tout à fait guérie !

— Ah !… firent tous les assistants désappointés.

— Ayez donc des parents à héritage, pour les voir se conduire de la sorte ! disait Florette.

— C'est une indignité ! ajoutait Julie.

— Oh ! je ne lui en veux pas !…

— Alors, une fois la tante rétablie ?…

— Je vous ai écrit à tous pour vous donner rendez-vous au pavillon du Bel-Air. Dès le lendemain, je repartais en poste, un peu morose, je l'avoue. Ah !… voici où commence mon aventure…

— Écoutons ! cria Julie.

— C'était aux environs de Rambouillet. J'avais jeté quelques écus au postillon pour qu'il franchît au galop une montée assez rude quand il fut contraint de ralentir le pas de ses chevaux… parce qu'une lourde voiture refusait de dégager la route. C'était le coche de Normandie. Furieux, je descends et je m'apprêtais à cravacher le conducteur, lorsque j'aperçus, à la portière du coche, une petite tête charmante, avec des yeux… des yeux, et une fraîcheur… et un sourire…

— Tu ne songeais plus à passer outre, mon gaillard ! interrompit d'Estrées.

— Au contraire, j'ordonnai de suivre et, comme le coche montait la côte au petit pas, et que les voyageurs avaient mis pied à terre, j'aperçus ma jolie inconnue qui s'apprêtait à descendre. Je me précipite et…

— Eh bien ! articula Florette d'un air pincé.

— Un trésor de grâce, ma chère, et de beauté.

— Oui, ricana Julie, une étoile, mesdames, une étoile découverte par le marquis…

— En pleine Normandie ! ajouta Florette.

— Riez tant que vous voudrez, mes chères. Il n'en est pas moins vrai que je l'ai vue pendant quelques secondes à peine dans son petit costume de provinciale, et que j'en suis amoureux fou !

— Après ?

— C'est tout pour le moment.

— Allons donc !… Ce n'est pas possible !

— La fin… on demande la fin du roman.

— Eh bien ! mesdemoiselles, vous la connaîtrez ce soir, ici même, après souper.

— Après souper ? Elle va donc venir, votre étoile ?

— Oui, ma petite Florette, je l'attends, et j'aurai bientôt l'honneur de vous la présenter.

— Ah ! ah ! ah !… ça sera drôle !… Une Normande !… Aura-t-elle le bonnet ?

— Le bonnet et les sabots, méchante, répondit le marquis en lui tapant sur la joue.

Le récit fut brusquement interrompu par un bruit de voix qui arrivait du fond, à l'endroit où valets et servantes s'étaient retirés. Ceux-ci barraient le passage à un laquais en grande livrée, lequel se démenait comme un beau diable, en disant qu'il avait absolument besoin de parler à M. le marquis.

Ce qu'entendant de Presles remonta vers le fond :

— Qu'est-ce ?… Qui donc se permet ?

Le laquais, s'échappant des mains de ceux qui le retenaient, s'avança en disant d'une voix onctueuse :

— C'est moi, monsieur le marquis, Picard, le valet de chambre du chevalier de Vaudrey.

Ce Picard était le type des laquais de cette époque. Les relations de confiance et d'intimité qui existaient alors entre le maître et son valet permettaient à celui-ci de se donner une importance qui avait parfois son côté comique.

Picard était spécialement attaché à M. le chevalier pour l'aider à faire sa toilette, pour écouter ses confidences, au besoin pour lui donner des conseils et veiller à ce qu'il ne s'écartât jamais des bonnes traditions : le jeu, les chasses, les petits soupers et les belles filles.

Malheureusement, ce brave garçon voyait avec désespoir que son maître se laissait envahir, peu à peu, par les idées nouvelles. Et la commission dont il était chargé ne contribuait pas à le mettre en belle humeur.

Le marquis fronça le sourcil en voyant Picard :

— Eh bien ! lui dit-il ; qu'est-ce que tu viens faire ici, drôle ? Est-ce que ton maître n'a pas reçu mon invitation ?

— Il l'a reçue, répondit Picard avec gravité.

— Alors, pourquoi se faire attendre ? Est-il malade ?

— M. le chevalier se porte à merveille, et il m'a chargé de venir présenter ses excuses.

— Ses excuses !… Comment !… Il ne viendra pas ?

— C'est impossible ! déclara Florette ; hier, à l'opéra, il m'a dit : « À demain, cher ange ! chez l'ami de Presles… »

— Ah ! vous ne le connaissez pas, mon maître ! C'est le gentilhomme le plus étrange, le plus capricieux…

— Hein !… Qu'est-ce ?… faquin… C'est ainsi que tu parles de ton maître !…

— Dieu me garde, répondit Picard, de dire le moindre mal de M. le chevalier !… Il passe, comme un bon gentilhomme doit le faire, ses nuits en joyeuses orgies. Mais ses journées, depuis quelque temps !… Non, je n'oserai jamais…

— Parle donc, animal.

— Eh bien ! ses journées entières sont consacrées… au travail !

Fier de voir qu'on le regardait d'un air étonné, Picard continua avec une indignation croissante.

— Et quelles façons d'agir envers tous ceux qui l'approchent !… Envers ses créanciers, par exemple !

— Quoi !… ses créanciers, il les rosse, parbleu !

— Ah ! bien, oui !… Autrefois, je ne dis pas, maintenant… il les paie !… Oui, monsieur, il les paie !

On éclatait de rire.

— Et tu le disais en parfaite santé ! Mais il devient fou, ton maître.

— Et s'il n'y avait que cela !… reprenait le Picard.

— Comment ! ce n'est pas tout ? Qu'est-ce qu'il peut bien faire encore ?

— Il néglige les sociétés les plus distinguées, les plus charmantes, et il fraie avec des philosophes, des Diderot, des d'Alembert, des Beaumarchais !…

— Ah ! notre pauvre chevalier !

— Grâce à ces déplorables fréquentations, il a perdu, hélas ! le sentiment de sa dignité au point que, pas plus tard qu'hier, parce que je m'étais maladroitement heurté la tête, il m'a pris la main… oui, monsieur, ma main de domestique dans sa main de gentilhomme, et il me l'a pressée… comme celle d'un ami ! J'en étais honteux, ma parole d'honneur, j'en étais honteux pour lui…

— C'est très bien ce que tu dis là, Picard ; car, il faut l'avouer, messieurs, notre ami Roger est dans une déplorable voie. Ce soir, lui qui ne manquait pas un seul de nos soupers, à quelle fête a-t-il bien pu sacrifier la nôtre ?

— Je vais vous le dire, messieurs ! cria une voix du fond du jardin.

CHAPITRE XVIII

Tout le monde s'était retourné en même temps pour voir qui était l'audacieux qui se permettait de parler si haut chez le marquis de Presles.

Mais en reconnaissant le chevalier de Vaudrey, il y eut une véritable explosion de vivats et d'applaudissements, dont l'amphitryon avait lui-même donné le signal.

— Arrivez donc bien vite, mon cher, fit de Presles en tendant la main à son ami Roger, nous commencions à dire du mal de vous.

— Eh bien ! fit en souriant le chevalier, allez toujours… ne vous arrêtez pas en si bon chemin…

— Aussi, répondit le marquis de Presles, c'est la faute de votre Picard… Que diable nous disait-il que vous ne viendriez pas !

— C'est qu'en effet je croyais ne pas venir…

Florette s'était rapprochée du chevalier et lui lançait un regard qui voulait dire :

« Et moi, Roger, je savais bien que vous viendriez. »

Et, tout en couvrant son « petit chevalier » des yeux, Florette dit tout haut :

— Mais tout cela ne nous apprend pas d'où vous sortez, coureur !

— D'où je viens ! répondit-il. De la salle des Menus-Plaisirs. Vous n'ignorez pas, messieurs, que depuis quelque temps il n'était question, dans tout Paris, que d'une nouvelle comédie de Beaumarchais.

— Ah ! oui, *La folle Journée*,je crois, une méchante pièce, une espèce de pamphlet…

— Que le roi s'était fait lire à Trianon.

— Et que, par son ordre, la police avait défendue.

— Eh bien ! messieurs, la masse du public ayant pris fait et cause pour l'auteur, il a fallu céder. La grande bataille a été livrée ce soir, et, pamphlet ou non, la pièce a été portée aux nues… Un enthousiasme, un triomphe !…

— C'est abominable !… s'écria le marquis.

Le chevalier de Vaudrey avait pris une attitude sérieuse qui contrastait avec son air enjoué du commencement.

— Oui, mon cher, dit-il en s'adressant au marquis, Sa Majesté a cédé…

— Eh bien ! s'il en est ainsi, s'écria de Presles, c'est que la royauté baisse…

— C'est que la nation monte ! riposta Roger.

La phrase avait été prononcée d'un ton si calme, mais si énergique, que tous les regards se dirigèrent vers ce jeune homme qui parlait avec une si grande autorité.

Le marquis de Presles répondit :

— S'il en est ainsi, mon cher chevalier, il ne restera plus, dans peu, qu'à supprimer nos titres et nos privilèges…

— Soyez certain, marquis, qu'on les supprimera !

Ces mots du chevalier amenèrent un sourire sur les lèvres de Picard. Roger toisa son valet du regard.

— Ça fait rire monsieur Picard ? dit-il sévèrement.

Le laquais baissa la tête, en bredouillant :

— Excusez-moi, monsieur le chevalier, mais, si j'ai souri… si j'ai commis cette… imprudence… c'est que cela m'avait paru aussi… drôle que si l'on disait qu'un jour… ces bons Parisiens… démoliront la Bastille.

— Qui sait ! s'exclama Roger…

Pour le coup, Picard ne se contint plus.

— Eh bien ! qu'ils s'y frottent ?… Ce jour-là, je descendrai !… Et nous verrons !…

— Tu descendras dans la rue… toi ? ricana le chevalier.

Picard eut un sourire de physionomie des plus comiques…

— Plus bas que ça, balbutia-t-il. Dans la cave !

L'incident provoqué par Picard avait pris fin.

Sur un signe de son maître, le laquais s'était retiré.

Lorsqu'il fut parti, Roger s'avança vers la table et, prenant un verre :

— Ayez pitié de moi, mes charmantes, je meurs de soif, fit-il en s'adressant à un groupe de dames qui ne le quittaient plus des yeux.

Mais Florette n'aurait pas laissé à d'autres le soin de lui verser à boire. Julie s'empressa de lui donner un fauteuil. Et, bientôt, il se vit entouré par toutes ces jeunes beautés, enchantées de le revoir, et qui faisaient assaut de gentillesses et d'agaceries.

— Il nous les prendra toutes ! disait de Mailly.

— En vérité, mon cher, fit le marquis en se rapprochant de Roger, vous êtes pour nous une énigme vivante. Tantôt vous agissez en parfait gentilhomme, et tantôt…

— Je tourne au plébéien. C'est vrai…

— Que diantre ! on ne peut pas servir deux maîtres à la fois. Il faut choisir.

— C'est ce que je me dis tous les jours, mon cher de Presles ; mais une foule d'idées contraires se croisent dans ma tête, et je leur donne raison à toutes les unes après les autres.

— Enfin, avec ce système-là, où allez-vous ?… que voulez-vous ?…

— Ce que je veux ? Profiter du bon temps qui nous reste et me préparer à l'avenir qui nous menace. Écoutez ces rumeurs sourdes… regardez ce peuple qui s'éveille… Eh bien ! s'il doit emporter nos terres, nos châteaux et le reste, je tâche d'en manger d'avance le plus possible et d'être en état, plus tard, de m'en passer pour vivre !

Florette s'était pendue au bras de Roger.

— Tu as peut-être raison, mon petit chevalier ! Il vaut mieux manger d'avance… tout ce que nous pourrons.

Roger se mit à rire. Et, tendant son verre à Florette :

— Croyez-moi, mes chers amis, continua-t-il, buvons, chantons… Ce sera toujours autant de pris.

Ce fut comme un mot d'ordre.

Roger s'était levé. Et, le verre en main, il fit signe qu'il allait donner l'exemple. Aussitôt toutes les dames l'entourèrent pour répéter en chœur le refrain.

Seul, le marquis de Presles ne se mêla pas aux enthousiastes qui continuaient à faire une ovation au chevalier.

Il paraissait inquiet, le marquis. Et déjà, à plusieurs reprises, il avait, sans qu'on s'en aperçut, consulté sa montre. Puis, sous le coup de l'impatience qui l'agitait, il s'était dirigé précipitamment du côté de l'entrée.

Le chevalier, le verre en main, entonna une chanson à la mode dans les petits soupers :

Tant que je verrai couler dans nos verres
Ce nectar si doux,
Je dirai : faisons comme ont fait nos pères,
Amis, grisons-nous !
Et, comme le sage,
Rions de l'orage,
Tant qu'il n'est pas là !
Qui vivra
Verra !

Un tonnerre d'applaudissements éclata à la fin du couplet. Et, pendant que les assistants reprenaient le refrain en chœur, les servantes mauresques circulaient, offrant des vins exotiques et du champagne frappé.

Les verres s'entrechoquaient ; les têtes échauffées se rapprochaient. Florette et Julie s'étaient placées de chaque côté du chanteur en criant :

— Le second couplet !…

— Eh bien ! à toi de le chanter, Florette ! s'écria Roger en prenant la jeune femme par la taille…

— Oui… Oui… à Florette !

— Soit, mes amis, fit la jolie danseuse, tant pis pour vous si j'ai la langue un peu lourde et la voix un peu criarde, c'est le tokai qui sera coupable…

Florette, enlevée à bout de bras par de Mailly et d'Estrées, apparut comme si elle eût été sur un piédestal… Alors elle commença :

Tant que vos écus paieront nos dentelles
Et nos diamants,
Pourquoi serions-nous prudes et rebelles
Dans notre printemps ?
Aimons, c'est plus sage,
Et rions de l'âge,
Tant qu'il n'est pas là !
Qui vivra
(Verra !)

Rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme délirant de toute cette assistance en ébriété. On se passait Florette de main en main, tandis que de Mailly criait :

— Ne touchez pas à la rosière… Ce n'est pas encore l'heure !… L'orchestre avait de nouveau attaqué un quadrille.

Mais on ne dansait plus, on se poussait, on se bousculait, on sautait au hasard.

D'instant en instant, un danseur allait tomber, épuisé, sur un fauteuil. Quelques dames à bout de respiration se laissaient aller dans les bras de leur cavalier.

Folles, mais plus résistantes que les autres, Florette et Julie étaient retournées aux balançoires, pour recommencer la lutte interrompue par l'arrivée de l'amphitryon, au commencement de la fête…

Roger de Vaudrey, resté seul, s'était assis un peu à l'écart. Un sourire sarcastique plissait sa lèvre, au spectacle de tous ces écervelés qu'il avait lancés ainsi dans les folies sans noms en leur faisant entrevoir la fin des orgies et les revendications populaires.

Quant à de Presles, c'est en vain qu'il avait voulu se mêler aux amusements effrénés auxquels se livraient ses invités. Il commençait à trouver que Lafleur tardait à venir et qu'il se pourrait bien faire que la combinaison de l'habile drôle eût raté par un hasard quelconque.

Il se prenait à penser que ses invités allaient l'accuser de fanfaronnade et que ces dames, pour se venger de la rivalité qu'on avait eu l'intention de leur opposer, ne manqueraient pas de l'accabler d'épigrammes.

Aussi se démenait-il comme un fauve, allant d'un bout du jardin à l'autre.

Une sourde colère grondait dans sa tête alourdie par les fumées du champagne. Et il ruminait, contre le valet qui l'avait trompé, de terribles menaces.

Tout à coup, au moment où, pour la vingtième fois, il se dirigeait vers le fond du jardin, Lafleur parut subitement devant lui, sortant d'un des bosquets, en s'écriant :

— Monsieur le marquis, la victoire est à nous !

CHAPITRE XIX

La surprise et le contentement de de Presles furent tels qu'oubliant sa dignité il saisit vivement la main du valet en disant à celui-ci :

— Que ne te dois-je pas, Lafleur ?

Pour toute réponse, le drôle tendit les deux mains.

— C'est juste, fit de Presles. Voici la récompense.

Et, prenant sa bourse dans son gousset, il la lança au valet de chambre. Avec une vivacité de singe, Lafleur l'avait fait disparaître dans la poche de son haut-de-chausse. Puis, avec un sourire :

— Notre jolie voyageuse est là !

— Là, dis-tu ?… Alors, hâte-toi, je vais l'annoncer, amène-là dans un instant.

Dans son impatience, cet écervelé ne s'occupait même pas de savoir quels moyens on avait employés pour lui amener sa victime. Maintenant qu'elle était là, il ne songeait plus qu'à se préparer un triomphe lorsqu'il

présenterait sa conquête à la société en délire.

— L'amener ? dit Lafleur… Mais c'est impossible !…

— Impossible ?

— Oui, monsieur le marquis. Elle dort !…

— Comment ? Elle dort ?

— Monsieur le marquis peut s'en assurer…

Et, s'effaçant, Lafleur démasqua l'entrée du bosquet.

De Presles, marchant sur le bout des pieds, s'approcha… Henriette avait été placée sur un banc de jardin, et sa tête reposait sur le dossier.

— Endormie ! murmura le marquis ! Qu'elle est adorable ainsi !…

— Monsieur le marquis, dit Lafleur, il m'a fallu recourir aux grands moyens !…

— Qu'importe !… puisque la voici en mon pouvoir !…

— Monsieur le marquis veut sans doute attendre que la demoiselle se réveille…

— Tu te moques de moi, drôle. Tu vas te faire aider par deux laquais ou plutôt par quatre de ces servantes mauresques, et tu porteras la belle tout endormie sur la pelouse. L'entrée sera plus originale… Nous pourrons ainsi assister tous à son réveil… Ce sera charmant.

Lafleur s'inclina, tandis que le marquis retournait auprès de ses invités. Lafleur appela quatre servantes pour l'aider à transporter la dormeuse au milieu de la grande pelouse de gazon.

. . . . . .

.

En voyant arriver l'amphitryon dont l'absence venait seulement d'être remarquée, les invités se portèrent au-devant de lui. D'un geste, de Presles tint tout le monde à distance. Et, élevant la voix, il s'écria :

— Mes amis, je vous avais promis une surprise… Tu te souviens, Florette, que je t'avais annoncé…

— Une étoile de Normandie ! s'écria la danseuse.

— Eh bien ! reprit le marquis en indiquant le groupe formé par Lafleur et les servantes, portant Henriette endormie, cette étoile, regardez… la voilà !

À ces mots, un mouvement de curiosité se produisit chez tous les assistants.

Roger, seul, mollement étendu sur son fauteuil, continuait à se verser à boire pendant que tout le monde avait les yeux tournés vers le bosquet d'où l'on venait de sortir Henriette, portée par les quatre jeunes servantes, qui la déposèrent avec précaution.

— C'est la « nouvelle », s'exclama Florette en s'avançant, furieuse, vers la jeune fille endormie !…

— Notre rivale, mesdames ! surenchérit Julie.

— Eh ! mais elle est donc évanouie ? demandèrent en même temps Julie et Florette.

— Simplement endormie, mes chères, ricana de Presles… Elle s'évanouira… plus tard !…

Il y avait cercle maintenant autour du banc, et le marquis demandait ce que l'on pensait de sa conquête.

Les avis étaient partagés, surtout parmi les femmes.

Les unes lui trouvaient la figure un peu commune.

Selon les autres, elle avait les pieds gros, les bras bêtes et des mains de gardeuse de moutons.

En entendant ces appréciations, Roger déclara à de Mailly que la demoiselle avait une figure adorable, l'air distingué, des pieds et des mains de duchesse.

— Mais tu ne l'as seulement pas regardée, objectait le jeune homme en riant.

— Non, mais j'ai entendu ce qu'en disaient ces dames…

Le fait est qu'en regardant la jeune inconnue le chevalier de Vaudrey n'eût certainement pas changé un mot à l'appréciation favorable qu'il venait d'émettre.

Henriette endormie avait une beauté angélique.

Mais le chevalier, sans s'occuper de ce qui se passait à quelques pas de lui, continuait à boire, en causant avec son ami de Mailly. Disons-le, Roger commençait à se lasser de rester simple spectateur de cette orgie, et il voulait, grâce au champagne, se mettre à l'unisson de cette société de fous…

Tout à coup, Florette s'écria :

— Attention !… Elle s'agite… elle va se réveiller.

Le chevalier se décida à prendre sa part du spectacle, que de Mailly déclarait devoir être fort piquant. Il se trouva auprès du marquis de Presles, qui ne se sentait pas de joie à l'idée de la surprise qu'allait, dans quelques instants, éprouver la provinciale d'Évreux.

— Que va-t-elle dire, murmura-t-il à l'oreille de Roger, en se trouvant au milieu de nous ?

Le chevalier éclata d'un rire forcé.

— Ce qu'elle dira ? mon cher de Presles. Ah ! nous la connaissons par cœur cette sempiternelle histoire de filles enlevées… Celle-ci va chanter le refrain habituel : « Où suis-je ? Pourquoi m'a-t-on conduite ici ? Grand Dieu !… ma mère !… » Puis viendra ce profond et vertueux désespoir qui commence dans des torrents de larmes et qui se noie ensuite dans des flots de champagne !

— Bien pensé et bien dit, fit de Presles.

Florette et Julie approuvaient du regard.

Il y eut un moment de silence. Malgré soi, on s'intéressait à cette jeune fille que personne ne connaissait.

Le marquis, un peu en avant du groupe, triomphait assurément, car un joyeux sourire errait sur ses lèvres.

Henriette commençait à sortir de la torpeur profonde dans laquelle on l'avait plongée.

Elle ouvrait les yeux et les tenait fixés devant elle. Que s'était-il passé ? Avait-elle dormi ? Où était-elle ?

Ces jardins, ces fleurs, et toutes ces lumières…

Elle passait la main sur ses yeux, croyant rêver !

Puis, d'un mouvement brusque, elle se leva, promena sur ceux qui l'entouraient des yeux où se lisait l'effarement.

Ses lèvres s'agitèrent convulsivement. Mais les mots ne purent sortir de sa bouche, pas une plainte, pas un cri.

Et, dans l'assistance, personne ne songe à l'interpeller.

Tout ce monde, naguère encore si turbulent, semble maintenant cloué sur place…

Florette, plus émue qu'elle ne veut le paraître, se penche sur Roger et lui glisse à l'oreille ces mots :

— C'est qu'elle a vraiment l'air de sortir d'un profond sommeil…

Mais la jeune fille ne peut achever sa phrase.

Henriette a poussé une exclamation.

Et, portant vivement la main à son front :

— Oh ! mon Dieu ! a-t-elle dit, est-ce que je suis folle ?

Il y a dans sa voix une intonation si déchirante que Florette saisit le bras de Roger, et tout bas :

— Ce n'est pas tout à fait ce que vous aviez prédit, chevalier !…

— Non, répondit Roger, et… c'est singulier…

Tout à coup, Henriette poussa un cri terrible. En se retournant, elle s'était trouvée face à face avec le marquis de Presles… Alors, la mémoire lui revint, et, avec elle, toute son énergie…

— Monsieur, dit-elle d'une voix brève, c'est par votre ordre que j'ai été enlevée, et… c'est chez vous que l'on m'a conduite.

Le marquis de Presles, avant de répondre, enveloppa l'assistance du regard, dans l'intention de préparer son effet. Et, s'approchant de son interlocutrice, il lui dit :

— Calmez-vous, mademoiselle, vous êtes en effet chez moi. Vous me faites donc l'honneur de me reconnaître, c'est moi qui…

Au son de cette voix, qui avait des intonations railleuses, Henriette sentit son cœur bondir. Elle voyait la vérité dans toute son horreur… Et s'animant :

— Vous !… c'est vous, s'écria-t-elle, qui m'avez parlé sur la route de…

— Oui, oui, c'est moi qui n'ai pu résister au plaisir de vous revoir, et qui ai voulu faire de vous… de vous que j'adore, la reine de cette fête…

Henriette comprenait maintenant les violences dont elle avait été victime. Elle se souvenait des moindres détails de la lutte contre les misérables qui l'enlevaient…

Elle se rappelait tout… jusqu'au moment où elle avait perdu connaissance… Il y avait, à partir de cet instant, une lacune dans sa mémoire…

Combien s'était-il écoulé de temps depuis qu'on l'avait séparée de la pauvre aveugle ?

À cette pensée, Henriette éprouva un serrement de cœur qui la replongea dans la plus horrible perplexité…

Alors, en se redressant devant l'homme qui venait de l'outrager en lui parlant de son amour, elle trouva des accents indignés :

— Monsieur, fit-elle avec énergie, je veux retourner à l'endroit où l'on m'a prise… où elle m'attend, elle, ma Louise, ma sœur. Allons, monsieur, dites que l'on me reconduise ; il le faut, entendez-vous ? Je le veux !…

En prononçant ces mots, Henriette avait relevé la tête.

Elle n'avait plus peur, maintenant. Elle ne songeait qu'à l'infortunée dont on l'avait séparée, et qui se trouvait, maintenant, exposée à tous les périls…

Il fallait retrouver Louise à tout prix.

On ne riait plus dans la noble assistance.

— Ça se complique ! fit Julie.

— Mais, répondit Florette, je voudrais bien savoir ce qui va se passer. Qu'en penses-tu, mon petit chevalier ?…

Roger ne sourcilla pas…

Mais, comme tout le monde, il regardait fixement le marquis, dont l'embarras ne pouvait se dissimuler…

L'attitude si inattendue de la jeune fille l'étonnait et, se rappelant en quels termes cavaliers il avait prédit la conduite que tiendrait la prétendue novice, il éprouvait un sentiment de honte pour lui-même et comme un insurmontable sentiment de pitié pour la malheureuse.

Toutefois, il attendit, se plaçant au dernier rang, comme pour ne pas se trouver sous le regard de la victime à laquelle on faisait subir une si cruelle épreuve.

— Eh bien ! monsieur, reprit Henriette, faut-il vous répéter que je veux sortir d'ici ?…

De Presles eut un ricanement cynique :

— Pardon, fit-il, vous ne supposez pas que je vous laisserai repartir aussi vite, ma toute belle. Tout le monde sait ici qu'on ne s'échappe pas du pavillon du Bel-Air sans avoir payé son tribut au plaisir…

Il y eut un frémissement parmi tous ces roués et ces filles, excités cependant par l'ivresse.

Henriette reprit, d'une voix assurée :

— Écoutez, monsieur. Je vois le piège odieux que vous m'avez tendu, mais vous ne soupçonnez pas à quel point est horrible l'action que vous

avez commise. Un enlèvement, c'est bien criminel et bien lâche ! Mais ce que vous avez fait est mille fois plus épouvantable. Vous m'avez séparée de ma sœur, une pauvre enfant dont je suis l'unique appui ; cette infortunée est incapable de faire un pas, de se guider sans moi ! Elle est aveugle !

— Aveugle ! s'écria-t-on de toutes parts.

Il y eut comme un effet de houle dans le groupe de viveurs et de filles perdues qui entouraient Henriette.

Celle-ci comprit-elle qu'un sentiment de compassion se manifestait en sa faveur ? Elle reprit avec véhémence :

— Oui !… messieurs !… oui, elle est aveugle !… Et la voilà seule, toute seule dans ce Paris où nous venions d'arriver pour la première fois, où elle ne connaît personne ! La voilà errante, sans argent, sans ressources, exposée à tous les pièges, affolée par le désespoir…

L'émotion commençait à gagner les plus endurcis.

Florette, surtout, ne put retenir ses larmes.

— Pauvre fille ! murmura-t-elle en se suspendant au bras du chevalier de Vaudrey.

Roger, les poings serrés, paraissait en proie à une agitation extrême, Florette l'entendit murmurer :

— Oh ! c'est terrible !…

Quant au marquis de Presles, il feignit de s'intéresser au sort de la pauvre aveugle.

— Eh bien ! dit-il, tranquillisez-vous, mademoiselle, je vais donner des ordres… nous enverrons un de nos gens, nous en enverrons dix, s'il le faut…

Il y eut un murmure de soulagement parmi les invités du marquis. On avait cru – comme Henriette du reste – que de Presles venait de se laisser attendrir.

Aussi la déception fut-elle générale lorsqu'on entendit le marquis ajouter :

— On cherchera, on trouvera cette enfant et on l'amènera ici.

— Elle ! s'écria Henriette, dans cette maison !… avec moi… c'est-à-dire deux déshonneurs au lieu d'un, deux victimes au lieu d'une !… Et personne ici n'élève la voix contre vous ! Eh bien ! je dis, moi, que parmi ces hommes de débauche il n'y a pas un seul gentilhomme !

Le croirait-on ? un rire général accueillit cette injure sanglante. Seul, Roger de Vaudrey sentit son sang de gentilhomme bouillonner dans ses veines…

Il avait compris, lui, tout ce qu'il y avait d'ignoble dans la conduite de ces hommes qui se jouaient ainsi de l'honneur d'une femme.

— Vous vous trompez, ma belle, ricana-t-il, nous sommes tous ici de vrais et bons gentilshommes.

Henriette, frémissante, reprit d'un ton ferme :

— Eh bien ! parmi ces gentilshommes, je dis, moi, qu'il n'y a pas un seul homme d'honneur.

Cette fois, Roger n'y tint plus. Écartant vigoureusement tous ceux qui le séparaient de la jeune fille, il vint s'incliner devant celle-ci. Et, rouge d'indignation :

— Vous vous trompez encore, mademoiselle, dit-il.

Il se fit un silence de glace.

Tous les regards se tournèrent vers le chevalier.

Le marquis de Presles n'avait pas bronché. Mais ses yeux lançaient des éclairs sur celui qui se déclarait, si inopinément, le défenseur de la victime désignée.

Cependant, il s'efforça de sourire.

Autour de lui, un léger murmure bourdonnait, sans qu'il pût définir exactement le sens de cette manifestation. Il était évident, toutefois, que l'attitude du chevalier n'était pas sans paraître extrêmement courageuse.

Le moment d'agir vigoureusement était venu.

Sans hésiter, Roger tendit la main à Henriette, en prononçant ces mots d'une voix lente et calme :

— Prenez cette main, mademoiselle, c'est celle d'un gentilhomme… Prenez-la sans crainte et sortons d'ici !

Henriette eut un éclair de joie.

— Ah ! merci… merci, monsieur ! s'écria-t-elle en saisissant la main de Roger.

Mais le marquis était blessé au vif. L'intervention si brusque de Roger lui semblait être un défi, une menace. Et, quand il le vit entraîner Henriette, il se jeta au-devant d'eux pour les empêcher de sortir.

— Pardon, chevalier, dit-il en se contenant encore, je suis chez moi et je m'oppose absolument.

— Ah ! laissez-nous passer, marquis !

— Allons donc ! vous plaisantez, chevalier…

— Allons, place !… Je le veux.

— Ah ! c'en est trop ! Savez-vous bien, chevalier, que depuis un instant vous me parlez comme à un laquais.

— Un laquais qui agirait comme vous le faites, marquis, je ne lui parlerais pas, je le bâtonnerais !

— Ceci, monsieur, pourra bien retarder votre sortie.

— Peut-être !

Les deux adversaires se regardaient avec les yeux pleins de colère. Et, avant que leurs amis, stupéfaits de la tournure qu'avait si rapidement prise l'affaire, aient pu s'interposer, Roger et de Presles avaient déjà l'épée en main ; ils se mirent en garde.

Aussitôt, les hommes se jetèrent entre eux pour les séparer. Les dames poussaient des cris, pleuraient.

Il y eut une seconde de terrible angoisse pour cette malheureuse Henriette, qui se voyait de nouveau prisonnière de son implacable persécuteur. La pauvre fille, saisie de terreur, levait les bras au ciel, demandant à Dieu de venir à son secours et d'épargner la vie du généreux défenseur qui allait se battre pour la sauver.

Le marquis de Presles avait fini par se dégager des mains de ceux qui voulaient s'opposer à ce duel.

Libre enfin, il courut se placer, l'épée nue, devant l'épée de Roger. Et le combat commença.

L'anxiété était si grande que personne n'osait plus bouger. Henriette tremblait de tous ses membres.

Le chevalier et le marquis étant d'égale force, les premières passes demeurèrent sans résultat. Il y eut un temps d'arrêt, mais le combat ne tarda pas à recommencer plus ardent, plus acharné, de part et d'autre.

Tout à coup, on vit de Presles chanceler. Un cri retentit. L'épée du chevalier de Vaudrey avait traversé de part en part la poitrine du marquis… De Mailly et d'Estrées s'étaient élancés.

Ils reçurent leur ami dans leurs bras et le soutinrent.

Le marquis de Presles ouvrit péniblement les yeux comme s'il eût cherché quelqu'un parmi tout ce monde qui l'entourait. Peut-être en ce moment d'agonie foudroyante, voulait-il le pardon d'une faute qu'il allait payer de sa vie.

Il voulut parler, mais sa tête retomba sur l'épaule de d'Estrées. Un flot de sang lui arriva aux lèvres…

Le marquis de Presles n'était plus…

Débarrassé de son adversaire, le chevalier de Vaudrey s'était précipité vers Henriette. Et, l'entraînant, au milieu des assistants terrifiés, il lui dit simplement :

— Venez, mademoiselle !… vous êtes libre !…

Deuxième partie

CHAPITRE I

Le taudis de la Frochard se trouvait dans une des plus vieilles masures de la rue de Lourcine. Si toutefois l'on peut appeler rue une réunion, sans alignement, de quelques misérables bicoques, sur les bords de la petite Bièvre.

La Frochard avait choisi un logement où elle pût être à l'abri des curiosités de la police. La mégère ne tenait nullement à ce qu'on se mêlât de ses affaires de famille, après que le chef de la tribu des Frochard eut payé sa dette à la justice, en place de Grève.

La masure habitée par les Frochard menaçait ruine depuis longtemps.

La porte s'ouvrait dans la boue, et l'on ne pénétrait dans le taudis qu'à la condition de se maintenir en équilibre sur deux marches usées et glissantes. Le rez-de-chaussée se composait d'une pièce unique de la plus misérable apparence. Le mobilier n'était guère de nature à rehausser l'aspect de la chambre. Au fond, se trouvait un grabat composé d'un matelas éventré dont la laine s'échappait, poussiéreuse et maculée. L'unique ten-

ture consistait en un vieux châle jadis à carreaux, qui, jeté sur une corde, masquait en partie le grabat de la mendiante. Un buffet tout vermoulu occupait le coin gauche de la pièce.

Ce buffet avait deux destinations. La Frochard y enfermait quelques assiettes ébréchées, des gobelets d'étain et des couverts de plomb, et Pierre le rémouleur, la nuit venue, trouvait le moyen de tasser, contre l'un des côtés du vieux meuble, une moitié de botte de paille qui lui servait de couche, de façon à se confectionner un semblant d'oreiller. Le pauvre garçon n'avait, pour se reposer des fatigues de ses longues journées de travail, que ce misérable lit et une mauvaise couverture.

Par contre, lorsqu'il plaisait au « Chérubin » de réintégrer le domicile maternel pour une nuit, Pierre était tenu de céder sa botte de paille au beau Jacques et de s'étendre sur le carreau.

Et cela, bien qu'il y eût dans la chambre un vieux fauteuil amputé d'un pied, poussé contre le mur.

Ce siège était considéré par la Frochard comme une relique. C'était le fauteuil du supplicié, et la mendiante ne permettait qu'à Jacques de s'y asseoir.

Au milieu de la pièce, une table boiteuse ne tenait en équilibre qu'au moyen de ronds de liège que le rémouleur avait façonnés pour cet usage. Ce qui faisait dire à la mégère, par allusion à l'infirmité de son fils :

— Y a deux boiteux dans la maison !

À côté de la table, un fourneau en terre.

Enfin, parmi tous ces meubles disloqués et disparates, la meule de Pierre avait trouvé sa place dans un coin.

Voilà pour le rez-de-chaussée.

À droite, à côté d'une fenêtre, un petit escalier vermoulu conduisait à un grenier, dans lequel s'accumulaient des tas de chiffons que la mendiante récoltait pour les revendre, et dont le produit servait aux plaisirs du « chérubin ».

C'est dans ce taudis que la pauvre Louise allait recevoir l'hospitalité de la Frochard.

Lorsque l'aveugle, traînée au bras de la mendiante eut parcouru la distance qui séparait le Pont-Neuf des bords de la Bièvre, la malheureuse enfant succombait à la fatigue. Aussi Pierre s'empressa-t-il d'offrir la main

à la jeune fille pour l'aider à pénétrer dans la maison, pendant que la mendiante criait :

— Faut faire attention, la p'tite, y a deux marches à descendre.

Chaque fois que le pas d'un passant avait résonné sur le pavé, Louise avait conçu un nouvel espoir, bientôt suivi, hélas ! d'une nouvelle déception.

Mais, maintenant qu'elle était dans cette maison où l'on avait bien voulu la recevoir, elle était retombée dans la plus profonde douleur. C'en était donc fait ! Elle ne se retrouverait plus, ce jour-là, auprès de son Henriette. C'était la première fois, depuis qu'elle avait été recueillie par Mme Gérard, qu'elle s'endormirait sans avoir embrassé sa sœur bien-aimée.

Une douloureuse émotion s'empara de cette infortunée, lorsqu'elle entendit la porte se refermer derrière elle, et que l'humidité de la pièce où elle se trouvait glaça subitement tout son corps.

Elle était restée immobile à la place où l'avait laissée la Frochard. Elle n'osait plus ni bouger, ni parler.

Si la malheureuse aveugle avait pu voir le visage bouleversé de Pierre, quelle n'eût pas été sa douleur.

Le rémouleur, en ce moment, observait d'un œil inquiet la physionomie de la Frochard.

Il redoutait, lui qui connaissait sa mère, d'avoir deviné ce que ruminait silencieusement la mendiante. Il se disait que la mégère avait happé une proie et qu'elle savourait la joie qu'elle éprouvait de cette aubaine.

La Frochard, certaine désormais que sa capture ne pouvait plus lui échapper, s'apprêtait à se montrer telle qu'elle était réellement. L'ignoble créature allait jeter bas le masque d'hypocrisie dont elle s'était servie pour s'attirer la confiance de la jeune fille.

Et c'est de sa voix éraillée qu'elle dit tout à coup à Louise :

— Faut voir à se reposer à présent, la p'tite. Nous allons vous fabriquer une couchette.

L'aveugle formula timidement une phrase de remerciement ; mais, soudain, elle se rejeta en arrière. La Frochard essayait de dégrafer le corsage de sa robe.

— C'est juste, ricana la mendiante, vous n'avez pas besoin de femme de chambre… Alors, ma p'tite, déshabillez-vous pendant que je vais faire

la couverture.

Et, s'adressant au rémouleur :

— Allons, Pierre, aide-nous à retourner le matelas pour que ça soit bien douillet.

Elle avait, tout en parlant, pris à brassée la botte de paille et l'emportait dans le grenier. Arrivée au bout du petit escalier, s'apercevant que le rémouleur n'avait pas bougé de place, elle lui cria d'un ton menaçant :

— Dis donc, eh ! feignant, faut-il que j'aille t'aider ?

Louise, stupéfaite et tremblante, se hasarda à dire :

— Madame, je ne suis plus fatiguée… je ne dormirai pas… Permettez-moi de passer la nuit sur une chaise…

— Sur une chaise ! s'exclama la Frochard en riant, pour que demain vous ayez les « ossements » brisés et que vous ne *pouviez*plus mettre un pied devant l'autre…

Après avoir lancé la botte de paille dans le grenier, la mendiante, descendant précipitamment les marches, saisit par le bras Louise, qui s'était mise à pleurer.

— Allons, dit-elle, s'agit pas de pleurnicher à cette heure pour vous rendre malade.

Louise ressentit un douloureux tressaillement. Une pâleur extrême envahit son visage. Et, comme la mendiante essayait encore de l'entraîner, elle se raidit énergiquement. Puis, joignant les mains :

— Madame, supplia-t-elle, laissez-moi ici, près de vous… par terre… au pied de votre lit… car vous comprenez bien que je ne saurais dormir, lorsque j'ignore si je retrouverai jamais celle dont je pleure l'absence…

La Frochard fit un geste de colère. Mais, se ravisant :

— Bien sûr qu'on la retrouvera, vot' sœur…

Et avec un ricanement aigu :

— Mais, pour la retrouver, faudra marcher longtemps. Fouiller tout Paris…

— Je vous suivrai partout, madame.

— Pardienne ! j'y compte bien !… Mais c'est pas en passant la nuit en « jérémiades » que vous aurez la force de « trotter »…

Pierre avait écouté ce dialogue sans lever les yeux sur Louise. Le brave garçon avait vu le visage de sa mère se contracter à plusieurs reprises, et

il aurait voulu mettre un terme à cette scène, dont il redoutait l'issue.

Il savait la mégère capable de terribles emportements.

Il s'approcha doucement de l'aveugle et lui murmura :

— Mam'zelle, la mère a raison, faut vous reposer.

— Vous voyez bien, la p'tite, interrompit la Frochard, que j'ai raison. Pierre lui-même vous le dit.

Louise crut devoir céder à l'intervention de celui qui avait droit à sa reconnaissance.

— Puisque vous insistez, madame, fit-elle avec un soupir, je ne veux pas vous désobéir… Conduisez-moi !

Mais, au moment d'emmener la jeune fille, la Frochard s'arrêta, les yeux braqués sur sa victime.

Elle était tombée en arrêt devant un ruban de velours noir qui entourait le cou de Louise.

— Qu'est-ce que vous avez donc là, demanda-t-elle à la jeune fille, là au bout de ce velours ?

L'aveugle porta vivement la main à son cou et fit sortir du corsage l'objet désigné.

— C'est un petit médaillon en or que m'a donné ma bienfaitrice, Mme Gérard, répondit-elle.

— Une parente, sans doute, fit la mendiante.

— Celle qui m'a servi de mère !

— Alors, ma p'tite, je comprends que vous teniez à ce bijou ; aussi… retirez-moi bien vite ça, je vais le mettre dans mon « ormoire », pour qu'il ne se perde pas.

— C'est que… balbutia Louise, je ne me suis jamais séparée de ce souvenir.

— Eh ben ! faudra commencer aujourd'hui ! s'écria la vieille femme.

Et elle dénoua le ruban et s'empara du médaillon.

Pierre, honteux comme si Louise eut pu le voir, détourna les yeux, pendant que sa mère, poursuivant l'inspection de la toilette de l'aveugle, venait d'apercevoir une paire de boucles d'oreilles que portait la jeune fille.

La Frochard avait naturellement jeté son dévolu sur ces objets. Ce que voyant, Pierre voulut essayer de s'opposer à ce qu'il considérait comme

un vol.

Mais un regard de sa mère le cloua sur place. Le pauvre garçon baissa les yeux et détourna la tête pour ne pas être témoin de l'acte infâme qui se commettait en sa présence.

Pendant ce temps, les boucles d'oreilles de Louise disparaissaient dans la poche de la voleuse. Après quoi, la Frochard jugea qu'elle pouvait emmener sa victime dans le grenier. Elle l'aida à gravir les marches…

Resté seul, Pierre eut un mouvement de révolte contre lui-même. Il s'accusait de lâcheté, sa conscience lui criait qu'il était le complice du vol, puisqu'il n'avait rien fait pour s'opposer à son accomplissement.

Et, pendant quelques secondes, le sang bouillonna dans ses veines. Mais un tel effort ne pouvait durer dans cette nature affaiblie, qui s'était, de longue date, assouplie aux brutalités des siens.

Il alla s'affaisser sur un escabeau, et, la tête plongée dans les mains, il se mit à pleurer comme un enfant.

Tout à coup, Pierre passa rapidement la manche de sa veste sur ses yeux pour essuyer ses larmes.

La porte du grenier avait craqué en s'ouvrant. La Frochard était en haut du petit escalier. Elle tenait dans ses bras toutes les hardes de l'aveugle.

Le rémouleur fit quelques pas au-devant de sa mère, les yeux fixés sur la robe qu'avait portée Louise, le fichu, les souliers si petits qu'un enfant eût pu les chausser.

La mégère l'interpella :

— Eh ben ! qu'est-ce que t'as donc à me regarder comme ça, l'avorton ?

Pierre eut une sensation de vertige.

— Qu'est-ce que vous comptez donc faire de ça, la mère ? demanda-t-il en essayant de paraître calme.

— Ah ! ça, monsieur l'honnête homme, te figures-tu que je vais nourrir c'te petite à rien faire ?

Le rémouleur était devenu affreusement pâle.

— Eh ben ! quoi ! glapit la mégère, te v'là en pâmoison. T'es donc trop bête pour comprendre ?

— Je comprends, ma mère, dit Pierre avec tristesse, que vous avez promis à cette jeune demoiselle de l'aider à retrouver…

La Frochard l'interrompit par un éclat de rire.

— J'te croyais pas encore si « bouché », l'avorton !

— Ma mère, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de…

— Ah ! ça ! est-ce que tu voudrais m'« interrogatorier » ?

Puis, toisant son interlocuteur médusé :

— Tu voudrais peut-être ben que je me prive du gagne-pain que le bon Dieu ou le diable m'a envoyé pour me soulager dans mon « travail » ! Tu voudrais peut-être que ta pauvre mère continue à s'échiner, quand elle a dans les pattes une débutante à mettre dans les bons endroits ! Parce que t'as pas voulu faire le métier de ta mère, tu crois que tu vas empêcher la p'tite de nous gagner de bonnes recettes ?

— Vous voulez la forcer à mendier !… de mendier pour Jacques, n'est-il pas vrai ?

— Oui, s'exclama la mendiante, c'est pour lui que nous travaillons tous !

Et elle ajouta :

— Puisque ces brigands de riches ne donnent plus aux vieilles… Eh ben ! c'est une jeunesse qu'on leur servira… Elle a aussi une bonne infirmité… encore meilleure que la tienne, l'avorton… une aveugle !… C'est une bénédiction du ciel qui nous tombe de là-haut.

Pierre était indigné ; mais que pouvait-il objecter lorsque la mendiante avait parlé ?

La Frochard poursuivit :

— J'ai l'instrument, mais faut le mettre d'accord pour qu'il joue comme il faut… Ça, c'est mon affaire !

Le rémouleur hocha tristement la tête. Il se rappelait, lui, le pauvre souffre-douleur, les terribles épreuves par lesquelles il avait dû passer, lorsque sa mère s'était mis en tête de l'obliger à mendier sur la voie publique.

Aussi ne pouvait-il s'empêcher de trembler en entendant sa mère parler de ses intentions à l'égard de la jeune fille.

Et le supplice de la pauvre enfant allait sans doute commencer dès le lendemain, à en juger par l'occupation à laquelle se livrait la mendiante.

La Frochard, en effet, avait étalé, sur son grabat, les vêtements enlevés à Louise et regardait chaque pièce, l'une après l'autre, disant à Pierre :

— C'est-y pas une vraie chance d'avoir trouvé toute cette belle défroque, juste au moment où mes frusques s'en allaient en charpie ?

En entendant sa mère parler de s'approprier les hardes de l'aveugle, Pierre ouvrait de grands yeux étonnés.

La Frochard avait mis le châle sur ses épaules, se mirait dans un fragment de glace plaqué contre le mur, et cela avec des gestes ignobles et un vieux regain d'impudique coquetterie à la fois grotesque et hideuse.

— Passe-moi le fichu ! dit-elle à son fils.

Pierre obéit machinalement. Il prit l'objet demandé et le présenta à la mendiante qui grommelait :

— Peste ! On se mettait bien dans c'te famille, à ce qu'y paraît… C'est brodé tout autour. Ça sera pour les dimanches, lorsque je conduirai mon gagne-pain à la messe… devant le portique.

Le plaisir que prenait sa mère à se parer ainsi d'objets volés à Louise écœurait le brave garçon, obligé de subir ce pénible spectacle et d'écouter les paroles de la cynique créature. Pour se dispenser d'y répondre, Pierre avait rapproché son escabeau de la table et, les coudes appuyés, feignait de succomber au sommeil.

— Paresseux ! lui cria la mégère. T'as bien le temps de dormir. D'ailleurs, faut que tu m'aides.

— Que dois-je faire ? demanda Pierre en levant la tête.

— Préparer le souper.

— J'ai pas faim !

— J'ai soif moi !

Pierre ouvrit le buffet, y prit une bouteille d'eau-de-vie et un gobelet qu'il plaça sur la table.

La Frochard le regardait faire.

— Tu peux bien me servir, dit-elle.

Le rémouleur emplit au quart le gobelet d'étain.

— Ah ! ça ! s'exclama-t-elle, est-ce que tu vas me mettre à la ration ?…

Et, arrachant la bouteille des mains de son fils, elle emplit le gobelet.

Elle était véritablement hideuse à voir, la Frochard.

Le visage enluminé, avec des teintes bleues aux pommettes sillonnées de rides et marbrées de couperoses.

Les yeux, petits d'ordinaires, mais encore plus enfoncés sous l'arcade sourcilière, après les libations auxquelles on s'était livré au cabaret. Sa bouche rentrée, et presque sans lèvres, laissait voir des gencives édentées.

L'horrible femme eut un geste d'ivrogne pour porter à sa bouche le gobelet qu'elle vida à moitié d'un seul trait. Puis elle grommela entre ses dents :

— C'est de la tisane !… Ces voleurs de marchands vous baptisent l'eau-de-vie, que c'en est dégoûtant.

Et, du revers de sa main calleuse, elle s'essuya les lèvres.

Pierre n'écoutait plus.

Il avait aperçu les souliers de l'aveugle, restés par terre au milieu de la chambre. Il pensait que la Frochard les avait oubliés, et il espérait pouvoir s'en emparer pour les cacher afin de les rendre à Louise.

Mais, déjà, la mendiante s'était souvenue de ces jolis souliers. Elle se précipita dessus, en s'écriant :

— On t'en fich'ra, ma p'tite, des chaussures de Cendrillon avec des boucles d'argent ! C'est ça qui ferait fuir la pratique !

Puis, elle les plaça à côté de ses pieds, comme pour les comparer. Et, avec un geste de regret :

— C'est dommage, dit-elle, que j'aie le pied un tant soit peu déformé par la marche ; sans cela, ça m'irait comme un gant… Ça sera pour la belle à Jacques.

Ce nom fit sursauter le rémouleur. N'avait-il pas tout lieu de redouter pour l'aveugle le retour du chérubin ?

— Comment, ma mère, hasarda-t-il, vous allez dépouiller cette pauvre fille ?

— Pardié ! riposta la mégère… faudrait-y pas que je la nourrisse à ne rien faire ?

— Mais… c'est voler ! s'exclama Pierre.

— Tiens, t'es trop bête, l'avorton. Est-ce que tu crois que je vais en faire une duchesse, de c'te p'tite !

Elle prit un temps comme si elle eût voulu préparer un effet. Puis, froidement, les yeux fixés sur le visage bouleversé du rémouleur, elle ajouta :

— Faut qu'elle « travaille » dès demain !

Pierre demeura silencieux sous ce regard qui, pour lui, indiquait une résolution inébranlable, pendant que la Frochard continuait :

— Je vas lui préparer tout de suite son trousseau, car il faudra déguerpir au petit jour. Va me chercher le paquet de chiffes qu'est là-haut, dans le grenier.

Pierre ne bougeait pas de place. La Frochard, les poings sur les hanches, fit un pas vers lui, en s'écriant :

— Faut-y que tu sois feignant pour ne pas éviter une fatigue à ta pauvre mère qu'a les jambes qui lui rentrent dans l'estomac à force de marcher toute la sainte journée. C'est bien, mauvais cœur, j'y vas moi-même !

Elle se dirigea, en jurant, vers l'escalier.

Pierre s'élança pour la retenir par la jupe.

Il venait de réfléchir que la vieille femme ne s'inquiéterait guère de réveiller Louise en sursaut, si toutefois la pauvre fille, succombant à la fatigue, avait pu s'endormir. Il se résignait à obéir. Il était bien certain qu'il saurait marcher doucement pour ne pas interrompre le sommeil de sa protégée.

Aussi eut-il, malgré son infirmité, des précautions de chat pour gravir les marches sans faire crier le bois. Et, lentement, il s'introduisit dans le grenier.

Il y faisait presque clair. Un faible rayon de lune, filtrant entre les essentes disjointes de la toiture, venait se jouer sur la botte de paille et la misérable couverture qui composaient le grabat de Louise.

Pierre passa comme un fantôme devant ce grabat sans oser tourner les regards vers la dormeuse.

Le cœur du brave garçon battait bien fort, et sa main tremblait lorsqu'il saisit le paquet de haillons.

Chargé de son fardeau, il voulut regagner la porte au plus tôt. Mais il lui sembla que, maintenant, ses jambes allaient se dérober sous lui.

Il s'arrêta une seconde, pour se remettre. Involontairement, ses regards se portèrent sur la jeune fille.

Le visage de la dormeuse saillait sur le brun sale de la couverture qui recouvrait tout le reste du corps.

Pierre contempla ces traits qui, pendant le sommeil, avaient conservé l'expression d'une profonde tristesse…

« Pauvre fille ! » pensa le rémouleur.

Une larme s'échappa de ses yeux, et il s'éloigna en soupirant. Il descendit l'escalier, toujours en ayant soin d'assourdir le bruit de ses gros souliers ferrés.

La mégère lui arracha le paquet des mains et se mit à étaler devant elle les haillons qui s'y trouvaient. Elle prenait une à une les loques, en marmottant :

— Qu'elle se plaigne donc, après ça, de manquer de toilette !… Je**vas lui donner tout ce qu'il y a de mieux dans ma « garde-robe » !

Elle tournait et retournait dans ses mains une vieille robe de toile qui avait été, jadis, semée de bouquets maintenant effacés sous des taches sans nombre.

— Une vraie belle robe que j'ai portée dans le temps, du vivant de mon homme, dit-elle.

Un vieux mouchoir à carreaux bleus tout effiloché remplacerait le fichu brodé sur la poitrine de Louise.

Pour fanchon, une bande de toile qui avait dû faire un long usage sur les cheveux poisseux de la mendiante.

Du bout des doigts, la Frochard souleva une paire de bas que les rats du grenier avaient attaqués au talon.

— Des bas à jours ! s'écria-t-elle…

Elle eut bientôt découvert une paire de savates dont l'étoffe, devenue noire et dure au contact de la boue desséchée, jouait presque le cuir. Et, comparant les savates aux petits souliers à boucles qui étaient restés sur la table :

— Tu seras bien plus à l'aise que là-dedans, ma p'tite, dit-elle.

Jusqu'à ce moment, Pierre était demeuré comme étranger à tout ce qui se faisait sous ses yeux. La Frochard l'arracha brusquement à ses pensées.

— Pierre, cria-t-elle, passe-moi ton couteau que je fasse des soupapes à ces savates… N'y a rien comme ça pour faire naître la charité dans le cœur des bourgeois.

Machinalement, le rémouleur tendit le couteau qu'on lui demandait. Et la Frochard se mit à entailler l'étoffe, qui, cette opération pratiquée,

devait forcément laisser passer une partie des pieds de l'aveugle.

— V'là le trousseau prêt, glapit la mendiante en éclatant de rire ; si ça ne crève pas le cœur à tous ces bêtes de riches, ça sera à désespérer du métier…

Mais elle s'interrompit brusquement. De son côté, Pierre avait eu un soubresaut.

— Un grand tumulte venait de se faire entendre dans la rue. Au milieu des clameurs, on pouvait percevoir le bruit des sabots des chevaux et le cliquetis des armes.

— C'est le guet à cheval ! fit le rémouleur en se levant pour aller à la fenêtre.

Mais la Frochard l'arrêta par le bras.

— Tu ne vas peut-être pas nous donner en spectacle à tous ces gueux qui poursuivent le pauvre peuple ?

— Dites plutôt des voleurs, ma mère, des misérables qu'on fait bien de traquer…

— T'as pas honte, malheureux, d'oublier que ces coquins d'hommes de police ont assassiné ton père !…

S'interrompant, et avec un geste terrible :

— Ah ! si j'en tenais un !

La mégère brandissait le couteau qu'elle tenait encore à la main. Elle s'élança, l'œil en feu, vers la fenêtre pour écouter.

Le tapage augmentait dans la rue. C'était bien, ainsi que l'avait dit Pierre, le guet à cheval qui chargeait.

La mégère ne pouvait se défendre d'une certaine terreur en constatant que le bruit se rapprochait.

Mais le rémouleur, qui vivait honnêtement de sa meule à repasser, était calme. Il se demandait, en ce moment, si ce ne serait pas un bonheur inespéré pour l'aveugle que le guet vint à pénétrer dans la masure.

— Les v'là qui vont passer devant la maison, murmura la Frochard ; si ces canailles-là voyaient de la lumière ici, ils pourraient bien vouloir entrer… Et la p'tite qu'est là-haut ! Éteins le lustre, l'avorton !

Le rémouleur souffla le bout de chandelle fiché dans le goulot d'une bouteille. Et la misérable chambre fut ainsi plongée dans l'obscurité.

Voilà dans quel taudis la malheureuse aveugle avait reçu l'hospitalité.

CHAPITRE II

Après une nuit d'insomnie, le rémouleur s'était levé dès l'aube. Il voulait parler à la jeune fille et la préparer aux cruelles déceptions et au dur traitement dont elle ne devait pas tarder à être victime.

Profitant de ce que la Frochard paraissait dormir profondément, il avait gravi déjà les marches du petit escalier. Mais, tout à coup, la mégère lui avait crié :

— Veux-tu bien dégringoler de là, feignant ? C'est l'heure d'aller gagner ta journée !

Et Pierre était redescendu piteusement, accueilli par cette phrase qui ne souffrait pas de réplique :

— Tu vas déguerpir plus vite que ça ! ou bien c'est Jacques qui se chargera de te donner du courage aux jambes, paresseux ! Y va pas tarder à venir, le « chérubin », et, s'il te trouve encore ici, gare les calottes, ça te donnera des couleurs, pâlot !

Ce n'est pas la peur de recevoir des coups qui a fait tressaillir Pierre. C'est la pensée que Jacques va venir, qu'il verra Louise. Il connaît tous les mauvais instincts de son frère ; il sait que, pour les assouvir, il ne reculerait pas devant le plus odieux attentat.

À peine a-t-il entrevu la possibilité d'un pareil crime que Pierre a senti tout son sang se figer dans ses veines, et, timidement, il a balbutié :

— Mère, il ne faut pas oublier que cette jeune fille est honnête !…

— Honnête !… Eh ben ! tant pis pour elle !… Je les hais, moi, les honnêtes gens !… J'vas la faire travailler, l'honnête fille !… Ça nous donnera de la gaieté à moi et « au chérubin » !

Cette fois, Pierre, en entendant parler de Jacques, sentit un bouillonnement dans ses artères. Mais ce mouvement passager de colère s'évanouit aussitôt.

— Allons, feignant, dit la Frochard, prends ta boutique et… détale… J'ai besoin d'être seule !

Le rémouleur courba la tête et obéit docilement comme il avait coutume de le faire.

Et, en s'éloignant, il murmurait :

— Je suis lâche !… lâche !… Et puis, qu'est-ce que je pourrais faire ? Nous serons maintenant deux à souffrir !

Au moment où Pierre, la mort dans l'âme, se disposait à sortir, Jacques poussait d'un violent coup de poing la porte du taudis, en s'écriant :

— Eh bien ! la mère, me voilà veuf !… J'ai « égaré » la Marianne !…

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Elle a voulu s'échapper de mes griffes ! qu'elle a dit. Et puis des bêtises… redevenir honnête fille, enfin quoi, elle s'est fait coffrer… par vertu !… l'imbécile !…

— J'ai toujours pensé qu'elle finirait mal, répondit la Frochard. Vois-tu, Jacques, quand on a la bosse de l'honnêteté, n'y a pas de remède, c'est un vice dans le sang !

— Enfin, la v'là retranchée, faut plus qu'on m'en parle !…

— Pardienne, mon chérubin, puisqu'elle est en cage… faut t'remettre en chasse pour en trouver une autre !…

— J'te crois ; mais la première qui me tombera sous la main… je la dresserai solidement ! J'avais des faiblesses pour cette ingrate de Marianne ;

elle en a abusé ; c'est bien fait pour moi ; mais si je la tenais !…

Et, d'un coup de poing, Jacques faillit démolir la table.

— Bon ! ricana la Frochard, v'là que tu vas réveiller ma pensionnaire.

— Qui que t'as encore ramassé dans la rue ? Un caniche perdu ?

— La peau de mon caniche est blanche et rose, mon gars, et fine comme du satin…

Et, indiquant le grenier :

— Ma pensionnaire est là !…

Jacques s'était levé et allait se diriger vers l'escalier.

La Frochard le retint par le bras :

— Fais doucement en cas qu'elle dorme encore… Mais tu peux risquer un œil, ça ne l'effarouchera pas. Elle ne te regardera pas pour sûr.

— Pourquoi ça, la mère ? J'suis bon à contempler.

— Elle est aveugle, mon chérubin !

— Pour lors, j'ai le temps de la voir… Une aveugle, c'est pas mon affaire. Avec l'bancroche et l'aveugle, n'y a plus que des infirmes dans la maison, ricana Jacques en allant se jeter dans le fauteuil du supplicié.

— Eh ! prends donc garde, chérubin, tu vas chiffonner ma toilette des dimanches.

Et, prenant le paquet qu'elle avait fait des hardes de Louise, elle le présenta à son fils en disant :

— Ça sera le trousseau de celle qui remplacera la Marianne.

Mais une idée venait de surgir dans l'esprit du « chérubin ».

— Si t'as une pensionnaire, dit-il, qu'est-ce que ça va nous rapporter ?…

— De quoi donner de jolies pièces blanches à mon Jacques… Mais, d'abord, faut que je t'explique…

Et la Frochard fit à son fils le récit de tout ce qui s'était passé depuis qu'elle l'avait quitté la veille au soir, au cabaret.

— Mais c'est une vraie fortune, ça, la mère !… Seulement, si la donzelle retrouvait l'autre, sa sœur ?…

— Faut pas qu'elle la retrouve !…

— Alors, tu te charges de la faire piailler ?…

— Comme un vrai rossignol.

— Au fait, ça doit roucouler, une aveugle… Puisqu'on crève les yeux aux chardonnerets pour leur donner le goût de la musique !… Mais je suis éreinté, la mère, bonsoir, je vais dormir sur mes deux oreilles.

Au bout de quelques minutes, Jacques dormait.

La Frochard gravit le petit escalier et, poussant brusquement la porte, elle pénétra dans le grenier.

Louise, agenouillée sur son grabat, priait en pleurant.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, ma p'tite ?… demanda la mégère de sa voix aigre… Si c'est comme ça que vous dormez, vous aurez les jambes de coton lorsqu'il faudra que vous marchiez…

— Je prie Dieu, madame, pour qu'il me donne la force de marcher autant qu'il le faudra, afin de retrouver celle dont le souvenir me fait verser ces larmes…

— Pour lors, ma petite, je me retire dans mes appartements ; je reviendrai quand vous aurez arrêté les robinets ; moi, j'peux pas voir pleurer les gens… depuis la mort de mon cher défunt mari…

— Ah ! vous êtes veuve, madame ? soupira Louise… Alors, vous avez souffert aussi, et… vous compatissez à ma douleur !… C'est pour cela que vous avez eu pitié de moi et que vous m'avez recueillie…

— Parbleu !… j'me suis dit : « V'là une pauvre jeunesse qui a besoin qu'une brave mère de famille lui vienne en aide… et… »

— Oh ! je vous remercie, madame, et Dieu vous bénira…

— Quand on est mère de famille, voyez-vous, ma p'tite, on sait compatir aux chagrins des autres… Mais j'ai assez compati comme ça ; faut sécher vos pleurs qui m'agacent les *nerfes.*

– Oui, madame, oui, je veux vous épargner le spectacle de ma douleur… J'aurai du courage, maintenant, et de la force pour marcher. Allons-nous bientôt partir ?

Et s'animant :

— Nous marcherons du matin au soir ; je vous suivrai dans tous les quartiers ! Et chaque fois que nous changerons de rue, j'appellerai ma sœur !… Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je l'appelle, et elle m'entendra.

— Vous appellerez tant que vous voudrez !… grommela la Frochard, je ne vois pas de mal à ça !…

Puis, d'un ton cafard :

— Eh bien ! maintenant que vous v'là disposée à sortir, faut vous habiller ! J'vas vous servir de femme de chambre…

— J'ai l'habitude de m'habiller toute seule, madame, et, depuis que je suis… aveugle, je reconnais très bien les objets au toucher…

« Hein ? pensa la Frochard, j'avais pas songé à ça ! »

Et, sans répondre, elle alla prendre dans la pièce du rez-de-chaussée les hardes qu'elle avait préparées.

— Voyons, ma p'tite, dit-elle, je vais vous aider tout de même, pour que nous n'perdions pas de temps…

Mais, au moment où elle allait passer la jupe, Louise tâta l'étoffe et, avec surprise :

— Vous vous trompez, madame, fit-elle, ce n'est pas là… ma robe !…

— C'en est une que je vous prête, riposta la Frochard sans hésitation. C'est qu'en vous trémoussant hier soir, dans votre chagrin, vous avez accroché vot' jupe à un banc de la place et elle s'est déchirée…

D'un rapide mouvement, la Frochard avait passé la jupe. Et, sans permettre à Louise de s'agrafer, elle l'attifa le plus promptement possible…

Puis, lui mettant aux pieds les bas rapiécés et les savates qu'elle avait, on se le rappelle fendillées, elle dit, d'un ton décidé cette fois :

— Pour ce qu'est de vot' chaussure, faut pas y penser ; les semelles seraient usées en un rien de temps… vous ne pourriez plus me suivre C'est pourquoi j'veux bien vous prêter des chaussures… C'est doux au pied comme des mules de duchesse… Maintenant, faut descendre, donnez-moi la main, je vais vous guider.

Louise prit la main qu'on lui tendait et suivit la Frochard. Au moment où la jeune fille arrivait au bas de l'escalier, un ronflement sonore la fit sursauter.

— Faites pas attention, dit tout bas la Frochard, c'est mon « chérubin » qui sommeille…

— C'est votre fils, madame !… Celui qui m'a sauvée ?

— Non, pas celui-là, l'autre… le bel homme, un fier gars, allez… et, si vous pouviez le voir… Pauvre chérubin, vous aurez le temps de faire connaissance avec lui… il est gai comme un *Poinçon.*

– Le temps ?… murmura Louise… Mais vous n'espérez donc pas, madame…

— Quoi ?… Que nous allons tomber tout de suite nez à nez avec vot' sœur ? Ça peut se faire, mais Paris est grand… Enfin, faudra de la patience, ma p'tite… Attendez, ajouta-t-elle en plantant la jeune fille au milieu de la chambre. Avant de partir, faut déjeuner… légèrement…

Elle avait pris dans le buffet un morceau de pain, qu'elle partagea en deux, donnant une croûte à Louise.

— Je n'ai pas faim, madame ! dit l'aveugle.

— Prenez toujours, le grand air vous ouvrira l'appétit.

Et, sans laisser à la jeune fille le temps de se reconnaître, elle l'entraîna dans la rue. Après un instant de silence, celle-ci se hasarda à demander où l'on allait.

— Pour ça, grommela la Frochard sèchement, je ferai comme je voudrai…

Louise baissa la tête, croyant à un reproche… Mais elle était bien trop anxieuse pour pouvoir se contenir longtemps. Après avoir marché quelques minutes :

— Madame, fit-elle, il me semble que le plus pressé serait de retourner à l'endroit où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer hier. Il est probable que, si ma sœur me cherche, elle sera revenue à la station du coche…

Et, dans son impatience, voulant activer la marche :

— Je vous en prie, madame, allons vite… au bureau du coche de Normandie…

— Eh ben ! eh ben ! est-ce que nous n'y allons pas ? Mais c'est inutile de galoper comme des biches… Nous arriverons que le bureau ne sera pas encore ouvert.

Force fut à la jeune fille de dévorer son impatience.

Elle régla son pas sur celui de la Frochard, qui, mentalement, ruminait :

« Plus souvent, ma p'tite, que j'aurais l'innocence de retourner au Pont-Neuf… Pardié oui !… ce serait bien la peine d'avoir trouvé son gagne-pain pour qu'on vous l'enlève tout de suite… »

Et elle avait fait prendre à l'aveugle une direction opposée à celle qui conduisait à la station du coche d'Évreux. Elle l'emmenait dans les quartiers du Marais.

Malgré le froid, Louise était tellement dévorée d'impatience qu'elle offrait bravement son visage au vent qui sifflait à ses oreilles.

Il lui semblait qu'elle marchait plus longtemps que la veille pour parcourir la même distance. Elle se hasarda à demander doucement à la Frochard :

— Est-ce que nous serons bientôt arrivées, madame ?

— Dans un petit bout de temps !… Faut pas être si pressée… je n'suis plus jeune et j'ai des *rhumatices…*

– Excusez-moi, madame, j'abuse certainement de votre bonté, mais… c'est qu'il me semble… que nous avons traversé deux ponts…

— Hein ?… Comment savez-vous ça, puisque vous n'y voyez goutte… à c'que vous dites ?…

— Par deux fois, j'ai entendu le clapotage de l'eau contre les piles des arches…

— Eh ben ! c'est vrai, tout de même. Qu'est-ce que ça prouve ? Que je vous ai fait prendre par un autre chemin, pour raccourcir la distance ! marmotta la mendiante en serrant sous son bras celui de Louise, comme si elle eut craint qu'il prît fantaisie à l'aveugle de ne pas allez plus loin et d'appeler à son secours.

Mais l'infortunée ne songeait guère, en ce moment, à opposer aucune résistance aux volontés de la mendiante.

— J'ai tellement hâte d'arriver, murmura-t-elle, que je croyais que nous avions mis plus de temps qu'hier… Il ne faut pas m'en vouloir de cette impatience, madame. Si vous saviez ce que je souffre depuis hier !…

— On dirait vraiment que vous êtes mal soignée chez moi !… Y me semble pourtant…

— Je n'ai qu'à me louer de vos bontés… madame !…

— C'est bon ! c'est bon !… grommela la mégère. Le principal est que vous preniez du courage et que vous obéissiez, puisque vous ne pouvez pas faire différemment.

Louise était maintenant plus que jamais tenaillée au cœur par l'anxiété. Parfois, un passant la frôlait et la Frochard s'arrêtait. Louise n'avait pas, tout d'abord, fait attention à ce détail. Elle croyait à quelque encombrement de la voie publique, et, instinctivement, elle se serrait contre sa compagne…

Mais on s'arrêtait beaucoup plus souvent et même assez longtemps en certains endroits…

Louise avait cru entendre que la Frochard murmurait quelques mots, prononcés avec tant de volubilité qu'elle n'avait pu en saisir le sens… Et, maintenant, le même fait se reproduisait à chaque pas…

Enfin, elle hasarda timidement cette question :

— Est-ce que vous me parlez, madame ?

— Moi ?… Allons donc, ma p'tite ; quand je parle aux gens, je sais me faire entendre, allez !… Vous verrez ça !

— C'est que… il m'avait semblé…

— Oui ! oui ! je grognais, pas vrai ? C'est ça que vous voulez dire. C'était contre ce tas de feignants qui écraseraient le pauvre monde si on les laissait faire.

Tout à coup, la mendiante s'arrêta. On se trouvait sur la place Royale, et Louise sentit un obstacle qui se dressait devant elle.

— Un banc ! dit-elle, ah ! nous sommes arrivées ?… Ce banc, c'est sans doute celui sur lequel ma sœur et moi nous nous sommes assises lorsque nous attendions l'arrivée de M. Martin ?

— Juste, ma p'tite, vous avez deviné ça comme si vous y voyiez !… Pour lors, vous allez vous reposer…

Et elle obligea la jeune fille à s'asseoir sur le banc.

Mais Louise, se levant, se mit à crier :

— Henriette !… me voilà !… Moi ta sœur !…

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria la Frochard, saisissant l'aveugle par le bras et le serrant avec force. Taisez-vous, vous allez rassembler un tas de monde, et on nous prendra pour des folles. D'ailleurs, c'est défendu de crier dans les rues.

Et, obligeant de nouveau l'aveugle à s'asseoir :

— Vous allez rester sur ce banc, fit-elle sèchement, et c'est moi qui irai au bureau…

— Laissez-moi vous accompagner, madame.

— Non. Je veux que vous restiez là !…

Et, sans plus attendre, la Frochard se retira, laissant l'aveugle en proie au désespoir. Louise l'entendit s'éloigner et elle dut se résigner à attendre son retour.

La Frochard remettait à plus tard le début de l'infortunée dans le misérable rôle qu'elle lui destinait. Elle alla donc mendier seule, sans toutefois perdre de vue sa victime. Et elle marmottait en tendant la main :

— Ayez pitié d'une pauvre mère de famille qu'à « une fille aveugle ».

Puis elle ajoutait, en désignant Louise :

— Tenez, vous la voyez là-bas, elle s'repose sur ce banc parce que nous avons marché d'puis ce matin, sans manger…

Elle rejoignit Louise :

— C'est vous, madame, fit l'aveugle d'une voix tremblante… J'avais hâte de vous demander… d'apprendre…

— Quoi ?… que j'avais pas de bonnes nouvelles ?… C'était pas la peine d'être si pressée…

Cette réponse, prononcée d'une voix dure, fit tressaillir la jeune fille. Elle balbutia :

— Henriette !… ma sœur… n'est donc pas retournée au bureau des messageries ?…

— Elle n'y a pas seulement paru, articula sèchement la mendiante. Si cett' jeunesse était si pressé de…

— De me retrouver ?… interrompit vivement Louise… En doutez-vous, madame ?…

— Alors, pourquoi qu'elle n'est pas venue aux renseignements ?…

Puis, après un silence :

— À moins qu'elle ne soit pas libre…

— Que supposez-vous donc, madame ?

— Eh ben ! quoi ?… Si vot' sœur était prisonnière ? prononça la mendiante.

— Prisonnière ?… Pourquoi ?…

— Vous m'avez dit vous-même, quand nous vous avons rencontrée, qu'on avait enlevé vot' sœur.

— Enlevée ! s'exclama Louise, c'est vrai, il m'avait semblé… Mais je me suis souvenue, depuis, que nous ne connaissons personne à Paris et il m'a paru impossible…

La Frochard poussa un ricanement.

— Impossible ! Pourquoi donc ? Ça peut arriver à toutes les jeunesses qui ont de beaux yeux et un joli minois !… Elle est enlevée, que je vous

dis, et nous aurons du mal à la retrouver.

Louise éclata en sanglots.

À la vue des larmes, la Frochard avait fait quelques pas pour courir après les passants, et, la main tendue vers eux, elle se disait en elle-même :

« Faut profiter de ce chagrin-là !… »

Mais, en dépit de tout le mal que se donnait la mégère, les aumônes étaient rares.

— Ça ne pleut pas comme grêle ! ronchonnait-elle… C'est-y pas malheureux que je puisse pas la traîner avec moi et y faire tendre la main !… Ça ne pourra pas durer comme ça, la belle !… Je vas casser les vitres en rentrant, et je te jure que tu *travailleras*comme y faut, l'aveugle !

Tout en maugréant, la mendiante était revenue s'asseoir pour compter la recette.

— Douze sous, trois deniers ! C'est pas payé pour des larmes d'cette qualité-là ! marmottait-elle.

Louise s'était arrêtée de pleurer.

— Vous me parlez, madame ? interrogea-t-elle, supposant que la phrase prononcée lui avait été adressée.

— Je dis… que voilà l'heure de manger… et que je n'ai pas mon compte d'argent !

— Ne vous inquiétez pas de moi, madame, dit la jeune fille, je n'ai pas faim.

— Tant mieux pour vous, riposta la mégère ; mais moi, j'ai l'estomac dans les talons !… Sans compter que nous n'avons pas fini de circuler…

Louise avait craint le contraire.

Elle poussa un soupir de soulagement en entendant qu'on allait poursuivre les recherches.

— Où irons-nous, madame ? demanda-t-elle avec anxiété… Si Henriette n'est pas encore venue au bureau du coche, elle pourra peut-être faire cette démarche dans la journée. Ne pensez-vous pas qu'il serait prudent de ne pas nous éloigner de cette place ?

— Oui-da ! s'exclama la Frochard… Faut pas compter là-dessus… Moi, faut que je grouille !

Elle avait obligé l'aveugle à se lever, et, la prenant par le bras, elle l'emmena tout en continuant à marmotter :

— Rester là ?… comme si les alouettes étaient en train de rôtir pour venir ensuite nous inviter à souper !

Louise continuait à pleurer silencieusement, traînée au bras de la Frochard, par les rues, les avenues, les places, les carrefours.

Le jour commençait à baisser. Un brouillard humide, pénétrant, faisait frissonner la jeune fille.

Tout à coup, la Frochard lâcha le bras de Louise, en disant d'un ton sec :

— Faut m'attendre ici… sans bouger !

Et l'aveugle l'entendit prononcer en s'éloignant :

— Me voici, mon chérubin…

Le colloque suivant s'était engagé entre la mère et son fils préféré :

— Eh bien ! la mère, la recette a-t-elle été bonne ?

— Pas grasse, mon chérubin ; ça n'a pas donné fort !…

— Alors, à quoi est-elle bonne cette petite ?…

Louise n'entendit pas la fin de la phrase.

Au bout d'un instant, elle se sentit de nouveau saisir par le bras.

Cette fois, on l'entraînait dans une autre direction.

Et la Frochard lui parut sous l'influence d'une grande agitation, car elle grommelait de nouveau :

— Nous allons changer de système !…

— Si vous croyez que cela vaudra mieux que de continuer…

— Continuer ? glapit la mégère… Alors, je n'aurais plus qu'à entrer au dépôt de mendicité !…

Louise, à ces mots, ne put retenir un mouvement de surprise et d'effroi.

— Soyez persuadée, madame, reprit-elle après un instant de silence, que ma sœur vous prouvera sa reconnaissance et qu'elle saura reconnaître…

— Et moi, je veux autre chose que des promesses !…

Et la Frochard continua à marcher plus vivement encore. Louise haletait à la suivre.

Les rues qu'on traversait devenaient de plus en plus boueuses. L'aveugle reconnut l'air nauséabond qu'elle avait respiré le matin…

Et la pensée lui vint qu'on la ramenait au logis où elle avait reçu, la veille, une si triste hospitalité. Il lui faudrait donc renoncer à l'espoir de retrouver Henriette ce jour-là. Cette idée la torturait, et de sa voix tremblante :

— Où allons-nous ? demanda-t-elle. Dans quel quartier espérez-vous que nous pourrons retrouver…

— Retrouver quoi ? riposta la mendiante avec emportement… Vous ne supposez pas que j'vas trotter comme une gazelle pour vous faire plaisir ?… Nous retournons dans mes appartements.

Louise tressaillit douloureusement.

Et, comme si la mégère eut voulu donner raison aux alarmes de la malheureuse créature, elle proféra ces mots pleins de menace :

— Nous aurons à causer tout à l'heure, mam'zelle !…

Elle s'interrompit pour crier au rémouleur, qui arrivait en même temps qu'elle à la porte du taudis :

— Y a-t-il gras dans ta poche, l'honnête homme ?…

Silencieusement, Pierre avait tendu une poignée de monnaie à sa mère, et Louise entendit que celle-ci comptait les pièces, tout en pénétrant dans la masure…

Le rémouleur avait profité de ce moment pour s'approcher de l'aveugle, dont il avait remarqué le trouble. Et, timidement, il allait adresser quelques mots à sa « protégée », lorsque, du seuil du taudis, la Frochard s'écria :

— Hé ! l'avorton… offre ton aile à la colombe pour l'aider à monter au perchoir !… Moi, j'vas acheter du sirop, je sais me faire donner une bonne mesure !

CHAPITRE III

Sur l'ordre de sa mère, le rémouleur avait pris en tremblant la main de l'aveugle et disait doucement :

— Vous êtes bien fatiguée, mam'zelle… Il****faut vous reposer un peu avant de souper !…

— Oh ! je n'ai pas faim ! dit Louise en suivant son guide qui lui fit monter les deux marches usées qui séparaient le seuil de la masure du pavé de la rue.

L'arrivée de Pierre fut un soulagement pour le cœur de la jeune fille. Une fois la porte fermée :

— Nous sommes seuls… dit-elle. Eh bien ! monsieur Pierre, dites-moi vite, avant qu'on ne revienne, dites-moi pourquoi l'on m'a vêtue ainsi ?… Ces hardes, je le sais, sont des haillons !… Pourquoi me les a-t-on données à la place des habits que je portais hier ?

Pierre, dans son émotion, détournait les yeux, comme s'il eut craint que l'aveugle pût deviner sa honte qui lui faisait monter la rougeur au

front. Et, pendant qu'il gardait le silence, Louise suppliait d'un ton déchirant :

— Répondez-moi, je vous en conjure, vous qui m'avez sauvée !…

Pierre fut sur le point de s'écrier :

— Vous invoquez ma sympathie : eh bien ! je ne vous laisserai pas vous abuser plus longtemps… Ce n'est pas par pitié que l'on vous a recueillie !…

Il voulut cependant mettre sa protégée à l'abri de l'orage qu'il prévoyait.

Il s'attendait, en effet, à voir sa mère revenir plus excitée que jamais et, plus que jamais, décidée à en finir avec les atermoiements et les demi-mesures.

— Mam'zelle, dit-il, vous devez avoir besoin de repos. Il ne faut pas, pour rentrer dans… votre *chambre,*attendre le retour de ma mère ! Et, si vous vouliez, je vous conduirais… là-haut !

Et, l'attirant doucement par la main, il la conduisit vers le petit escalier.

— Je vous obéis, monsieur Pierre, murmura l'aveugle… et j'espère que… là-haut… vous me permettrez de causer avec vous ?

Et, tournant son visage vers son guide, elle ajouta :

— J'ai confiance !… *je sais*que vous êtes bon et que… vous aurez pitié de la pauvre abandonnée !

Le brave garçon était vivement ému par ces paroles si nouvelles pour lui. Il subissait une impression étrange au son de cette voix si douce.

Il poussa la porte du grenier et conduisit l'aveugle jusqu'à la botte de paille qui formait son grabat.

— Attendez, fit le rémouleur, je vais arranger un peu la couverture.

— C'est inutile, soupira Louise… je ne dormirai pas !… Je vous supplie de rester auprès de moi, de me dire…

La voix de la Frochard interrompit la phrase commencée… Pierre avait sursauté.

— Courage, mademoiselle ! dit-il tout bas à l'aveugle, et il s'éloigna.

En arrivant à la porte du grenier, il se trouva face à face avec la mégère. Elle avait le visage marbré de plaques rouges, la bouche crispée, les yeux allumés.

D'un bond, la mendiante s'était élancée et, secouant le pauvre boiteux pris dans ses griffes :

— Ousqu'elle est, cette duchesse ? cria-t-elle.

— Elle est allée se mettre au lit, répondit Pierre. Elle est fatiguée après toute une journée de marche.

— Fatiguée !… s'exclama la Frochard en dardant des regards irrités sur son fils… Nous allons voir ça !…

Et, au moment d'entrer dans le grenier, elle se retourna vers Pierre :

— Galope, toi, l'avorton ! lui commanda-t-elle avec un geste impérieux… J'ai pas besoin de toi ici !…

Le rémouleur obéit, le cœur tout gonflé de soupirs.

La Frochard avait repoussé, d'un coup de poing, la porte du grenier, en criant à Louise :

— On se couche donc les uns avant les autres, à c't'heure ? Si c'est la politesse qu'on vous a enseignée au couvent, j'en fais mes compliments à la mère béguine…

Louise essaya de balbutier une excuse :

— Madame, dit-elle, c'est… votre fils qui, me voyant brisée de fatigue, m'a conseillé…

— Ah ! c'est l'avorton, dit la Frochard. Apprenez, la belle, qu'il n'y a qu'un seul homme qui ait le droit de commander ici… et c't'homme-là, c'est mon Jacques.

Interdite, la pauvre aveugle répondit :

— Ne vous mettez pas en colère, madame, il est vrai que je ne puis encore reconnaître, comme je le désirerais, le service que vous m'avez rendu ; mais lorsque j'aurai le bonheur de retrouver ma sœur…

— Bon ! si vous n'attendez que ça pour reconnaître… mes services…

Le visage de Louise exprima sa profonde détresse. Et c'est d'une voix tremblante qu'elle hasarda :

— Comment ! madame, vous n'espérez pas ?…

— J'espère que vous allez me laisser vous guider comme je l'entends, articula la mégère. Aujourd'hui, nous avons fait rien que des misères ; et des journées comme ça, n'en faut plus !…

— Je ne… comprends pas !… dit Louise avec surprise.

— Puisqu'y faut vous mettre les points sur les i, d'abord, vous saurez que nous ne pouvons pas nourrir une étrangère à ne rien faire !…

La jeune fille eut un long tressaillement. Que signifiaient ces paroles, ce ton dur ? Timidement, elle dit :

— Vous savez bien, madame, que je n'ai pas d'argent, c'est Henriette qui tenait la bourse commune…

— Pas d'argent, soit ! Mais vous pouvez en gagner.

— Le seul moyen de me libérer envers vous, madame, c'est de retrouver ma sœur ; et, pour y parvenir, ajouta Louise en s'animant, aucun effort ne me coûtera. Que ne ferais-je, hélas ! pour retrouver Henriette ? Quelque chose me dit là que nous la retrouverons, madame.

La misérable créature paraissait attendre le moment opportun de porter le dernier coup à sa victime…

Louise devait bientôt en fournir elle-même l'occasion. Tout entière à l'espérance qu'elle avait conçue, elle s'enhardit à dire :

— J'ai une prière à vous adresser, madame…

— J'suis pas le bon Dieu ! interrompit la mégère. De quoi qu'il s'agit enfin ?

— Je vous supplie, madame, de me permettre de reprendre, dès demain, le costume que je portais.

— Et pourquoi c'te fantaisie ? demanda la Frochard.

— C'est que je crains que, de loin, Henriette ne puisse me reconnaître sous ces hardes.

— Assez de prières comme ça. Je vous répète qu'il nous faut de l'argent, et c'est vous qui nous en procurerez.

— Moi ?

— Eh ben ! c'est-y pas votre devoir, puisque je vous héberge, puisque je vous loge et que je vous nourris ?

Et, sans attendre que la jeune fille, stupéfaite, eût pu se retrouver dans le chaos de son esprit, la Frochard s'était écriée de nouveau :

— Je ne veux pas vous laisser plus longtemps dans *la feignantise,*entendez-vous ? Dès demain, vous laisserez de côté vos airs de demoiselle et vos manières de fille de famille… Faut pas qu'on croie que je vous ai volée !…

— Que voulez-vous dire, madame ? balbutia Louise.

— Je veux dire qu'il faut qu'on croie… que vous êtes ma fille, pardié !

— Votre fille ?

— Eh ben ! où qu'est le déshonneur ?… Je ne voudrais pas être la mère de tout le monde ! s'exclama la mendiante en se redressant.

— Cependant, madame, hasarda l'aveugle en tremblant, est-ce bien nécessaire pour chercher ma sœur ?

— Je vous dis, moi, insista la Frochard d'une voix aigre, qu'y faut que ça soit !… et ça sera.

— Mais c'est horrible ! c'est odieux ! s'écria Louise.

— Odieux ! glapit la mendiante, c'est donc comme ça que vous comprenez la reconnaissance ? Vous méprisez ma famille ! à moi qui vous a ramassée dans la rue !

— Mais madame !… dit en suppliant la jeune fille.

— Plus un mot !… Vous ferez ce que j'ordonne et, pour ce qu'est du moyen de ramasser des sous, je vas vous le faire comprendre tout de suite.

Elle avait, en parlant ainsi, saisi le bras de Louise, dont elle meurtrissait les chairs entre ses doigts de fer.

— Vous me tendrez ces deux mains-là de c'te façon ! s'écria-t-elle en faisant répéter à Louise, interdite, la pantomime des mendiants. Vous ferez trembler vos mains comme si vous étiez malade, comme si vous grelottiez de froid et que vous aviez faim.

— Mais… mais vous voulez donc que je mendie ? s'écria Louise épouvantée.

— Voilà. Vous avez compris, dit froidement la Frochard.

Impuissante à contenir plus longtemps le désespoir qui la suffoquait, Louise éclata en sanglots.

— Trop tôt, l'déluge, glapit la Frochard. Faut *économer*ces bonnes larmes-là pour plus tard.

Puis avec un cynisme révoltant :

— Des larmes pareilles, ça vaut de l'or, à la porte des églises ! Faut pas les épuiser d'avance.

Et, comme si l'odieuse créature eut gardé pour la fin le coup le plus cruel, elle approcha sa face enluminée près de l'oreille de l'aveugle et y glissa ces mots :

— Sans compter que les larmes, ça coupe la voix *agréablement*,ça donne un air malheureux qui remue le cœur des imbéciles… Les sous vont pleuvoir que ça sera une bénédiction quand vous chanterez.

Louise eut un soubresaut.

— Moi ?… chanter !… chanter dans… les rues !…

Et l'infortunée s'étant, dans un accès de surexcitation nerveuse, précipitamment levée, comme pour s'enfuir, la mégère la repoussa brutalement sur le grabat, en lui criant dans un effroyable débordement de colère :

— Vous chanterez ! C'est moi qui vous le dis ! Vous chanterez ! mille sacrements du diable ! Plus la chanson vous raclera le gosier, plus ça *émouvera*les bourgeois : une voix bien pleureuse, ça pousse à la charité.

— La charité ! dit Louise. est-ce donc ainsi que vous la compreniez lorsque vous m'offriez, hier, de me tendre une main secourable ?

— Hier, j'avais mon idée, la v'là : je vous aiderai à retrouver vot' sœur, c'est convenu ; mais vot' devoir, c'est de m'aider à gagner votre pain et le nôtre. Demain, nous commencerons nos recherches. Je vous servirai de guide. Et vous mendierez.

— Mendier ! moi, moi !… vous voulez me forcer à demander l'aumône !… Non, non, vous ne m'infligerez pas une pareille infamie, madame ! Je suis à vos genoux, je vous supplie, je vous implore ; dites que vous ne me condamnerez pas à cette honteuse dégradation.

— N'allez-vous pas, à c't'heure, mépriser mon métier ?… On ne me fait plus l'aumône parce que je suis vieille, on vous la fera à vous qui êtes jeune et jolie.

— Jamais !… jamais ! s'écria Louise.

La Frochard eut un ricanement de furie :

— C'est ce que nous verrons, dit-elle…

Et, d'une voix hurlante :

— Je te briserai !… Je te briserai !… Et Jacques te fera voir comment on opère dans notre famille avec les canailles qui veulent nous résister !…

Puis, saisissant Louise par le bras, elle repoussa la malheureuse, qui alla rouler de nouveau sur le grabat.

Alors, ce bourreau, ivre de fureur, cria à sa victime cette dernière menace :

— Tu ne mangeras plus, maintenant, que le pain que tu auras gagné !

Puis elle ferma à double tour la porte du grenier.

Et Louise entendit qu'elle prononçait d'épouvantables jurons en descendant le petit escalier d'un pas que faisaient chanceler la fureur et l'ivresse.

CHAPITRE IV

Or, pendant toute cette soirée, le rémouleur avait stationné dans le voisinage de la rue de Lourcine.

Assis sur les bords de la Bièvre, il se livrait aux plus sombres réflexions.

Puis, le moment venu de réintégrer le taudis, il s'était décidé à se mettre en route ; il avait ouvert la porte sans bruit et s'était glissé en tapinois dans un coin de l'infect rez-de-chaussée. Il avait attendu, afin de n'arriver que lorsqu'il supposait que sa mère serait endormie.

Mais la Frochard était trop surexcitée pour songer à prendre du repos.

Lorsque Pierre eut pénétré dans le taudis, la mégère le reçut avec une fureur concentrée.

Pierre, sans répondre, était allé s'asseoir dans le coin où il remisait sa boutique et s'y était tenu coi.

La Frochard ne s'était arrêtée que lorsque, épuisée, vaincue par la fermentation de l'alcool, elle était allée rouler sur le lit, en proférant les plus

épouvantables menaces à l'adresse de la prisonnière.

Lorsque sa mère eut cédé à l'ivresse qui l'avait abattue, Pierre éprouva un remords cuisant de demeurer ainsi spectateur d'ignominies sans nom. Sa tête se mit à travailler, ressassant les mêmes idées, sans pouvoir arriver à prendre une décision énergique.

À défaut de courage pour la lutte ouverte contre sa coupable mère, à défaut de l'audace qui eût pu lui faire tenir tête à Jacques, le rémouleur songeait à user de ruse pour arriver au but qu'il se proposait.

Aussi, lorsque après une longue hésitation, il se fut arrêté à un projet, éprouva-t-il un peu de soulagement à la bonne pensée qui lui était venue.

Tout à coup, au moment où il s'abandonnait ainsi à un des rares moments de satisfaction qu'il éprouvait, Pierre tressaillit. La Frochard venait de se réveiller en sursaut, et, debout, dans l'attitude d'une furie, l'ignoble créature montrait son poing fermé à son fils.

Puis ses regards, rendus vitreux par l'ivresse, se dirigeaient vers la porte du grenier.

La mendiante s'était éveillée au milieu d'un cauchemar qui lui avait montré son fils cherchant à lui enlever sa victime et Louise venant de lui échapper.

Alors, dans cet état qui tenait à la fois de la colère et de l'hallucination, la misérable avait fait mine de vouloir s'élancer sur le rémouleur. Mais instantanément, comme mue par une idée subite, elle se mit à grimper, en se tenant à la corde, le petit escalier…

Pierre la suivait de l'œil.

Inquiet, il voulut se risquer à empêcher que la mendiante se livrât sur la jeune fille à quelque acte violent…

Et, s'avançant pour retenir la Frochard :

— La mère, fit-il doucement, elle dort, bien sûr… faut la laisser se reposer…

— Se reposer ?… Qué que tu dis là, *feignant* ?J'veux pas qu'elle s'repose, puisqu'elle ne veut plus travailler…

Lançant un revers de bras à Pierre, elle l'écarta. Et, titubant, elle vint se dresser contre la porte du grenier.

En tâtonnant, elle trouva la clé. La porte s'ouvrit.

— Ah ! tu dors, s'écria la Frochard… J'vas te secouer l'édredon pour que t'aies plus chaud, la belle dorlotée !

Et, allant à la petite lucarne que recouvrait une croûte de neige gelée, elle la souleva.

Une bise glacée siffla aussitôt dans le grenier. Dans le taudis, la flamme fumeuse de la chandelle vacilla.

La Frochard eut un ricanement féroce.

Elle avait maintenu, au moyen d'un morceau de bois, la lucarne entrouverte. Et, revenant vers Louise.

— Si t'as trop chaud tout à l'heure, *l'ostinée,*t'appelleras, et alors nous verrons si t'es raisonnable…

Mais, en présence de l'immobilité que conservait ce corps que le vent glacial eût dû faire trembler, la mendiante eut un mouvement de stupeur…

— Est-ce qu'elle serait morte ! fit-elle en s'approchant de la jeune fille.

Elle écouta le bruit faible de la respiration.

— Elle vit !… s'exclama-t-elle…

Alors elle la secoua violemment. Le corps de Louise demeura inerte…

— Faut croire, grommela la mégère, qu'elle est *évanouite.*

Appelant le rémouleur :

— Avance ici, *feignant,*s'écria-t-elle…

Pierre arriva, ému, haletant, la lumière à la main…

Du seuil, il vit le visage pâle et les yeux cerclés de bistre de la jeune fille. Il comprit que la malheureuse avait perdu le sentiment, et son cœur se serra. Et il s'élança pour refermer la lucarne. La Frochard l'arrêta au passage.

— Ousque tu vas ? lui cria-t-elle. J'veux que le zéphir la chatouille, c'tte dormeuse.

— Mais, hasarda Pierre, vous allez la faire mourir de froid.

— C'est-y ton affaire, l'honnête homme ? Je veux qu'elle se réveille, moi ?

Alors, pour éviter que sa mère portât de nouveau ses mains sur la pauvre fille, le rémouleur posa la lumière à terre et, s'agenouillant devant l'aveugle, il essaya, à son tour, de la faire revenir à elle…

La syncope continuait, à la grange rage de la Frochard…

— Attends !… Attends ! s'écria-t-elle, ça n'suffit pas d'lui bassiner les draps, alors j'vas lui trouver qué que chose de plus fort.

Et, s'adressant à Pierre :

— L'avorton ! va m'chercher la bouteille d'eau-de-vie. C'est du vulnéraire, ça va lui ranimer le cœur…

Le pauvre garçon aurait bien voulu refuser d'obéir à cet ordre… Mais la mendiante le saisit par le collet et le poussa sur l'escalier.

Pierre rapporta la bouteille.

La Frochard avait, d'une main, soulevé la tête de l'aveugle et, profitant de ce que la patiente avait les lèvres entrouvertes, elle y plaça le goulot de la bouteille et laissa couler l'alcool dans la bouche de Louise…

Le liquide corrosif ranima violemment la sensibilité. L'aveugle poussa un cri déchirant.

Elle voulut se lever ; mais les mains d'acier de la mendiante la maintinrent couchée sur le grabat.

— Mon Dieu !… mon Dieu !… s'exclama la pauvre Louise, venez à mon secours !…

Et, d'une voix désespérée, elle se mit à crier :

— Henriette ! Viens !… Je ne veux pas mourir ici !

Un ricanement cynique l'interrompit :

— Plus souvent qu'elle va vous entendre, vot' sœur !… Pour cela, faudrait pas faire la *feignante*et pas refuser d'aller…

— Mendier ? fit Louise avec exaltation, jamais !… Non, quoi que vous fassiez, à quelque supplice que vous me condamniez, jamais, madame, vous n'obtiendrez de moi que je m'avilisse à ce point…

— *Avilisse,*qu'est-ce que c'est que ce mot-là ? J'suis donc *avilite*, mi ?…

Elle secouait la pauvre aveugle, tout en continuant de l'invectiver.

Alors l'ignoble femme eut une inspiration féroce…

Comme Louise grelottait, la Frochard dit en la narguant :

— Ah ! vous avez trop chaud, la belle, à ce qu'y paraît ; fallait donc l'dire que vos fourrures vous étouffaient. J'vas vous mettre à vot' aise…

Le rémouleur, arrêté au seuil du galetas, regardait toute cette scène d'un air plein de stupeur.

La Frochard s'était approchée de sa victime et, de ses doigts crochus, elle la déshabillait. Voyant l'attitude du rémouleur, l'odieuse créature lui

cria :

— Qué qu'tu fais, l'avorton !… C'est-y de la décence d'assister au déshabiller d'une jeunesse ?…

Et elle ajouta méchamment :

— C'est pas une raison parce qu'elle ne peut pas te voir que tu la reluques, comme tu fais, des pieds à la tête… Allons, fiche-nous le camp d'ici, bancroche.

Louise avait entendu ; mais ses idées s'égaraient…

Lorsque la Frochard lui eut arraché un à un tous ses vêtements, pour ne lui laisser que sa chemise et un court jupon qui ne lui garantissait que la moitié des jambes, tout son corps, pris d'un insurmontable tremblement, se tordit sous les atteintes violentes du froid.

— Là, vous v'là plus à vot' aise à cett' heure, n'est-ce pas, la belle ? S'il vous prenait fantaisie de vous décider à chanter, faudrait m'en prévenir. En attendant, j'vas dans ma chambre bien chaude… Au revoir, j'attendrai que vous ayez fait de bonnes réflexions…

Et comme, saisie par le froid, elle avait à son tour ressenti un frisson, la mendiante prit la bouteille d'alcool, dont elle porta vivement le goulot à ses lèvres. Puis elle quitta le grenier. Pour la seconde fois, Louise entendit la clef grincer dans la serrure…

Pendant que Louise se recommandait, dans une suprême prière, à la Providence, en bas, la Frochard achevait de vider la bouteille d'alcool, donnant à Pierre le spectacle d'une écœurante ébriété.

Cette fois, le rémouleur souhaitait cette ivresse qui l'avait tant de fois révolté, parce que ce n'était qu'à cette condition d'être absolument abrutie et intoxiquée que la mendiante laisserait, pensait-il, un peu de repos à sa victime.

Il se glissa comme un félin tout le long du mur, et allait s'engager sur l'escalier lorsqu'un ronflement de la Frochard le cloua sur place.

Alors, il s'assit sur la première marche et, la tête appuyée sur les mains, il se lamenta.

Mais ni lui, ni l'infortunée à laquelle il songeait en ce moment ne pouvaient se douter des nouvelles cruautés que la Frochard avait ruminées.

. . . . . .

..

Dès l'aube, la voix de la mendiante s'était fait entendre, comme la veille, avec de violentes intonations. Elle s'élança vers le grenier dans l'intention de réveiller brusquement l'aveugle.

Mais, depuis longtemps, Louise avait cessé de dormir. Pendant toute cette nuit de torture, la fièvre l'avait tenue agitée, grelottante.

La Frochard avait cogné à coups de poing à la porte et elle avait crié :

— Eh bien, mam'zelle la duchesse, maintenant que vous avez passé bien douillettement la nuit, faudrait peut-être déjeuner un brin… Qu'est-ce que votre estomac vous conseille ?… Avez-vous réfléchi qu'il vaut mieux roucouler du matin au soir, plutôt que de rester à jeun ?…

Au son de cette voix exécrée, l'aveugle n'eut pas une hésitation. Sa conscience lui disait qu'il fallait résister encore, résister toujours aux volontés de la mégère… Louise garda le silence. De l'autre côté de la porte, la Frochard ricanait :

— Rien ? Eh ben ! c'est dit. Voilà votre déjeuner réglé, mam'zelle *l'ostinée ;*ça ne sera pas long à digérer.

Puis, après un court moment de silence :

— Je m'en vais, je reviendrai tantôt, ma petite, pour savoir si vous voulez changer le menu de vot' dîner…

Et Louise l'entendit qui s'éloignait, en faisant craquer sous ces pas les vieilles marches de l'escalier.

Un instant après, la Frochard criait au rémouleur :

— En route, l'avorton ! Faudra travailler double, *feignant,*puisque le rossignol ne veut pas débuter.

La porte du taudis s'était refermée.

Tout à coup, au moment où elle allait s'abandonner complètement à son désespoir, Louise entendit un cri qui lui arrivait de la rue.

Pierre s'égosillait à pousser sa phrase habituelle :

— À repasser les couteaux, ciseaux, à repasser !

Et elle se disait :

« Voilà mon unique protecteur qui s'éloigne. »

La première journée de séquestration commençait pour elle.

Tandis que Louise passait ainsi par toutes les phases de la douleur, la mendiante s'était mise en route de fort mauvaise humeur. Elle maudis-

sait l'entêtement de sa victime, prévoyant que la recette serait plus faible qu'elle ne l'avait été la veille.

Arrivée au bout de la rue de Lourcine, elle avait quitté Pierre.

— Tu nous rejoindras ce soir seulement au carrefour du quai Conti, lorsque ta journée sera finie, dit-elle, parce qu'il faudra que tu rendes tes comptes au « chérubin »… Et sans doute, grommelait-elle, qu'y ne sera pas content, lui qui se fiait à cette maudite *ostinée*pour régaler son troupeau de camarades !…

. . . . . .

..

Midi sonnait, lorsque la Frochard, débouchant du Pont-Neuf, vit son « chérubin » planté devant la porte du cabaret où il avait l'habitude de prendre ses repas.

— Eh bien ! la mère, s'informa-t-il, en abordant la mendiante, qu'as-tu fait de ta pensionnaire ?

— Elle boude !…

— En v'là une *feignante.*Tu aurais dû la traîner de force avec toi, la mère !

— Oui-da, mon bien-aimé, pour qu'elle se mette à crier comme une pie borgne… et qu'elle m'attire des désagréments. Moi, vois-tu, j'suis pas pour les moyens de rigueur ! Elle voulait pas sortir, j'l'ai laissée ! Seulement, j'n'lui ai rien donné à s'mettre sous la dent de toute la journée !…

Puis fouillant dans la poche de sa robe effilochée :

— Je l'ai enfermée au grenier… Et v'là la clef !… Nous verrons si son estomac ne parlera pas assez haut pour vaincre son entêtement.

— J'irai, en passant, m'informer de ça, dit Jacques en prenant la clef du grenier.

Sur ce propos, les deux misérables s'étaient séparés. Jacques enfila la rue Dauphine en sifflant un refrain populaire. La Frochard se remit à mendier, suivant chaque passant, en marmottant son boniment, toujours le même.

De son côté, le rémouleur n'avait pas perdu son temps. Il s'était hâté de courir la pratique. Par bonheur, ce matin-là, la besogne avait donné

ferme, et le brave garçon avait, en les encaissant sou par sou, mis de côté quelques pièces d'argent qu'il destinait à l'achat de quelques vivres qu'il se proposait d'apporter à Louise.

Lorsqu'il arriva au taudis, il se sentit profondément ému. Il s'arrêta devant la porte du grenier.

Un bruit de sanglots parvint jusqu'à lui.

— Ne pleurez pas, mam'zelle ! s'écria-t-il, me voilà. J'accours afin d'essayer de vous venir en aide ; s'il m'est impossible de vous rendre la liberté, je veux, du moins, vous épargner le supplice de la faim. J'apporte tout ce qu'il faut pour cela.

— Vous pouvez donc ouvrir la porte de ma prison ?

— Non ; mais, en grimpant sur le toit, j'arriverai à la lucarne du grenier et, par là, je vous ferai passer les provisions que je me suis procurées. Attendez-moi, je cours grimper sur le toit et, dans un instant…

Sa voix s'éteignit tout à coup, glacée par l'épouvante. En tournant sur lui-même, au moment où il se disposait à descendre l'escalier du grenier, Pierre se trouvait en face de son terrible frère.

Celui-ci, les bras croisés, le visage contracté par la colère, laissait comprendre qu'il avait tout entendu.

Sans proférer une parole, il gravit lentement l'escalier et, lorsqu'il fut arrivé à portée du malheureux infirme, il le saisit à bras-le-corps, l'enleva au-dessus de la rampe et le laissa retomber lourdement à terre. Pierre jeta un cri de souffrance et de désespoir.

Un sourd gémissement, parti de l'intérieur du grenier, répondit à ce cri. Louise avait compris qu'un malheur venait de frapper son unique protecteur et que, sans doute, de nouvelles souffrances allaient fondre sur elle.

Jacques Frochard gravit alors les quelques degrés qui le séparaient de la porte. Il l'ouvrit à l'aide de la clef que lui avait remise sa mère et, s'adressant à la malheureuse aveugle :

— Il****faut obéir à ce qu'on exige de vous, lui dit-il.

— Jamais, monsieur. Jamais.

— Eh bien ! nous reviendrons dans deux jours.

— Deux jours ! s'écria Louise avec épouvante.

— Pas avant, et vous nous ferez connaître alors votre réponse *définitive,*ajouta-t-il, s'adressant cette fois à son frère qui gisait meurtri sur le sol.

Quelques instants après, il s'éloigna, forçant Pierre à se relever et à le suivre. Louise entendit que de nouveau la clef grinçait dans la serrure.

L'aveugle écouta encore pendant quelques instants, haletante, succombant à l'angoisse.

— Dans deux jours, répétait-elle, dans deux jours !… Eh bien quand ils reviendront je serai morte.

Ah ! la Frochard s'y connaissait en matière de supplices à infliger pour vaincre la résistance d'une victime. Elle savait que la faim, qui annihile les forces physiques, laisse le patient désarmé contre la colère du bourreau. Mais elle avait, dans son infernal calcul, compté sans l'énergie, sans la force morale d'une enfant.

Elle ne pouvait se douter, cette femme sans entrailles, qu'il existât des âmes créées pour le martyre, qui résistent à toutes les souffrances et s'envolent, radieuses, sans avoir faibli.

Mais le hasard, ou peut-être la Providence qui ne voulait pas que la douce jeune fille se laissât mourir, sembla seconder les projets de l'odieuse furie.

Tout un jour venait de s'écouler pour la pauvre résignée au milieu de tortures sans nom.

La faim déchirait ses entrailles, la soif brûlait sa gorge desséchée et le délire allait envahir son cerveau, lorsque l'ange des désespérés vint frôler de son aile le grabat de cette martyre résignée.

Un calme soudain se fit en elle, ses yeux se fermèrent doucement et l'enfant s'endormit.

Elle se vit parcourant les rues de Paris au bras de la Frochard. L'idée lui était venue, puisqu'on lui ordonnait de chanter, de choisir une chanson bien connue de leur enfance, à elle et à sa sœur. Cette chanson qu'elle avait redite tant de fois en travaillant :

Oh ! ma tendre musette,

Musette mes amours,

Etc., etc.

Chaque jour, dans son rêve, elle parcourait quelque nouveau quartier, répétant toujours sa chanson et criant, après chaque couplet :

« Henriette, m'entends-tu ? C'est moi, Louise, ta sœur ! »

Et voilà qu'un matin une croisée s'ouvrait… un cri répondait à son appel !

« Louise ! ma bien-aimée ! me voilà ! me voilà !… »

Et cette voix, c'était celle d'Henriette.

Alors elle s'arrachait des mains de la mendiante et, le cœur bondissant, les mains tendues vers sa sœur, elle s'écriait à son tour :

— Henriette !… sauve-toi !… Sauve-toi !

Lorsqu'elle se réveilla : « C'est peut-être un avertissement du ciel », pensa-t-elle.

Elle se dit qu'elle n'avait plus le droit de fermer l'oreille aux appels de son corps aux prises avec les spasmes de la faim, car la souffrance se déclarait plus forte que sa résolution. L'espérance lui avait suggéré la pensée de vivre, et la vie, en elle, criait maintenant contre les tortures volontairement acceptées.

Pendant l'heure qui suivit, Louise n'eut pas conscience de ce qui avait pu se passer dans la masure. Elle n'avait pas entendu la Frochard qui lui avait crié :

— Eh ben ! la duchesse, a-t-on suffisamment digéré l'déjeuner, et veut-on souper un brin ?

Elle n'eut pas de conscience de ce que la hideuse créature lui crachait d'horribles imprécations.

Elle ne sut pas que Pierre avait tenté l'impossible en essayant d'attendrir la vieille hyène en fureur, et que, pour toute réponse, le malheureux garçon avait été odieusement menacé de la colère du « chérubin ».

Vaincue par l'épuisement, elle était demeurée anéantie, sur le grabat, dans les ténèbres de la syncope.

Et la nuit avait continué lentement, cruellement, l'œuvre de la journée sur cette nature frêle et délicate.

Et, le jour venu, le martyre continue pour l'infortunée que son bourreau n'a plus interrogée comme la veille, estimant que le désespoir et la souffrance physique n'avaient pas encore suffisamment broyé la victime…

La Frochard était partie, dès l'aube, chassant du taudis le rémouleur pour l'envoyer au travail.

Et Louise attendait, à genoux, écoutant si l'implacable geôlière ne venait pas… Elle était là, vaincue, et n'attendant plus que le retour de l'ennemie acharnée, pour lui crier dans un dernier accès de désespoir :

— Pitié !… Pitié !… Je vous obéirai !… Emmenez-moi.

L'horrible supplice avait ainsi achevé son œuvre sur la volonté de Louise, lorsque la porte du taudis grinça tout à coup sur ses gonds.

CHAPITRE V

C'était la Frochard qui rentrait.

La journée avait été mauvaise.

Elle accablait de menaces le rémouleur, qui, comme d'habitude, l'avait accompagnée au retour. Pierre ne répondant mot, la mégère continuait, sur le ton irrité qu'elle ne quittait plus depuis l'obstination de l'aveugle :

— T'as donc un fameux poil dans la main, l'avorton, qui t'empêche de repasser les couteaux ! Sans compter que tu nous as volé de l'argent, l'honnête homme, pour acheter des douceurs à c'tte princesse qu'est là-haut !…

Pierre eut un tressaillement !

Il voulait éviter que Louise entendit. Et, comme l'énergumène continuait à élever de plus en plus la voix, le pauvre garçon joignit les mains avec un regard suppliant :

— Oh ! pas si haut, la mère !

— Ah ! graine de cafard ! hurla la mendiante, tu voudrais que je cache ma façon de penser ?… Si tu t'es fourré dans ta vilaine tête d'avorton que tu me ferais donner mon pain à cett' *ostinée,*faudra te défaire de c'tte idée-là…

— Mais insista le rémouleur, il y a deux jours qu'elle…

— Et ben quoi ! intervint la veuve du supplicié… demain ça fera trois !… qu'elle cède ou qu'elle crève.

S'élançant alors sur l'escalier, elle arriva, hideuse de colère, les yeux injectés, à la porte du grenier…

Pierre l'avait suivie en tremblant. D'un coup de coude dans l'estomac, la mégère le fit rétrograder.

Le malheureux rémouleur se cramponnait à la rampe pour ne pas culbuter. Il entendit un gémissement qui partait de la soupente.

Mais déjà la Frochard cognait à grands coups de poings contre la porte en criant :

— Est-ce qu'on dort, la duchesse ? Si la digestion vous fatigue, faudra le dire… A-t-on réfléchi, *l'obstinée ?*et c'est-y pour aujourd'hui ou pour demain ?

Pierre attendait avec anxiété la réponse.

Soudain, la voix de Louise se fit entendre.

— Pitié !… pitié !… murmurait-elle.

Un cri sauvage s'échappa de la gorge de la Frochard, cri de triomphe, et qui alla glacer d'effroi l'infortunée qui, affaissée sur les genoux et les mains tendues, suppliantes, répétait :

— Pitié !… Pitié, madame !

Pierre était revenu à côté de sa mère.

— Mais ouvrez donc, ma mère, lui dit-il, puisque…

Il n'avait pas osé achever sa pensée… La Frochard l'enveloppait d'un regard haineux.

— J'ouvrirai quand ça m'dira, l'avorton ! fit-elle sèchement…

Et, répondant à l'exclamation de Louise :

— Si c'est de la pitié contre rien du tout que vous réclamez, la petite, nous n'tenons pas c'tte marchandise-là dans la famille des Frochard…

— Je meurs !… je meurs !… sanglotait la patiente… je suis prête à accomplir le sacrifice… Mon Dieu !… soutenez-moi dans cette cruelle

épreuve…

— Ça, c'est pas mon affaire de vous soutenir, glapit la mendiante. Alors, vous acceptez ?

— Je vous obéirai !… dit Louise.

— Pour obéir comme je l'entends, reprit la Frochard en élevant la voix au diapason de la menace, faudra que vous vous décidiez à tendre la main sans barguigner ! Faudra prendre l'air souffrant, malheureux, et pleurer !… pleurer ferme… Alors, c'est bien convenu, nous allons mendier ensemble.

Louise exhala un gémissement. Et, d'une voix éteinte :

— Je… vous obéirai, balbutia-t-elle.

La Frochard ouvrit la porte. Elle saisit le bras de l'aveugle, et, entraînant Louise par le petit escalier, elle l'amena au rez-de-chaussée.

Elle la fit asseoir sur un escabeau.

Louise, accablée, demeurait silencieuse.

Pierre ne se contint plus :

— Mère, dit-il en montrant la patiente, regardez-la donc… elle souffre !… elle a faim !… et puisque… elle consent à tout… même à…

Et le brave rémouleur formulait sa pensée par le geste d'une personne qui tend la main.

La Frochard eut un regard louche. Cette odieuse créature se prenait à avoir des soupçons…

— Oui elle consent, dit-elle, mais si elle allait me jouer un tour. Si, une fois sortie avec moi, elle allait nous échapper…

— Puisqu'elle est aveugle, répondit Pierre.

— C'est-y une raison pour qu'elle s'mette pas à piailler tout le long des rues, afin d'nous faire remarquer par les agents de la prévôté ?…

Ce bout de dialogue s'était échangé entre le fils et la mère, dans un coin du taudis et à voix basse, afin que l'aveugle n'en pût rien entendre.

— C'est bien arrêté, dit la Frochard, je veux des garanties… Je n'entends pas donner la pâtée à une piailleuse qui s'en irait raconter son histoire en public.

La Frochard avait élevé le ton, et cette dernière phrase attira l'attention de l'aveugle. Elle comprenait qu'il s'agissait pour elle de dissiper les soupçons de la mendiante.

Malgré la répugnance qu'elle éprouvait à l'idée qu'il lui faudrait accepter le bras de l'ignoble créature, Louise eut le courage de dire à son bourreau d'une voix suppliante :

— Ne doutez pas de moi, madame !… Je n'ai jamais menti ! et je vous le répète, j'ai promis… de vous obéir… je tiendrai ma promesse…

— Une promesse ?… Ce n'est pas assez.

L'aveugle eut un mouvement d'étonnement et d'effroi.

Ce que voulait maintenant la Frochard était aussi étrange qu'inattendu. La veuve du supplicié qui avait, devant l'échafaud où râlait son mari, vomi d'ignobles imprécations contre les hommes et contre Dieu, voulait que Louise, cet ange d'innocence et de vertu, s'agenouillât devant elle, l'immonde, et prît à témoin de sa sincérité ce Dieu auquel elle ne croyait pas !…

Alors cette femme qui ne croyait à rien, ni à Dieu ni au diable, crut à ce serment de l'aveugle.

— À présent, dit-elle en regardant le rémouleur, on peut se risquer à lui donner à dîner… Une tranche de lard et un morceau de pain bis, ça fera l'affaire.

Sans attendre qu'on lui en eût accordé la permission, Pierre avait ouvert les deux battants du buffet et prenait dans le vieux meuble une assiette et un gobelet…

Mais, avec une intonation de désappointement :

— Il n'y a plus rien, la mère ! dit-il.

— Pour lors, faudra donc dépenser de l'argent !… Ah ! qué misère !…

Et, regardant Louise :

— Heureusement que tu m'rapporteras ça au centuple, ma p'tite, et dès demain, se dit-elle.

Au moment d'envoyer le rémouleur se procurer quelques aliments la Frochard se ravisa.

— J'y vas moi-même ! fit-elle.

Et, glissant, comme chaque soir, sa bouteille à eau-de-vie sous son tablier en loques, elle sortit, en prenant la précaution de fermer à double tour la porte de la rue.

CHAPITRE VI

Souise avait entendu la mendiante s'éloigner.

Elle exhala un soupir de soulagement.

Puis, tournant la tête du côté où, instinctivement, elle avait deviné que se trouvait le rémouleur :

— Monsieur Pierre, prononça-t-elle faiblement, puisque nous sommes seuls, pourquoi ne me parlez-vous pas ? Est-ce que vous ne voulez plus me protéger ?

Pierre s'était rapproché de l'aveugle. Il avait peine à contenir son émotion, son cœur se dilatait… Il n'était pas confondu dans le mépris qu'inspiraient sa mère et son frère !…

De sa voix qui tremblait un peu, il dit :

— Vous souffrez, mademoiselle, il ne faut pas continuer de parler avant… d'avoir pris quelque chose…

Puis, n'y tenant plus :

— Voyons, mam'zelle, avec la faiblesse d'estomac que vous avez, ça

serait pas prudent de manger… n'importe quoi que la mère va rapporter… J'ai songé à cela et…

La main plongée dans la poche intérieure de sa veste, il tenait un objet qu'il n'osait présenter à Louise…

— Tenez, mam'zelle, fit-il timidement. Prenez et buvez : c'est du lait. Buvez vite… avant qu'on ne revienne !…

Le pauvre rémouleur approcha le flacon, Louise le prit. Et son visage, tourné vers le brave garçon, exprimait une reconnaissance qu'aucune parole n'aurait pu rendre.

— Vous avez bien fait, mam'zelle, dit Pierre, de consentir à… ce qu'on exigeait de vous.

— Mendier ? s'exclama Louise, dont le visage pâlit subitement. Oui ! j'ai consenti ! Je mendierai… Mais ce n'est pas la souffrance qui m'a vaincue. J'ai accepté ce honteux compromis parce que le ciel a fait luire dans mon esprit un rayon d'espérance. Je me suis dit que, parcourant la ville en redisant une chanson que ma sœur m'a entendue répéter cent fois, elle la reconnaîtrait peut-être, en même temps qu'elle reconnaîtrait aussi ma voix. Et voilà pourquoi, monsieur Pierre, j'irai partout où l'on voudra me conduire.

Le rémouleur était remué jusqu'aux entrailles. Et pour donner à la malheureuse un espoir qu'il ne partageait pas lui-même :

— Ayez courage, dit-il, vous r'trouverez votre sœur.. Nous la r'trouverons, mam'zelle.

La Frochard ouvrait, en ce moment, la porte de la masure.

— V'là le souper, cria-t-elle.

Et, s'adressant à son fils :

— Qué que t'as donc fait, l'avorton ? dit-elle d'un air goguenard. Comment, paresseux, t'as pas encore mis la nappe et placé la vaisselle avec nos argenteries sur la table ? Et, toi la duchesse, vous n'êtes donc plus pressée de vous mettre quelque chose sous la dent ?

— Je n'ai plus faim ! murmura l'aveugle dans un soupir.

— Plus faim ?

En s'exclamant ainsi, la Frochard roulait des yeux furibonds, et ses regards irrités se portaient sur le rémouleur, comme si elle l'eût soupçonné d'avoir donné à l'aveugle de la nourriture en cachette.

La féroce créature avait saisi le bras de Louise et entraînait celle-ci vers la table où Pierre venait de placer une tranche de lard, du pain bis et du vin.

— J'aime pas les économies, s'écria-t-elle, quand il s'agit de donner des jambes à celle qui en aura besoin demain…

Elle avait cassé un morceau de pain qu'elle plaça brutalement dans la main de l'aveugle en glapissant :

— C'est-y qu'on voudrait avoir encore de la *feignantise ?* N'en faut pas !… Car en ce cas…

Elle n'acheva pas.

Louise, faisant un effort pour surmonter sa répugnance, avait porté le morceau de pain à sa bouche.

La pauvre enfant avait peine à faire passer cette bouchée trempée de larmes et qui ne pouvait descendre au milieu des sanglots.

— Bon ! s'écria la Frochard, v'là un déluge qui se prépare… Eh bien ! si tu bois tes larmes, la p'tite, ajouta-t-elle en riant, ça sera autant de bon vin que t'emmagasineras de moins ! Pour moi, y m'faut autre chose…

Elle avait empoigné par le goulot la bouteille d'eau-de-vie et empli d'alcool les deux tiers de son gobelet.

Enfin, le lugubre repas s'acheva.

Ayant « laissé glisser » la dernière gorgée, la Frochard commanda :

— Allons, la duchesse, faudra regagner, là-haut, vos appartements.

Puis se levant :

— En route pour le boudoir !

Pierre aussi s'était levé.

Accoudé à la rampe d'escalier, il suivit d'un œil triste Louise, sa pauvre aveugle, que la Frochard conduisait dans le grenier. Et, tandis que l'infortunée allait attendre avec impatience le lendemain, ce lendemain qui lui rendrait peut-être son Henriette bien-aimée, le pauvre rémouleur murmurait, à part lui :

— Hélas !… pauvre fille, demain viendra trop tôt pour vous !

Troisième partie

CHAPITRE I

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis que M. de Linières avait été nommé lieutenant général de la police, et les choses ne marchaient pas beaucoup mieux qu'autrefois dans Paris. L'affaire du pavillon du Bel-Air et le dénouement tragique qu'elle avait eu avaient fait grand bruit.

La cour s'en était émue pendant quelques jours.

Puis on s'était occupé d'autre chose. Le beau monde n'avait pas le temps d'accorder de trop longs regrets au petit marquis de Presles.

Chez M. de Linières, les préoccupations du fonctionnaire cédaient souvent le pas aux tourments qui agitaient le cœur du mari. Seize ans d'une existence conjugale absolument correcte, de part et d'autre, n'avaient pu éteindre le doute qui, chaque jour, avait plus profondément pénétré dans l'esprit du comte sur le véritable motif de la grande tristesse que Mme de Linières cherchait en vain à dissimuler.

Et ce doute s'aggravait de la tendresse de plus en plus profonde que

la comtesse inspirait à son mari.

Et si nous retrouvons le lieutenant de police assis à sa table de travail, le front appuyé dans ses mains, comme un homme dont l'esprit s'abîme dans une profonde méditation, c'est que le comte avait eu la preuve que Mme de Linières avait passé la nuit à pleurer et à prier. Tout à coup, un pli annoté attira son attention.

Affaire du pavillon du Bel-Air.

— Ah ! ce rapport ! murmura-t-il avec un froncement de sourcils qui témoignait d'une vive préoccupation.

Et, ouvrant le pli, il y jeta les yeux. Puis il laissa tomber le papier sur la table, avec un geste de mécontentement et agita violemment la sonnette.

Un huissier parut.

— Les employés sont-ils arrivés ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ils attendent les ordres de monseigneur.

— Qu'ils entrent.

L'huissier ouvrit la porte et s'effaça.

— Messieurs, commença le lieutenant de police, je vous ai fait venir de meilleure heure que d'habitude. Il en sera ainsi chaque matin, jusqu'à ce que j'aie liquidé toutes les affaires que m'a léguées mon prédécesseur.

— Nous sommes aux ordres de monseigneur, répondit un petit homme à la figure de fouine.

— Je vous fournirai l'occasion de me le prouver, monsieur Marest, dit le comte en prenant une liasse de papiers.

Puis, en se levant :

— J'ai signé les ordonnances les plus urgentes, les voici. Je ne saurais trop vous recommander de surveiller activement les tripots, les cabarets, tous les bouges. Donnez impitoyablement la chasse aux mendiants, traquez les voleurs. Il faut mettre un terme aux attaques nocturnes… à ces enlèvements criminels qui portent la honte et le désespoir dans les familles… Vous m'avez remis, à ce sujet, un rapport sur lequel j'ai des explications à vous demander… C'est une affaire fort grave ; restez ! Quant à vous, messieurs, ajouta le lieutenant de police, vous pouvez vous retirer.

Une fois seul en face du petit homme aux yeux pétillants, M. de Linières prit un air sévère :

— Comment peut-il se faire, monsieur Marest, dit-il, qu'une jeune fille soit enlevée, en plein Paris, à huit heures du soir, sans que personne s'y oppose ?

— Il y a des coquins si habiles, monseigneur !

— Alors nos agents ne le sont guère ! s'écria le comte en fronçant les sourcils.

— Je ferai observer à monseigneur que ce sont les agents de M. le lieutenant général de police qui ont découvert les complices de ce rapt.

— Et, depuis trois mois que ce rapt a eu lieu, les coupables n'ont pas été poursuivis ? Pourquoi ?

Marest jugea à propos de prendre une attitude des plus humbles :

— Monseigneur, cela tient à certaines circonstances.

— À quelles circonstances faites-vous allusion, monsieur Marest ?… Parlez, je le veux.

Et, sans attendre la réponse qu'il ne devinait que trop :

— Le pavillon du Bel-Air était la propriété du marquis de Presles. Je sais que ce gentilhomme s'est fait donner un coup d'épée en disputant une fille perdue à…

— Oui, monseigneur, à…

— C'est bien, interrompit le comte de Linières… Ce que je veux savoir, c'est ce qu'est devenue cette jeune fille… après le duel ? Le savez-vous seulement ?

— Oui, monseigneur !

M. de Linières se maîtrisa pour ne pas sursauter.

Marest l'observait du coin de l'œil. Et, à part soi, le rusé gaillard se disait :

« Nous y voici, mon bonhomme, il va falloir se décider à en entendre de dures à présent. »

De la main, M. de Linières lui fit signe d'approcher.

— Parlez, dit-il, mais parlez donc…

L'employé s'inclinant :

— La jeune fille a été emmenée… par l'adversaire du marquis de Presles…

— Par mon…

Il n'acheva pas.

Ce fut Marest qui continua imperturbablement :

— Par le neveu de monseigneur !

Le lieutenant de police s'était levé et marchait à grands pas. Le petit homme cligna de l'œil, ébaucha un sourire niais, simulant un certain embarras et dit en hésitant avant chaque mot :

— Monseigneur ne… veut pas, sans doute, que cette affaire soit, comme les autres, consignée…

Le comte se radoucit aussitôt.

— Elles existent donc réellement ces archives ? interrogea-t-il.

— Au grand complet, monseigneur, et tenues dans un ordre parfait… Il n'y a pas une famille de France qui n'ait dans ces archives toute son histoire…

M. de Linières fit un geste d'impatience :

— C'est bien ! dit-il, et, puisque la maison de Linières a, comme toutes les autres, son dossier, je veux que vous y inscriviez tout ce qui la concerne. Je l'ordonne !…

— Quoi ? balbutia Marest, monseigneur exige ?…

— J'ai promis au roi de réprimer sévèrement, monsieur, et le magistrat, sévère pour tous, doit être implacable envers les siens. Allez, monsieur, allez !

Marest ne s'était pas attendu à cette conclusion qu'il trouvait stupéfiante. S'inclinant, sans affectation, cette fois :

— J'obéirai, monseigneur ! dit-il humblement.

CHAPITRE II

Se singulier domestique que nous avons présenté à nos lecteurs sous le nom de Picard avait pris, en venant chez le comte de Linières, une résolution inébranlable.

Cet original s'était décidé à quitter le service du chevalier de Vaudrey, d'un maître qui, selon lui, rompait d'une façon véritablement par trop scandaleuse avec les grandes traditions. Il mettait son point d'honneur à servir un écervelé, un duelliste, un garnement piétinant sans scrupule sur les cœurs trop confiants, en ayant soin de mettre le sien à l'abri des amours honnêtes.

Et l'attitude plus qu'incorrecte (toujours d'après lui) du neveu de M. de Linières ne pouvait plus lui convenir.

C'est donc pour faire part au comte de Linières de sa résolution de ne plus rester au service du chevalier que ce digne Picard s'était rendu chez le lieutenant de police.

En l'apercevant par l'entrebâillement de la porte, M. de Linières eut

un geste de satisfaction.

— Ah ! c'est toi, Picard, dit-il ; tu viens à propos. J'ai à te parler de ton maître.

Ces mots firent dresser l'oreille à Picard.

— Mon maître ! Il se conduit bien, monsieur Roger !…

Se trompant sur le sens que M. de Linières avait voulu donner à sa phrase, Picard surenchérit.

— Il se conduit d'une façon scandaleuse, Monseigneur.

Ce fut le tour du lieutenant de police de se faire illusion sur la pensée réelle de son interlocuteur.

— Oui, scandaleuse ! reprit-il.

Le domestique, enchanté qu'on vint ainsi au-devant de la déclaration qu'il avait à faire, continua :

— Et, comme c'est monseigneur qui m'a placé près de son neveu… Je viens demander à Monseigneur la permission de… quitter le service de M. le chevalier.

— Quoi, tu veux ?…

— Oui, monseigneur. M. le chevalier a des principes que je ne puis accepter…

— C'est bien, Picard ; je te reprends à mon service.

— Au service de monsieur le comte ! s'exclama le valet tout joyeux… Ah ! je respire !… Ah ! je renais !… Je rentre enfin dans ma dignité !

M. de Linières ne put s'empêcher de sourire à cette exubérante manifestation.

— Seulement, fit-il en redevenant grave, je ne te délivre pas tout de suite…

— Ah !

— Non… Je désire avoir auprès du chevalier… pendant quelque temps encore, une personne de confiance qui le surveille, qui me rende compte de ses démarches… Et c'est par toi, mon fidèle Picard, que je veux découvrir… le reste !

— Le reste !… monseigneur pense donc ?

— Ah ! mon pauvre Picard, tu ignores les choses les plus graves. Ce n'était pas assez des nuits passées au jeu, des petits soupers… de ces orgies qui te révoltaient…

— Qui me… moi ? fit-il… permettez, monseigneur…

— Apprends qu'à la suite d'un duel…

Picard faillit tomber à la renverse.

— Un duel ?… Il a eu un duel ?…

— Oui, un duel, pour je ne sais quelle femme…

— Pour une femme ! s'exclama Picard en éclatant de joie… Il s'est battu pour une… Ah ! le gaillard !

— Il s'est battu avec M. de Presles, qu'il a tué…

Picard n'avait pas entendu sans doute le dernier mot, car il se mit à battre des mains, en criant :

— Bravo !… Bravo !… bravo !…

Le comte interrompit cette surprenante satisfaction.

— Et ce n'est pas tout ! reprit-il.

— Ah ! bah ! fit le domestique.

— Cette femme qu'il enlevait, l'épée à la main, au marquis de Presles, il en a fait… sa maîtresse !

— Sa maîtresse !…

Puis, s'oubliant :

— Nous avons une…

Il s'arrêta à temps ; M. de Linières le regardait avec une expression de surprise.

— Il a une maîtresse ! reprit-il… Ah ! mais, voyons donc. Un duel, une maîtresse, une petite maison sans doute. Et moi qui voulais le quitter !

Le comte comprit probablement que, furieux de ce qu'il venait d'apprendre, Picard se refusait, maintenant, à rester au service d'un maître qui compromettait de la sorte le nom de ses aïeux. Il appuya familièrement la main sur l'épaule du vieux serviteur :

— Non… non, pas encore… insinua-t-il, j'ai besoin, comme je te l'ai dit, que tu restes auprès de lui.

— Et j'y resterai, ventre-saint-gris, répondit vivement le valet, qui ne pouvait plus contenir sa gaieté, et j'y resterai, corne de veau !…

Persuadé qu'il venait de remporter une victoire difficile sur les intentions du domestique, M. de Linières se montra rassuré au point d'ajouter en souriant :

— Tu sauras où il cache… sa maîtresse, mon bon Picard !… Je m'en rapporte à toi de ce soin.

— Nous le saurons, monseigneur, s'écria-t-il, nous le saurons. Il****me semble que je la vois d'ici… jeune et belle… l'air insolent… j'aime assez cela, moi !

Au moment où maître Picard se livrait à des démonstrations qui pouvaient bien, en se prolongeant, donner à réfléchir à M. de Linières, la porte ouvrant sur le couloir s'était entrebâillée sans bruit.

— La comtesse ! dit le lieutenant de police en passant près du domestique, pour aller au-devant de sa femme. Va et n'oublie pas mes recommandations.

— Je suis aux ordres de monsieur le comte, répondit Picard en s'inclinant très bas.

Puis, après avoir également salué la comtesse, il se disposait à sortir, lorsque Mme de Linières ébaucha un geste pour le retenir. Mais le comte lui prit aussitôt la main, qu'il porta à ses lèvres. Et, imperceptiblement, il fit signe au domestique de se retirer.

Mme de Linières vit-elle le mouvement de son mari ? Toujours est-il qu'elle se laissa conduire à un fauteuil, où elle prit place, tandis que le comte demeurait, un peu embarrassé, devant elle. Après une seconde d'hésitation, M. de Linières commença :

— Je suis heureux que vous m'ayez fait le plaisir, dit-il, de venir ici me surprendre. J'allais précisément me présenter chez vous, comtesse. Je désirais avoir avec vous une conversation concernant…

— Roger ? interrompit avec un soupir Mme de Linières.

— Oui, comtesse ; je voulais vous demander de le préparer avec moi à cette union que le roi…

— Veut lui imposer ! murmura tristement la comtesse.

— Lui imposer… dites-vous ?… un mariage superbe !…

— Vous savez bien que Roger a éloigné de plus en plus ses visites…

— Aussi lui ai-je écrit…

— Il va venir ici ! s'exclama la comtesse dont les joues, naguère encore si pâles, s'animèrent légèrement.

— Oui, comtesse, vous allez bientôt recevoir votre neveu…

Il n'eut pas le temps d'achever la phrase. Un domestique avait ouvert la porte et annonçait :

— Monsieur le chevalier !

La comtesse adressa un regard chargé de tendres reproches au nouveau venu. Roger s'avança pour poser ses lèvres sur la main de la comtesse. Puis, s'inclinant vers M. de Linières, il sembla attendre que celui-ci lui adressât le premier la parole.

Le comte, au surplus, manifesta sa satisfaction :

— Je suis enchanté de vous voir, chevalier, dit-il.

— Je me suis empressé, mon oncle, de vous obéir, au reçu de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser…

— Nous avons, reprit le lieutenant de police, la comtesse et moi, une importante communication à vous faire.

— Je ne pouvais alors arriver plus à propos, fit-il avec un léger effort dans la voix.

— Mon cher Roger, je suis allé hier à Versailles présenter à Sa Majesté l'expression de notre dévouement… à tous deux. Le roi a daigné me parler de vous.

— De moi ? demanda vivement le chevalier.

— Il vous porte… malgré tout… le plus grand intérêt.

— J'en suis reconnaissant à…

— C'est confondu que vous devriez dire, chevalier. Sa majesté veut vous nommer à un poste important et vous marier.

— Me marier !

Mme de Linières s'était levée et, passant son bras sous celui du chevalier :

— Je conçois, mon ami, dit-elle, que cette nouvelle vous surprenne, qu'elle vous effraie même un peu ! Car trop souvent, hélas ! le cœur n'est pas consulté dans ces sortes d'unions. Mais, le vôtre, Dieu merci, n'aura pas à se faire violence… Jeunesse, beauté, fortune, rien ne manque à la femme que le roi vous a choisie.

M. de Linières remercia la comtesse par un sourire. Puis, à son tour, s'adressant à Roger :

— Et, pour vous en donner la preuve, je n'ai plus qu'à vous nommer Mlle de…

— Ne prononcez pas ce nom, mon oncle, dit le chevalier avec vivacité… je désire ne pas le connaître.

— Pourquoi vous tairais-je ce nom ?… C'est celui d'une personne…

— Qui me ferait, je n'en doute pas, beaucoup d'honneur en m'accordant sa main, déclara Roger. Aussi n'est-ce pas cette personne, c'est le mariage que je refuse.

— Vous refusez ! fit M. de Linières dont les lèvres pâlirent.

— Absolument, monsieur le comte !

— Avant de vous prononcer avec cette énergie, riposta-t-il, croyez-moi, chevalier, réfléchissez… Ce mariage est un honneur que Sa Majesté veut bien vous faire, ainsi qu'à nous, et quand le roi a parlé…

Le chevalier de Vaudrey se redressa :

— J'irai, répondit-il avec fermeté, j'irai remercier Sa Majesté de ses bontés… j'irai mettre à son service ma personne, mon dévouement et ma vie ; mais, je vous le répète, monsieur le comte, je veux rester libre…

M. de Linières ne se contint plus. Les yeux pleins de flamme, il se croisa les bras en s'écriant :

— Libre !… libre de mener une vie de désordre… qu'il ne vous sera pas toujours possible de tenir secrète.

— Il n'y a rien dans ma vie que je veuille cacher.

— En êtes-vous bien sûr, chevalier ?

Le chevalier bondit sous le coup qui le cinglait.

— Monsieur ! s'écria-t-il en faisant un pas vers M. de Linières.

Mais la comtesse s'était levée avec précipitation.

— Roger ! dit-elle, en se plaçant résolument devant son neveu, vers lequel se tendait sa main tremblante.

Puis, se tournant vers M. de Linières :

— Monsieur le comte… je vous en conjure…

M. de Linières eut compassion de la souffrance qu'il lisait sur les traits de celle chez qui il suivait, depuis si longtemps, la marche d'une maladie mystérieuse.

— Soit ! fit-il, nous reprendrons plus tard cet entretien…

Puis, regardant Roger moins sévèrement cette fois :

— Je ne veux pas encore désespérer de votre raison, chevalier, de votre obéissance. Mais, continua-t-il avec hauteur, rappelez-vous que je suis

le chef de la famille, que son honneur est sous ma garde, et que je ne souffrirai pas qu'on lui porte atteinte ! Je vous laisse avec votre tante ; peut-être ses conseils auront-ils sur votre obstination plus de poids que les miens.

Et, pour affirmer la confiance qu'il emportait d'une solution satisfaisante :

— À bientôt ! dit-il, chevalier, à bientôt !

CHAPITRE III

A PEINE LA porte s'était-elle refermée sur le lieutenant de police que Mme de Linières saisissait vivement les mains de son neveu. Et d'une voix maternelle, émue et caressante à la fois, elle interrogea sans hésitation :

— Roger, quelle est la femme que tu aimes ?

Elle avait lu, dans les yeux du jeune chevalier, ce que celui-ci cachait au plus profond de son cœur.

Pour elle, qui se mourait de souvenirs ineffaçables, Roger avait au front l'auréole des martyrs du cœur.

Et, avec un tendre empressement, elle lui dit :

— Quel obstacle te sépare d'elle et t'a empêché de demander sa main, avant que le roi n'ait eu la pensée de te marier ? S'il ne s'agissait que de fortune, murmura-t-elle… j'ai la mienne, je l'aurais donnée.

— Oh ! quel cœur est comparable au vôtre ! s'exclama-t-il dans un élan d'indicible tendresse. Oui, j'aime une jeune fille, la plus charmante, la plus

pure, la plus honnête… Je l'aime et… jamais je n'ai osé le lui dire !

— A-t-elle un nom, une famille ? demanda-t-elle.

— Elle est née dans le peuple, répondit le chevalier sans hésitation. Elle est orpheline et vit de son travail.

La comtesse eut un soubresaut.

— Et c'est d'elle que tu veux faire ta femme ?

— Oh ! ne la jugez pas sans la connaître ! dit-il.

Il s'enhardit à prononcer ces mots d'un ton ému :

— Si vous consentiez à la voir… je suis certain que vous me diriez alors…

— Je te dirais, interrompit la comtesse avec véhémence, qu'un pareil amour ne peut être, pour elle et pour toi, qu'une source de chagrins et de larmes, et qu'il faut y renoncer. Je te dirais : Roger, tu dois obéissance au roi et à ta famille.

— Vous me diriez cela !… s'exclama Roger. Vous ?… vous qui avez tant souffert ?… Vous, la victime de cette obéissance dont vous me faites un devoir ?…

La comtesse de Linières jeta un cri. Et, debout, les yeux effarés, le sein haletant, elle s'écria :

— Qui te l'a dit ?…

— Il n'y avait qu'une âme au monde qui fût assez tendre, assez noble, pour apprécier et soutenir la vôtre… l'âme de votre sœur bien-aimée…

— Ta mère ! fit Mme de Linières dans un sanglot.

— Au moment de se séparer de nous pour toujours, ma bien-aimée mère exigea de moi le serment de me dévouer à vous tout entier, de vous protéger si le malheur venait à s'appesantir sur vous… Je l'ai juré !

La comtesse avait ouvert les bras, et, attirant Roger sur son cœur, elle prit la tête du jeune homme et la couvrit de baisers mêlés de larmes.

Et, tout bas, elle murmura à l'oreille de Roger :

— Et elle t'a tout confié : mes souffrances et mon désespoir. Tu disais vrai tout à l'heure, Roger ; c'est le devoir, c'est l'obéissance qui m'ont brisée… Ce que ta mère t'a peut-être caché dans ses confidences, je vais te le dire, moi. Écoute ! Dans l'entraînement de l'amour et de la jeunesse, j'avais commis une faute. Celui que j'aimais était mort loin de moi !… Et il fallait que mon enfant disparût, l'honneur de la famille l'exigeait !… Car

ma main avait été promise au comte de Linières ! Il fallait tromper un honnête homme, c'est-à-dire condamner ma vie à un éternel remords, ou sacrifier la vie de ma fille… Et j'ai courbé la tête sous l'inflexible volonté de mon père !… J'espérais que le Ciel aurait pitié de la pauvre petite créature que j'ai à peine embrassée en lui disant adieu ! Marion ayant glissé dans son berceau le peu d'or que je possédais et quelques lignes adressées à ceux qui prendraient soin d'elle, je me disais : « Peut-être la reverrai-je un jour ! » Hélas ! les années se sont écoulées… et toutes mes prières ont été vaines… toutes mes recherches ont été inutiles !…

Le chevalier avait écouté silencieusement.

— Oh ! oui !… dit-il avec amertume, ils ont été bien cruels envers vous !

— Si cruels, s'exclama la comtesse, que je me demande parfois si je n'aurais pas mieux fait de leur crier : « Eh bien ! tuez-la !… » Je ne me serais pas demandé pendant seize ans : « Que fait-elle ?… Au fond de quel abîme ce criminel abandon l'aura-t-il plongée ?… » Et ce supplice, non moins horrible, de penser qu'elle m'accuse de sa misère, de sa honte peut-être, et qu'elle s'écrie dans son désespoir : « Soyez maudite, mère sans entrailles ! »

Vaincue par la violence de son émotion, la comtesse alla s'affaisser sur un fauteuil… Le visage appuyé sur les deux mains, elle pleura longtemps !…

Le chevalier éprouvait maintenant comme un remords d'avoir évoqué ses souffrances qu'il pouvait croire sinon apaisées, du moins supportées avec résignation.

Après quelques instants, il vint s'agenouiller devant cette mère éplorée. Et il lui dit :

— Eh bien ! vous qui avez tant souffert, vous qui avez tant pleuré, me diriez-vous encore d'obéir ?…

— Non !… non !… s'écria-t-elle.

À ce moment, la porte s'ouvrit et le lieutenant de police apparaissait dans l'entrebâillement.

En toute autre circonstance, la comtesse n'eût pas manqué d'éprouver l'impression pénible que provoquait chez elle l'arrivée, à l'improviste, du comte de Linières. Mais, cette fois, en voyant entrer son mari, elle marcha résolument au-devant de lui. Et, montrant le chevalier de Vaudrey,

demeuré à l'écart et le front incliné, elle s'écria d'une voix saccadée et fiévreuse :

— Il faut avoir pitié de lui, monsieur le comte, ne l'enchaînez pas malgré la révolte de son cœur !… Ne les imitez pas !… ces pères dont l'inflexible orgueil condamne leurs enfants au mensonge ou au désespoir !…

En même temps que M. de Linières demeurait frappé de stupéfaction par ce langage véhément auquel ne l'avait pas habitué la comtesse, Roger s'était vivement approché de sa tante et lui avait dit à voix basse :

— Prenez garde !

Ces mots rappelèrent Mme de Linières au sentiment de prudence. Le comte s'avança vers elle.

— De quel orgueil, de quel mensonge, de quel désespoir parlez-vous donc ? dit-il.

— Moi… je disais…

Le comte, témoin de ce trouble, fronçait les sourcils.

Le chevalier de Vaudrey n'avait plus, pour porter secours à sa tante, que la ressource de tenter une diversion. Ce fut donc lui qui répondit au comte exaspéré :

— Madame la comtesse vous répétait, monsieur, tout ce qu'elle vient d'entendre de ma bouche… Elle vous disait la révolte de mon âme contre le mariage qu'on veut m'obliger à contracter.

M. de Linières ne sourcilla pas à cette déclaration.

— C'est bien là, madame, ce que signifiaient vos paroles ?

Mme de Linières fit un effort pour répondre :

— Oui, mais je suis si émue… si troublée… vous le voyez, monsieur, je me soutiens à peine.

— En effet, dit le comte. Chevalier, conduisez madame la comtesse jusqu'à son appartement.

Lorsque Roger eut offert sa main à sa tante, M. de Linières ajouta :

— Vous reviendrez ensuite, Roger… j'ai besoin de vous parler.

CHAPITRE IV

A FORCE DE volonté, la comtesse avait pu se contenir, tant qu'elle s'était trouvée sous le regard de M. de Linières. Mais, une fois hors de sa présence, elle se sentit défaillir de nouveau.

— Hélas ! dit la pauvre femme, je ne croyais pas qu'on pût souffrir autant sans mourir.

— Chère tante ! fit le jeune homme en la soutenant, il faut avoir du courage, il faut vivre pour cette enfant que vous pleurez, que vous n'avez pas le droit de faire orpheline. Chère tante bien-aimée, ajouta-t-il l'air suppliant et la voix tremblante, il y a, non loin de cette demeure, une jeune fille qui souffre et qui pleure, comme vous souffrez et pleurez vous-même, une jeune fille qui a mis sa vertu sous la sauvegarde de mon bonheur, de mon amour… Ne consentez-vous pas à la voir !…

Diane de Linières ne répondit pas. Mais, attirant à elle son neveu, elle approcha ses lèvres du front de Roger. Puis, après quelques secondes de cette effusion :

— Je la verrai, dit la comtesse. Va, maintenant, M. de Linières doit attendre.

. . . . . .

..

Le lieutenant de police avait suivi des yeux la comtesse et son neveu lorsqu'ils se retiraient.

En vain, M. de Linières avait-il mis, pendant tant d'années, un frein aux vagues soupçons qui lui traversaient l'esprit. Aujourd'hui, la chaîne se brisait qui avait retenu ses soupçons. Ils se pressaient, impétueux, entraînant à leur suite les violences contenues jusque-là.

Tout à coup, le lieutenant de police s'assit devant sa table de travail et prit un feuillet sur lequel il écrivit quelques mots à la hâte. Puis il agita la sonnette. Un huissier parut. M. de Linières lui tendit le feuillet.

— Tenez, dit-il d'un ton bref, ceci… à l'employé des archives. Vous m'apporterez ce qu'il vous remettra.

Au même moment, la porte opposée s'ouvrit, livrant passage au chevalier de Vaudrey.

— Vous avez désiré que je revienne, monsieur le comte, me voici ! Je suis à vos ordres !

— Vous avez bien compris, chevalier, quels sentiments de convenance, d'affection et… de dignité m'ont fait accepter, tout à l'heure, l'explication de la comtesse ! Vous avez bien compris que cette explication… ne pouvait me convaincre ?

— Quoi ! vous pensez… balbutia le chevalier.

— Je pense, fit M. de Linières en s'animant, que ce n'est pas sur vous, mais sur elle-même que la comtesse… pleurait, il n'y a qu'un instant. Non !… ce n'est ni de vous, ni… de vos secrets qu'il était question dans votre entretien. Mais de ses secrets à elle et sa vie passée !…

Roger allait se récrier. M. de Linières ne lui en laissa pas le temps.

— Parlez donc, chevalier… Quel secret vous confiait la comtesse ?

M. de Vaudrey releva fièrement la tête.

— Je ne sais rien, monsieur, je n'ai rien à vous dire.

— Soit ; oubliez, monsieur, le souvenir de mon affection, de mes soins, de mes bienfaits. Deux fois, en un jour, vous avez résisté à mes ordres… à mes prières… Mais la confidence que vous ne voulez pas me faire… je l'obtiendrai quand même…

— J'ignore, monsieur, de quel secret vous voulez parler.

— Eh bien !… vous allez le connaître avec moi…

À ce moment, en effet, l'huissier revenait, apportant un volume relié que le lieutenant de police lui fit signe de déposer sur la table.

Le comte, alors, posant la main sur le volume, dit :

— Il y a là, dans ces archives de la police… les secrets des familles les plus humbles et les plus nobles… Il y a le secret de Diane de Vaudrey, comtesse de Linières.

Roger eut un geste d'épouvante.

M. de Linières avait pris le livre et se mettait en devoir de l'ouvrir. Le chevalier jeta un cri de révolte.

— Oh ! ce serait horrible !… Ce serait odieux !

Sans l'écouter, M. de Linières se mit à feuilleter le volume. Roger suivait, d'un œil anxieux, chacun de ses mouvements. Tout à coup, le lieutenant de police s'arrêta et corna une des pages, en disant :

— Oui, oui !… c'est bien cela. Maison de Vaudrey !…

Puis, après avoir suivi du doigt quelques lignes :

— Ah !… Diane-Éléonore… fille du comte François de Vaudrey…

À ces mots, prompt à s'élancer, le chevalier avait placé sa main sur le passage de ces archives qui concernait la famille de Vaudrey, et pâle, la voix sourde, il dit au magistrat stupéfait :

— Monsieur, vous ne lirez pas cela !

Surpris à l'improviste, M. de Linières n'avait pu s'opposer à ce mouvement. Mais, se remettant aussitôt :

— Qu'est-ce à dire ? prononça-t-il sévèrement.

Roger répondit d'une voix forte :

— Ce que vous alliez faire là est indigne de vous… indigne d'un gentilhomme. Et vous ne le ferez pas !

— Qui m'en empêchera ? riposta M. de Linières.

— L'honneur ! s'exclama Roger en relevant la tête. Et si l'honneur n'est pas assez fort pour vous arrêter, ce sera moi.

— Vous ! fit M. de Linières, en affectant de rire.

Mais le rire forcé s'arrêta dans sa gorge.

Roger avait, d'un mouvement rapide, arraché la page des archives, que le comte avait commencé à lire.

— Malheureux ! s'écria le magistrat en marchant les poings fermés sur celui qui se déclarait ainsi son adversaire.

Mais Roger ne broncha pas. Croisant ses bras sur sa poitrine où il avait mis en sûreté le secret de Diane de Vaudrey, il dit résolument :

— Je vous avertis, monsieur le comte que, pour m'arracher ce papier, il faudra qu'on me tue ! Souvenez-vous que ce n'est pas seulement son secret à elle, c'est aussi votre dignité que je défends contre vous.

— C'est bien, dit froidement M. de Linières… Vous m'avez rappelé à mon devoir et je vous remercie. Je ne serai ni oublieux ni ingrat. Et, à mon tour, je vous forcerai bientôt de remplir le vôtre.

Et, d'un geste impérieux, il lui montrait la porte. Roger s'inclina et sortit.

CHAPITRE V

Où allait-il ? Roger, chassé par son oncle, se rendait auprès d'Henriette Gérard, dont il était devenu l'ami fidèle, le protecteur respectueux, depuis cette nuit à jamais néfaste, où elle avait été brusquement séparée de Louise, pour être jetée dans les bras du marquis de Presles.

Après lui avoir rendu la liberté, en lui ouvrant, l'épée à la main, les portes du pavillon du Bel-Air, Roger avait eu l'intention de mettre son carrosse à la disposition de l'inconnue.

Henriette, troublée, la tête perdue, s'était laissée accompagner jusqu'à la portière de la voiture. Mais, là, le sentiment de la réalité lui était revenu.

— Monsieur, murmura-t-elle, en tremblant, où cette voiture va-t-elle donc me conduire ?

— J'attends vos ordres, répondit Roger, pour donner à mes gens l'adresse que vous voudrez bien indiquer.

Et, respectueusement, la tête découverte comme s'il eût parlé à

quelque grande dame :

— Après cela, mademoiselle, ajouta-t-il, il ne me restera de cette aventure que le souvenir d'avoir eu la bonne fortune de pouvoir répondre à votre appel désespéré…

— Vous m'avez sauvée ! monsieur, dit Henriette.

Et, s'accrochant des deux mains aux bras de Roger :

— Je ne trouve pas d'expressions pour vous remercier comme je devrais le faire. Mais, pardonnez-moi, monsieur, de m'attacher à vous comme à un sauveur dont la tâche n'est pas entièrement accomplie.

Le chevalier n'avait pas été maître d'un mouvement de surprise. En voyant cette jeune fille éplorée se pendre à son bras, désespérément, il demeura interdit.

La voix suppliante d'Henriette le tira de cet étonnement. La pauvre enfant entamait le récit, entrecoupé de sanglots, de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était descendue avec Louise du coche d'Évreux.

Elle dit son désespoir de n'avoir pu s'arracher aux mains de ceux qui avaient comploté son enlèvement ; sa terreur de savoir sa compagne, sa chère aveugle, seule dans cette ville, se désolant, mourante sans doute de chagrin et de peur… Elle implora enfin le secours de ce défenseur que la Providence lui avait envoyé.

— Ne m'abandonnez pas ! s'écria-t-elle en levant ses beaux yeux noyés de larmes sur Roger… Aidez-moi à rejoindre ma sœur bien-aimée, ma pauvre Louise !…

Et, dans sa douleur, Henriette fléchissait les genoux. Le chevalier de Vaudrey la retint dans ses bras.

Puis, la soulevant jusqu'à la voiture :

— Venez ! dit-il, maîtrisant avec peine son émotion.

Lorsqu'il eut pris place dans le carrosse, à côté de la jeune fille, il dit au valet qui attendait ses ordres :

— À l'entrée du Pont-Neuf, au bureau des messageries.

La première idée qui pouvait lui venir, en effet, n'était-ce pas de se rendre à l'endroit où Henriette avait été séparée de sa compagne ?

Et, pendant que l'équipage roulait vers la place Dauphine, Roger cherchait à rassurer la jeune fille.

Autant pour satisfaire une curiosité bien naturelle en pareil cas que pour détourner l'esprit de l'affligée des sombres pensées qui l'assaillaient, le chevalier se fit raconter l'histoire de ces deux jeunes filles arrivant ainsi seules à Paris. Henriette le mit au courant de tout.

Et Roger s'était laissé aller, peu à peu, à une sympathique émotion. Ce récit si simple, prononcé au milieu des larmes, l'avait très vivement touché.

Sa nature généreuse lui dictait déjà la conduite à suivre. Il dirait le secret de cette nuit d'émotions à celle en qui il avait toute confiance, à cette comtesse de Linières si affectueuse, et qui le regardait comme un fils. Il savait qu'il lui suffirait de faire appel à la généreuse sensibilité de son âme pour la trouver disposée à venir en aide à l'orpheline. Et, réconforté par cette assurance, il s'habitua à l'idée qu'il pourrait continuer auprès de la jeune fille son rôle de protecteur.

Lorsque le carrosse s'arrêta à l'entrée du Pont-Neuf, Roger sauta à bas de la voiture, et, tendant la main à la jeune fille :

— Nous sommes tout près de l'endroit où vous avez été séparée de mademoiselle votre sœur, dit-il.

Mais déjà Henriette avait, de son regard anxieux, parcouru la place, et elle s'écriait :

— Mon Dieu !… Elle n'est plus là !…

Puis, s'accrochant à un espoir subit :

— Monsieur, supplia-t-elle, voudriez-vous m'accompagner là… c'est le bureau où s'est arrêté le coche ; peut-être pourra-t-on me renseigner !…

Lorsque Henriette, arrivée au seuil, vit la porte close, un cri s'échappa de sa gorge :

— Hélas ! mademoiselle, dit doucement le chevalier, il n'y a plus personne, à cette heure, dans ce bureau… Du reste, je vais appeler, éveiller, s'il le faut, les personnes qui ont leur logement au-dessus ; quelqu'un pourra sans doute nous dire ce qu'est devenue mademoiselle votre sœur.

Puis, frappant du pommeau de son épée contre la croisée de l'entresol :

— Holà ! cria-t-il… quelqu'un !… Ouvrez !…

À cet appel, une tête ornée d'un bonnet de coton parut dans l'entrebâillement de la croisée.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix rauque.

— Excusez-moi, brave homme, répondit le chevalier, mais je désirerais obtenir un renseignement…

— Et c'est pour ça que vous me réveillez ? grommela la voix d'un ton bourru.

L'inconnu allait refermer la croisée.

Roger tira sa bourse. Et, la montrant au bonhomme :

— J'entends payer largement, fit-il.

— En ce cas, monseigneur, je descends à la minute…

Au bout de quelques instants, en effet, l'homme arrivait. C'était le préposé aux bagages.

Interrogé avec vivacité par Henriette, dévorée d'impatience, il fut tout ahuri par les questions qu'on lui décochait sans interruption.

— Hein ?… qu'est-ce ? fit-il en clignant de l'œil aux louis d'or que le chevalier lui présentait.

Et, cherchant à se souvenir :

— Une aveugle, s'écria-t-il. Ah ! oui, je m'en souviens !… Elle était là, près du banc.

— Eh bien ?… demanda Henriette, les yeux braqués sur les lèvres de l'employé.

— Eh bien ! mam'zelle… Elle n'y est plus !

— Et voilà tout ce que tu peux nous apprendre, maraud ? s'exclama Roger, furieux de cette réponse.

Et l'inutile expérience se poursuivit ainsi jusqu'à ce qu'ayant parcouru les rues, visité les carrefours, pénétré jusque dans les plus sombres ruelles, les deux jeunes gens eussent épuisé leurs forces.

Alors commença la phase la plus délicate de cette épreuve. Il s'agissait, pour le chevalier de Vaudrey, de faire accepter à la jeune fille un asile pour la nuit.

— Vous avez eu confiance en moi jusqu'ici, mademoiselle, et cette confiance dont je m'honore m'enhardit à vous offrir l'hospitalité…

— Je vous ai promis de vous obéir, répondit Henriette avec simplicité, je ne puis repousser l'offre que vous me faites… Je l'accepte donc, monsieur, et… je vous en remercie !

Désormais, Roger pouvait agir ainsi qu'il l'avait combiné. Il connaissait de braves gens, travailleurs, peu à l'aise, qui avaient besoin de sous-

louer une partie du logement qu'ils occupaient. Dès le lendemain, il se proposait d'y installer la jeune fille. Mais, pour cette nuit déjà avancée, il n'y avait que la ressource de l'hôtellerie.

Le chevalier dut donc se décider à se faire ouvrir un de ces établissements. Il y installa Henriette, et, s'inclinant devant elle, il dit, comme s'il se fût adressé à quelque fille de grande maison :

— Me permettez-vous, mademoiselle, de venir, demain, mettre tout mon dévouement à votre service ?

Henriette ne put contenir son émotion. Et, dans un élan de reconnaissance, elle tendit la main vers Roger…

Mais au lieu d'y appuyer ses lèvres, comme il l'eût fait sur les doigts d'une dame de son monde, il y appuya légèrement son front, comme il eût fait sur la main d'une sainte vénérée…

CHAPITRE VI

Comment raconter la nuit qui s'écoula pour Henriette dans la solitude de cette chambre d'hôtel ?

L'aube trouva la malheureuse agenouillée, les yeux brûlants de fièvre, les lèvres tremblantes, balbutiant pour la millième fois la même prière.

Henriette attendit Roger comme si, avec son retour, devait renaître l'espérance.

Roger frappa timidement à la porte.

La jeune fille lui apparut, transfigurée par cette nuit de larmes et de prières. Elle lui tendit la main.

— Je suis prête, dit-elle.

Ils partirent aussitôt, et alors commença une nouvelle course à travers les quartiers de Paris. Course stérile qui devait laisser la jeune fille découragée et anéantie et devait exciter plus énergiquement encore le chevalier à se consacrer à son service.

— Mademoiselle, dit-il, je bénis la Providence qui vous donne une foi si absolue en mon dévouement. Il faut que vous acceptiez de moi le conseil de mettre un terme à une vie errante qui torture votre âme et épuise vos forces. Il faut que vous me laissiez libre de continuer seul mes recherches et de les mener à bonne fin. Jusqu'à ce que j'aie été assez heureux pour retrouver votre sœur, vous habiterez la maison d'une femme honorable que je connais et dont vous payerez l'hospitalité par votre travail.

— Le travail !… Oh ! oui ! répondit vivement Henriette !… C'est à lui que je puis demander le courage d'attendre de revoir ma pauvre Louise.

Le chevalier voulut profiter de ces bonnes dispositions d'esprit, et, quelques instants après, ils montaient tous deux dans un carrosse de place.

Une fois dans le véhicule et l'adresse donnée au cocher, Roger entama la conversation devenue indispensable. Il s'agissait pour lui de présenter Henriette comme locataire à une dame très recommandable, que la mort de son mari avait obligée à chercher dans un commerce de lingerie les ressources qui lui faisaient défaut.

Mme Dervigny – c'était le nom de cette dame – n'acceptait que des ouvrières dont la moralité lui était connue ou garantie. Elle s'apitoya sur le sort de cette pauvre enfant aveugle, perdue dans Paris. Finalement, elle promit à Henriette non seulement de lui louer une petite chambre qui était disponible, mais encore de ne jamais la laisser manquer d'ouvrage.

— Allons, mon enfant, conclut la lingère en ouvrant la porte, je vais vous conduire dans votre logement.

Et, précédant Henriette, elle se mit à gravir les marches qui conduisaient jusqu'au troisième étage. Le chevalier de Vaudrey les suivait. Au bout du couloir se trouvait la chambre qui allait être celle d'Henriette.

— Ce n'est pas luxueux, fit en souriant Mme Dervigny, mais vous ne serez par incommodée par des voisins. Vous êtes seule ici.

Elle avait ouvert la porte.

— Il y a bien longtemps que j'attendais pour louer cette petite chambrette. Il me déplaisait d'y mettre un homme qui eût enfumé les rideaux. Aussi je suis enchantée de vous avoir pour locataire, mon enfant.

Et, saluant le chevalier, elle se retira.

Roger alla aussitôt fermer la porte, et, s'avançant devant la jeune fille :

— Vous voudrez bien, mademoiselle, lui dit-il timidement, me permettre de vous faire les avances indispensables ; en acceptant mon offre, vous me prouverez que vous me jugez digne du rôle que je vais remplir désormais. Car, je ferai, pour retrouver votre pauvre sœur, tout ce qu'il sera humainement possible de faire…

— Et moi, dit Henriette avec un geste de désespoir, je serai condamnée…

— À attendre que le succès ait couronné mes efforts. Chaque jour, je viendrai vous mettre au courant de ce que j'aurai fait.

Et, voulant éviter le remerciement qu'il sentait suspendu aux lèvres de la jeune fille, le chevalier de Vaudrey s'éloigna précipitamment.

Un mois s'était écoulé sans apporter de changement à la situation, sans provoquer de découragement chez le chevalier de Vaudrey. Les commérages allaient déjà leur train dans le quartier. Des propos mal sonnants étaient même arrivés jusqu'aux oreilles de Mme Dervigny.

La médisance s'accentuant davantage, la couturière finit par s'en émouvoir. Néanmoins, elle ne dit rien à Henriette ; elle se fût trouvée en contradiction trop flagrante avec elle-même, qui avait si hautement vanté le chevalier, incapable, disait-elle, non seulement d'une méchante action, mais même d'une pensée mauvaise.

Elle se renferma dans une prudente réserve ; mais elle interrompit les fréquentes visites qu'elle faisait à sa locataire. Bientôt, elle affecta de ne plus se trouver sur le passage du chevalier, lorsque celui-ci montait pour aller frapper à la porte de l'ouvrière…

Roger était sous le coup de préoccupations trop vives pour s'apercevoir de ce qui se passait.

Pouvait-il écouter les conseils de son oncle, se rendre aux désirs du roi ? Tous ses sentiments se révoltaient à l'idée d'un abandon dont serait victime cette Henriette vers laquelle une irrésistible sympathie l'entraînait.

Il avait suffi qu'on lui parlât de mariage, pour qu'aussitôt son amour se révélât en lui. Et, à partir de ce moment, il s'était décidé à faire part, à celle qui en était l'objet, de cet amour qu'il avait voulu taire jusque-là.

Son projet bien arrêté était de s'ouvrir franchement de ses intentions à celle qui, hélas ! n'avait plus personne à consulter pour accorder son

cœur et sa main.

Aussi, en se rendant auprès de la jeune fille, Roger marchait-il avec une agitation fiévreuse.

Or, ce jour-là, dans sa précipitation à se rendre dans la maison de Mme Dervigny, le chevalier avait, sans y penser, rudoyé une vieille mendiante qui lui demandait la charité, d'un ton larmoyant :

— Ayez pitié d'une malheureuse !…

Il avait tourné brusquement le coin de la rue, et la fin de la phrase, le mot « aveugle », n'était pas parvenu jusqu'à lui.

Il avait, en passant, et sans lui accorder un regard, frôlé la robe en haillons de la pauvre Louise !

CHAPITRE VII

Il avait neigé toute la nuit. La place Saint-Sulpice présentait l'aspect d'une plaine blanche dont l'éclat donnait, par opposition, des tons bruns aux maisons qui l'encadraient.

Au moment où l'horloge de l'église sonnait midi, un individu s'arrêta devant le portique et jeta un coup d'œil sur tous les mendiants qui se trouvaient là.

— Midi ! fit-il en se parlant à lui-même, elles ne tarderont pas à venir.

Mais, au même instant, voyant déboucher du coin de la rue un homme qui s'avançait vers lui :

— Ah ! voilà Jacques ! fit-il. Il ne pouvait pas manquer d'arriver, lui !

C'était effectivement, le préféré de la Frochard qui, comme d'habitude, se trouvait au rendez-vous convenu avec sa mère. En abordant son frère, Jacques demanda :

— Elles ne sont pas encore arrivées, les femmes ?

Ces mots « les femmes » résonnèrent mal aux oreilles du rémouleur.

Il répondit sèchement.

— Non, pas encore.

Pierre n'avait pu contenir un mouvement de mauvaise humeur. Mais, le réprimant aussitôt, il s'approcha timidement de son frère. Et, d'une voix suppliante :

— Jacques… j'ai quelque chose à te demander…

— Si c'est de l'argent, ricana le garnement, je n'en tiens pas !…

— Non, dit Pierre, ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Jacques n'était pas patient. Aussi laissa-t-il vite de côté le ton goguenard pour dire avec colère à Pierre :

— Eh ben !… voyons… finissons-en !

— Quand Louise est là et que tu te mets en colère… brutalise-moi… Bats-moi si tu le veux… mais… ne m'appelle pas l'avorton !

Jacques, en toute autre disposition d'esprit, fût parti d'un vigoureux éclat de rire. Mais il n'était pas dans ses *bons jours,*le « chérubin ».

Aussi fût-ce en fronçant le sourcil qu'il répliqua :

— De quoi !… de quoi !… Faut parler à monsieur avec respect, à c't'heure !… Ça te blesse qu'on t'appelle l'avorton !… Mais jette donc l'œil sur ton architecture !

Pierre voulu essayer de l'apitoyer, une fois par hasard.

— Tu sais bien que, si je suis estropié, c'est que… tout petit j'ai eu c'te jambe-là cassée… par toi, Jacques.

— C'est pas vrai, tu mens !

Pierre voulut profiter de cette nuance de faiblesse.

— Oui, reprit-il avec une véhémence dont il dut être bien étonné lui-même, oui, cassée par toi, pour qui je ne voulais pas voler un habit… à la porte d'un fripier.

L'œil du pauvre boiteux lança un éclair.

Pierre se rappelait avec fierté que, tout petit et faible qu'il était, il avait préféré se laisser rouer de coups, au point d'avoir la jambe brisée, plutôt que de commettre une action coupable… Il osait presque soutenir, maintenant, le regard de Jacques.

Mais celui-ci le toisa avec colère.

— Tu mens, que je te dis !… C'était pas un habit… C'était un manteau !

Le rémouleur était décidément bien monté.

— Enfin, t'as toujours eu l'idée de faire voler par les autres… Après moi, ç'a été le tour de c'te pauvre Marianne !

Jacques avait bondi sur son frère :

— Marianne !… Je te défends de me parler de celle-là ! C'est une ingrate qui a mieux aimé se faire mettre en cage que de vivre avec moi !

Le rémouleur ne put retenir cette exclamation :

— Elle voulait redevenir honnête !…

— En v'là assez ! interrompit Jacques… Je ne veux plus y penser ! J'en trouverai une autre, une plus belle et qui sera plus adroite… et *plus productive.*

Puis, revenant de lui-même au sujet que Pierre avait primitivement attaqué :

— Quant à toi, fit-il, puisque l'avorton ne te va plus, je vais chercher autre chose.

Et, faisant pirouetter le pauvre boiteux :

— Je t'appelerai Cupidon !… À moins que tu ne préfères le P'tit-Vénus !

Pierre avait vainement essayé de faire jaillir une lueur de compassion dans le cœur de son frère.

— Fais ce que tu voudras ! dit-il.

Le malheureux, trompé dans son espérance, avait tourné le dos à Jacques.

Mais Jacques devait le reprendre, maintenant, pour lui faire payer son audacieuse intervention dans ses affaires avec Marianne. Il saisit le rémouleur par le bras et, lui faisant demi-tour, il le tint en face de lui.

Puis, avec une intention méchante :

— Mais, j'y pense, dit-il, c'est devant la petite Louise que t'aimes pas qu'on t'appelle l'avorton !…

Pierre n'avait pas bronché. Les yeux fixés sur le sol, il avait peur de ce qu'allait dire son frère…

Mais, tout à coup, son sang se figea dans ses veines.

Jacques éclatait de rire, en s'écriant :

— Ah ! ah ! ah ! mais ce serait trop drôle !

Pierre dut renforcer dans son cœur la vérité que trahissait déjà son visage troublé. Il affecta de bien prendre la plaisanterie. À tout prix, il lui

fallait donner le change au « chérubin », qui, une fois sur la piste de ce secret, ne se lasserait pas de torturer son frère.

Du reste, Pierre n'avait plus de temps à perdre s'il ne voulait pas laisser s'incruster cette idée dans l'esprit de Jacques. En effet, celui-ci avait ajouté :

— Et ce n'est pas trop bête de ta part, mon gaillard… Une aveugle ! Il n'y a pour elle ni beau ni vilain homme.

Puis, comme si la lumière s'était faite, pour lui, tout à coup éclatante :

— Ah ! t'es amoureux de notre aveugle ! s'écria-t-il.

Pierre eut un mouvement de vertige. Mais, jouant la comédie de la surprise :

— Moi ?… dit-il en cachant son trouble autant que possible, moi ?… En v'là une idée !

Malgré le froid qui le pénétrait jusqu'aux os, sous le vêtement qu'il portait, la sueur perlait à son front.

Jacques ne lui laissa pas le temps de renouveler sa protestation contre le soupçon dont il était l'objet.

— Alors, dit-il, pourquoi que tu me demandes de te débaptiser, si tu n'as pas d'intention amoureuse.

Le rémouleur ne pouvait rien contre cette logique, dont Jacques tirait si méchamment profit.

Et, avec un geste de dénégation et s'exaltant :

— Moi, amoureux !… d'elle qui est si jolie, si adorablement belle, qu'on la prendrait pour un ange !…

Jacques avait eu un soubresaut. Le ton presque éloquent dont Pierre avait prononcé cette phrase le surprenait. Ce qu'il avait dit en plaisantant lui apparaissait maintenant comme une vérité bien réelle.

Pierre était amoureux !…

Après avoir enveloppé le boiteux d'un regard narquois, il dit lentement :

— Si jolie, si adorablement belle ! Où diable que t'as découvert ça, toi ? C'est vrai que je ne l'ai pas beaucoup regardée. Je ne sais qu'une chose, c'est que ses deux quinquets sont éteints, ce qui fait que les passants en ont pitié et lui donnent pas mal d'argent.

Cette façon d'apprécier les charmes de la pauvre enfant fut une souffrance nouvelle pour le malheureux Pierre.

— Oui, elle est aveugle, s'écria-t-il, mais elle a une voix qui vous va à l'âme… Une figure si douce… Et des yeux si grands et si beaux qu'on dirait qu'ils vous regardent ! Et je me mets à trembler à la pensée qu'elle me voit !

Jacques éclata de rire.

— Eh ben !… Qu'est-ce que ça te fait, si tu n'es pas amoureux ?

— Amoureux !… Encore !… Un misérable comme moi !… Allons donc !… Faudrait que je sois fou !

— Alors, c'est convenu, ricana le « chérubin », je ne veux pas te perdre dans l'estime de ton aveugle. Voilà ce que je décide : je ne t'appelerai plus l'avorton !…

Le pauvre boiteux exhala un soupir de soulagement… Mais l'impitoyable gredin ajoutait d'un air ironique :

— C'est dit : à l'avenir, tu te nommeras le P'tit-Vénus !

— Mais non !… Je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écriait Pierre avec force.

Jacques le toisa avec dédain. Et sans rire, cette fois :

— Assez de volonté comme ça !… Tu veux ce qui me plaît, ou gare les taloches !

Le rémouleur courba l'échine. Et, tristement, sans oser regarder son implacable bourreau, il dit :

— Tu es l'aîné, Jacques. Tu es grand et fort… ce qui fait que je suis contraint de me courber devant toi… Mais quand je vois l'usage que tu fais de ta force, je crois que j'aime encore mieux ma misérable faiblesse.

Le bellâtre se contenta de hausser les épaules.

Au surplus, en ce moment, l'attention des deux frères était sollicitée par la présence de la Frochard et de l'aveugle à l'entrée de la place. Jacques s'écria :

— Ah ! ah ! les voilà toutes deux…

Pierre n'avait pas bougé de place, tandis que son frère allait en se dandinant, les mains dans les poches, au-devant des deux femmes.

Certes, il n'eût pas été facile à Henriette de reconnaître sa chère aveugle. Le visage de la malheureuse était maintenant pâle et amaigri.

Sous son costume fait de sordides haillons, sa démarche était devenue chancelante.

En la voyant paraître sur la place, les laquais et quelques autres gens qui attendaient la sortie de la messe vinrent faire le cercle autour d'elle. Ce que voyant, la Frochard lui pinça le bras en lui disant tout bas :

— Allez-y de votre romance ; y a du public.

Louise avait alors commencé, d'une voix brisée par la douleur et toute pleine de larmes.

Le « chérubin », certain désormais d'une bonne récolte, daigna regarder attentivement la chanteuse.

— C'est vrai qu'elle est jolie, se dit-il. C'est vrai aussi qu'elle a une voix qui vous remue l'âme !

La Frochard s'était rapprochée de l'aveugle pour lui glisser :

— Allons, le second couplet et de la voix !

Et Louise, maîtrisant les soubresauts de sa poitrine qui haletait sous les sanglots, avait entamé le second couplet.

À peine la dernière note se fut-elle noyée dans les larmes qui suffoquaient la pauvre fille que la Frochard commençait la quête. Aussitôt, tous ceux qui avaient fait le cercle pour écouter se dispersèrent.

Revenant auprès de Louise, l'horrible créature la poussa violemment du coude, en grommelant :

— Y a pas gras !… Chiens de bourgeois ! C'est toujours la même chose… ils sont vingt pour entendre chanter et y n'en reste pas quatre quand on fait la quête.

Jacques s'était rapproché et se consolait de la pauvreté de la recette, en disant à sa mère :

— Ça vaudra mieux à la sortie de l'église…

— T'as raison, mon chéri ; nous reviendrons tout à l'heure.

Elle avait saisi la main de Louise et passait de force sous son bras celui de l'aveugle, afin de l'entraîner. Timidement, l'aveugle avait répondu :

— Je suis bien fatiguée, madame !

Pour toute réponse, la Frochard ne trouva, dans sa cruauté, que ces mots :

— On se reposera ce soir.

Mais Louise était bien réellement à bout de forces. Malgré le ton brutal de son bourreau, elle voulut insister pour qu'il lui fût permis de se reposer, ne fût-ce que pendant quelques minutes.

— Croyez-moi, madame, fit-elle, mes jambes me soutiennent à peine. Nous avons tant marché aujourd'hui.

À sa grande surprise, la Frochard ne s'emporta pas comme elle le redoutait. Elle se mit à ricaner :

— Eh ben !… C'est que vous me demandez de marcher… pour tâcher de rencontrer vot' sœur.

Lorsque la mendiante voulait obtenir quelque chose de sa victime, elle avait soin de faire vibrer cette corde-là.

— Y n'faut qu'un moment pour que vous tombiez nez à nez avec vot' sœur. Et c'est encore moi qui y perdrai, car je vous aurai hébergée gratis.

— Je le sais, madame ! répondit Louise… Et vous m'aviez promis en me recueillant…

— Quoi ? s'écria la mégère avec aigreur… Je vous ai promis de vous aider dans vos recherches… C'est la vérité… Mais je n'avais ni rentes ni ferme en Beauce, moi… c'est pour ça qu'en cherchant je veux que vous chantiez. Faut gagner le pain que vous mangez.

Les larmes jaillirent des yeux de Louise. Elle murmura :

— Eh bien !… Je chante… madame…

La Frochard eut une exclamation féroce :

— Oui ! s'écria-t-elle, vous chantez !… Vous chantez comme un *De profundis !*

Traitée avec cette brutalité révoltante, Louise, abîmée sous l'immensité de sa douleur, murmurait :

— Quand je pense à ce que je suis… à ce que je fais…

Elle trouva un accent déchirant pour s'écrier :

— Oh ! je suis malheureuse !… si malheureuse !…

Pierre, arrivé au comble de l'angoisse, voulut s'élancer au secours de sa chère protégée. Mais il trouva devant lui Jacques, les bras en avant pour le repousser… Jacques, qui lui dit de ce ton des faubouriens avinés :

— Eh bien ! de quoi ?

Puis, le « chérubin » plongeant son regard impur et vicieux sur ce visage éploré d'une sainte, ricana à mi-voix :

— Tiens !… Elle est gentille quand elle pleure !

Mais la Frochard était bien décidément exaspérée par la mince recette, car elle ne fit pas attention à ce que venait de dire son fils préféré. Elle avait accroché le bras de l'aveugle et, l'entraînant, elle lui envoyait ces mots, qui devaient clore sèchement la conversation :

— Assez de raisonnemment… En route !

Cyniquement, elle grommela :

— N'essuyez donc pas vos yeux !… C'est très bon… de vraies larmes ; ça attendrit le cœur des passants.

À peine avait-elle prononcé sa phrase qu'en effet un passant s'approcha de l'aveugle et lui glissa une pièce de monnaie dans la main.

La Frochard eut une exclamation de triomphe :

— Qu'est-ce que je disais ?

Alléchée par cette aubaine, la mendiante entraîna Louise tout autour de la place, en marmottant :

— Pour une pauvre aveugle, s'il vous plaît !

Les cloches carillonnaient. Un grand nombre de fidèles, débouchant de la rue Saint-Sulpice, pénétraient dans l'église, passant au milieu d'une double haie de mendiants agenouillés et grelottants. C'est le moment qu'attendait Jacques lorsqu'il prédisait à sa mère que la grand-messe serait plus avantageuse…

CHAPITRE VIII

Tandis que Pierre et Jacques, quittaient, momentanément, les abords de l'église, et que la mendiante emmenait Louise chanter, une chaise à porteurs arrivait sur la place, pendant que, du côté opposé, apparaissait un homme d'un certain âge, enveloppé dans une douillette à col de fourrure.

Le personnage en question, après avoir approché de ses yeux un face-à-main en or, dit, en manière d'aparté :

— Eh ! je connais cette livrée !… C'est la livrée de la comtesse de Linières.

S'inclinant, le monsieur à la douillette s'avança, et, comme un des laquais avait ouvert la portière, il offrit la main à la dame, pour l'aider à sortir de la chaise. En reconnaissant le galant personnage, la dame s'exclama :

— Ah ! docteur, que je suis aise de vous rencontrer !

C'était, effectivement, la comtesse de Linières qui se rendait à l'église.

— Je suis toujours enchantée de vous voir… comme ami, ajouta la comtesse.

— Mais vous ne vous souciez pas du médecin, dit en souriant le docteur.

Puis, redevenant sérieux :

— Et, cependant, vous êtes malade, madame la comtesse.

Troublée, Mme de Linières s'empressa de répondre :

— Vous vous trompez, docteur, je vous assure que…

— Soit, vous vous portez à merveille, madame la comtesse… et c'est la santé qui donne à vos regards cet état fébrile ! Faut-il que je vous parle sérieusement ? ajouta-t-il.

— Sans doute ! répondit la comtesse avec un léger tremblement dans la voix.

— Eh bien ! continua le docteur, c'est votre âme qu'il importe de soigner…

Mme de Linières eut une exclamation qui échappa, émue, de ses lèvres :

— Mon âme !

Le médecin, montrant l'église, prononça ces mots :

— Adressez-vous au grand médecin… qui donne là ses consultations. Il en sait, sur le mal dont vous souffrez, plus long que moi… et que tous mes confrères.

Mme de Linières, suffoquée par l'émotion, serra avec affection la main de cet excellent homme.

De l'intérieur, des chants sacrés arrivaient jusqu'à elle.

Après avoir reporté, pendant une seconde, ses yeux sur le docteur, à demi incliné comme pour prendre congé d'elle, Diane de Linières se dirigea lentement vers le portail de Saint-Sulpice…

Le savant n'avait pas l'intention d'assister à la messe. Il était appelé ailleurs par les devoirs de sa profession, il se disposa à continuer son chemin.

La Frochard venait avec Louise, reprendre sa place parmi les mendiants qui assiégeaient les abords de l'église. En apercevant le docteur qui s'éloignait, la mendiante, entraînant l'aveugle, accourut au-devant de lui, en commençant son éternelle litanie :

— Mon bon monsieur…

Elle fut interrompue par un « Allez au diable ! » bien sec et qui semblait ne devoir pas souffrir d'insistance.

Néanmoins, elle revint à la charge. Elle se mit à suivre le docteur, en marmottant de sa voix éraillée :

— Pour une pauvre aveugle, s'il vous plaît !

— Une aveugle ?… Qui ?… cette jeune fille ?…

— Hélas ! oui, mon bon monsieur du bon Dieu !

— À cet âge ? murmura le docteur… malheureuse enfant !

La Frochard était littéralement aux anges.

Pour mieux assurer le succès, elle donna l'essor à son plus apitoyant boniment :

— Ah ! oui, que c'est malheureux pour sa pauvre famille, mon doux monsieur !…

Mais le monsieur ne semblait pas l'écouter. Son attention était absorbée tout entière par la jeune fille. Tout à coup, il repoussa la vieille femme et, s'avançant vers l'aveugle, il la prit par les épaules, pour la placer bien en face de lui, en disant :

— Laissez-moi regarder ses yeux.

La Frochard ne put contenir un mouvement de colère.

— Vous voulez voir ses yeux ?… Pourquoi faire ?

Mais elle avait beau répéter : « Pourquoi faire ?… Pourquoi faire ? » le docteur n'en continuait pas moins à agir comme s'il eût été dans son cabinet.

La veuve du supplicié redoutait les rassemblements, qui amènent toujours quelques agents de la prévôté, des curieux qui veulent tout savoir. Elle s'escrima si bien qu'elle parvint à faire glisser sa face d'oiseau de proie entre l'aveugle et le docteur, et elle dit à celui-ci :

— Y n'y a rien à faire, allez !

— Qui vous a dit cela ?

La mégère était prise au dépourvu.

Ah ! si Louise avait pu savoir à quel personnage elle avait affaire… Certes, elle n'eut pas hésité à la supplier de la prendre en pitié, de la sauver de la Frochard…

Mais la voix de son bourreau résonna à son oreille pour la faire persévérer dans son silence :

— Vous m'demandez qui… qui m'a dit qu'il n'y avait pas de ressources. Bé dame, c'est tout le monde !

Le médecin haussa les épaules.

Et pour provoquer la confiance de la malheureuse aveugle, il lui dit tout bas :

— Je suis médecin, mon enfant !

— Médecin ! s'écria Louise en joignant les mains.

Le savant docteur entrevoyait la possibilité de la guérison. Tout à son « sujet », il ne vit pas le regard haineux que lui décochait celle qu'il croyait être la mère de cette infortunée.

Il s'était décidé à interroger la jeune fille.

En dépit des allées et venues de la mendiante, qui se démenait comme un fauve en cage, il procéda comme il eût fait avec une de ses malades, afin de se former une opinion sur la gravité du cas.

Il parlait avec une si grande douceur que Louise eût voulu tout raconter à cet inconnu : sa vie, ses malheurs, ses souffrances. Mais elle devinait le regard de la mendiante, attaché sur elle comme une menace…

— Vous n'êtes point aveugle de naissance ? lui demanda doucement le docteur.

— Non, monsieur… C'est à quatorze ans que ce malheur m'a frappée…

— À quatorze ans !… et depuis on ne vous a soumise à aucun traitement ?

La Frochard fit un véritable bond de hyène et vint se placer entre l'aveugle et le docteur. Elle paya d'audace :

— Nous sommes si pauvres, monsieur le médecin, qu'il n'y a pas eu moyen…

Rien ne saurait dépeindre l'expression d'angoisse qui se peignit sur le visage de Louise. Oubliant à quelle vengeance elle s'exposait, elle s'écria :

— Ah ! monsieur, par pitié !… Dites, est-ce que vous croyez qu'il me serait permis d'espérer ? Si vous saviez à quel épouvantable malheur vous m'arracheriez !…

— Ah ! dame, se hâta d'ajouter la Frochard, pour donner le change sur les paroles de sa victime… Ah ! dame ! aveugle !… y a pas plus malheureux

que ça…

Puis, comme si elle eût ressenti une émotion réelle :

— Et si elle voyait, elle pourrait travailler, au lieu de tendre la main… sa pauvre main qu'était pas faite pour ça, bien sûr…

Alors, se tournant vers Louise, de façon que son coude osseux pût heurter l'aveugle et lui imposer la réponse qu'elle devait faire, elle prononça ces mots :

— C'est-y pas vrai, ma chérie ?

Ces mots, qui affectaient la tendresse maternelle, vinrent glacer la jeune fille. Elle eut peur !… Et elle retomba, sans résistance, dans les mains de la mégère…

— Oui… oui balbutia-t-elle d'une voix mourante…

Le docteur eut pitié de cette émotion. Il prit familièrement la main de la jeune aveugle en lui disant :

— Calmez-vous… calmez-vous, mon enfant…

En parlant à Louise, il avait, de l'œil, fait signe à la Frochard de le suivre à quelques pas. Instinctivement, la Frochard accourut, la main tendue. Elle attendit en vain la pièce de monnaie qu'elle convoitait.

— Écoutez, lui dit tout bas le docteur, il faut la préparer avec ménagement. Il ne faut pas lui dire tout de suite…

— Quoi ?… ne pas lui dire… quoi ? demandait avec anxiété la misérable, qui comprenait peut-être que le médecin allait lui enlever son « gagne-pain »…

— Ce que j'espère ! prononça le docteur à voix basse…

La physionomie de la mendiante changea d'expression. Elle avait craint un danger, et elle reconnaissait maintenant qu'elle en était pour ses frais d'émotion…

Elle feignit de porter la plus grande attention à ce que lui disait le docteur. Celui-ci continuait :

— Sa tête s'exalterait trop vivement… Le sang affluerait au cerveau et aux yeux…

— Bon, bon, interrompit la Frochard, on aura l'œil dessus… on l'empêchera *d'y fluer.*

L'excellent homme tenait néanmoins à donner plus qu'une vague espérance à celle qu'il supposait être une vraie mère…

— Mais à vous, continua-t-il, je l'affirme, l'opération peut parfaitement réussir.

La Frochard eut une exclamation que rien ne saurait rendre. Dans ces simples mots : Ah ! bah ! Il y avait de la stupéfaction, de la rage, de la menace.

Louise avait écouté, anxieuse : mais les mots prononcés tout bas par le docteur n'étaient pas parvenus jusqu'à elle… Seule, l'exclamation poussée par la mendiante l'avait fait sursauter. Et elle avait pensé :

— Que lui dit-il ?

Elle écoutait toujours : mais c'est encore la voix de la mendiante qui lui envoya un lambeau de phrase dont elle ne pouvait compléter le sens. La Frochard disait :

— Ah !… elle peut…

— Chut ! commanda le docteur. Amenez-la-moi à l'hôpital Saint-Louis.

— Oui, oui, à l'hôpital, ricana la vieille femme, connu : j'y ai été bien assez souvent…

Cette fois, le docteur gratifia la mégère d'un regard, en même temps qu'il interrogeait sa mémoire.

— En effet, fit-il au bout d'un instant… je crois me rappeler vous avoir donné des soins… Vous êtes donc… oui, c'est bien ça… la veuve du…

— La veuve du supplicié… dites le mot, allez !

— La veuve Frochard ! s'exclama le médecin.

Puis, se ravisant tout à coup :

— Mais, fit-il avec une nuance de doute, je ne vous connaissais pas cette enfant…

La mendiante n'était pas femme à se démonter pour si peu… Elle eut bientôt trouvé une solution plausible.

— Ça m'est venu de la province où ça souffrait la misère. Je l'ai recueillie par bon cœur. Pour y faire un sort !

Le docteur répéta en haussant les épaules :

— Un sort !

Et il s'empressa d'ajouter tout bas à la mendiante :

— Tout à l'heure, quand elle sera un peu plus calme, dites-lui, bien doucement…

— J'comprends, grimaça la Frochard, faut pas l'émotionner, ça s'rait dangereux. Fiez-vous à moi !…

Toute à la satisfaction qu'il éprouvait, l'excellent homme ne s'occupa plus de la mendiante. Il se disait, dans sa crédulité, que cette vieille femme ne manquerait pas, certainement, de se présenter à l'hôpital avec Louise. Il se contenta de prendre doucement la main de Louise et d'y glisser une pièce d'argent.

Et, avant de s'éloigner, il prononça tout bas :

— Tenez, pauvre enfant, prenez ceci et… du courage… je vous reverrai…

La Frochard avait suivi de l'œil cet aparté. Elle avait saisi le moment précis où l'argent passait de la main du docteur dans celle de l'aveugle, et, ayant reconnu que c'était une pièce blanche :

— Et l'on voudrait guérir une maladie qui rapporte de si bonnes aubaines ! Faudrait avoir perdu la tête !…

Il fallait, naturellement, encaisser. Aussi, saisit-elle vivement la main de Louise, sans s'apercevoir du trouble de la pauvre créature. L'aveugle, au contact de cette main, réprima un léger tressaillement. Elle avait hâte d'apprendre ce qu'elle n'avait pu entendre…

— Madame, demanda-t-elle, que vous disait le médecin quand il vous a parlé tout bas ?

L'odieuse mégère n'hésita pas :

— Y me disait que… c'était pas la peine d'aller le trouver… Y a pas d'espoir !…

Louise chancela sur le coup.

— Plus d'espoir !… plus d'espoir !…

Ce dernier cri de douleur ne produisit, chez la mendiante, qu'une recrudescence de mauvaises pensées.

— Plus souvent que je te la conduirai ! grommela-t-elle… Faut même plus qu'il la rencontre !

À partir de ce moment, elle avait arrêté, dans sa tête, la combinaison qui devait lui assurer son « gagne-pain » à perpétuité.

— Tenez, dit-elle à Louise, je suis une bonne femme. Vous dites que nous restons toujours dans les mêmes rues… Eh bien ! à partir d'aujourd'hui, nous changerons de quartier.

L'aveugle se trompa au ton de sincérité dont la mendiante avait prononcé cette phrase. Et, tout heureuse, la pauvre martyre soupira avec effusion :

— Ah ! je vous remercie de tout cœur, madame !

Et elle s'était dit intérieurement :

— Il me reste du moins l'espoir de retrouver Henriette !…

Tout à coup, au moment où elle s'abandonnait ainsi à des idées plus consolantes, l'aveugle fut tirée de cette courte méditation par un éclat de voix qui la fit tressaillir… C'était la voix de Jacques.

L'aîné des Frochard s'était tenu, pendant tout le temps qu'avait duré la consultation improvisée, dans une des rues adjacentes. Il arrivait donc, aussitôt qu'il avait vu partir le docteur. S'adressant à la mendiante, le « chérubin » s'était écrié :

— Eh bien ! la mère ! ça marche la recette ?

La Frochard fut, par ces mots, subitement tirée des réflexions qui l'avait assaillie au moment du départ du malencontreux médecin. Elle se rappela alors qu'il avait glissé une pièce dans la main de Louise.

— Tiens !… au fait ! dit-elle vivement, quoi qu'il a donné, le médecin ?… Montre-nous ça, la p'tite.

L'aveugle avait alors tendu la pièce.

— Un écu de six livres ! s'écria la mégère.

— Hein, la mère ! dit le « chérubin », faut-il qu'ils écorchent les malades, ces gueux de médecins, pour pouvoir donner tant que ça… à la fois !…

— C'est bien vrai ! les canailles ! surenchérit la mendiante.

Elle avait le désir d'avoir sa part à cette aumône inespérée… Et elle s'écria, d'un air sérieux, en voyant que Jacques se disposait à empocher l'écu :

— Ah ! çà ! et moi ?…

— Vous la mère, répondit-il, je vous paie une chopine d'eau-de-vie.

— Viens, mon amour ! fit-elle en passant son bras sous celui de Jacques.

Puis, revenant à Louise, après réflexion :

— Vous, la p'tite, quand on sortira de la messe, chantez ferme… De la voix, et pas de paresse. Je suis là, en face, et… je guette !

Louise se contenta de répondre doucement :

— Oui, madame.

Et, comme Jacques, pressé d'aller, comme il disait « casser l'écu du croque-mort » (c'est ainsi qu'il appelait les médecins), entraînait la mendiante, celle-ci se retourna de nouveau.

— Hé ! Pierre ! cria la Frochard en indiquant l'aveugle : fais-la asseoir sur les marches de l'église.

Le boiteux allait s'approcher de Louise, lorsque Jacques bondit et, le repoussant, lui dit en ricanant :

— Tiens-toi tranquille, P'tit-Vénus, je m'en charge.

Tout en aidant la jeune fille à s'asseoir sur les marches, le « chérubin » ne la quittait pas des yeux…

Et, soit que l'odieuse fantaisie que nous avons déjà signalée eut fait du chemin dans sa cervelle, soit qu'il eut simplement l'intention de faire enrager le pauvre Pierre, il dit à voix basse, en manière de réflexion :

— C'est vrai tout de même que… pour une aveugle…

Il avait gardé la main de Louise dans la sienne, et c'est avec toutes sortes de précautions qu'il l'aidait à s'arranger le plus commodément possible. La Frochard dut venir l'arracher à cette contemplation.

— Viens donc, Jacques ! lui dit-elle, tout étonnée de ce que le « chérubin » s'attardait ainsi, alors qu'il paraissait, l'instant d'avant, si pressé d'aller au cabaret.

— Voilà ! la mère, voilà ! répondit le garnement, sans détourner les yeux de l'endroit où se trouvait Louise.

Il fit ainsi quelques pas à reculons.

Tout à coup la neige se mit à tomber à gros flocons, et, au bout de quelques secondes, le fils du supplicié n'aperçut plus Louise que vaguement, à travers le rideau blanc qui tombait du ciel. On eût dit que, par cette neige épaisse, la Providence eût voulu empêcher que les regards luxurieux de ce misérable vinssent souiller la chaste créature sanctifiée par le malheur…

CHAPITRE IX

Après avoir vu la Frochard et Jacques disparaître dans l'intérieur du cabaret, Pierre s'était peu à peu approché de l'aveugle. Mais, déjà Louise avait deviné la présence de son ami.

Louise grelottait, et elle murmura :

— J'ai froid !… J'ai bien froid !

Pierre ne put retenir un geste de douloureuse compassion, et, comme la jeune fille répétait pour la troisième fois : « J'ai bien froid ! » il se dépouilla de son habit, recevant sur sa poitrine, à peine couverte d'une chemise en lambeaux, d'épais flocons de neige.

Puis il laissa tomber son habit sur les épaules de Louise. Celle-ci eut un tressaillement…

— Ah !… c'est vous, Pierre ? dit-elle.

Le rémouleur se mit à trembler, mais ce n'était pas de froid. Il frissonnait au son de la voix si douce de celle qu'il aimait. Elle l'appelait Pierre tout court, comme elle eût appelé un ami, un frère.

— Oui, mademoiselle, je suis là ! dit-il.

— Dès que j'ai senti qu'on avait pitié de moi, votre nom est venu sur mes lèvres, prononça-t-elle.

Elle passait la main sur l'objet qui avait apporté un peu de soulagement au froid qui l'avait saisie, lorsque, tout à coup elle s'écria :

— Mais c'est votre habit, cela… Eh bien ! et vous ?

— Moi !… j'ai… j'ai ma limousine… mon habit de dessous, ma veste en futaine, et puis encore…

Transi, grelottant, les lèvres ne pouvant presque plus s'arrêter de trembler, il s'exclama :

— J'en ai trop de… vêtements… J'étouffe !

Ces mots avaient rassuré Louise…

— Sans vous, Pierre, soupira-t-elle, je serais peut-être déjà morte… Je n'aurais pas eu la force de supporter la vie que je mène…

Cette phrase, qui était un cinglant reproche adressé à la famille Frochard, à sa famille à lui, agita douloureusement le cœur du pauvre garçon.

— Oui, fit-il en baissant la voix, on vous rend bien malheureuse… chez nous !…

Puis, comme s'il eût été entraîné à se faire pardonner d'appartenir à cette famille, il ajouta :

— Mais qu'est-ce que je fais, moi, pour adoucir votre sort ?… Je ne puis rien, hélas !

— Rien ! répondit Louise, et ces bonnes paroles que vous m'adressez… Et ces soins de chaque jour !… Et tout à l'heure encore ! Mais c'est votre pitié qui soutient mon courage !… Et je vous remercie, mon ami…

L'aveugle avait tendu à Pierre une de ses mains, que le brave garçon saisit avec empressement. Mais, pendant qu'il tient cette main glacée dans les siennes, Louise a, de son autre main, tâté le bras de son ami. Et, s'apercevant que Pierre n'a conservé sur son corps transi qu'une misérable chemise, elle s'est écriée :

— Ah ! égoïste que je suis !

Puis, retirant vivement l'habit de dessus ses épaules, elle le tend au jeune homme…

— Non !… non ! dit Pierre.

— Je le veux, mon ami, dit-elle, avec une affectueuse autorité ! Je n'ai plus froid d'ailleurs ! Et puis, qu'est-ce que cela auprès de tout ce que j'ai souffert ?…

Et, la poitrine haletante, elle s'écriait :

— Nous la chercherons ensemble, m'avait dit votre mère !… Et j'ai compris, plus tard, ce que l'on exigeait de moi ! J'ai compris qu'on ne m'avait recueillie que pour me couvrir de haillons !… Pour me dire : « Maintenant, il faut tendre la main et demander l'aumône !… » Ah !… j'ai cru mourir de désespoir et de honte !…

— Dites-moi, pauvre enfant, fit Pierre en baissant la voix, n'avez-vous jamais eu la pensée de vous enfuir ?

— Si fait… j'y ai songé… Mais à qui m'adresserais-je ?… Et si quelqu'un, pris de compassion pour une malheureuse, s'intéressait, par hasard, à moi… qu'arriverait-il ? Ne sais-je pas, hélas ! que, pour ceux qui sont, comme moi, privés de la vue, la pitié consiste à les faire admettre dans un asile. Est-ce du fond de cet établissement que je pourrais appeler ma sœur ?…

— C'est vrai, répondit Pierre atterré et baissant la tête.

Louise se souvint alors de la consultation du docteur.

Elle se rappelait que la Frochard lui avait déclaré qu'il n'y avait plus pour elle d'espoir de guérison. Son cœur se brisait, Et elle murmura :

— L'asile serait, pour la pauvre incurable, le tombeau d'où elle ne sortirait plus… Oh ! c'est affreux !…

Les cloches se mirent en branle lentement…

— Écoutez ! dit Louise… la messe est finie… on va sortir de l'église…

— La mère va revenir ! dit Pierre.

L'aveugle s'agenouilla au bas des marches et, après avoir levé les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de l'humiliation qu'elle subissait, elle chanta :

Ô passants charitables,
Venez à mon secours ;
Mes jours sont lamentables.
Pour moi, la nuit toujours !…
Soulagez ma misère :
Chacun vous le dira :

À qui donne sur terre,
Au ciel Dieu le rendra !

En ce moment, le flot des fervents sortait de l'église…

Au-dehors, la neige avait redoublé…

La sortie de la messe était toujours la meilleure affaire d'une journée, affirmait Jacques. Aussi, en entendant les cloches sonner la fin de l'office, le « chérubin » avait-il pressé sa mère de vider son gobelet d'eau-de-vie.

Mais la veuve tenait à déguster…

— Attends un peu, fit-elle en se levant de son tabouret pour aller donner un coup d'œil du côté de l'église ; je vais voir si le chardonneret *s'égo-sille*comme y faut.

Et la mégère était revenue en disant :

— Pas besoin de nous presser, mon amour, elle te récolte une bonne petite somme…

Jacques l'interrompit :

— Pierre surveille-t-il la recette ? demanda-t-il…

— Pour sûr, mon amour. On peut s'fier à lui pour ça.

— Pour cela, soit ! Mais faut pas qu'il veuille jouer pour tout de bon au P'tit-Vénus. Qu'il y prenne garde… le chardonneret n'est pas pour lui, la mère !

— Et pour qui donc, mon amour ?

Jacques avala le contenu de son gobelet sans répondre…

En ce moment, trois hommes venaient de s'attabler à une des tables placées plus loin…

La Frochard, en les voyant, avait fait la grimace…

— C'en est !… dit-elle tout bas à Jacques.

Mais celui-ci, sans lever la tête :

— J'en connais bien deux sur les trois…

La Frochard et son fils ne tardèrent pas à apprendre que le troisième buveur était un nommé Picard.

On se rappelle comment, après avoir donné sa démission parce que Roger se rangeait d'*une façon indécente,*ce domestique, comme on en voit rarement, avait consenti à rentrer au service du chevalier dès qu'il avait appris que le jeune gentilhomme avait une maîtresse.

Or, on le sait, M. de Linières avait chargé Picard de découvrir où Roger de Vaudrey cachait sa nouvelle maîtresse, cette demoiselle pour laquelle il refusait une femme choisie par le roi lui-même.

— Nous le saurons, monseigneur, s'était écrié Picard… Vous pouvez vous fier à moi !

Mais la vérité était que la valet, si certain de son fait, avait aujourd'hui recours à la police de M. de Linières pour découvrir où se trouvait le nid d'amoureux.

Aussi, sachant que, tous les jours à midi, Marest avait l'habitude de donner rendez-vous à ses hommes dans ce cabaret de la place Saint-Sulpice, Picard était venu l'y retrouver et lui exposait son affaire.

Marest le laissait aller, le tenant en arrêt sous ses yeux étincelants de policier. Quand il eut fini, Picard demanda :

— Alors, que faut-il faire, monsieur Marest ?

— Il faut, parbleu ! il faut que je vous aide, monsieur Picard…

Le vieux domestique faillit tomber à la renverse dans le mouvement qu'il fit pour témoigner de sa joie.

— Mon Dieu ! je pourrais bien vous faire languir un peu : mais, comme je vous vois dans l'huile bouillante, je vais vous dire la chose… Cela concerne encore votre maître… Il s'agit de savoir quel intérêt peut avoir M. le chevalier Roger de Vaudrey à courir Paris, jour et nuit… pour retrouver une demoiselle… aveugle.

La Frochard reposa vivement sur la table le gobelet qu'elle allait porter à sa bouche. Jacques lui appuya la main sur la bras.

— On cherche le chardonneret, dit-il.

— Pour lors, faudra le changer de cage.

— Patience, on ne le tient pas encore, fit Jacques.

La mégère avait fait signe de continuer à écouter. Mais ils ne devaient pas en apprendre plus long. En effet, l'agent Marest avait dit à Picard :

— Si vous voulez être renseigné sur ce qui vous intéresse, il faut nous suivre.

Picard ne s'étant pas fait prier, les trois hommes avaient immédiatement quitté le cabaret.

Lorsqu'ils furent sur le pas de la porte, la Frochard se leva comme pour s'élancer sur la place. Jacques la retint.

— Pas d'imprudence, la mère ! dit-il : il faut laisser filer ces gaillards-là… Après, l'on fera le nécessaire…

À peine les agents avaient-ils disparu à l'entrée de la rue de Condé, que la comtesse de Linières paraissait à son tour, sortant de l'église. L'ayant aperçue, le valet de pied avait fait approcher la chaise et en tenait la porte ouverte. Mais Diane s'était arrêtée sur les marches et regardait avec compassion la jeune aveugle.

— J'ai bien demandé à Dieu de me faire retrouver ma fille ! dit-elle en levant les yeux au ciel…

En même temps, elle glissait une aumône dans la main que Louise tendait aux passants.

— Dieu m'aura-t-il entendue ! se demandait cette mère au moment où, de sa main tremblante, elle laissait tomber une aumône dans la main de sa fille !…

Elle se disposait à rejoindre sa chaise, lorsque, tout à coup, Diane étouffa une exclamation :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle… Ce regard fixe !

Et doucement, d'un ton maternel :

— Mon enfant, demanda-t-elle, est-ce que vous ne voyez pas ?…

Au son de cette voix, Louise avait tourné vivement la tête du côté où se trouvait Mme de Linières… Il lui vint une légère rougeur au front.

— Non, madame, je n'y vois pas…

— Ah ! quel malheur !

Cette exclamation de pitié, qui s'échappait des lèvres de la comtesse, pénétra au fond du cœur de Louise.

La pauvre fille se rapprochait, instinctivement, de cette dame qui s'était intéressée à elle.

La confidence s'arrêtait sur ses lèvres…

— Qu'éprouvez-vous donc, mon enfant ? dit la comtesse à mi-voix : vous souffrez…

Cette fois, Louise n'y tint plus…

— Vous me plaignez parce que je suis aveugle !… dit-elle. Eh bien ! ce n'est pas le plus grand des malheurs qui m'ont frappée !

Ah ! si en ce moment la fatalité n'avait pas fait que du seuil du cabaret la Frochard eût vu ce qui se passait sur les marches de l'église… C'en était

fait !… La pauvre aveugle eût, dès ce même soir, trouvé un asile autre que le sordide grenier de la Frochard…

Il s'en fallut de quelques secondes.

La Frochard avait, avec rapidité, traversé la place. Elle arriva au bas des marches au moment où la comtesse répondait à la phrase de Louise. Elle entendit ces mots :

— Que dites-vous ?… Parlez, pauvre petite, parlez !… Je suis riche, et je pourrais peut-être…

Louise était transfigurée. Un reflet de joie intérieure illuminait ses traits… Son sein, oppressé par le froid, se soulevait d'émotion.

— Ah ! si j'osais !… murmura-t-elle.

— Hein ? fit la Frochard, en se rapprochant pour écouter ce qu'allait dire l'aveugle.

La comtesse, n'ayant pas fait attention à cette vieille mendiante, continua sur le même ton rempli d'intérêt :

— Vous avez une famille ?… une mère ?

Louise sentit tout son sang bouillonner en elle…

Une inexprimable sensation l'étreignit au cœur à ces mots qu'on faisait résonner à son oreille…

— Une famille !… une mère ! s'écria-t-elle.

Mais aussitôt la voix s'éteignit sur ses lèvres. Ses traits se contractèrent subitement. Elle avait senti et reconnu la main osseuse de son bourreau… Elle entendait la Frochard, qui s'empressait de répondre :

— Oui, ma belle dame, oui, elle a une famille… une mère, une bonne mère, j'ose le dire…

Et, tandis que l'aveugle, glacée d'effroi, gardait le silence, Mme de Linières, se tournant vers la vieille, lui disait avec compassion :

— Ah ! c'est votre fille ?…

L'horrible femme n'en était pas à son coup d'essai en fait d'hypocrisie et de mensonge.

— Oui, madame, c'est ma fille, la plus jeune de mes sept, que j'ai eu bien du mal à élever…

Et, tenaillant sans qu'on s'en aperçût le bras de la pauvre victime, muette de terreur, elle ajouta :

— Pas vrai, mon enfant !… que je suis bien méritante ?…

Comment la Providence n'envoya-t-elle pas à Louise, pour confondre cette infâme créature, la force de crier :

— Vous mentez !…

La tête perdue, la poitrine oppressée par les sanglots, Louise défaillait… Et c'est en chancelant au bras de la mendiante qu'elle entendit la dame inconnue dire :

— Elle est bien pâle et semble toute malade…

La Frochard s'était empressée de répondre :

— Les bonnes âmes charitables en ont compassion, ma bonne dame charitable… On lui donne un peu d'argent et avec ça, une fois rentrée, elle est bien soignée, bien dorlotée… Pas vrai, ma chérie !…

Et tout bas, elle lui dit en grinçant des dents :

— Eh ! parle donc !…

— Oui !… oui !… répondit la malheureuse avec effort…

— Tenez, mon enfant.

Lorsque, au silence qui suivit, Louise eut reconnu que la dame qui s'était intéressée à elle n'était plus là, il lui sembla qu'un nouveau malheur venait de la frapper.

La comtesse de Linières avait descendu les marches, lentement. Elle était montée dans la chaise, et le valet attendait les ordres.

— Où va madame la comtesse ? demanda-t-il après quelques secondes.

Seulement alors, Diane sembla sortir de la profonde rêverie dans laquelle elle s'était absorbée.

Elle venait de se souvenir qu'elle avait promis au chevalier de voir la jeune ouvrière qui avait si profondément troublé le cœur de Roger. Et elle dit au valet :

— Faites-moi conduire à l'adresse que je vous ai donnée.

Il s'agissait, maintenant, d'arriver à l'entrée du faubourg Saint-Honoré. Nous laisserons la femme du lieutenant de police, en route pour le quartier où se trouvait la chambre d'Henriette, et nous reviendrons sur cette place Saint-Sulpice, où nous avons laissé Louise.

La place commençait à se faire déserte. Les flocons mêlés de grêle fine cinglaient le visage des passants.

— Faut déguerpir, avait dit la Frochard, n'y a plus rien à récolter par ici…

Saisissant alors la main de l'aveugle :

— Quoi qu'elle t'a donné ? demanda-t-elle…

Et, avant que Louise eût pu lui remettre l'argent, la mendiante lui avait broyé les doigts en s'écriant :

— Un louis d'or, mazette !

En voyant venir à elle ses deux fils, la mendiante avait rapidement fait disparaître la pièce dans l'immense poche qui pendait à sa ceinture. C'était, pensait-elle, une réserve qu'elle allait mettre de côté pour le « chérubin »…

Son œil de vautour avait lancé un regard à Jacques pour désigner à celui-ci la direction qu'elle allait prendre, et entraînant Louise :

— En route, p'tiote ! commanda-t-elle. On s'reposera cette nuit… Mais à c'te heure, faut roucouler encore.

Louise fit un signe qui dénotait qu'elle n'en pouvait plus. Mais le bourreau sans entrailles n'entendait pas qu'on lui gâtât sa recette…

— Entonnez-moi ça bien vite, et de la voix ! dit-elle.

Louise poussa un soupir. Et, faisant gémir sa pauvre poitrine sans souffle, elle essaya d'obéir. Peu à peu, la voix de la malheureuse se perdit dans le lointain…

Pierre, de l'endroit où il était, avait assisté, sans y rien comprendre, à la scène qui avait eu lieu, sur les marches de l'église, entre l'aveugle et cette grande dame dont le valet attendait les ordres. Il avait vu sa mère se faufiler entre la dame et Louise. Alors, il avait songé à rejoindre l'aveugle, lorsqu'une main, se posant sur son épaule, l'obligea à s'arrêter tout court…

Il se trouva face à face avec Jacques.

— Reste là, toi ! dit celui-ci, il faut que je te parle !

Le « chérubin » ne riait plus.

Lui non plus n'avait rien perdu de la pantomime qui avait eu pour théâtre le portique de l'église Saint-Sulpice. Lui non plus ne pouvait, maintenant, se défendre d'une douce sensation lorsqu'il voyait Louise.

Malheur à qui chercherait à lui disputer le « chardonneret ». Il était là, vigilant.

La Frochard pouvait bien compter maintenant que son gagne-pain ne lui échapperait pas.

La colère éclatait dans ses yeux. De ses deux mains accrochées aux épaules du rémouleur, il secouait le pauvre garçon avec une violence extrême.

Pierre, tremblant, marmottait :

— Qu'est-ce que tu as ?… Pourquoi me secoues-tu ainsi, Jacques ?… Pourquoi ?… Que t'ai-je fait ?

— Ce que tu m'as fait ?… Ah ! tu veux le savoir ?… Eh bien ! je vais te l'apprendre. D'abord, je ne veux pas que tu suives Louise…

Pierre releva la tête. Effaré, il regarda son frère avec une poignante expression de souffrance. Et il balbutia :

— Comment ?… tu…

Jacques lui mit le poing sous le nez, en s'écriant :

— Je te défends de penser à elle !…

Pierre, s'avançant sans trembler vers son frère, lui dit :

— Moi ! ne plus penser à Louise !… pourquoi ?…

— Pour que je ne te casse pas les reins, l'avorton !

Ne se contenant plus de fureur, l'ignoble gredin s'était élancé. Il obligea Pierre à tomber sur les genoux.

Aveuglé par la colère, il s'acharna à peser de tout son poids sur l'infortuné rémouleur. Et, d'une voix menaçante, il lui dit :

— Je te défends de l'aimer.

Pierre ne poussa pas un cri. Comme grandi par la lâcheté du misérable qui abusait de sa force, il prononça ces mots, d'une voix qui ne tremblait plus :

— Tue-moi, si tu veux, Jacques !…

Puis, levant les yeux au ciel, il ajouta tout bas :

— Mais tu ne m'empêcheras pas de l'aimer.

Jacques avait alors abandonné le malheureux, certain que la leçon lui profiterait.

Il se mit à la recherche de sa mère, qui avait pris par la rue Saint-Sulpice. On entendait encore, au loin, la voix de Louise, qui s'époumonnait à chanter…

La scène de violence n'avait pas eu de témoins…

Le rémouleur se releva péniblement. Alors il chercha des yeux celle à qui on lui avait défendu de penser…

Les flocons tombant serrés lui dérobaient sa vue.

Il poussa un soupir et alla reprendre sa manivelle et ses outils, qu'il avait placés contre une des grilles latérales de l'église.

Et cet infortuné poussa son cri de travailleur :

— À repasser les couteaux, les ciseaux… à repasser !

CHAPITRE X

On a vu le chevalier de Vaudrey, après avoir soutenu avec énergie la lutte contre son oncle, le comte de Linières, se rendant auprès d'Henriette.

Elle l'attendait, l'âme pleine de mélancolie.

Pourquoi allait-elle, vingt fois en une heure, écouter à la porte si les pas du chevalier ne se faisaient pas entendre ? Pourquoi veillait-elle ?

C'est qu'elle s'avouait tout bas la cause réelle de cette fiévreuse impatience qui agitait son âme.

« Je suis coupable, se disait-elle, et j'essaie vainement de me mentir à moi-même. Non, ce n'est pas seulement pour qu'il me parle de ma pauvre Louise que je l'attends : c'est pour lire dans ses yeux les pensées qu'il ne me dit pas… »

Voilà dans quelles dispositions d'esprit et de cœur se trouvait Henriette, le jour où le chevalier de Vaudrey avait décidé de mettre un terme à ses hésitations et aux espérances qu'entretenait le comte de Linières au

sujet du mariage qu'il voulait lui imposer.

Tout à coup, avant même que le chevalier eût frappé, elle s'était précipitée vers la porte et l'avait ouverte.

— Vous ! vous, enfin, dit-elle d'une voix tremblante.

Puis, voulant déguiser son trouble, elle ajouta, essayant de rassurer sa voix :

— J'attendais les nouvelles que vous m'apportez…

— Rien encore, dit Roger.

— Hélas ! comme toujours, fit-elle.

— Bientôt, je l'espère, nous serons plus heureux ; bientôt, c'est de la pauvre abandonnée que nous nous occuperons exclusivement ; mais aujourd'hui, Henriette, je voudrais vous entretenir de… de vous et de moi.

Toute tremblante, la jeune fille voulut interrompre l'aveu qu'elle sentait tout près de se formuler…

— Je sais, monsieur le chevalier, tout ce que vous auriez à me dire, prononça-t-elle. Vous m'avez courageusement sauvée d'un piège odieux, infâme…

M. de Vaudrey voulut protester.

— Votre générosité m'a ensuite offert les moyens d'existence qui me manquaient.

— Et vous avez refusé, s'écria Roger, préférant ne les devoir qu'à votre travail.

— Ai-je eu tort ? fit Henriette en relevant la tête. Mais, croyez que mon âme n'est pas moins reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi…

— Vous me parlez de reconnaissance, dit le chevalier : n'est-il entre nous aucun autre lien ? N'avez-vous pas compris, Henriette, ce qui se passe dans mon cœur ? Hier, je pouvais encore imposer silence à mon amour : aujourd'hui, tout me fait une loi de parler.

Et, dans une explosion de passion :

— Henriette, je vous aime ! s'écria-t-il.

Ces mots, bien qu'elle les eût déjà pressentis, firent chanceler la jeune fille. Roger se rapprocha d'elle, ajoutant avec un redoublement d'ardeur et d'émotion :

— Je vous aime !… Non pas d'un amour banal, dont vous auriez le droit d'être offensée. Je vous aime depuis le jour où je vous ai vue tremblante et désespérée, puis courageuse et fière, défendant votre honneur par la prière, la menace et les larmes. Et cet amour, je vous jure qu'il ne finira qu'avec ma vie.

Henriette porta la main à son cœur.

— C'est mal, dit-elle, c'est bien mal ce que vous faites là ! Est-ce que je n'avais pas compris, deviné depuis longtemps, tout ce que vous vous efforciez de me cacher ? Hélas ! il ne fallait pas me l'avouer.

— Henriette !… implora le chevalier.

La jeune fille continua en s'animant :

— Il fallait comprendre que je n'ai pas le droit de m'abandonner à la joie d'être aimée tant que ma mission n'est pas remplie ! Lorsque Louise sera dans mes bras, lorsqu'elle sera rendue à ma tendresse, j'aurai le droit d'être heureuse ! Et alors, alors seulement, dites-moi que vous m'aimez, je ne vous ordonnerai plus de vous taire !…

Le chevalier, dans un transport de tendresse, s'était emparé des mains de la jeune fille… Il les porta vivement à ses lèvres et les couvrit de baisers.

— Henriette ! chère Henriette ! disait-il avec amour, tout ce que je viens d'entendre remplit mon âme de bonheur ! Avec quelle ardeur nouvelle je vais reprendre le cours de mes recherches ! Je réussirai, chère Henriette, et, lorsque je l'aurai ramenée dans vos bras, cette sœur tant pleurée, alors, nous serons deux à l'aimer. Peut-être est-ce avec raison que vous blâmiez, tout à l'heure, l'ardeur que je n'ai pu contenir lorsqu'il s'est agi de vous avouer mon amour. Mais sachez, mon amie, que j'avais besoin, pour me soutenir dans la lutte que je vais entreprendre, d'obtenir de vous une promesse…

— Une promesse ! De quelle promesse parlez-vous ?

— Celle de me faire l'honneur d'accepter mon nom ! Et, continua le chevalier, avant de me décider à vous ouvrir mon cœur, j'avais confié le secret de mon amour à la seule personne qui, avec vous, avait le droit de connaître les sentiments secrets de mon âme. À celle que vous pourrez appeler votre mère, puisqu'elle a reçu de la mienne expirante la mission de m'aimer comme son fils. À Mme la comtesse de Linières, enfin, que j'ai précédée auprès de vous, car, bientôt, elle sera ici !

— Elle va venir ?

Le chevalier n'eut pas le temps de répondre…

À ce moment, on frappa doucement à la porte.

Henriette, immobile, n'osait faire un pas…

Ce fut Roger qui se précipita pour ouvrir.

Mais alors il poussa une exclamation d'étonnement, de colère. La tête de Picard s'était montrée dans l'entrebâillement de la porte.

— Ne vous dérangez pas, dit le valet d'un ton jovial.

Henriette s'était détournée en poussant un cri.

Le chevalier, furieux, s'avança en disant :

— Picard ?… Toi !… toi ici ?…

Mais le valet ne semblait pas redouter la fureur de son maître. Il répondit avec calme :

— Ce n'est que moi, monsieur le chevalier, ce n'est absolument que moi…

C'est grâce aux indications que lui avait données M. Marest que le vieux serviteur de la famille de Linières était arrivé à ce quatrième étage de la maison du faubourg Saint-Honoré, dans laquelle habitait Henriette.

Roger, plus furieux que jamais, s'écria :

— Que me veux-tu ?… Qu'est-ce qui t'amène ?…

Et comme la jeune fille, un peu remise de son étonnement, avait fait un pas au-devant du nouveau venu :

— Ce garçon est mon valet de chambre, ajouta M. de Vaudrey.

Picard sourit à Henriette, en s'inclinant, pour dire :

— Oui, mademoiselle, oui, Picard… le fidèle et discret Picard.

Roger, fort ennuyé de l'incident qui avait interrompu son tête-à-tête avec la jeune fille, s'empressait auprès de celle-ci. Pendant ce temps, Picard se disait :

« Dans une mansarde !… Nous sommes sans doute chez la soubrette de la demoiselle en question. Il cumule, mon gaillard : la maîtresse et la soubrette… »

Un brusque mouvement de Roger le ramena au sentiment de la réalité.

— Allons, fit M. de Vaudrey en revenant auprès de son valet, parle !… Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je dois faire à monsieur le chevalier une communication de la plus haute importance.

Henriette comprit-elle que le moment était venu de laisser seuls ces deux hommes ? Elle alla prendre sur le lit un paquet, et, revenant vers le chevalier :

— Il faut, dit-elle, que je descende ce mantelet…

Roger, pressé d'apprendre ce que devait lui dire Picard, se contenta de s'incliner, en disant à voix basse :

— À bientôt, chère Henriette !

L'ouvrière passa rapidement devant Roger. Elle était visiblement émue.

Tout occupé de sa chère protégée, le chevalier était resté auprès de la porte entrouverte, sans se préoccuper de ce que pouvait faire, dire ou penser le valet…

Et Picard, profitant de la circonstance, s'adressait à lui-même un petit monologue.

« Elle est jolie à croquer, la camériste, pensait le vieux domestique, qui s'y connaissait. La maîtresse en bas… la petite suivante en haut… C'est complet !… »

Tout à coup, d'un vigoureux mouvement de bras, le chevalier le fit pirouetter.

Ravi de cette brutalité, le singulier valet se frottait les mains, et, pour un peu, eût tendu l'échine afin d'inviter le soulier du chevalier à le caresser un brin. Mais Roger interpella violemment Picard par ces mots :

— Nous voici seuls, m'expliqueras-tu comment il se fait que tu te sois permis de me relancer jusqu'ici ?…

— J'ai eu l'infamie de suivre Monsieur !

— Quoi !… Maraud !…

— Maraud !… Picard… Très bien !… Voilà les bonnes traditions qui reviennent !…

— Qu'est-ce à dire, drôle ?…

Mais l'étonnant domestique sauta de joie en s'entendant injurier de nouveau.

— Drôle !… s'écria-t-il… Parfait !… Parfait !… Ça revient complètement. Encore un peu le pied fera son office… comme la parole…

Cependant, le chevalier de Vaudrey voulait forcer Picard à s'expliquer.

— Me diras-tu enfin ce que signifie ?…

— Cela signifie, dit-il, que M. le comte ayant intérêt à connaître *nos*petites fredaines, m'a chargé de m'enquérir, afin de…

— C'est-à-dire, drôle, que tu m'espionnais…

Il n'acheva pas.

— Complètement, répondit Picard d'un ton calme.

— Comment, misérable !…

— Ah ! oui, misérable !… Monsieur le chevalier, c'était, de ma part, bien misérable de m'informer adroitement, et, d'étage en étage, ne trouvant personne, j'ai fini par grimper jusqu'ici… Et voilà comment je suis arrivé… chez la jolie petite femme de chambre !…

Roger bondit, la main levée…

— La femme de chambre ?… fit-il…

— Oui, mon maître vénéré, j'ose dire mon opinion, trop heureux si elle m'attire…

— Assez !… Pas un mot de plus… ou sinon…

Picard eut un mouvement épique. Il présenta le dos, sans pouvoir s'empêcher de dire d'un ton indéfinissable :

— Bon !… Le pied va marcher : ça va venir !…

Mais alors, il laissa échapper un soupir de désappointement, et dit :

— Ça ne vient pas !… Ça ne vient toujours pas !…

Roger lui parlait d'un ton sérieux, sévère même, mais il n'y avait plus l'ombre d'emportement.

— Monsieur Picard, disait-il froidement, écoutez…

— Je suis tout oreilles, monsieur le chevalier.

— Vous allez retourner chez M. de Linières. Vous lui direz que vous m'avez suivi pas à pas…

— Mon Dieu !… de quoi me chargez-vous là ?…

— Vous lui direz, poursuivit Roger, que vous m'avez trouvé chez la personne que j'aime.

— C'est-à-dire, hasarda le valet, chez sa carné…

— Chez elle ! insista le chevalier avec autorité.

De placide qu'il était, le visage du domestique passa au rouge, au vert et au cramoisi…

— Comment !… chez elle ? demanda-t-il…

Puis, jetant un coup d'œil sur le modeste mobilier.

— C'est ici qu'elle demeure ?

Roger haussa les épaules et continua :

— Et tu ajouteras que je n'aurai jamais d'autre femme, entends-tu ? d'autre épouse que cette jeune fille…

Pour le coup, l'infortuné Picard éprouva un véritable vertige. Il s'appuya contre la porte pour ne pas chanceler…

— Hein ?… fit-il au bout d'un instant… Plaît-il ? Pardon, monsieur le chevalier… quelle jeune fille…

— Eh ! pardieu ! gronda Roger à bout de patience, celle qui était là tout à l'heure… que tu trouvais charmante…

— La petite femme de chambre ?…

— Misérable ! s'écria le chevalier en marchant sur l'impertinent valet…

Picard retrouva instantanément son air béat, souriant, heureux… Et, tendant le dos :

— Allons !… allons donc !… fit-il ému, anxieux.

Mais Roger le saisit violemment par le bras et l'obligea à se redresser. Puis, lui montrant la porte qui s'ouvrait :

— Plus un mot ! commanda-t-il, c'est elle !

C'était bien effectivement la jeune ouvrière qui rentrait, mais Henriette était tout en larmes. La jeune fille s'était jetée sur une chaise. Et, au milieu des sanglots qui la suffoquaient, Roger entendit ces mots :

— Quelle honte !… Ah !… je ne méritais pas une pareille offense !

— Que s'est-il donc passé ?…

— On me chasse de cette maison ! dit-elle…

— On vous chasse… vous !… vous !… Et pourquoi ?

Henriette se cacha le visage dans les mains…

— Parce qu'on prétend que je suis… votre… votre maîtresse !

La voix de Roger s'éleva, virulente :

— Ma maîtresse !… vous, si honnête… vous, si pure, s'écria-t-il en s'agenouillant devant Henriette… vous que j'ai toujours respectée comme une sœur !

Picard avait écouté en donnant tous les signes d'une surprise qui ressemblait fort à de l'ahurissement.

— Une sœur ! Une sœur !… Ah ! ça !… qu'est-ce que tout cela veut dire ? Je n'y suis plus du tout moi !

Le chevalier, lui, s'écriait avec rage :

— Mais qui donc a pu répandre cette odieuse méchanceté ?

— Les gens du quartier, sans doute ! répondit Henriette.

— Eh bien ! désormais, Henriette, je vous mettrai hors d'atteinte de pareilles calomnies.

— La maîtresse de cette maison, qui m'avait accueillie, qui me donnait de l'ouvrage… m'a déclaré…

Les larmes coupaient la voix d'Henriette.

— Elle m'a déclaré… devant tout le monde… qu'elle ne pouvait plus m'employer… ni me garder chez elle…

— C'est une action monstrueuse !… infâme !…

Le chevalier regarda longuement celle qui, maintenant, tenait ses yeux baissés. Et, d'une voix devenue tout à fait calme, il prononça ces mots :

— Henriette, séchez vos larmes et relevez la tête !…

Et, prenant la main que lui tendait la pauvre enfant :

— Oui, vous quitterez cette maison, ajouta-t-il : mais vous n'en sortirez pas pour habiter une misérable mansarde… C'est chez moi… c'est dans mon hôtel, que vous habiterez… Oui, chez moi !…

Cette fois, le domestique ne put retenir une exclamation.

— Hein ?… Dans notre… dans son hôtel…

Mais il demeura tout à coup la bouche béante. En effet, M. de Vaudrey continuait :

— Dans mon hôtel… c'est-à-dire le vôtre, Henriette !… car vous y entrerez au bras de votre mari…

Après un moment de stupeur, Picard s'était remis.

— Oh ! oh ! dit-il à part soi, il va un peu loin !…

— Moi !… interrompit Henriette… votre femme ?… Non, non… Vous n'y songez pas !… C'est impossible !…

— Parbleu ! surenchérit Picard… Impossible ! je le crois bien…

— Je comprends, dit Henriette avec une ineffable reconnaissance, ce qu'il y a de généreux dans l'offre que vous me faites et je vous en remercie… Mais, je comprends aussi la distance qui nous sépare. Elle me dicte mon devoir, et je refuse !

— Vous refusez ? s'exclama le chevalier.

Picard, saisi d'admiration pour cette jeune fille pauvre qui refusait la fortune et le nom qu'on lui offrait, n'avait pu s'empêcher de s'écrier :

— C'est beau ! c'est sublime ce qu'elle dit là !…

Mais Roger avait interrompu cette manifestation :

— Vous refusez., Henriette ! s'écria-t-il : et vous croyez ne sacrifier que vous-même !… Vous ne songez donc pas à moi, dont vous êtes tout l'espoir… toute la vie !…

— Puis-je devenir, pour votre famille, répliqua-t-elle, un objet de haine et, pour vous, une cause de persécutions ?… Non !… Non !… Il faut cesser de nous voir !

— Jamais ! s'écria Roger hors de lui… Si ma famille me refuse son consentement, je saurai m'en passer.

Picard avait écouté, s'animant au fur et à mesure que parlait son maître. À la fin, il éclata :

— Eh ! bien !… oui, s'exclama-t-il avec force, nous nous en passerons, nous nous en passerons, tant pis !…

Son enthousiasme ne connaissait plus de bornes.

— Picard, commanda le chevalier, partons !…

Le valet s'empressa d'aller ouvrir la porte, en disant :

— Oui, monsieur, partons !…

Puis, s'effaçant pour laisser passer Roger, il murmura :

— Partons vite… je serais capable de les marier tout de suite !

Le brave homme était, désormais, tout dévoué à son maître et à cette jeune fille qui, par la sincérité de son émotion, avait su le subjuguer.

— Henriette !… dit Roger, c'est tout notre avenir, c'est notre bonheur à tous deux que je cours assurer…

— Adieu ! adieu !… murmura la jeune fille.

Ce mot fit rétrograder le chevalier, qui déjà se trouvait sur le seuil.

— Non, fit-il, laissez-moi le courage dont je vais avoir besoin… Ne me dites pas adieu, mais au revoir, mon Henriette, au revoir !…

— Au revoir !… dit Henriette.

Le chevalier était déjà sorti, transporté de bonheur, que Picard était encore dans la chambre, immobile et fasciné par le visage si doux et si triste à la fois de la jeune fille qu'il avait d'abord si mal jugée. Il ne voulait pas s'en aller sans avoir fait amende honorable à cette humble ouvrière.

— Au revoir, mademoiselle, s'exclama-t-il en contenant à grand-peine son émotion. Je vous respecte, je vous estime, je vous admire, je vous…

Il s'interrompit en se souvenant du rôle dont l'avait chargé le comte de Linières.

Il sortit précipitamment en s'écriant :

— Eh bien ! j'ai joliment rempli les ordres de M. le comte !

Picard ne put rejoindre son maître qu'au bas de l'escalier, tant le chevalier de Vaudrey avait mis de précipitation à sa sortie de cette maison où il espérait revenir bientôt.

Une fois dans la rue, le jeune homme avait redoublé le pas, si bien que le domestique, dont les jambes n'avaient plus la même souplesse, se trouva bientôt hors d'état de continuer à suivre ce train d'enfer.

— J'y songe, hasarda-t-il d'une voix essoufflée, si monsieur le chevalier voulait prendre un carrosse, j'aurais bien vite fait d'aller jusqu'à la prochaine remise…

— Soit !… Dépêche-toi !…

Picard ne se l'était pas fait répéter. Au bout de quelques minutes, il revenait.

— Où faut-il conduire monsieur le chevalier ? demanda-t-il.

— À l'hôtel du lieutenant de police.

— Chez *notre*…chez M. votre oncle ?

— Oui, chez le comte de Linières.

Picard se sentit mal à l'aise sous le regard pénétrant de son maître.

— Tu avoues donc, reprit celui-ci, qu'on t'avait chargé de me suivre…

— Oui, mon doux maître…

— Et tu as obéi, faquin…

— J'ai simplement essayé…

— Tu n'as que trop réussi…

— Pas par mon intelligence… Si je ne m'en étais rapporté qu'à moi pour cela, j'en serais encore à découvrir la petite chambre de cette char-

mante demoiselle que l'on veut si injustement persécuter !

— Que parles-tu de persécutions ? questionna le chevalier. Parle ! parle, dis-moi tout ce que tu sais !…

— Je sais, monsieur le chevalier, que M. le comte semblait avoir grand intérêt à découvrir l'endroit où vous cachiez…

— Henriette ?

— Oui, cette adorable demoiselle Henriette… Mais ce n'est pas moi qui dirai maintenant où se trouve le nid des amours de monsieur le chevalier.

Roger saisit la restriction qu'il y avait dans la pensée de son vieux serviteur.

— Qui donc pourrait… sinon toi ? demanda-t-il.

— Hélas ! monsieur le chevalier… D'autres, je l'avoue à ma honte, ont été plus habiles que moi !…

— D'autres, dis-tu ? Les agents du lieutenant de police ! Mon secret est connu par ces agents !…

— Par deux d'entre eux au moins, soupira le domestique… le sieur Marest et un de ses subalternes.

En voyant la mine piteuse de Picard, la colère du chevalier de Vaudrey se calma.

— Nous sommes arrivés, dit Picard en ouvrant la portière.

En effet, le carrosse s'arrêtait devant la porte de l'hôtel du lieutenant de police.

Mais, au lieu de passer directement dans les bureaux de M. de Linières, le chevalier s'était dirigé rapidement vers l'appartement particulier de son oncle, après avoir recommandé à Picard d'aller l'attendre dans l'antichambre du cabinet de travail du lieutenant de police. Il alla donc demander à la femme de chambre de Diane de vouloir bien l'annoncer.

— Madame la comtesse est absente, répondit la soubrette, elle est sortie pour se rendre à Saint-Sulpice.

— C'est bien, lui dit Roger, je reviendrai voir Mme la comtesse en sortant de chez M. de Linières.

En arrivant dans l'antichambre qui précède le cabinet du lieutenant de police, Roger trouva Picard en grande conversation avec un des employés de M. de Linières.

Le valet de chambre s'approcha aussitôt de son maître. Il avait le visage tout bouleversé.

— De quoi s'agit-il donc ? interrogea le chevalier.

— D'abord, répondit le vieux serviteur, je crois que M. le comte désire beaucoup, oh ! mais beaucoup, causer avec monsieur le chevalier…

— Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

— La conversation que je viens d'avoir avec M. Marest.

— Ah !… que te disait cet homme ?

— M. Marest m'annonçait précisément qu'il venait de passer à l'hôtel de M. le chevalier, pour prier monsieur le chevalier de vouloir bien se rendre ici : et, persuadé que mon dévouement appartient à M. le lieutenant de police et non à monsieur le chevalier, M. Marest m'a dit en confidence que M. le comte, avant de s'éloigner, avait donné des ordres de la plus grande sévérité concernant monsieur le chevalier… « Il se soumettra, a-t-il dit, sinon, malheur à lui ! »

— Me soumettre, dit Roger, jamais !

Mais, comme il s'ouvrait de cette intention à son valet, il observa qu'il y avait déjà plus d'une heure qu'on était sorti de la grand-messe.

Et, intérieurement, il supposait que Diane, pour n'être pas rentrée tout de suite à l'hôtel, avait dû se décider à se rendre auprès d'Henriette.

Tout à coup, le cartel sonnant deux heures tira Roger de son rêve… Le chevalier se leva d'un bond.

CHAPITRE XI

Revenons à Henriette, que nous avons laissée au moment où, voulant répondre à la tendresse dont elle était l'objet de la part de Roger, elle avait fait un effort pour sourire à celui qui réclamait d'elle un mot d'espoir.

Elle avait compris, cette créature si chaste et si pure, que son devoir devait passer avant son amour et qu'elle ne pouvait accepter le bonheur au prix des sacrifices que Roger s'imposerait pour elle. Et, calme, étouffant les protestations de son cœur, elle murmura :

— Je ne le verrai plus !…

Dans ces conditions, il ne restait plus à Henriette d'autre ressource que de changer de quartier, à la fois pour se soustraire à la médisance, à la calomnie, et pour que le chevalier ne pût la retrouver. Désormais, elle se consacrerait tout entière à la recherche de Louise. Elle ne devait plus tarder à quitter cette maison.

Dans sa précipitation, elle fouillait fiévreusement dans le placard

qui lui servait d'armoire. C'est là qu'elle serrait les quelques bijoux qui n'avaient de valeur que parce que c'étaient de pieux souvenirs de sa mère…

Et, parmi ces chers objets, elle avait toujours conservé deux lettres de Louise, que l'amie lui avait adressées à l'occasion d'un de ces légers nuages entre sœurs qui appellent de tendres raccommodements.

La vue de ces plis lui suggéra l'idée de prévenir Roger de sa résolution en lui demandant pardon de méconnaître ainsi les bontés qu'il avait eues pour elle.

Et elle se mit à écrire au chevalier quelques lignes émues qu'elle mouillait de ses larmes. Lorsqu'elle eut, au bas de cette lettre d'adieu, apposé sa signature, elle voulut la relire, Mais à peine avait-elle commencé cette lecture que deux petits coups frappés à la porte la firent tressaillir. Henriette s'était retournée, surprise.

En voyant paraître une dame habillée avec la plus grande élégance, la jeune fille était demeurée troublée.

L'inconnue s'aperçut de son étonnement.

— Mademoiselle Henriette ? je vous prie, s'informa-t-elle avec douceur en regardant l'ouvrière.

— C'est moi, madame, répondit la jeune fille…

Mme de Linières – car c'était elle – s'était assise, et, faisant signe à Henriette de prendre place auprès d'elle :

— Mademoiselle, lui dit-elle, voulez-vous me permettre de causer un instant avec vous ?

— Oui, madame ! répondit Henriette.

Elle avait rapproché vivement sa chaise de celle de la comtesse. Le son de cette voix lui avait été au cœur. Il lui avait semblé entendre la voix de Louise !

La comtesse reprit, après une courte hésitation, comme pour préparer le petit mensonge qu'elle allait faire :

— Vous m'avez été recommandée, mademoiselle.

Oui ! c'était bien la voix si douce de Louise qui avait charmé l'oreille d'Henriette…

— Recommandée ? dit-elle en rougissant…

— Oui, mon enfant. Je fais partie… d'une société de dames charitables et, si le bien qu'on m'a dit de vous est justifié, je pourrai vous venir en aide…

Henriette avait compris qu'on lui apportait une aumône. Elle se sentit froissée et répondit avec une certaine vivacité :

— Je ne suis pas pauvre, madame… je travaille !

La comtesse fit un signe de tête comme pour féliciter l'ouvrière. Puis elle ajouta d'une voix émue :

— Je ne pourrai donc rien pour vous, mon enfant ?

Henriette répondit vivement :

— Rien !…

Puis, une inspiration lui vint. La sympathie qui l'entraînait vers cette inconnue lui suggéra la pensée de lui confier le tourment de sa vie. Alors, elle se reprit :

— Je me suis trop hâtée de refuser ! Oui, madame, j'accepte votre secours ! Je l'implore même ! Mais ce n'est pas votre argent que je vous demande, madame. C'est un asile où je puisse vivre, obscure, ignorée… loin du mensonge, de la calomnie… loin de… *lui*surtout !

La comtesse ne put qu'à grand-peine se contenir pour ne pas s'écrier : « Ah ! ne craignez pas de parler, je connais le secret de votre cœur ! »

Elle se fit de nouveau violence. Et ce fut en s'efforçant de simuler la surprise qu'elle reprit :

— *Lui !*C'est un jeune homme qui vous aime et… que vous aimez, n'est-ce pas ?

La jeune fille baissa les yeux.

— Oui !… oui !… murmura-t-elle.

La comtesse la regarda avec compassion :

— Et vous songez à le fuir, pour n'être pas sa maîtr…

Le mot resta inachevé. Henriette avait relevé la tête et regardait l'inconnue avec une expression de dignité froissée. Mais son regard rencontra le regard maternel de la comtesse et, aussitôt, le mouvement de révolte qu'elle avait ressenti s'évanouit.

Un sentiment de fierté se manifesta en elle pour lui dicter cette réponse, prononcée d'une voix calme :

— Je veux le fuir, madame, pour garder mon courage et n'être pas sa femme…

— Sa femme ! s'écria la comtesse.

Henriette se sentait maintenant satisfaite d'elle-même. Elle avait donné, d'un seul mot, la preuve des sentiments élevés qu'elle avait dans le cœur.

— Oui, sa femme, reprit-elle : c'est le titre qu'il m'offrait il n'y a qu'un instant.

— Et vous l'avez refusé ? demanda la comtesse.

— Je l'ai refusé, madame !

Mme de Linières eut un geste d'admiration.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle… Et, elle ajouta, en se levant :

— Mademoiselle Henriette, je suis la parente du chevalier de Vaudrey… je suis presque sa mère…

Et, comme Henriette, intimidée, se tenait sur une respectueuse réserve, ce fut Mme de Linières qui reprit :

— Oui, je suis presque la mère du chevalier de Vaudrey… L'amour qui vous unit, je le connaissais ! Et je vous le dis, mon enfant, fit-elle avec douceur, le parti que vous songez à prendre est le seul que je puisse vous conseiller, car ce n'est pas uniquement notre famille, c'est la volonté du roi qui s'opposerait à ce mariage.

Henriette chancela.

— Je m'étais tracé ma route, madame, dit-elle, avant de vous avoir vue : la route du sacrifice !

— Je le sais !

Diane de Linières attira la jeune fille à elle, dans un mouvement tout maternel.

— Je sais aussi, ajouta-t-elle, que nous sommes riches et puissants…

Henriette releva la tête…

— Puissants ! fit-elle.

— Et si, quelque jour, nous pouvons reconnaître votre désintéressement, votre… courage, mon enfant !…

Subitement, il se fit un changement dans l'attitude de la jeune fille.

— Reconnaître le courage que je m'impose pour accomplir un bien douloureux sacrifice : vous le pouvez, madame, vous le pouvez bientôt…

aujourd'hui même !…

— Aujourd'hui même, mon enfant ? Comment ?

— Écoutez-moi, madame. De mon cœur, j'avais fait deux parts. L'une qui lui appartenait… à lui ! L'autre… Ah ! l'autre, je l'avais donnée à une pauvre et chère enfant… qu'on a cruellement séparée de moi…

— Séparée ? s'exclama Mme de Linières…

— Oui, madame ! Et la voilà, errante dans Paris.

Henriette avait levé ses regards au ciel et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Et c'est au milieu de sanglots qu'elle poursuivit le récit de l'aventure à la suite de laquelle elle avait rencontré le chevalier de Vaudrey.

— Votre famille est toute-puissante, dit-elle. Eh bien !… qu'on cherche l'amie qui m'a été enlevée, qu'on la retrouve, qu'on me la rende, madame ! Et j'imposerai silence à mon cœur ! J'en arracherai mon amour !

Elle s'était redressée, en s'écriant avec véhémence :

— Oui !… je disparaîtrai, j'en fais le serment. Voyons, madame, est-ce que c'est trop demander ?

— Non, mon enfant. non ! s'empressa de répondre la comtesse : je vous promets mon aide, mon appui… Et cela, sans retard. Parlez, donnez-moi le signalement de…

— Son signalement !… Hélas ! il n'est que trop facile à donner. L'infortunée a seize ans… et elle est aveugle !

— Aveugle !… aveugle !… répéta la comtesse.

— Elle se nomme Louise, madame !

Diane tressaillit : ce nom, prononcé à l'improviste, lui avait porté un coup qui rouvrait dans son âme toutes les blessures que le temps n'avait pu réussir à cicatriser.

— Louise, c'est un nom qui m'est cher, dit la comtesse.

Des larmes mouillaient ses yeux.

— Soyez tranquille, reprit-elle, mon enfant, on la retrouvera bien votre sœur…

— Louise n'est pas ma sœur, madame !

Diane répéta avec étonnement :

— Elle… n'est pas…

— Non, madame, interrompit Henriette : mais je lui dois, à moi seule, la tendresse de toute une famille… puisque mon père, ma mère et… moi,

elle nous a sauvés de la misère.

— Sauvés ! s'exclama Mme de Linières… qu'a-t-elle donc pu faire pour cela ?

— Mon père avait trouvé Louise sur les marches d'une église…

— Trouvée ! s'écria la comtesse.

Et la voix expira sur ses lèvres. Une émotion violente s'emparait d'elle. Après quelques instants de silence, elle dit à Henriette :

— Contez-moi donc l'histoire de cette pauvre enfant trouvée… Vous disiez… ajouta-t-elle en balbutiant… qu'elle vous a tous préservés de la misère ?…

— Une misère si terrible, dit Henriette, que mon père n'avait plus un morceau de pain à donner à sa femme… Et que ma mère, épuisée par la souffrance, n'avait plus une goutte de lait à donner à son enfant !

— Oh ! pauvre femme ! murmura Mme de Linières.

— Pour sauver au moins sa fille, mon père prit le douloureux parti de la confier à la charité publique. Profitant du sommeil de ma mère, il m'avait enlevée de mon berceau et, d'un pas chancelant, m'emporta vers le parvis de Notre-Dame.

Diane était maintenant suspendue aux lèvres de la jeune fille. Celle-ci continua :

— C'était un rude hiver. La neige couvrait les marches de l'église, et mon malheureux père s'arrêta en pleurant ! « Est-ce que j'aurai la force de l'abandonner là ? » s'écria-t-il. Il n'avait pas achevé ces mots qu'il entend tout à coup des cris plaintifs à quelques pas de lui. Il s'approche et voit… une pauvre petite créature dont le berceau est à moitié enseveli sous la neige…

À ces mots, Diane se leva d'un bond en s'écriant :

— Il y avait une autre enfant sur ces marches glacées… une enfant, dans un berceau… enseveli dans la neige ?…

— Oui, madame ! répondit la jeune fille. Et le visage et les mains de la pauvre abandonnée étaient déjà bleuis par le froid…

— Oh ! c'est horrible ! s'exclama la comtesse, pendant qu'Henriette poursuivait :

— « Elle va mourir ! » se dit mon père. Il avait tiré l'enfant du berceau… Il essayait de la réchauffer dans ses bras… Puis, une pensée lui tra-

versa l'esprit. « Hélas ! se dit-il, de même que celui-ci se mourait lorsque je suis arrivé, de même mon enfant aura cessé de vivre avant qu'une âme charitable ait pu s'occuper d'elle ! Non, je ne l'abandonnerai pas ! Je ne les abandonnerai ni l'une ni l'autre ! » Et lui, qui était venu en chancelant, portant comme un lourd fardeau l'enfant qu'il allait exposer, il s'en revenait d'un pas ferme, avec deux enfants dans les bras !…

La comtesse de Linières ne put retenir la manifestation ardente de l'enthousiasme qu'avait excité en elle la conduite si noble, si généreuse, de ce malheureux.

— Bien ! bien ! s'exclama-t-elle, en serrant les mains d'Henriette comme si elle eut serré, avec effusion, celles de Michel Gérard lui-même. Oh ! oui ! C'est bien cela !

Puis elle demanda avec vivacité :

— Mais ce secours inespéré… ce salut que vous apportait l'enfant ?…

— Quelques instants après, mon père avait regagné sa demeure. « Femme ! dit-il à ma mère en entrant, nous n'avions qu'un enfant, et ce n'était pas assez pour que le ciel eût pitié de nous ! Mais nous voici bien plus dignes de sa compassion : nous avons deux petites filles ! »

» Ma mère, continua la jeune fille, avait poussé un cri de joie et s'était précipitée pour prendre à la fois les deux enfants. Mais mon père l'en empêcha et alla lui-même nous placer côte à côte dans le berceau. »

Henriette était si émue qu'elle dut s'interrompre.

Mme de Linières paraissait être sous le coup d'une irrésistible agitation.

— Mon père avait placé l'enfant dans mon berceau, répéta Henriette, et, quand pour essayer de réchauffer cette pauvre petite créature, on eut ouvert ses langes…

— Eh bien ? fit la comtesse, arrivée au dernier degré de l'anxiété.

— Il s'en échappa deux rouleaux d'or…

Mme de Linières chancela. Les yeux démesurément ouverts, elle avait tendu les mains vers Henriette. La voix s'arrêtait dans sa gorge…

— Oui, madame, continua la jeune fille… deux rouleaux d'or… avec ces mots tracés sur un papier : « *Je m'appelle Louise ! Aimez-moi !* »

Diane poussa un cri étouffé et s'appuya au dossier de la chaise, pour ne pas défaillir… Henriette la regardait inquiète…

— Qu'avez-vous donc, madame ? s'informa-t-elle.

Mais, déjà, Mme de Linières avait compris qu'il lui fallait retrouver son calme devant cette jeune fille. Elle fit un violent effort de volonté. Et elle dit, le plus naturellement qu'elle put :

— Moi ?… Rien… Je n'ai rien… C'est une touchante histoire et qui m'a vivement émue. Mais continuez donc, mon enfant !… continuez !…

Cette fois, ce fut le tour d'Henriette de témoigner de l'émotion qu'elle éprouvait au souvenir des premières années qu'elle avait passées avec Louise…

— Ah ! comme nous la chérissions, madame ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

La récompense de cette exclamation ne se fit pas attendre. Mme de Linières ouvrit les bras à la jeune fille, la saisit, l'étreignit sur son cœur. Puis elle lui dit, en l'embrassant :

— Oh ! oui, vous avez un bon cœur ! Et je comprends que Roger vous aime ! Je vous aime bien aussi, moi !

— Alors, s'exclama la jeune fille avec élan… alors, madame, vous m'aiderez à la retrouver ?

— Si je vous y aiderai !…

Mais Diane n'était pas au bout de cette douloureuse épreuve. L'image de cette jeune fille aveugle lui revint, à la mémoire.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup, aveugle !… Vous avez dit qu'elle était…

— Oui, madame.

— Et comment s'est abattu sur elle cet horrible malheur ? s'empressa de demander la comtesse.

— Oh ! bien horrible, en effet ! répondit en soupirant la jeune fille.

Mais elle s'arrêta tout à coup et, portant la main à son cœur, elle écouta… On chantait dans le lointain…

Mme de Linières, doucement, pressait Henriette de continuer. Mais la jeune fille s'était rapprochée de la croisée. Le cou tendu, elle prêtait l'oreille. Il lui semblait saisir l'air qu'on chantait à une grande distance. Elle crut reconnaître cette voix : c'était comme un écho de la voix de Louise. Mais bientôt, le chant cessa. Et, tout en continuant d'écouter, Henriette reprit :

— C'était un jour… Il y a deux ans…

— Achevez donc, implora la comtesse, en marchant vers Henriette. De grâce, achevez, mon enfant…

Mais la jeune fille, maintenant, semblait en proie à une fièvre violente.

Et c'est en élevant la voix, peu à peu, qu'elle dit :

— Louise en avait alors… quatorze…

La voix entendue se rapprochant, Henriette s'était élancée, folle d'espérance, à la croisée. Elle balbutiait :

— Nous jouions !… nous jouions ensemble…

Tout à coup la voix du dehors se fait entendre distinctement :

Ô passants charitables,
Venez à mon secours ;
Mes jours sont lamentables,
Pour moi, la nuit toujours !…
Soulagez ma misère ;
Chacun vous le dira :
À qui donne sur terre,
Au ciel Dieu le rendra !

Henriette a reconnu la voix de Louise. Elle pousse un grand cri et va vers la porte, en s'écriant avec force :

— C'est elle ! C'est elle !… Ah ! courons, madame !…

Mais, tout à coup, au moment où la jeune fille, entraînant Diane de Linières, allait prendre son élan, les deux femmes restèrent interdites…

La porte de la chambre s'était brusquement ouverte…

CHAPITRE XII

Pour que le lecteur puisse bien comprendre ce qui va suivre et comment la situation en était arrivée à ce dénouement imprévu, il nous faut retourner auprès du comte de Linières, au moment où il avait laissé Roger de Vaudrey sous le coup d'une menace.

Le lieutenant de police voulait tirer une terrible vengeance de l'obstination que le chevalier mettait à désobéir aux désirs du roi. Le comte de Linières sonna :

— Faites venir M. Marest ! commanda-t-il à l'huissier.

Et, quand l'huissier eut paru :

— Monsieur Marest, dit-il brusquement, je viens de parcourir le rapport que vous m'avez fait remettre… Vous avez la certitude que le chevalier de Vaudrey est en ce moment auprès de la personne sur le compte de laquelle vous avez établi ce rapport ?

— Oui, monseigneur ! À moins d'un hasard, c'est l'heure à laquelle M. le chevalier rend sa visite…

— Il ne faut pas que le chevalier m'échappe, entendez-vous, monsieur Marest ?

— Monseigneur me donne-t-il l'ordre d'aller m'enquérir si…

— Non, c'est inutile, un autre s'assurera que Roger de Vaudrey est ou n'est pas dans la maison du faubourg Saint-Honoré. Ce que j'attends de vous, monsieur Marest, c'est que vous ne quittiez pas cet hôtel… Vous demeurerez en permanence dans la salle des employés. Et l'on viendra vous y prévenir lorsque le chevalier de Vaudrey arrivera. Alors, vous vous présenterez au chevalier et vous le prierez de vouloir bien attendre mon retour.

— Et, hasarda l'agent, si M. le chevalier refusait ?

En homme avisé qu'il était, le comte répondit :

— Il… ne… faut pas que le chevalier refuse de m'attendre, monsieur Marest.

M. de Linières avait dit tout ce qu'il voulait dire.

Il congédia Marest d'un geste.

Le comte de Linières était demeuré seul dans son cabinet. Il s'agissait, désormais, pour lui, de mener rapidement cette affaire.

« Vous m'avez rappelé à mon devoir, chevalier, murmura-t-il, en se rappelant de quelle façon lui et son neveu s'étaient séparés : je vous obligerai à remplir le vôtre ! »

Il voulait, avant de commencer son expédition, rendre visite à la comtesse. Et, s'étant informé, il apprit qu'elle était sortie pour se rendre à Saint-Sulpice.

— Comment… par ce temps épouvantable ? ne put s'empêcher de dire M. de Linières.

Et il pensait :

« La prière !… toujours la prière !… C'est là qu'elle va chercher la consolation au mystérieux chagrin qui la consume ou, peut-être, le pardon d'une faute qu'il faudra bien que je découvre un jour. »

C'est sous cette impression que le comte de Linières entra dans son cabinet. Il sonna l'huissier.

— Vous allez, dit-il, porter ce pli à l'officier de service.

Quelques instants après, l'huissier annonçait ce dernier. Le lieutenant de police fit signe à celui-ci d'avancer.

— J'ai besoin de vous, dit-il à l'officier. Vous allez prendre deux exempts et vous m'accompagnerez. Vous commanderez un carrosse dans lequel vous prendrez place, vous et vos hommes.

Puis il donna l'ordre de faire atteler sa voiture.

C'est ainsi qu'on se mit en route pour le faubourg Saint-Honoré. Le cocher alla se placer à l'encoignure de la rue qu'on lui avait désignée. L'officier et les deux exempts étaient descendus du carrosse quelques pas plus loin.

Au coin de la rue, à quelques pas de la maison qu'allaient envahir les hommes de police, la Frochard, donnant le bras à Louise, demandait la charité. Et l'aveugle chantait de sa voix mouillée de larmes.

Tout à coup, la mégère, ayant entendu prononcer, à côté d'elle, le nom de M. le lieutenant de police, tressaillit. Instinctivement, elle entraîna Louise du côté opposé, en marmottant :

— Qu'est-ce qu'y vient faire ici, c'lui-là ? …

La veuve du supplicié avait retrouvé des jambes pour s'enfuir. Bientôt, la voix de Louise se perdit dans le lointain…

Le lieutenant de police, suivi de l'officier et des deux exempts, pénétra dans la maison. Et, sans s'informer, ils se mirent à gravir les quatre étages.

— C'est ici ! fit M. de Linières.

Et, brusquement, il avait soulevé le loquet et poussé la porte de la chambre d'Henriette.

À la vue du comte, Diane s'était écriée, pleine de terreur :

— Mon mari !…

Mais Henriette n'avait pas conscience du danger qu'elle courait. Tout entière à l'idée de s'élancer sur les traces de Louise, dont elle entendait que la voix s'éloignait, elle s'était précipitée vers la porte.

Le comte lui barra le passage. Et, calme, terrible, toisant d'un regard aigu Diane, qui avait baissé la tête, il se croisa les bras devant l'ouvrière…

La malheureuse enfant ne comprenait pas ce que signifiait la présence de ces hommes chez elle.

Et elle s'écria :

— Messieurs, laissez-moi passer !… Je vous en supplie !…

La voix de Louise s'affaiblissait de plus en plus…

Henriette se sentait devenir folle… Dans son effarement, elle tendit ses mains suppliantes vers la comtesse.

— Oh ! de grâce, madame, priez aussi qu'on nous laisse partir !… Le temps fuit, madame… De grâce, venez à mon secours !…

Et comme Diane, les yeux toujours baissés, demeurait silencieuse et frappée d'épouvante, la malheureuse fille eut un mouvement de désespoir immense : s'adressant au comte, elle fléchit les genoux en implorant :

— Au nom du ciel, monsieur, ordonnez qu'on me livre passage… Si vous saviez… si vous saviez, monsieur… Je vais la perdre encore ! la perdre pour toujours !…

L'infortunée haletait… Sa voix s'étouffait dans sa gorge en feu. M. de Linières jeta sur elle un regard chargé de froide colère.

À la vue de Diane enfermée avec celle qu'il croyait être la maîtresse de Roger, tous ses souvenirs apaisés s'étaient réveillés en lui pour le rendre impitoyable…

Son orgueil se révoltait, en même temps que la jalousie entrait dans son cœur pour lui dicter les plus terribles résolutions. Et, pâle, inexorable, il se tourna vers l'officier en prononçant ces mots :

— Cette fille à la Salpêtrière !…

Henriette chancela.

— À la Salpêtrière !… moi… Mais… qu'ai-je fait ?

Mais le souvenir de Louise qui lui échappait de nouveau détourna subitement sa pensée du danger qui la menaçait elle-même.

— Oh ! n'importe ! monsieur… on m'arrêtera… on me tuera si l'on veut, mais… après… quand je l'aurai revue !… quand je l'aurai sauvée, monsieur…

L'officier et les exempts se regardèrent, émus par le spectacle de cette douleur si vraie, si poignante…

M. de Linières s'aperçut-il de ce mouvement de pitié chez ses subordonnés ? Froidement, il leur dit :

— Obéissez !…

Les exempts firent un pas vers Henriette. La jeune fille recula. Elle alla se réfugier, éperdue, auprès de la comtesse. Diane n'y tint plus. L'émotion la suffoquait. Oubliant qu'elle avait, elle aussi, subi le regard irrité du comte, elle voulut s'élancer sur la trace de sa fille.

Mais M. de Linières l'arrêta d'un geste impérieux.

— Restez, madame ! prononça-t-il d'une voix vibrante. Et dites-moi ce qui vous amenait ici.

Diane, pâle, se soutenait à peine…

De nouveau, elle se dirigea vers la porte en balbutiant :

— Monsieur, plus tard… je vous expliquerai… je vous expliquerai !… Mais maintenant, laissez-moi sortir… Laissez-moi arriver jusqu'à elle…

La parole expira sur ses lèvres… M. de Linières l'avait enveloppée d'un regard foudroyant. Et, d'un ton rempli de jalousie et de colère, il répliquait :

— De qui me parlez-vous donc, madame ?

Diane, à bout de force, la tête perdue, balbutia :

— De qui ?… Eh bien ! de… de…

Le nom de Louise allait s'échapper de ses lèvres.

Une seconde de plus et elle révélait toute la vérité…

Le comte, haletant, attendait…

— Achevez ! s'écria-t-il, en plongeant des regards ardents sur Diane…

Mais celle-ci le vit menaçant… Elle comprit ce qui se passait dans le cœur de cet homme que la jalousie du passé dévorait… Elle eut peur… Et, poussant un cri, elle alla, en chancelant, s'affaisser sur un siège.

— Obéissez, messieurs !… fit le comte, en s'adressant aux hommes de police…

Ceux-ci se jetèrent sur Henriette.

Ils l'entraînèrent malgré ses prières, malgré ses cris…

Alors, M. de Linières s'élança vers la comtesse toujours immobile et privée de sentiment.

— Malheureuse !… murmura-t-il, l'œil en feu…

Le sang lui affluait au cerveau…

Une idée terrible lui était venue.

— Coupable ! Elle était coupable, s'écria-t-il, et lui, le chevalier, son confident. C'est la preuve de cette faute qu'il a arrachée de ses mains. Eh bien ! malheur à lui !

Il savait désormais sur qui faire tomber sa colère…

Il s'était élancé dans l'escalier, qu'il descendit avec précipitation. À la porte, il reconnut la chaise de la comtesse. Il donna l'ordre au laquais de

ramener la comtesse à l'hôtel. Et, montant vivement dans sa voiture.

— À l'hôtel ! commanda-t-il.

Le véhicule partit à fond de train.

Lorsque Diane eut repris ses sens et qu'elle se vit seule dans cette chambre, la scène qui s'était déroulée lui revint à la mémoire. Qu'était devenue Henriette ?

Le premier mouvement de la comtesse fut de s'élancer vers la croisée. De la rue, un bruit de voix monta jusqu'à elle. C'était le bourdonnement de la foule qui commente un événement dont elle a eu le spectacle…

Diane se pencha au-dehors. Elle n'entendait plus le chant mélancolique de Louise…

Combien de temps était-elle demeurée évanouie ?

Puis, brusquement, elle se demanda pourquoi M. de Linières l'avait abandonnée, seule, sans secours !

Alors, une pensée subite lui envahit l'esprit. N'avait-elle pas, au moment de s'évanouir, laissé échapper le nom de Louise ?

Une sueur froide inondait son visage. Si elle avait parlé, dans l'égarement de sa raison, elle était perdue !…

Elle fit un effort énergique pour surmonter la défaillance physique qui l'avait tenue immobile. Elle se dirigea vers la porte. Enfin, quand elle fut en bas de l'escalier, elle put entendre distinctement les propos qui s'échangeaient. Il était question d'Henriette.

— C'était une fille de débauche, affirmait un bourgeois du quartier… c'est bien fait, qu'on purge nos rues de toute cette vermine-là !…

D'autres faisaient remarquer que la malheureuse pleurait, suppliait, appelait sa sœur, et que ce n'était généralement pas là l'attitude des filles de mauvaise vie.

Diane entendait tout cela. Et son cœur se brisait.

Sa fille vivait du moins, elle le savait, et rien ne lui coûterait désormais pour retrouver sa trace.

Ses domestiques, en la voyant, approchèrent la chaise.

Mme de Linières, plus morte que vive, attendait avec anxiété le moment d'arriver à l'hôtel…

Le sang lui brûlait les veines… Et son esprit s'égarait.

La chaise s'arrêta enfin ! On était devant l'hôtel de Linières.

CHAPITRE XIII

Prévenu par l'agent Marest qu'il eût à vouloir bien attendre le retour du lieutenant de police, Roger avait passé par toutes les phases de l'impatience.

En ce moment, il se fit un grand bruit d'allées et venues dans la pièce qui précédait l'antichambre…

— C'est sans doute M. le comte qui rentre, hasarda Picard, dont le visage pâlit un peu…

C'était, en effet, M. de Linières.

Roger fit un pas au-devant de lui. Mais il s'arrêta, foudroyé par le regard plein d'éclairs que lui lança son oncle.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix brève et saccadée, j'étais venu ici, décidé à vous faire part de la résolution que j'avais prise, résolution irrévocable, croyez-le bien… Un désir de votre part m'a fait vous attendre…

— Un ordre, monsieur ! prononça le magistrat avec une intonation froide.

Roger avait bondi sous l'aiguillon du mot injurieux.

Relevant la tête, il riposta :

— Je suis venu ici, monsieur le comte, avec la volonté ferme d'avoir avec vous une dernière explication…

M. de Linières le toisa d'un air d'autorité.

— Une explication, fit-il du bout des lèvres. Il ne me convient pas d'accéder à votre désir.

— Cependant, fit le chevalier, vous m'avez fait retenir ici.

— Pour vous enjoindre, une dernière fois, d'avoir à vous soumettre à la volonté du roi, notre maître.

Roger, un instant décontenancé par le ton sévère du comte, s'était promptement remis. Il répondit :

— Non ! jamais je ne consentirai à accepter qu'on dispose de mon cœur, de mon bonheur enfin…

— Vous oubliez, monsieur, riposta M. de Linières, que votre souverain aurait, s'il voulait, le droit de disposer de votre vie !…

— Qu'il la prenne donc ! s'exclama le chevalier avec véhémence, plutôt que de me condamner à parjurer mon serment !… Qu'il me débarrasse d'une existence qu'il voudrait condamner au malheur éternel… Mais qu'il ne m'oblige pas à sacrifier mon amour…

Dans l'état de fureur où se trouvait le comte, l'exaltation de Roger vint s'émousser contre une froideur glaciale. Lorsqu'il eut bien laissé son interlocuteur s'exprimer avec la passion et la chaleur qui l'animaient, il se contenta de répondre :

— Il ne sera pas dit qu'un de Vaudrey aura subi la mort… pour une fille !…

— Je ne permettrai pas, monsieur le comte, que vous traitiez de fille… celle…

— Quelle autre qualification puis-je donner à celle qui s'est jouée avec une impudeur de courtisane de votre naïveté, de votre faiblesse ?… Je vous répète, monsieur, vous ne sacrifierez pas votre avenir à cette fille. Et j'ai fait le nécessaire pour cela…

— Vous ?… vous ?…

— J'ai usé de mon droit de chef de famille et de mon pouvoir de magistrat. Cette fille est à la Salpêtrière !

Roger eut un mouvement pour s'élancer… il rugit un cri de colère et de douleur. Pendant une seconde le malheureux jeune homme sentit ses idées tourbillonner dans son cerveau. Tout à coup, il s'arrêta dans son élan… Et, comme s'il eût soupçonné qu'on voulait lui faire subir une épreuve, il s'approcha, les mains tendues, et d'une voix que l'émotion assourdissait :

— Ah !… vous vous vengez, monsieur le comte, de l'audace que j'ai eue de vous rappeler… à des devoirs d'honneur et de dignité. Eh bien ! maintenant que vous avez réussi à me faire éprouver la plus cruelle émotion que puisse subir mon cœur… dites-moi que vous ne poursuivrez pas de votre courroux une infortunée !

— Je vous ai dit, articula froidement le lieutenant de police, que j'avais envoyé au milieu de ses semblables la créature qui a mérité cette punition infamante. Je vous le répète monsieur, cette fille est à la Salpêtrière, et elle y attendra un châtiment encore plus sévère.

À la déclaration implacable qu'il venait d'entendre, Roger opposa l'exaspération la plus violente. Aveuglé par le désespoir, il n'eut plus conscience ni de ses actes, ni de ses paroles. Les poings fermés, il s'élança pour sortir, en criant au comte, impassible :

— Je la délivrerai !… je l'arracherai de ce lieu infâme où vous avez voulu prostituer sa vertu ! Je la sauverai, malgré vous !… malgré le roi lui-même ! dussé-je pour cela tout renverser, tout briser devant moi !…

Il sortit. À la vue de l'égarement de son maître, Picard demeura frappé de stupeur.

Au moment où il allait interroger le chevalier, des pas précipités retentirent. Aussitôt, parurent un officier et trois exempts.

Sans donner à Roger le temps de se reconnaître, les exempts l'avaient entouré de façon à prévenir, de sa part, toute tentative de fuite. En même temps, l'officier s'avançait, le chapeau à la main, et, excipant d'une lettre de cachet, arrêtait respectueusement le chevalier de Vaudrey, pour le conduire à la Bastille.

Le chevalier, écartant les agents qui l'entouraient, courut à la porte du cabinet de M. de Linières. Mais il tenta vainement de l'ouvrir. Fou de douleur, indigné de la conduite du comte à son égard, il perdit toute retenue. Dans sa rage impuissante, il criait à son oncle des paroles irritées

remplies de désespoir et de menaces.

L'officier vint mettre un terme à cette scène de violence. Il s'approcha du chevalier. Alors, un revirement se fit chez Roger, et, d'une voix calme :

– Je vous suis, monsieur ! dit-il à l'officier… Permettez-moi seulement de donner quelques ordres à mon domestique.

L'officier et les exempts s'écartèrent, laissant le jeune gentilhomme causer avec celui qu'ils savaient être l'un des serviteurs du comte de Linières.

En quelques mots, le chevalier le mit au courant de ce qui venait de se passer : il lui dit l'arrestation d'Henriette.

— Picard, ajouta le chevalier, il faut que tu parviennes jusqu'à… *elle*…que tu la voies, que tu lui parles.

— Je la verrai et je lui parlerai, répondit résolument Picard.

— Il faut qu'elle sache que, prisonnier moi-même, je ne puis, en ce moment, l'arracher de cet asile infâme où l'a fait enfermer le lieutenant de police : mais je veux qu'elle sache bien aussi que ma résolution est inébranlable, que je n'aurai jamais d'autre femme et que mon cœur, mon âme, ma vie, sont tout à elle.

— Comptez sur moi, monsieur le chevalier, répondit Picard d'une voix émue.

— Messieurs, dit alors le chevalier, en se tournant vers l'officier… je suis prêt.

Puis il suivit l'officier et les exempts.

De la croisée de son cabinet de travail, M. de Linières vit son neveu monter dans le carrosse qui devait l'emporter à la Bastille. Il attendit que la voiture eut disparu et se dirigea vers le couloir qui conduisait chez la comtesse.

En ce moment, la chaise de Mme de Linières s'arrêtait devant la porte de l'hôtel. Diane en descendit. Et, d'un pas chancelant, elle se dirigea vers l'intérieur de l'hôtel.

Soutenue par une femme de chambre, Mme de Linières arriva, presque mourante, dans son appartement.

Le comte de Linières l'y attendait !

Quatrième partie

CHAPITRE I

La Salpêtrière, édifiée sous le règne de Louis XIII, avait été destinée, en principe, à ne recevoir que les femmes atteintes de maladies incurables.

Plus tard, sous Louis XV, on avait affecté une partie de l'édifice à l'internement des infortunées atteintes d'aliénation mentale…

Enfin, dès la fin du règne du *Bien-Aimé,*le nombre des filles de débauche augmentant sans cesse et la répression des mauvaises mœurs devenant de plus en plus difficile, la police était littéralement sur les dents. On purgeait les mauvais lieux et des arrestations en masse s'opéraient chaque nuit.

Au moment où nous sommes de ce récit, la Salpêtrière regorgeait de pensionnaires des trois catégories spécifiées plus haut.

Le retentissement qu'avait eu la fameuse saturnale du pavillon du Bel-Air devait obliger la police à augmenter encore le nombre des prisonnières de la Salpêtrière. De quelque protection que pussent se recom-

mander les courtisanes en renom et les filles d'Opéra qui avaient assisté à cette orgie destinée à demeurer célèbre, la plupart d'entre elles avaient dû subir le sort des prostituées vulgaires. Parmi les détenues récemment entrées à la Salpêtrière, nous retrouverons, en effet, les principales invitées de feu le marquis de Presles : Florette, Cora, Julie, ces beautés, la veille encore habillées de soie et couvertes de bijoux, aujourd'hui vêtues de l'uniforme de la prison.

L'hospice, ainsi que nous l'avons dit, avait dû être divisé en trois corps de logis.

Une cour spéciale était réservée aux filles de débauche et aux voleuses. Tout au fond, une grille séparait de cet emplacement la cour principale, par laquelle on pénétrait dans la section des folles.

De chaque côté, deux vastes bâtiments encadraient l'emplacement dallé réservé aux promenades des prisonnières. D'un côté se trouvait l'infirmerie, et, du côté opposé, les dortoirs.

C'est, on s'en souvient, à la Salpêtrière que Marianne, la victime de Jacques Frochard, avait été conduite, lorsque, décidée à rompre avec la vie qu'elle menait et repentante du vol qu'elle avait commis, la malheureuse était allée supplier qu'on l'arrêtât.

Elle pleurait comme pleurent les repenties sincères.

Les surveillantes, témoins de cette attitude désespérée qu'elles voyaient rarement chez les misérables créatures qu'on leur envoyait, croyaient à une comédie de la douleur. L'une d'elles, plus endurcie que les autres, secoua la détenue en grommelant :

— Quand on dérange le monde si tard, il ne faut pas ouvrir les écluses, ma fille.

Marianne n'entendit même pas, abîmée qu'elle était dans son chagrin immense. La vieille surveillante commanda alors qu'on lui mît le costume de la prison.

Cette fois, en se sentant appréhendée, la malheureuse se souleva et, adressant des regards éplorés aux femmes qui l'entouraient :

— Ah ! laissez-moi ainsi ! supplia-t-elle. Laissez-moi mourir ici !…

Les surveillantes s'approchèrent alors de la prisonnière et l'exhortèrent à se soumettre docilement aux règlements de la prison. Elles étaient d'une douceur et d'une complaisance extrêmes, ces femmes qui

se vouaient ainsi au métier de surveillantes par dévotion.

— Ne vous lamentez pas ainsi, fit la première : nous aurons pour vous tous les ménagements possibles…

— Mais, continua la seconde, il faut que nous remplissions notre devoir…

Marianne regardait ces deux femmes, dont la parole bienveillante lui rappelait les paroles que d'autres voix, des voix d'ange, avaient murmurées à son oreille.

Les autres voix lui avaient dit : « Vous redoutez qu'on vous découvre… qu'on vous arrête… Mieux ne vaut-il pas subir une peine de quelques mois que de mériter un châtiment éternel ?… »

Elle entendait encore, comme dans un écho venu du ciel, ces paroles consolantes :

« Quand vous sortirez de prison, vous serez quitte envers les hommes… Et, quand vous vous serez repentie… vous serez quitte envers Dieu !… »

Ces paroles avaient été pour elle comme une révélation. Elle avait courageusement franchi une première étape dans la voie du repentir, en allant s'accuser, en suppliant qu'on la retint prisonnière…

Et, maintenant, elle était dans cette maison où l'on s'acquitte envers les hommes, en subissant la peine que l'on a méritée… Où l'on s'acquitte envers Dieu, lorsqu'on a élevé son âme vers lui, dans un repentir sincère !

Il se fit alors un revirement en son esprit…

Elle sécha ses larmes et, s'adressant d'une voix calme aux deux surveillantes :

— Je suis prête à obéir !… prononça-t-elle.

Et Marianne se laissa vêtir.

Tout à coup, les cloches de l'église sonnèrent l'Angélus. Toutes les prisonnières, sur un signe de la vieille surveillante, se mirent à genoux.

Et un long murmure de voix arriva jusqu'à Marianne.

Lentement, elle fléchit les genoux à son tour. C'était la première fois que, depuis son enfance, elle priait !…

Le son de ces cloches plongeait son âme dans une extase inconnue…

Cette nuit-là, Marianne ne dormit pas. La fièvre l'avait tenue haletante, sous le coup de violentes hallucinations. Et, dans les scènes qui se

déroulaient ainsi devant elle, apparaissaient, comme personnages principaux, les deux jeunes filles rencontrées sur le Pont-Neuf !

Des sons inarticulés s'échappaient de sa gorge : elle s'agitait violemment, si violemment qu'elle tomba de son lit, roulant sur la dalle du dortoir.

La surveillante de service était accourue aussitôt.

Aidée par deux détenues, elle avait réussi à remettre Marianne sur sa couche.

— Pauvre fille ! fit-elle… Elle bat la campagne…

— Il faudrait peut-être prévenir la supérieure ! hasarda une des prisonnières.

— Bah ! ricana l'autre, c'est de la frime pour se faire bien voir…

Et, comme pour donner raison à cette sceptique endurcie, Marianne demeura immobile… Sa respiration se fit moins saccadée…

La formalité du lever des détenues s'était accomplie, comme d'habitude, avec la plus grande célérité.

Après l'office, pendant que les prisonnières déjeunaient d'un morceau de pain, disséminées dans la cour, sœur Geneviève fit mander la nouvelle détenue.

— Marianne, dit-elle à la malheureuse qui faisait de visibles efforts pour se soutenir, le docteur ne va pas tarder à arriver. C'est lui qui décidera si votre état exige que vous entriez à l'infirmerie. Mais, moi, j'ai le pouvoir de vous accorder quelques… adoucissements aux rigueurs du règlement. C'est de cette façon que je récompense les détenues qui ont témoigné d'un bon repentir. J'espère, mon enfant, que Dieu vous enverra de saines pensées et que vous saurez racheter la faute…

— Oh ! dites le… crime, madame ! s'exclama Marianne en joignant les mains… Oui, j'ai commis un crime, le crime le plus odieux !… Je ne crains pas de le crier bien haut, assez haut pour que tout le monde l'entende. N'est-ce pas en m'humiliant que je parviendrai à racheter cette coupable action…

Elle s'animait, comme si elle eût éprouvé le besoin de cette confession. Sœur Geneviève voulut, par un sentiment de pitié, l'empêcher de continuer :

— C'est à Dieu d'abord, mon enfant, dit-elle, que vous devez vous confesser ; ensuite, vous ferez des aveux sincères aux juges appelés à apprécier votre degré de culpabilité… Quant à moi, je ne puis que prier pour que le châtiment soit moins cruel et, surtout, pour que le pardon vous vienne de là-haut, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

Marianne ne pouvait contenir son émotion. Les paroles bienveillantes qu'on lui adressait à elle, la fille perdue, la voleuse, lui allaient à l'âme.

Elle se disait que toute cette bienveillance s'évanouirait lorsqu'on connaîtrait tout l'odieux de son crime…

Et, cependant, elle ne recula pas devant la confession entamée…

— Oh ! madame, s'écria-t-elle, ne refusez pas de m'entendre… Ne me refusez pas de vous dire tout ce que j'ai souffert depuis le jour où les deux jeunes filles, deux anges, m'ont ouvert les yeux. Si, dans mon enfance, j'avais eu une mère pour m'enseigner la morale et me faire prier… je ne serais pas aujourd'hui la coupable que je suis…

Sœur Geneviève avait écouté sans interrompre. Son émotion perçait dans ses regards.

Se souvenant d'une phrase qu'avait prononcée la détenue, elle voulut en avoir l'explication…

— Quels sont ces deux jeunes anges qui ont su émouvoir votre âme et y faire naître le repentir.

— Deux jeunes filles… que je voyais pour la première fois… Deux sœurs, je suppose…

— Comment ! vous ignorez…

— Je ne les ai pas revues…

— Et cela se passait…

— Hier !… hier soir, madame, prononça la malheureuse d'une voix tremblante…

Et, pressée de questions, Marianne raconta à la supérieure dans quelles circonstances elle avait fait la rencontre des deux jeunes orphelines.

À partir du jour de son incarcération, la jeune femme qui avait su, dès le premier moment, s'attirer la bienveillance de la religieuse fut, de la part de sœur Geneviève, l'objet d'une sollicitude presque maternelle.

En outre, la sainte femme avait recommandé sa protégée à celui qu'elle appelait son excellent docteur et qu'elle avait depuis longtemps associé à ses bonnes œuvres, à son inépuisable charité.

Dans la vie toute de dévouement et d'abnégation qu'elle s'était faite, la religieuse avait considéré comme un bienfait de la Providence d'avoir rencontré ce digne savant qui consacrait de préférence sa science aux malades pauvres, et qui faisait de sa fortune une large part aux infortunes à soulager. C'est lui que nous avons vu s'intéressant si vivement à cette malheureuse petite aveugle que la Frochard traînait à sa suite.

M. de Linières l'avait appelé auprès de la comtesse pour essayer d'avoir raison de sa persistance mélancolie.

La supérieure, bien qu'elle ne supposât pas que le docteur pût améliorer l'état de Marianne, l'attendait néanmoins pour lui parler de sa protégée…

Aussi, lorsqu'elle le vit paraître à la grille de la cour principale, alla-t-elle au-devant de lui, avec plus d'empressement encore que d'habitude.

CHAPITRE II

Du jour où Marianne avait été conduite à la Salpêtrière, la supérieure avait reconnu en elle une de ces natures égarées qui peuvent être ramenées dans la bonne voie. Et sœur Geneviève avait conçu l'espoir de faire une repentie de plus.

Chaque jour aussi voyait Marianne plus empressée à bien faire, pour ne pas démériter aux yeux de sa protectrice.

Il s'établit ainsi une sorte de lien entre la servante de Dieu et la pécheresse. L'une prêchant la morale, l'autre attentive aux exhortations et docile aux sages conseils.

Sœur Geneviève avait conçu le projet d'intéresser de hauts personnages à la malheureuse dont le repentir l'avait profondément touchée. Elle voulut, dans ce but, employer l'intermédiaire du docteur.

Le docteur avait promis de faire agir certaines influences : mais il n'avait pas caché à la supérieure combien c'était chose difficile d'obtenir une commutation de peine, depuis que les délits et les crimes deman-

daient, plus que jamais, une répression sévère.

Le médecin de la Salpêtrière n'avait rien négligé cependant pour complaire à sœur Geneviève, dont il était l'un des plus sincères admirateurs.

C'est sur ces entrefaites, et pendant que la détenue que protégeait sœur Geneviève attendait sa grâce, que les courtisanes qui avaient assisté à l'orgie du pavillon du Bel-Air avaient été amenées à la Salpêtrière…

Ces malheureuses, tombées des hauteurs du luxe et de la grande coquetterie dans l'atelier d'une maison de détention, se lamentaient, maudissant leurs protecteurs oublieux, auxquels elles s'étaient vainement adressées.

— Que je suis malheureuse ! s'écriait un jour Florette, assise sur un banc de la grande cour et pleurant à chaudes larmes.

Marianne s'était dirigée vers elle, lui avait pris la main en murmurant à l'oreille de l'éplorée :

— Ne vous désespérez pas ainsi, mademoiselle !

Mais l'ancienne courtisane avait répliqué, au milieu des sanglots qui l'étouffaient :

— Je ne pourrai jamais me consoler.

— Essayer de travailler ! avait repris doucement Marianne. Le travail distrait et console.

Florette montrait alors ses mains à l'épiderme maintenu si tendre par l'emploi des cosmétiques, ses doigts si effilés et délicats. Elle disait :

— Travailler !… Cette grosse toile et ce gros fil me déchireraient les doigts.

— C'est vrai, vos petites mains ne sont pas habituées aux rudes travaux du pauvre…

— Oh ! non, je n'étais pas habituée au travail, la vie était pour moi si douce.

Marianne murmura :

— Nous suivions des routes bien différentes.

Les amies de Florette s'étaient rapprochées en voyant leur ancienne compagne de plaisir causant avec une détenue : Julie et Cora évoquèrent à leur tour tout le souvenir de leur passé de plaisir et de luxe.

— Nous avions des robes de soie et de velours !

— Moi, fit Marianne, j'avais une robe d'indienne que je portais en toute saison…

— Je sortais toujours en équipage, soupirait Florette.

— J'avais des laquais toujours à mes ordres…

— Moi, disait Julie, je possédais la plus jolie chaise de tout Paris, avec des miniatures et des glaces.

Marianne regarda tristement ses interlocutrices.

— Moi, fit-elle, j'allais à pied gagner ma journée…

Et, comme les courtisanes s'étonnaient qu'une existence toute de travail eût abouti à une condamnation infamante, Marianne donna l'explication suivante :

— Je me tuais à travailler pour un homme qui m'a forcée de devenir coupable ! Et de toute cette misère, comme de tout votre luxe, que reste-t-il aujourd'hui ?…

— Pour moi, le désespoir ! affirma Florette.

— Pour nous, la honte ! dirent en même temps Julie et Cora.

— Moi, j'ai le repentir ! murmura Marianne.

Florette continuait à se montrer la plus exaltée parmi ses compagnes de détention. Elle savait que les filles qu'on enfermait à la Salpêtrière ne faisaient qu'y passer en attendant qu'on les envoyât peupler la Louisiane. Cette perspective l'épouvantait.

— Et dire, s'écria-t-elle, qu'au premier jour on va peut-être nous jeter dans une affreuse voiture, comme celle qui est déjà partie hier, escortée et poursuivie par les cris, les injures de la

foule !…

Marianne avait tressailli malgré elle.

Elle se souvenait, elle aussi, d'avoir entendu les hurlements du peuple qui escortait la voiture des déportées…

— L'exil vous effraie ? dit-elle d'une voix tremblante à la courtisane…

— Je le crois bien ! répondit Florette : d'abord le voyage… deux mois en mer…

— Et dans quelle société ! ajouta Julie.

Puis Cora :

— Ensuite un désert au bout du monde, parmi les serpents et les fauves !…

— Moi qu'une souris ferait évanouir ! conclut Florette.

Marianne avait regardé alternativement chacune de ces malheureuses qui manifestaient ainsi leur douleur.

— Ah ! oui, soupira-t-elle, cela doit vous épouvanter !

— Eh bien ! et vous ?

— Moi ? J'y serai loin des tentations qui m'ont perdue ! Il y a là-bas, des ateliers, des fermes, je travaillerai ! Oui, avec le travail, je me ferai une vie nouvelle, une vie à l'abri de tout reproche.

Florette l'avait écoutée avec surprise.

— Mais c'est odieux, une existence pareille ! s'exclama-t-elle : c'est épouvantable !

Puis changeant de ton :

— On assure, il est vrai, ajouta-t-elle, qu'on trouve à se marier là-bas…

Julie avait avancé la tête.

— Oui !… oui !… on me l'a dit ! fit-elle.

— Tant mieux !… déclara Florette avec sentiment, ça sera du moins quelqu'un sur qui l'on pourra se venger.

Marianne eut pitié de ces misérables créatures qui ne songeaient, en ce moment, qu'à l'existence matérielle…

— Peut-être, dit-elle, ne partirez-vous pas…

— Oh ! si cela pouvait être ! soupira Florette.

— Que faut-il pour cela ? s'informa Julie.

— Montrez-vous soumises, fit Marianne : prouvez que vous êtes repentantes, et je crois qu'alors la supérieure s'intéressera à vous, car j'ai pu juger, par tout ce qu'elle a fait pour moi, que son âme compatit à toutes les douleurs sincères…

— Elle vous a protégée déjà ?…

Marianne leva la tête et ses yeux s'attachèrent sur une religieuse qui arrivait, en ce moment, dans la cour…

— La supérieure ! prononça Florette.

— Oui, c'est elle, mesdemoiselles, c'est sœur Geneviève. Elle vient de soigner les malades, et maintenant elle va consoler les affligées… Ah ! que ne lui dois-je pas ?…

— Vous ?

— Oui, mesdemoiselles !… Quand on m'a amenée ici, sœur Geneviève a eu pitié de ma souffrance, de mes erreurs. Elle m'a conseillée, encouragée, et sa parole était si douce que, peu à peu, en l'écoutant, j'ai senti se réveiller en mon âme des sentiments que je croyais éteints : l'espérance et la foi !…

La détenue était émue en parlant ainsi, et son émotion se communiquait à présent à toutes ces créatures perverties. Elles regardaient la supérieure avec respect.

Marianne était heureuse de l'effet que ses paroles produisaient.

— Tenez, ajouta-t-elle en montrant les sœurs de charité, qui, en ce moment, se promenaient ou se dirigeaient vers l'infirmerie : tenez, quand je voyais ces femmes si pures, si dévouées et si humbles, s'agenouiller, le soir, comme de pauvres pécheresses, elles qui n'ont que des vertus… Quelle miséricorde puis-je attendre ?… m'écriai-je, moi qui suis si coupable !…

— Eh bien ! et moi donc, interrompit Florette.

Marianne ne la laissa pas achever :

— Mais je sais, continua-t-elle, grâce à tout ce que l'on m'a dit ici, grâce aux conseils de ces anges, je sais à présent qu'on peut effacer le passé. Je sais que chaque bonne action peut racheter une faute.

Les courtisanes faisaient des signes de doute.

Et Florette, dans un élan de franchise, soupira :

— C'est qu'il m'en faudrait tant à moi, de bonnes actions, pour racheter toutes mes fautes.

En ce moment, la conversation des détenues fut interrompue par un grand mouvement qui s'opérait dans la cour. C'était le médecin qui entrait.

Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, sœur Geneviève était allée au-devant de lui.

— Ah ! docteur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais !…

— Je ne suis pourtant pas en retard ! répliqua le médecin.

Ses yeux souriaient presque. Mais la supérieure était sous le coup d'une si grande anxiété qu'elle ne s'aperçut pas de ce jeu de physionomie qui l'eut rassurée.

Elle tendit la main à son vieil ami, en lui disant d'une voix tremblante :

— Vous m'avez fait espérer qu'en venant ce matin… vous m'apporteriez une bonne nouvelle ! fit sœur Geneviève en levant ses yeux anxieux sur son interlocuteur.

Le médecin la regarda avec une sincère admiration.

— J'ai fait toutes les démarches nécessaires. J'ai dit l'intérêt que vous inspire cette malheureuse. J'ai parlé de son repentir : je l'ai montrée soumise et résignée.

— Vous avez réussi ? demanda vivement sœur Geneviève, en joignant les mains.

— Complètement !…

— Ah ! Dieu soit loué !

L'émotion coupait la parole à sœur Geneviève.

Elle tourna les yeux vers Marianne, qui, comme les autres, s'était peu à peu rapprochée des deux personnages, attendant le moment de saluer, au passage, le médecin, lorsque celui-ci quitterait la supérieure pour se rendre à l'infirmerie.

Marianne se doutait qu'il s'agissait d'elle, car, tout en parlant, sœur Geneviève avait dirigé, à plusieurs reprises, des regards de son côté.

Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'elle s'entendit appeler :

— Venez, venez, mon enfant. Voici notre cher docteur. Apprenez de lui-même ce qu'il vient de faire pour vous…

— Pour moi… monsieur ? balbutia Marianne.

— Oui… mais c'est sœur Geneviève, qu'il faudra remercier… C'est elle qui, touchée de votre repentir, a eu l'idée de solliciter votre grâce… Et je vous l'apporte !

En prononçant ces mots, le docteur avait pris dans sa poche un pli cacheté. Il le remit très ostensiblement à la supérieure, de façon à ce que toute l'assistance pût le voir. Aussitôt les détenues accoururent, formant le cercle autour des personnages qui parlaient à Marianne.

Chacune d'elle regardait la supérieure, dont le visage rayonnait de bonheur. Elles demeurèrent stupéfaites et profondément remuées, lorsqu'elles virent Marianne se jeter aux genoux de sœur Geneviève, en s'écriant :

— Ma bienfaitrice, ma mère !…

Très émue, sœur Geneviève se défendait d'avoir mérité les remerciements. Elle désignait le docteur à la reconnaissance de Marianne.

Mais le docteur avait à cœur de préparer la petite apothéose qu'il voulait improviser à sa sœur Geneviève. Il se tourna vers Marianne, toujours prosternée, la releva et, la conduisant en face de la supérieure :

— Oui, dit-il, j'ai fait des démarches… Et c'est à elle qu'on a tout accordé ! À sœur Geneviève, à la noble et digne femme qui a fait de cette prison sa patrie, de toutes les affligées, sa famille…

Puis, s'adressant directement à la religieuse :

— À vous, la consolatrice des réprouvées, des coupables repenties. À vous que tout le monde ici respecte, vénère et chérit !…

Les détenues rompirent alors le cercle dans lequel elles avaient peu à peu enserré la supérieure. Elles se précipitèrent comme des enfants sur la religieuse.

Les unes lui baisaient les mains ; les autres prenaient le bas de sa jupe de bure, ou les manches de sa robe pour les porter à leurs lèvres. Toutes se disputaient doucement à qui arriverait le plus près de cette sainte femme pour lui manifester son respect, son admiration.

— Voici l'heure de rentrer, dit sœur Geneviève à Marianne, qui demeurait les yeux rivés sur sa bienfaitrice. Allez, chère enfant, ce soir, vous serez libre ! N'oubliez pas alors que j'ai répondu de vous…

Tout à coup, comme les détenues se mettaient en marche, se dirigeant vers les ateliers, un grand bruit se fit entendre, venant de l'infirmerie. Des cris de femme éclataient, violents, et se succédaient sans interruption.

Sœur Geneviève avait précipitamment fait quelques pas vers l'infirmerie, en disant :

— Que se passe-t-il donc ?

— Quelque malade insoumise… Je vais y mettre ordre ! fit le docteur.

Mais la supérieure avait jeté un regard vers le groupe qui se présentait, en ce moment, à l'entrée du couloir conduisant à l'infirmerie.

— Attendez, fit-elle en retenant le docteur, c'est la jeune fille que l'on a amenée ici, il y a deux jours !

— Et qui a été prise d'un accès de délire ?…

— Oui… docteur !… C'est cette malheureuse au chevet de laquelle vous avez passé plus d'une heure.

À ce moment, celle dont il était question s'élançait dans la cour, malgré les infirmières, qui faisaient de vains efforts pour la retenir. Henriette criait :

— Ne me retenez pas !… Je veux sortir !… Je veux m'en aller, vous dis-je ?…

Marianne avait lancé un regard sur la jeune fille qui manifestait cette violente douleur… Et, la reconnaissant, elle s'exclama :

— Ah ! mon Dieu !… Mais c'est… c'est elle !…

Henriette avait réussi à se débarrasser des infirmières. Elle courait vers sœur Geneviève…

CHAPITRE III

Marianne ne s'était pas trompée, C'était, en effet, Henriette, qui, en arrivant à la Salpêtrière, avait dû, étant donné son état de prostration, être**conduite à l'infirmerie.
Le docteur avait prescrit quelques calmants.

— Surtout, avait-il recommandé en se retirant, qu'on ne laisse pas la malade seule un instant, car il n'est pas rare que, dans ces accès de fièvre, les malades soient prises de la folie du suicide.

La vérité est qu'Henriette s'était écriée :

— Laissez-moi ! je veux mourir !

Dès le lendemain matin, sœur Geneviève était montée à l'infirmerie, pour savoir ce qu'il s'y était passé depuis qu'elle avait, fort avant dans la soirée, quitté le chevet de la nouvelle détenue. On lui apprit, à sa grande satisfaction, que la malade s'était calmée peu à peu et qu'en ce moment elle paraissait dormir profondément.

Après la grande crise qu'elle avait subie, Henriette semblait vaincue

par les efforts nerveux qu'elle avait fait sous l'influence de la fièvre.

La pauvre enfant roulait des yeux affolés, suppliant qu'on l'habillât pour qu'elle pût partir… L'infirmière en chef s'était installée auprès du lit et avait essayé de faire entendre raison à la malade. Henriette avait paru se calmer.

— Je désirerais me reposer, murmura-t-elle.

Alors, on l'avait laissée seule. Henriette en avait profité pour reprendre ses vêtements qu'on avait placés sur une chaise, au chevet du lit. Puis, une fois habillée, elle avait mis à exécution son projet de fuite.

En voyant venir à elle la détenue, dans un semblable était d'exaltation, sœur Geneviève avait essayé de la calmer. Le médecin intervint et, parlant avec une brusquerie feinte :

— Pourquoi avez-vous quitté votre lit sans ma permission ?

Henriette leva sur lui ses yeux rougis par les larmes :

— Ah ! je vous reconnais, monsieur, dit-elle : c'est vous qui m'avez soignée…

Le docteur avait bientôt repris son ton paternel.

— Oui, pauvre enfant, et je ne puis autoriser…

Mais la jeune fille joignit les mains.

— Ah ! je suis guérie, monsieur… j'ai toute ma raison, et, puisque cela dépend de vous, dites, je vous en conjure, dites qu'on me laisse sortir…

— Ce que vous me demandez est impossible, mon enfant ! dit le docteur ; il faut, pour donner cet ordre… une volonté plus puissante que la mienne…

— Je ne suis donc pas ici dans un hôpital ?

— Cet hôpital est aussi… une prison ! dit le docteur.

Henriette exhala un cri étouffé.

— Une prison ! s'exclama-t-elle !… Ah !… je me rappelle ! Ces soldats qui m'ont traînée. Cet homme qui leur donnait des ordres : « À la Salpêtrière », disait-il. La Salpêtrière… je sais… l'hôpital des mendiantes et des folles ! La prison des filles perdues !…

Henriette se tordait les bras de désespoir.

Devant cette douleur si vraie, sœur Geneviève courba le front. Trop émue pour trouver des paroles de consolation, la digne femme avait gardé le silence…

Très ému aussi était le docteur.

— Ma sœur, dit-il, voilà une guérison que seule vous pourrez entreprendre.

Puis il disparut, se rendant à l'infirmerie.

— J'ai vu bien des coupables, dit alors la supérieure, en s'approchant, mais celle-ci…

Marianne se redressa subitement au mot « coupable ».

— Elle ne l'est pas, ma sœur ! s'écria-t-elle avec énergie… je l'affirme !…

Sœur Geneviève parut étonnée.

— Vous la connaissez donc ? demanda-t-elle.

Mais déjà, sans attendre qu'on l'interrogeât, Marianne racontait ce qu'elle savait de la jeune détenue.

— Je vous ai avoué, dit-elle à la supérieure, que, dans un jour de désespoir, j'avais voulu me tuer…

— Je m'en souviens.

— Je vous ai dit qu'alors deux jeunes filles… deux anges de vertu, de sagesse et de charité, m'avaient empêchée d'ajouter ce crime à toutes mes fautes…

— Oui, répondit sœur Geneviève ; je me rappelle le récit que vous m'avez fait…

— Voici l'une de celles qui m'ont sauvée du suicide !… dit Marianne. Voici l'un des anges que la Providence avait envoyés sur mon chemin !…

Sœur Geneviève joignit les mains.

— Et c'est ici que vous la retrouvez !

— Elle est, sans aucun doute, victime d'une erreur, et je jurerais que pas une faute n'a pu souiller son âme.

Puis, s'adressant à Henriette :

— Regardez-moi, mademoiselle, et reconnaissez-moi !… fit-elle.

Et comme celle-ci regardait à travers ses larmes, Marianne ajouta :

— Un soir… sur le quai… cette femme qui voulait mourir…

— Vous !… s'écria Henriette. Oui, oui… je me souviens !… Je vous reconnais… Nous étions deux alors !… Vous l'avez vue, ma pauvre petite sœur !…

— Je le disais à madame, ajouta-t-elle : votre sœur est un ange pur, comme vous l'êtes vous-même, car, j'en suis sûre, vous n'avez aucune faute à vous reprocher.

— Oui, je suis innocente, madame ! s'exclama Henriette. Je jure…

Mais la supérieure interrompit aussitôt :

— Ne jurez pas, ma fille !… Je vous crois ! Mais alors, pour quel motif et par quel ordre vous a-t-on conduite ici ?…

— Par ordre de M. le comte de Linières, madame ! répondit une voix.

Et, se démasquant, un homme qu'on n'avait pas vu arriver se présenta tout à coup. La supérieure, étonnée qu'un étranger eût osé pénétrer dans la cour sans y avoir été autorisé, prit un air sévère pour demander :

— Qui êtes-vous, monsieur, et comment êtes-vous entré dans cette maison ?

Alors l'individu, qui venait de parler, prit un air important et répondit :

— Premier valet de chambre de Son Excellence le lieutenant de police.

C'était effectivement Picard.

Depuis que le chevalier avait été conduit à la Bastille, le vieux serviteur avait combiné tout un plan de conduite qui devait lui permettre de se vouer, sans éveiller les soupçons, aux intérêts de son maître.

Il s'était fait une figure de circonstance pour se présenter devant le comte de Linières, et la conversation suivante s'était engagée :

— Tu vois, Picard, à quelle extrémité j'ai dû me porter pour avoir raison de l'entêtement du chevalier…

— Monsieur le comte a été sévère…

— Sévère !… Je me suis montré juste, voilà tout. Et je suis trop irrité contre M. de Vaudrey pour éprouver même l'ombre d'un regret de ce que j'ai fait…

— Alors, le chevalier ?… hasarda Picard.

— Restera à la Bastille jusqu'à ce que j'aie obtenu raison de son entêtement… Il n'en sortira que lorsqu'il se déclarera prêt à obéir aux ordres du roi…

— Et Sa Majesté a ordonné ?…

— Que le chevalier de Vaudrey, qui doit occuper à la cour un rang digne de lui, digne de ses ancêtres…

— Épouserait la personne que le roi a choisie…

— Ne devrait-il pas être flatté de cette faveur insigne ? Loin de là, il se permet, lui, un Vaudrey, d'avoir des amours de courtaud de boutique !… Aussi, j'y ai mis bon ordre… Cette fille, une intrigante sans doute…

— Oh ! non !…

— Tu oserais la défendre, toi ?

Picard n'avait pu retenir l'exclamation. Il chercha à l'expliquer…

— Lorsque j'ai dit « Oh ! non », monsieur le comte, je voulais dire que le chevalier n'aurait pas dû méconnaître les bontés de monsieur le comte…

Et, appuyant jésuitiquement sur les mots :

— *Oh ! non,*il n'aurait pas dû les méconnaître !…

— Maintenant, continua le magistrat, que j'ai pris mes mesures, aucune considération ne m'empêcherait de faire disparaître cette dangereuse créature. J'ai décidé que la maîtresse éhontée du chevalier de Vaudrey partirait pour la Louisiane : elle ira grossir le nombre des filles perdues dont nous voulons purger Paris.

— Elle partira pour la Louisiane !… Quand cela ? demanda avec anxiété le vieux domestique.

Pour la seconde fois, Picard manquait de prudence dans le rôle qu'il s'était décidé à jouer. Mais le comte était trop irrité en ce moment pour s'en apercevoir.

Et il répondit :

— Le prochain convoi quittera Paris dans quelques jours, et cette fille fera partie de ce convoi.

Le valet, involontairement, se prenait à tressaillir à l'idée du désespoir qu'allait éprouver le chevalier lorsqu'il apprendrait la terrible nouvelle. Comment pourrait-il le prévenir ?

M. de Linières, très agité, s'était mis à arpenter son cabinet de long en large.

Picard le suivait pas à pas, approuvant du regard, de la voix et du geste tout ce que disait son maître.

Au surplus, la conversation l'intéressait singulièrement, car il était exclusivement question du chevalier de Vaudrey.

Le lieutenant de police se promettait d'être inflexible dans la punition qu'il infligeait à son neveu.

— Il restera en prison aussi longtemps qu'il n'aura pas fait capituler son orgueil devant le désir du roi…

— Mais… balbutiait Picard… il y a des prisonniers qui sont restés des années à la Bastille… Monsieur le comte ne le laissera pas mourir sur la paille d'un cachot…

Le domestique faisait, en ce moment, si comique figure que le comte sentit sa colère s'évanouir…

Il s'arrêta devant le valet qui, de cramoisi qu'il était l'instant d'auparavant, était devenu pâle comme un mort.

— Rassure-toi ! Quel que soit mon courroux, je sais tout l'attachement que tu as pour lui. Aussi, ne dois-je pas te laisser supposer que le coupable finira ses jours dans une des oubliettes du donjon !… Non ! je l'ai recommandé d'une façon tout spéciale au gouverneur…

— Ah ! c'est bien, c'est généreux !… ne put s'empêcher de s'exclamer Picard.

— Il dort dans une cellule qui est presque une chambre à coucher ; par les soins du gouverneur, le geôlier vient souvent s'assurer qu'il n'a besoin de rien… Au surplus, ce guichetier feint d'enfreindre ses devoirs en se proposant au chevalier pour lui acheter, au-dehors, tout ce qu'il peut désirer… Tu vois, mon bon Picard, que, de là à la paille des cachots, il y a loin…

Le valet avait écouté tout ce que lui débitait sur le ton familier le comte de Linières. Et, peu à peu, son visage, naguère encore si bouleversé, prenait une expression plus calme, presque de satisfaction même…

Le comte de Linières avait alors congédié le domestique, en lui recommandant de se préparer à rentrer au service du chevalier dès que celui-ci se serait amendé.

Picard ne se fit donc pas répéter deux fois de se retirer.

Aussitôt rendu à lui-même, le brave homme était monté dans sa chambre pour y ruminer tout un plan d'évasion qui permettrait au chevalier de recouvrer sa liberté assez à temps pour pouvoir, à son tour, délivrer Henriette.

Pendant plus d'une heure, Picard avait amoncelé dans son cerveau cent idées extravagantes, avant de s'arrêter à l'une d'elle pour commencer.

À la fin, il avait décidé qu'il se rendrait, dès le lendemain, à la Salpêtrière : qu'il s'y présenterait bravement, comme s'il était envoyé par le lieutenant de police lui-même, qu'il verrait Henriette coûte que coûte. Ce serait bien le diable, pensait-il, s'il ne parvenait pas à relever le courage de la chère demoiselle.

Donc, il n'avait rien changé à ce programme lorsqu'il se présenta en qualité de premier valet de chambre du comte de Linières.

. . . . . .

..

— Comment ! s'était exclamée sœur Geneviève en toisant le valet, c'est par ordre de votre maître, M. le lieutenant de police, que cette jeune fille…

— Hélas ! ma sœur, fit Picard en prenant un air apitoyé, les hautes positions imposent quelquefois de cruelles nécessités !…

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'un jeune homme, continua imperturbablement Picard, s'éprenne d'une folle passion pour une jeune fille certainement fort jolie… honnête même, je consens à le croire. Que voulez-vous, ma sœur, il faut sauvegarder l'honneur d'une illustre maison, et… l'on fait disparaître l'objet de… ce coupable amour.

Sœur Geneviève avait baissé les yeux : elle comprenait maintenant pourquoi l'on avait emprisonné la jeune fille… Et déjà elle en voulait doucement à Marianne de lui avoir avec tant d'assurance parlé de la vertu de l'inconnue.

Mais Henriette ne lui donna pas le temps de demeurer sous cette impression pénible.

La rougeur lui était montée au visage et elle avait répliqué avec vivacité, en s'adressant au valet de Roger :

— Mais n'avais-je pas – et devant vous-même – refusé la main du chevalier de Vaudrey ?

La supérieure avait écouté, espérant qu'Henriette allait, sinon se justifier complètement, du moins atténuer l'importance de la faute. En entendant la réponse de la jeune fille, son émotion s'était manifestée.

— Elle a fait cela ? demanda-t-elle avec empressement à Picard… Est-il vrai, monsieur ?

— C'est vrai… Je suis forcé d'en convenir !

Ces mots étaient la réhabilitation d'Henriette.

Sœur Geneviève avait ouvert les bras.

— Oh ! pauvre enfant… et on la jette ici !… comme une coupable !

Picard ramena la conversation sur le sujet qui l'intéressait particulièrement.

Il****s'agissait, en effet, d'obtenir de la supérieure l'autorisation de causer, seul à seul, avec la fiancée de Roger.

— Vous avez refusé la main du chevalier de Vaudrey, c'est la vérité exacte, dit-il à la jeune fille… Mais ce… beau sacrifice ne suffit pas… et vous le comprenez vous-même, mademoiselle. Et si madame la supérieure veut bien m'autoriser à vous transmettre la volonté de M. le lieutenant de police…

— Faites, monsieur, dit sœur Geneviève… je vous laisse.

Et, s'adressant à Henriette :

— Du courage !… mon enfant ! dit-elle.

CHAPITRE IV

Picard avait tout d'abord gardé le silence, un peu embarrassé pour entamer la conversation, car il allait être obligé d'annoncer à la pauvre fille que Roger, lui aussi, était sous les verrous.

— Nous voilà seuls ! dit-elle d'une voix haletante… Quel nouveau malheur venez-vous m'annoncer, vous que je croyais dévoué à votre maître et qui ne venez sans doute ici que… pour le trahir ?

Le vieux serviteur feignit de courber l'échine comme un coupable. Et, faisant le jeu de son interlocuteur :

— Oh ! oui !… je suis au service d'un honnête gentilhomme qui me paie grassement, qui met en moi sa confiance et… j'ai l'infamie d'en abuser !… Tout cela n'est que trop vrai, mademoiselle !… Seulement, la personne que je trompe, c'est… c'est M. le lieutenant de police ! acheva-t-il en élevant la voix.

— Se peut-il ?

Henriette regardait maintenant Picard, comme pour lire au fond de sa

pensée.

— Celui que j'aime et que je sers, continua-t-il en s'animant, c'est M. le chevalier… Ou plutôt non, ce n'est pas lui ; celle que je respecte… que j'admire et que je voudrais sauver, oui, sauver… eh bien ! c'est vous, mademoiselle !

— Moi ! fit Henriette.

— Oui ! vous.

Henriette était à présent rassurée : ce qu'il lui fallait, c'est qu'on lui donnât au plus tôt des nouvelles du chevalier. Il lui tardait de savoir si Roger avait eu connaissance de son arrestation. Aussi ne se fit-elle pas faute d'interrompre Picard pour s'écrier :

— Et lui, Roger ?

Picard comprit cette anxiété qui étranglait la jeune fille. Il répondit :

— Il refuse toujours d'obéir à son oncle… et il…

» Tenez, mademoiselle, je ne veux pas vous cacher la vérité, quelque triste qu'elle soit. Mais il faut que vous me promettiez d'avoir du courage, de l'énergie. M. le chevalier… est à la Bastille !. .. »

Henriette ne jeta pas un cri.

Un sentiment plus noble la maintint dans les limites d'une douleur moins expansive, moins exubérante.

« C'est pour moi, pensait-elle, que ce généreux Roger subit, en ce moment, un châtiment qu'il n'avait pas mérité… »

Ah ! pourquoi l'avait-il aimée ?… Pourquoi, lorsqu'il lui avait parlé de cette union impossible, avait-elle faibli à son tour et s'était-elle abandonnée à cette folle espérance de devenir la femme d'un gentilhomme ?

Elle avait résisté, elle avait refusé la main du chevalier… Mais ce n'était pas assez de ce refus, faiblement prononcé… Il fallait rompre brusquement le lien qui les unissait.

Cette pensée troublait la pauvre enfant, au point de paralyser en elle les éclats de désespoir que Picard avait redoutés. À la nouvelle de l'emprisonnement de Roger, elle ne prononça que ces mots, avec une expression de tristesse et d'abattement :

— Prisonnier, lui… lui aussi !…

— Oui, mademoiselle : mais ne vous épouvantez pas trop… Au moment de son arrestation, j'ai pu recevoir les instructions de mon jeune

maître…

— Que vous a-t-il dit ? s'informa Henriette avec anxiété.

— Il m'a d'abord fait jurer d'arriver jusqu'à vous et de vous dire qu'il subirait toutes les persécutions plutôt que de renoncer à son amour… Et, s'il arrivait que l'on décidât votre départ pour la Louisiane…

Henriette avait étouffé un cri… La Louisiane !… Et, en partant, elle laisserait sa chère Louise, sans savoir à quel triste sort était réduite l'infortunée créature !

Et, dans son affolement, elle s'écria :

— La Louisiane !… Mais ce serait un éternel exil !… ce serait ma mort !…

Le brave Picard s'empressa de répondre :

— Attendez !… attendez donc !… Nous serions informés à l'avance de cette décision… Mon faux maître, celui qui me paie et que je trahis, me le confierait !… J'en aviserais aussitôt mon vrai maître ! Le chevalier feindra de céder aux volontés de son oncle, et, une fois sorti de la Bastille, fouette cocher !

— Que voulez-vous dire ? interrompit la jeune fille.

— Je veux dire, chère demoiselle, que mon jeune maître partira, suivi de votre serviteur… Nous rattraperons le convoi… Avec l'or qu'il aura soin d'emporter mon vrai maître achètera les hommes de mon faux maître !… S'ils sont incorruptibles… c'est-à-dire si nous n'avons pas assez d'argent pour les acheter, eh bien ! nous nous embarquerons avec vous. Nous partagerons votre exil, car voilà comme nous sommes, nous autres gentilshommes !

— Mais !… s'écria Henriette frémissante… elle ?… ma Louise ?… Qui la rechercherait s'il me fallait quitter Paris et la France ?… Qui lui viendrait en aide ?

Picard eut une inspiration :

— Et moi ! fit-il avec assurance, je ne suis donc rien ? Je vais donc me croiser les bras ?… Je ne suis donc pas de la police ? Voyons, fit-il avec douceur, ne vous faites pas de chagrin… Avant qu'il soit même question de ce départ, j'aurai tout arrangé !…

À ce moment, le regard d'Henriette fut tout à coup attiré par le mouvement qui se faisait à la grille… Elle avait saisi le bras de Picard, en disant

avec effroi :

— Ciel !… regardez !…

— Ah ! bigre ! dit le vieux serviteur.

Il avait reconnu Marest, son ami Marest, le principal agent de confiance du lieutenant de police.

En apprenant que les exempts se présentaient, sœur Geneviève avait donné l'ordre d'ouvrir immédiatement les portes. Un instant après, elle avait paru à l'entrée de l'infirmerie. Le docteur et Marianne la suivaient, précédant quelques religieuses, attirée par le bruit.

Sœur Geneviève était toute tremblante.

— Ah ! docteur, soupira-t-elle… encore quelques malheureuses que l'on va m'enlever !…

Le médecin eut un geste de pitié :

— Oui, ma chère sœur, de pauvres créatures qu'on va envoyer à la Louisiane…

Pendant ce temps, Marest avait fait placer ses hommes en rang tout contre la grille. Il s'avança vers sœur Geneviève, et, s'inclinant avec respect :

— Ma sœur, dit-il, voici l'ordre qui m'amène, et la liste des prisonnières destinées à partir. Je vais, si vous le permettez, donner acte de la sortie de ces prisonnières, et nous confronterons ensemble ces listes avec vos registres…

Sœur Geneviève était d'une pâleur extrême. Chaque fois qu'il lui fallait assister à l'une de ces formalités, la pauvre femme éprouvait un violent chagrin. Aussi fût-ce d'une voix tremblante qu'elle répondit à l'agent :

— Allez, monsieur… Je vous suis.

Marest, avant de sortir, lança un regard, où se lisait la surprise, au premier valet de chambre du comte de Linières…

Picard était, en ce moment, tout occupé d'Henriette, que Marianne avait rejointe sur le banc où elle était assise, brisée par l'émotion.

Les religieuses s'approchèrent, très impressionnées, de leur supérieure. Sœur Geneviève fit un effort sur elle-même et jeta les yeux sur la liste.

Puis, au premier coup d'œil, un cri s'était échappé de ses lèvres…

Tout le monde s'était aussitôt empressé auprès d'elle.

Et Henriette, accourant, avait demandé avec effroi :

— Madame… pourquoi me regardez-vous ainsi ? répondez-moi, de grâce !…

Mais Sœur Geneviève n'avait plus maintenant la force de prononcer une parole… Ses regards allaient du visage inquiet du docteur au visage bouleversé d'Henriette.

— Ah ! pauvre fille ! murmura-t-elle enfin en joignant ses mains tremblantes, pauvre, pauvre enfant !…

La lumière se fit, éclatante, terrible, dans l'esprit de l'orpheline. Elle comprit, hélas ! Et, folle de douleur :

— Ah !… mais je suis donc condamnée ?… je suis donc perdue ?… fit-elle d'une voix mourante…

Elle eut un moment de vertige. On la transporta, à moitié évanouie, sur un banc.

Sœur Geneviève se retenait pour ne pas pleurer.

Tout à coup, Picard qui, jusque-là, avait paru atterré, se redressa. Et, pris d'une belle fureur contre le lieutenant de police, il arpentait la cour en gesticulant, sacrant, tempêtant…

— Ah ! mon scélérat de maître s'est caché de moi ! cria-t-il. Ah ! il me le paiera !…

Et, furieux, il s'élança vers la grille en toisant d'un air courroucé les exempts qui le regardaient sortir.

CHAPITRE V

Où allait Picard en quittant, si fort en colère, la Salpêtrière ?

Depuis que M. de Linières avait été nommé aux fonctions élevées qu'il occupait, deux fois déjà Picard l'avait accompagné à la Bastille. Et, pendant que son maître causait avec le gouverneur, il s'était promené dans l'intérieur de la prison. Les guichetiers l'avaient piloté avec toute la déférence que l'on témoigne généralement aux domestiques des grands personnages…

Picard ne se doutait pas alors qu'un jour il aurait peut-être besoin de se rappeler par quels chemins on l'avait fait passer.

Il ne rêvait rien moins que faire imiter Latude par le chevalier. Mais il dut en rabattre en se rappelant qu'il n'avait que cinq jours devant lui.

— Cinq jours ! répétait-il en se promenant de long en large dans le bout extrême de la rue Saint-Antoine. Cinq jours !… Après quoi si nous n'avons pas réussi, Dieu sait ce qu'il en sera de nous !…

Le hasard vint au secours de Picard au moment où il s'y attendait le

moins. Tout à coup, sa figure s'éclaira comme par enchantement. La vue d'un geôlier, Rumignac, avait opéré cette métamorphose.

Et c'est la bouche en cœur qu'il dit à celui-ci :

— Hé quoi !… Vous vous évadez comme ça par la poterne. Corne de biche, mon gaillard, vous avez de la chance, vous, de pouvoir venir prendre le grand air au-dehors, et j'en connais certains qui ne seraient pas fâchés d'en faire autant…

— Pardié, fit avec un gros rire Rumignac, quand ce ne serait que le numéro 215.

— Le numéro 215 !… Qu'est-ce que c'est que ça ?…

— C'est le seul nom de M. le chevalier de Vaudrey à cette heure ! répondit le geôlier ironiquement.

Picard parvint à rire. Puis, devenant familier :

— Ce pauvre chevalier, fit-il en haussant les épaules, il doit joliment se faire de la bile, là-dedans. Après tout… il n'a que ce qu'il mérite… Croyez-vous que son oncle, ce bon M. de Linières, n'a pas eu raison de le faire enfermer ?

— Il a donc commis quelque faute bien grave ? demanda le geôlier.

— Une faute horrible, épouvantable, mon cher monsieur Rumignac… il s'est permis de tomber amoureux fou…

— Et c'est pour cela qu'on l'a enfermé à la Bastille ? ne put s'empêcher de s'écrier le geôlier…

— Il a oublié que *nous*étions de haute noblesse, il s'est avisé d'aimer une fille du peuple, et il veut à toute force l'épouser…

Et, saisissant le bras de son interlocuteur, il l'agita comme s'il n'eût pas été maître d'une sainte colère :

— Épouser une donzelle sans nom, sans sou ni maille qui a su faire la sainte-Nitouche, sans doute, et qui a réussi à rendre ce pauvre chevalier fou, fou à lier.

Il s'animait à dessein, continuant avec un emportement habilement joué :

— Aujourd'hui, il est coffré à la Bastille. Eh bien ! qu'il y reste, qu'il y vieillisse comme Latude, qu'il y élève des araignées savantes comme Pélisson. Car son oncle est bien décidé à le laisser moisir dans sa cellule… et ce n'est pas moi qui demanderai sa grâce à son maître…

— Calmez-vous, mon brave, fit Rumignac ; c'est pas la peine de s'emporter comme ça contre un pauvre prisonnier qui est bien triste, bien affligé… au point que, si ça continue… il n'ira pas longtemps..

Picard se sentit devenir livide.

— Pas longtemps ? fit-il en s'efforçant de ne pas balbutier…

— Pardié, puisqu'il ne mange pas…

— Il… il ne…

— Non !… Depuis qu'il est ici, je remporte chaque jour sa pitance, sans qu'il y ait touché… et, cependant, je lui ai servi un menu de choix, car on l'a spécialement recommandé au gouverneur…

Picard avait dressé l'oreille. Ce qu'il apprenait de l'exception qu'on faisait en faveur du prisonnier, en ce qui concernait le menu, le rassurait, d'une part, sur les intentions de l'oncle, et, de l'autre, faisait entrevoir la possibilité de tenter la délivrance du neveu.

Ce n'était pas, pensait-il, le moment de laisser tomber la conversation, puisqu'il trouvait le geôlier disposé à bavarder. Aussi, revenant à une de ses précédentes répliques, il dit à brûle-pourpoint à Rumignac :

— Avec quelle adresse, avec quelle habileté, il a su s'évader, ce Latude… et quelle persévérance !

— Bah ! dit Rumignac, je connais un particulier qui a su se procurer la clef des champs sans y mettre autant d'années qu'il en a fallu à ce fameux Latude…

— Vraiment ! Et quel est cet homme habile ?

— Moi, monsieur Picard, dit avec fierté Rumignac.

— Vous !… Contez-moi donc ça !…

— J'y consens : mais pas ici.

Il avait tendu la main au valet.

— Moi, fit-il, je rentre chez moi : je vais voir la ménagère et embrasser les enfants, car je ne reprends mon service qu'à la nuit…

— Tiens, j'allais vous proposer de trinquer ensemble…

— À la santé du roi ? tout de même… Mais pas au cabaret, c'est compromettant… Aussi, monsieur Picard, je vous prierai d'accepter l'hospitalité d'un pauvre, mais brave homme.

— De grand cœur, monsieur Rumignac.

Les deux hommes traversèrent le chemin de ronde qui entourait la Bastille et arrivèrent à l'entrée de la rue Saint-Antoine devant une petite maison dont le geôlier ouvrit la porte basse.

Et, faisant passer son invité devant lui :

— C'est au rez-de-chaussée, tenez, à droite.

La femme Rumignac se présenta en ce moment sur le seuil et introduisit Picard dans la pièce enfumée qui servait de nid à la couvée d'enfants et de salle à manger.

Le repas du père – qu'on attendait – était déjà prêt sur la table, flanqué d'une bouteille à grosse panse.

— Asseyez-vous là, en face de moi, fit gaiement le geôlier, après avoir renvoyé la marmaille, et toi, femme, apporte un gobelet pour cet excellent M. Picard, le *factotum*de monseigneur le lieutenant de police.

Mme Rumignac salua très bas.

— Puis, continua le geôlier, tu pourras nous laisser, car j'ai besoin de causer avec mon ami Picard.

Les gobelets emplis, les deux hommes les vidèrent d'un trait. Rumignac commença, en reposant bruyamment le sien sur la table :

— Vous me demandiez donc, mon cher monsieur, de vous raconter comment j'ai fait…

— Pour vous évader de prison, enfin, comment vous vous y prendriez pour sortir de la Bastille si vous étiez enfermé.

— Moi ?… Mais comme je m'y suis pris autrefois pour m'évader de la forteresse dans laquelle ces diables d'Anglais m'avaient incarcéré. J'en suis sorti au grand jour et par la grande porte !…

— Vraiment ?

Cette fois, Picard ne dissimula pas sa surprise.

— Et l'on ne… vous a pas repris ? Vous êtes un homme admirable, monsieur Rumignac : ce que vous venez de me dire m'intrigue au plus haut point.

Le geôlier se rengorgea comme un paon. Picard, qui l'observait, jugea qu'il allait enfin se déboutonner.

— Eh bien ! voici la chose, dit Rumignac. Vous savez déjà que, fait prisonnier sur le champ de bataille où je venais de m'illustrer, je fus enfermé ?…

— Oui, dans une forteresse… comme la Bastille ?

— Encore plus imprenable !…

— Diable !… diable !…

— On faisait bonne garde à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur… Donc, me voilà coffré !… Dès le lendemain, quelque chose fermentait là-dedans.

Il se frappa le front.

— C'était le génie, monsieur Rumignac !

— Oui, continua-t-il, je ruminais… J'avais remarqué que, le dimanche, le geôlier était pressé de s'en aller dès qu'il m'avait apporté ma soupe du soir…

— Ah !…

— Oui ! Là-bas ça se passait – j'ai su cela depuis – absolument comme à la Bastille… Les officiers jouaient aux dés… Et les soldats les imitaient.

— Les geôliers aussi, apparemment ?…

— Ça va sans dire… Pour lors, j'avais décidé de déguerpir un dimanche.

— Et vous vous y êtes pris ?…

— Primo, d'abord, fit le geôlier, figurez-vous que c'est vous qui êtes le prisonnier.

— Brr !… Brr !… tremblota le valet : ça m'en donne la chair de poule…

— Donc, vous êtes en prison, et vous possédez une grande tabatière, bourrée jusqu'au couvercle… Depuis longtemps, vous ruminez de vous évader… Vous n'attendez que le moment propice…

— Voilà ce qui est le plus difficile… savoir quel est le moment le plus propice…

— Puisque je vous ai dit que c'était le dimanche…

— Ah ! fit Picard, dont les yeux pétillèrent.

— Oui, le dimanche, chez nous, c'est le repos et le congé pour les officiers : il n'en reste qu'un pour toute la compagnie.

» Le gouverneur avait tous les officiers à dîner, et ils ne se seraient pas dérangés pour un empire…

» C'est comme ici, il vaudrait mieux choisir l'heure du dîner du gouverneur, parce que c'est aussi le moment où le guichetier apporte la nourriture aux prisonniers… »

— Parfait !

— J'avais donc décidé que, ce dimanche-là, je risquerais le coup. Depuis longtemps, j'écoutais pour voir si le geôlier n'arrivait pas… Alors, au bout d'un moment, j'ai entendu mon homme… Il s'arrête à la cellule qui précède la mienne…

— Bon ! le cœur vous battait bien fort, n'est-ce pas ?

— Je le laissais battre, mordieu !… J'avais bien autre chose à faire dans ce moment-là. Je me préparais…

— Comment ?…

— Figurez-vous, j'avais pris la précaution de vider le contenu de ma tabatière à même ma poche… Le geôlier arrivant, je pris à poignée le tabac… Le geôlier paraît… Il entre, et, comme il a les deux mains occupées, car dans l'une il tient l'écuelle à soupe et le pain, dans l'autre le gobelet et la cuiller, je profite de cela… Je lui lance une poignée de tabac dans les yeux !…

— Allez toujours, fit Picard.

— Il lâche tout et se roule par terre dans d'atroces douleurs… Je me jette sur lui… ensuite, comme il me fallait paralyser les mouvements du geôlier et surtout l'empêcher de crier…

— C'est ça qui devait être le plus difficile ?

— Allons donc ! pour un novice, peut-être, mais comme j'étais un malin, j'avais à l'avance fabriqué un bâillon et j'avais un mouchoir tout prêt…

— Comment !… Vous avez fait tout cela ?

— Parbleu ! et bien plus fort que ça… En effet, comme le geôlier ouvrait la bouche pour crier, je lui fourre le bâillon, le mouchoir par-dessus, un bon nœud par-derrière, et le voilà muet…

— Mais le geôlier avait les mains libres, dit Picard…

— Eh bien ! naïf que vous êtes, est-ce qu'on ne s'en servait pas pour se frotter les yeux qui cuisaient sous le feu du tabac…

— Admirable !… admirable !…

— Comme j'avais fait des bouts de corde avec mes draps, ma chemise, tout ce que j'avais pu trouver, je me mis à attacher les poignets du geôlier solidement !…

— Puis les jambes…

— Tout juste !… Et, lorsque je l'eus ficelé comme un saucisson, j'eus tout le temps de…

— Prendre le trousseau !

— Mais ce n'était pas tout d'avoir les clefs, mon bonhomme : pour sortir, il fallait autre chose…

— Quoi donc ? demanda le valet anxieux.

— Un déguisement, parbleu ! Sans cela, j'aurais été arrêté dès les premiers pas…

— Mais le déguisement, ça ne se fabrique pas comme cela.

— Ne l'avais-je pas sous la main ?

Picard s'était redressé et interrogeait du regard…

— La défroque du geôlier, pardié ! s'exclama Rumignac d'un ton triomphant. J'enfilai les habits de l'Anglais, qui étouffait de rage et un peu aussi par le bâillon, je mis son bonnet et ses ripatons à gros clous.

— Et vous avez filé !…

— Oui !… en homme prudent, par exemple, sans me presser. Pour plus de précautions, j'avais refermé la porte…

— Continuez, monsieur Rumignac, continuez, mon ami : jamais rien ne m'a autant intéressé.

» Donc, vous voici déguisé, costumé en geôlier… vous parcourez le couloir, vous arrivez à la porte… »

— Là se trouvaient les soldats.

— Bigre !…

— C'était le dimanche : ils se tenaient dans la pièce qui leur sert de corps de garde : ils jouaient aux dés !…

— Mais la sentinelle qui devait être à la porte…

— Les regardait jouer !… Oh ! c'est la même chose partout ! aussi bien à la Bastille qu'ailleurs…

— Alors, le soldat n'a pas fait attention à vous ?

— Puisque j'étais travesti en geôlier…

— Très juste : vous avez passé devant lui, fier comme Artaban. Enfin, je vous vois dans le corridor qui conduit à la cour… C'est le moment de l'émotion.

— Nom d'une pipe ! il ne fallait pas en avoir… car il y avait là les sentinelles de la cour qui se promenaient le fusil toujours chargé..

— Brr ! ne parlez pas de ça, monsieur Rumignac !

— Je marche droit à la poterne… je l'ouvre.

— Avec quelle clé ? demanda vivement Picard.

— Avec celle-ci…

Et le geôlier, choisissant une clef dans le trousseau, la présenta à Picard…

— Bon, suis-je assez bête, voilà que je vous indique celle de notre poterne, comme s'il s'agissait…

— De la Bastille !…

Picard regardait la clef avec la plus grande attention.

— Et maintenant, cher ami, vous voici aussi savant que moi !…

— C'est merveilleux…

— Mais tout ce bavardage m'a donné soif : nous allons en vider une…

— De derrière les fagots ?…

— Il n'y a pas de fagots dans ma cave, soupira le geôlier !… C'est toujours le même vin, de la piquette d'Auxerre, à ce que dit ce voleur de cabaretier…

— Et vous ne détestez pas une fine bouteille ? insinua le rusé valet…

— Oh ! que nenni !

— Eh bien ! mon camarade, je vous en apporterai une de chez…

Il approcha ses lèvres de l'oreille de son interlocuteur.

— De chez monseigneur ?…

— Oui, Rumignac : j'ai la confiance absolue du maître…

— Et la clef de sa cave ?

— Toutes les clefs, monsieur Rumignac…

— Heureux mortel !

— M. de Linières ? oui !… car jamais maître n'a été plus fidèlement servi que lui…

Picard avait retrouvé tout son calme.

Il continua, toujours sur le même ton hypocrite :

— Oui, Rumignac, mon ami, M. de Linières peut compter sur moi, sur mon dévouement et mon zèle, en toute circonstance…

— C'est bien, cela !

— C'est simplement juste, car, depuis trente ans que je suis à son service, il m'a traité comme un membre de sa noble famille.

— C'est extraordinaire !…

— Vous avez dit le mot… En outre, mon maître me demande quelquefois conseil, souvent même…

Rumignac ouvrit de grands yeux ébahis.

— Tenez, continua Picard, lorsqu'il s'est agi de faire enfermer le chevalier, M. de Linières répugnait à cette idée… C'est moi qui l'ai décidé à agir avec rigueur.

— Comment ! c'est vous ? hasarda le geôlier.

— J'ai été forcé, pour le décider, de faire pincer M. le chevalier en flagrant délit de tête-à-tête avec la coquette impudente.

— Pauvre jeune homme !

— Je vous conseille de le plaindre !… Quant à moi, je le laisserais…

— Mourir de faim ?

— Oh ! non ! pas tout à fait… Il faut même que nous trouvions moyen de le faire renoncer au jeûne qu'il s'impose… Il est le seul héritier de notre nom après tout… un grand nom, qu'il ne faut pas laisser éteindre…

Puis, changeant de ton :

— Vous dites donc qu'il refuse de goûter à l'ordinaire de la Bastille ?

— Et même à la cuisine de M. le gouverneur lui-même, qui a reçu l'ordre de le traiter avec douceur.

— Eh bien !… il me vient une idée… Je vous apporterai, pour ce maudit prisonnier, quelques bouteilles d'excellent vin de la cave de M. le lieutenant de police…

— Oh ! impossible… Je ne pourrais les lui donner…

— C'est juste… le devoir avant tout… j'apporterai les bouteilles et vous les garderez pour vous.

— Pour moi… mais je ne dois pas…

— Non, je veux dire : vous les garderez… chez vous… en dépôt ; ce vin sera ma propriété, puis, chaque fois que je viendrai voir mon ami Rumignac, nous boirons ensemble une bouteille de *mon*excellent vin…

— Ah ! comme cela, je ne dis pas non…

— Quant au prisonnier, l'important c'est de le décider à manger. Il demandera ensuite à boire, sans qu'on le lui offre.

— Mais le moyen !…

— M'y voici… Je suis, comme vous le pensez, bien initié aux goûts du prisonnier. Je connais certain pâté de cailles et d'alouettes dont il raffole ; j'en apporterai un et, avec l'autorisation de M. le lieutenant de police, bien entendu, vous donnerez ce pâté au prisonnier…

— C'est convenu…

— Il le refusera, naturellement, comme il refuse chaque jour ce que vous lui apportez… Alors, vous lui direz que cela vient de la part de… Laissez-moi le temps de réfléchir… Lorsque je vous apporterai notre vin… non, je veux dire mon… mon vin et le pâté du prisonnier, j'aurai trouvé le moyen de le lui faire accepter, et à nous deux nous aurons l'honneur de conserver à une illustre famille son dernier rejeton.

— Et vous êtes bien sûr qu'en agissant ainsi…

— Je suis sûr que vous vous attirerez les bonnes grâces de M. le lieutenant de police. Monseigneur ne veut pas avoir l'air de faiblir… C'est pour cela qu'il me charge d'agir. Il veut que le chevalier se soumette et non pas qu'il se laisse mourir de faim, et, comme vous aurez aidé à l'accomplissement des désirs de M. de comte, je puis vous assurer d'avance de sa haute protection…

En s'interrompant, persuadé que le dernier coup était porté, Picard se leva :

— Corne de bœuf, dit-il, déjà si tard ! J'oubliais que mon maître m'attend pour que je lui rende compte de l'état de son neveu et du résultat de ma démarche… Au revoir donc, monsieur Rumignac… à ce soir…

— Ce soir ?…

— Si j'ai le temps je passerai par ici… J'apporterai les bouteilles… et… le pâté !

— Mais avant huit heures alors… Parce qu'à huit heures et demie je reprends mon service.

— Donc, à huit heures !

Les deux hommes se serrèrent la main avec toute la cordialité que provoquent de nombreuses libations.

Et Picard se retira, en sautillant comme un homme enchanté de lui-même.

CHAPITRE VI

Lorsque Picard eut tourné le coin de la rue Saint-Antoine, il ralentit le pas.

Le pauvre Picard était pris par cette alternative pressante : ne sachant s'il retournerait à la Salpêtrière, pour s'enquérir du sort de la jeune détenue, ou s'il se rendait immédiatement à l'hôtel de Linières, pour s'occuper de la délivrance de Roger.

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta, lorsque, ayant consulté sa montre, il s'aperçut qu'il n'avait devant lui que deux heures pour faire le nécessaire avant de retourner auprès de Rumignac. Il prit donc le chemin le plus court.

Arrivé à l'hôtel du lieutenant de police, Picard se rendit directement dans les combles où se trouvait sa chambre.

Tout haletant, il se laissa aller sur un fauteuil. Et là, l'esprit en ébullition, il se mit à examiner avec soin le plan d'évasion qu'il avait conçu.

— Allons ! fit-il tout à coup, je n'ai pas de temps à perdre si je veux

revoir aujourd'hui ce bon M. Rumignac, qui raffole des bouteilles de derrière les fagots.

Et l'œil du domestique alla fouiller dans le coin formé par un vieux bahut de chêne vermoulu.

— Nous allons descendre à la cave, continua-t-il.

Ce que Picard appelait sa cave était précisément ce coin, derrière le bahut, où il laissait vieillir quelques bouteilles *empruntées*au cellier de son maître. Il y avait là une douzaine de fioles caparaçonnées de toiles d'araignées.

Picard alla prendre six de ces bouteilles, qu'il plaça devant lui, sur la petite table.

— Les voici, dit-il en rangeant avec précaution les bouteilles, les voici ces demoiselles qui vont réjouir le cœur de M. Rumignac, m'aider à éteindre ses scrupules et à endormir sa vigilance. Maintenant, il faut décider M. le chevalier à se nourrir et à prendre des forces afin qu'il soit en état d'accomplir notre projet d'évasion. Pour cela, écrivons-lui la lettre que mon ami Rumignac lui remettra sans s'en douter.

Et il se mit aussitôt à tracer les lignes suivantes :

« Monsieur le chevalier, ne vous abandonnez pas au désespoir. L'heure de la délivrance est prochaine. Dimanche, vers la fin de la journée, j'accompagnerai dans votre prison le geôlier qui vous garde. C'est lui qui doit rester enfermé à votre place ; mais, je vous en supplie, mon cher maître, ne refusez plus la nourriture qui vous est offerte, car, pour le succès de mon plan, il vous faudra dépenser plus de force et d'énergie que n'en pourrait déployer à lui seul votre vieux serviteur.

» Et, lorsque vous serez enfin rendu à la liberté, nous trouverons bien le moyen de délivrer, à son tour, Mlle Henriette. »

Picard ferma cette missive, la glissa dans sa poche et se rendit chez le pâtissier.

C'était un brave et digne homme que ce pâtissier-rôtisseur. Il avait nom : Cyrille Balandier.

Picard, qui se souciait peu de la société des autres serviteurs de l'hôtel, prenait souvent ses repas chez Cyrille Balandier, dont il était devenu l'un des meilleurs clients. Aussi, dès qu'il parut, maître Balandier courut-il à sa rencontre.

— Que faut-il servir à M. Picard ? demanda-t-il.

— Rien pour le moment. Je désire causer un instant avec vous, Balandier.

— Je suis aux ordres de M. Picard.

— Vous savez que ma nièce Eulalie Vernouillet se marie prochainement. Or, les accordailles auront lieu ce soir même et, à cette occasion, tous les membres de la famille et tous les amis se réunissent dans un banquet. Ce banquet se composera d'une espèce de pique-nique, où chacun des convives fournira son plat.

— Et monsieur Picard me fait l'honneur de me commander le sien.

— Vous avez deviné juste.

— Je gage que vous vous êtes souvenu de mon pâté de cailles et d'alouettes.

— Vous y êtes tout à fait. Seulement, notez bien ceci : j'ai fait une gageure : j'ai parié… une forte somme que mon plat sera, de tous ceux qu'on apportera, celui qui plaira le plus aux jeunes fiancés…

» Votre pâté a certainement de grandes chances : mais… ce ne sont que des chances et je veux une certitude. Écoutez bien ceci : Je suis très attaché à ma jeune parente et j'ai en Beauce une jolie petite ferme.

» Si, dans votre excellent pâté, nous introduisions adroitement la jolie ferme en question. »

— Une ferme dans un pâté !… s'écria Cyrille ahuri…

— Si, en un mot, dit Picard, le plat apporté par moi se composait, à la fois, du pâté et de la ferme, croyez-vous que les deux fiancés ne le préféreraient pas mille fois à tous les autres : croyez-vous enfin que je ne gagnerais pas mon pari ?

— Vous gagneriez certainement, monsieur Picard…

— Eh bien ! mon ami, voilà.

Et, présentant à Cyrille la lettre destinée au chevalier, Picard ajouta d'un air triomphant :

— La ferme, la voici… C'est une donation que je fais à ma nièce.

— J'y suis… Vous voulez cacher le papier… C'est-à-dire votre donation, dans le… Je devine à merveille… Oui, monsieur Picard, oui, votre plat vaudra deux cent fois tous les autres à lui seul et le pari est gagné…

— Sans aucun doute ; mais je voudrais… je voudrais que la surprise fût complète… que ma donation n'apparût pas tout de suite, dès que l'on décoiffera le pâté…

— Rien de plus facile, monsieur Picard : nous envelopperons ce papier dans un morceau de parchemin imperméable et je me charge de l'insérer à la base…

Et**il fut fait ainsi que venait de l'imaginer le bon Cyrille Balandier.

L'heure était venue. Picard prit un carrosse de place et, muni de six bouteilles de vin et du fameux pâté, il se rendit chez son ami Rumignac. Celui-ci l'attendait.

Ils firent des libations réitérées, prélevées sur le précieux liquide que Rumignac devait garder… en dépôt. Et, voyant le geôlier suffisamment égayé :

— Maintenant, dit Picard, il s'agit de faire accepter notre pâté par M. le chevalier.

— Et vous ne voulez pas que je lui dise que c'est de votre part…

— Je me considère comme son ennemi, vous dis-je : j'ai parmi les membres de ma famille une jeune fille… Cette jeune personne, qui est… ma nièce, est aussi la sœur de lait du chevalier et, en sa qualité de frère de lait, M. le chevalier de Vaudrey est fort attaché à ma nièce : et, si vous lui persuadez que c'est elle qui le prie d'accepter et de consommer ce comestible, j'ai lieu de penser que nous réussirons…

— Je lui dirai alors…

— Vous lui direz que cet envoi lui est fait de la part de sa sœur de lait, Mlle Henriette Gérard… ma nièce.

— C'est entendu, monsieur Picard, je me rends à l'instant même auprès du prisonnier. Nous nous reverrons prochainement, je l'espère.

— Ma foi, dit Picard, avec une feinte indifférence, je ne sais trop… À moins que M. le lieutenant de police ne me charge de quelque missive à remettre personnellement à mon neveu…

— Personnellement, dit Rumignac, ce n'est guère l'habitude… D'ordinaire, les lettres sont envoyées à M. le gouverneur de la Bastille, qui les remet ou les fait remettre, s'il y a lieu, aux prisonniers.

— D'ordinaire, c'est possible : mais *d'ordinaire*ce ne sont pas des lieutenants généraux de police qui écrivent aux détenus.

— C'est vrai…

— Et si M. le comte entendait correspondre directement avec son neveu…

— Il le pourrait sans aucun doute, il suffirait pour cela que la lettre portât le cachet de M. le lieutenant général de police…

« Ah !… il suffirait… du… du cachet… c'est bon à savoir », se dit Picard, qui entendait pénétrer dans la prison de son jeune maître. Et, tout haut, il ajouta :

— Eh bien ! mon cher Rumignac, je ferai part de votre observation à *Monseigneur,*et… si la fantaisie lui vient d'écrire au chevalier… *nous*nous conformerons à votre désir.

Picard s'éloignait le cœur rempli de joie, car il ne doutait plus, maintenant, que Roger dût prendre connaissance du billet placé dans le pâté.

Une fois dans la rue, le grand air le frappant au visage vint à propos mettre un peu de calme dans son sang et un peu d'ordre dans ses idées.

— À la grâce de Dieu ! murmura-t-il… de ce Dieu qui ne doit pas condamner les amours honnêtes parce que les couples n'appartiennent pas à la même catégorie sociale !…

C'est en monologuant de la sorte que le serviteur en partie double se dirigea vers l'intérieur de Paris.

CHAPITRE VII

Rumignac se félicitait d'avoir rencontré ce valet qui était si bien dans les papiers de son maître.

— Sarpejeu ! s'exclama-t-il en contant la chose à sa femme, voilà une bonne connaissance à cultiver, et sans qu'il m'en coûte grand-chose. J'en serai quitte pour passer, de temps en temps, quelque victuaille de luxe à mon prisonnier. Dans une heure, j'irai lui faire tenir cet excellent pâté.

Et notre homme se faisait à cette idée qu'il pourrait, plus tard, avoir recours à la protection de son prisonnier.

Une heure plus tard, Rumignac ouvrait discrètement le guichet de la cellule occupée par le chevalier de Vaudrey. Il plongea son regard dans l'intérieur.

Roger, en ce moment, était assis, la tête penchée sur la poitrine, et tellement absorbé dans ses réflexions que le guichet s'était ouvert sans qu'il eût perçu le moindre bruit. Et le geôlier se dit à part soi :

— C'est-y Dieu possible d'être amoureux au point de s'en rendre

malheureux à en mourir. Je vais tout de même essayer de lui faire entendre raison ; ça me remue de voir ce jeune et beau garçon s'abandonner, comme il le fait, au désespoir…

C'est pour répondre à ce mouvement généreux qu'il interrompit la douloureuse rêverie du prisonnier, par ces mots, prononcés à vois basse :

— J'ai l'honneur de saluer humblement monsieur le chevalier. Monsieur le chevalier veut-il me faire l'honneur de me recevoir ?

Le prisonnier regarda, étonné, l'homme qui lui parlait avec tant de respect. Rumignac, du reste, n'attendit pas la réponse. La porte s'ouvrit et il se présenta, s'inclinant respectueusement.

Le geôlier portait à la fois une écuelle d'étain remplie de soupe et le fameux pâté. Mais, sans l'offrir au chevalier, il la posa sur la table, en disant :

— Je sais que monsieur le chevalier n'aime pas beaucoup l'ordinaire de la forteresse… Mais j'avais… j'ai… promis… de lui donner… en cachette…

Roger n'en croyait pas ses oreilles. Il n'en fallait pas moins pour exciter sa curiosité. Il supposa que le valet sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter avait trouvé le moyen de gagner le geôlier…

— Vous avez quelque chose à me remettre, dites-vous : dépêchez-vous, je suis impatient d'apprendre si quelqu'un s'intéresse à moi…

Il avait fait un pas au-devant du geôlier. Rumignac, satisfait de ce changement, s'empressa de répondre :

— Oh ! oui, on s'intéresse à vous…

Le geôlier tira du panier la bouteille et le pâté.

Le chevalier, lui tournant brusquement le dos, était allé s'asseoir sur le lit.

— Pardon, monsieur le chevalier, dit Rumignac, se ravisant tout à coup… J'avais oublié de vous dire…

— Laissez-moi, je veux être seul, dit le chevalier. Et emportez votre pâté…

Tout l'édifice de fortune et d'avenir que s'était bâti le geôlier s'écroulait en même temps que disparaissait à ses yeux l'espoir d'obtenir les bonnes grâces du lieutenant de police : le pauvre homme prit piteusement le pâté et se dirigea vers la porte, en disant :

— Que dira la pauvre jeune fille ?

— La… jeune fille ?… De quelle jeune fille parlez-vous ?…

— De Mlle Henriette, dit Rumignac, en ouvrant la porte pour sortir.

— Henriette ! s'écria le chevalier… vous avez dit Henriette ?

— Henriette Gérard, oui, monsieur le chevalier, cette demoiselle, qui est la nièce de M. Picard… votre sœur de lait ?

— Certainement ! s'écria le jeune homme, qui commençait à comprendre la ruse employée par son fidèle domestique et pressentait que le pâte renfermait quelque mystère… Ah ! c'est ma sœur de lait qui m'envoie cela…

— Et qui vous supplie de le manger pour l'amour d'elle… Est-ce que monsieur le chevalier ne se laissera pas attendrir ?

— Si fait, mon bon monsieur… Votre éloquence m'a vaincu : j'accepte le pâté et je promets d'y goûter.

— À merveille, s'écria Rumignac.

Et, tout bas, il se dit :

« Décidément, M. Picard ne m'a pas trompé et je crois qu'il sera content de moi. »

À peine le geôlier s'était-il éloigné que le chevalier saisit le pâté. En un instant, il enleva la croûte supérieure et, n'ayant rien trouvé là, il fouilla plus avant. Il aperçut enfin le billet et le lut avidement.

— Il s'agit de ma liberté et du salut d'Henriette, s'écria-t-il. Sois tranquille, mon brave Picard, l'énergie et le courage ne me feront pas défaut.

Il lut et relut le billet. Ivre de joie, il répéta vingt fois :

— Nous te sauverons, ma bien-aimée…

Il se représenta la jeune fille, rassurée par la visite que Picard lui avait faite.

Et, pendant que le chevalier de Vaudrey rêvait ainsi d'avenir et de bonheur, Henriette subissait, à la Salpêtrière, la plus terrible épreuve qui pût lui être imposée.

CHAPITRE VIII

Dès que l'agent de police Marest eut obtenu de sœur Geneviève l'autorisation d'aller donner acte de la sortie des prisonnières désignées pour la déportation, toutes les personnes présentes, religieuses, surveillantes, détenues, avaient entouré la pauvre Henriette, qu'on avait fait asseoir sur un banc. L'infortunée avait perdu connaissance : mais, grâce aux soins qu'on lui prodiguait, elle ouvrit bientôt les yeux et jeta un regard effaré sur les personnages qui s'empressaient auprès d'elle.

Au premier rang se trouvaient le docteur et Marianne.

Le docteur tenait une des mains d'Henriette, consultant le pouls.

— Ah ! s'écria-t-elle, je comprends, maintenant, que l'on veuille mourir ! dit-elle.

— Ne parlez pas ainsi !… fit Marianne. Souvenez-vous des paroles que vous m'adressiez à moi-même…

À son tour, le docteur intervint. Il dit à l'éprouvée :

— Si vous avez une famille, pensez à elle !

Henriette avait peu à peu retrouvé assez de force pour se redresser.

— Oh ! ce n'est pas pour moi que l'exil m'effraie, dit-elle…

Marianne crut devoir expliquer au docteur :

— Elle a une sœur dont elle était le seul appui !… une sœur aveugle !

Henriette tressaillit. Et, se levant, elle s'écria, en s'adressant au médecin :

— Je l'avais retrouvée, monsieur ! J'avais retrouvé cette sœur bien-aimée, lorsqu'ils m'ont arrêtée ! Elle mendiait en chantant… couverte de haillons ! Elle marchait, brisée par la fatigue et traînée par une horrible femme qui la martyrise, sans doute, qui la torture. Et ils m'ont empêchée de courir vers elle. Et je ne sais plus où elle est ! Je l'ai perdue de nouveau !… Et pour toujours, cette fois !… pour toujours !…

Les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent, noyant les derniers mots qu'elle avait prononcés. Marianne s'était éloignée, appelée par une religieuse.

Ce fut le docteur qui essaya de consoler la jeune fille.

— Attendez donc, mon enfant… fit-il. Celle que vous pleurez… je crois l'avoir rencontrée. De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus, n'est-ce pas ?

— Oui ! c'est cela… fit Henriette, en relevant la tête.

— Et cette vieille femme qui l'accompagnait l'appelait… Je me souviens !… Elle l'appelait Louise !…

— Ah ! c'est elle !… c'est elle ! s'écria Henriette.

— Je connais même cette femme qui la conduisait, ajouta le médecin…

— Vous connaissez… cette femme ?

— Elle est venue vingt fois à mon hôpital… C'est la Frochard ! dit-il.

Marianne revenait en ce moment. Le nom de la Frochard frappa son oreille. Elle leva vivement la tête, comme si elle avait éprouvé un choc violent.

— Vous parlez de la Frochard… dit-elle : je la connais aussi, moi ! Mais ce nom de la Frochard me rappelle une chose horrible.

— Quoi donc ! firent en même temps Henriette et le docteur.

Marianne allait probablement raconter la scène qui s'était passée entre elle et les soldats qui l'emmenaient en prison, lorsqu'elle avait, de

loin, reconnu Louise au bras de la Frochard, mais elle craignait de faire éprouver à Henriette une nouvelle émotion. Elle se contenta de répondre :

— Eh bien ! nous savons où elle est, votre sœur…

— Chez la Frochard, parbleu ! affirma le médecin.

— Au nom du ciel ! supplia Henriette, dites-moi où demeure cette femme.

— Elle habite une masure dans la rue de Lourcine ! dit Marianne.

— Alors, je vais retrouver ma Louise !… Je pourrai bientôt…

Elle s'interrompit en jetant un cri de désespoir.

— Ah !… je vais partir !… s'écria-t-elle en se tordant les bras. Je vais partir !

Marianne, d'une voix ferme, s'écria alors :

— Eh bien ! non, il ne faut pas que vous partiez !

Le docteur la regardait, étonné. Quant à Henriette, vaincue par la douleur, elle avait baissé les yeux, en murmurant avec désespoir :

— Il ne faut pas que je parte !… Hélas ! n'y suis-je pas condamnée ?

La parole expira sur ses lèvres. Un véhicule venait de s'arrêter à la grille. C'était la massive charrette attelée de vigoureux percherons.

Henriette avait tout vu.

— Regardez cette voiture, dit-elle tremblante… C'est elle qui va m'emmener !

Les sanglots lui coupaient la voix.

— Oh ! ma pauvre Louise !… ma pauvre Louise !

— Vous parliez de l'empêcher de partir ! dit tout bas le docteur à Marianne… Mais c'est impossible !

Marianne s'était rapprochée de lui et elle lui souffla ces mots :

— Docteur, ayez pitié d'elle…

— Parbleu !… j'ai le cœur bourrelé ! Mais que puis-je faire ?

— Consentez à m'aider.

— Mais par quel moyen ?…

. . . . . .

..

Pendant que ce court dialogue s'échangeait à quelques pas d'Henriette, qui, vaincue par la douleur, s'était affaissée sur le banc, une scène des plus douloureuses avait lieu dans l'intérieur de la prison.

Marest, on s'en souvient, était allé opérer la levée d'écrou des détenues qu'il devait emmener avec lui dans une autre prison, où les condamnées à l'exil attendraient le jour de leur départ pour le port d'embarquement.

Lorsque l'agent de police parut à l'entrée des ateliers, il y eut, parmi toutes les prisonnières, un moment de silence lugubre. Chacune d'elles éprouva une émotion violente en voyant Marest consulter la liste.

Qui sait si leur nom n'allait pas être prononcé ?

Marest, cependant, garda le silence, se contentant de consulter le livre d'écrou et d'apposer sa signature, en marge, en regard du nom porté sur la liste.

C'est pendant que cette formalité s'accomplissait que sœur Geneviève, ne pouvant supporter le spectacle de la douleur d'Henriette, était venue rejoindre l'agent.

Allant successivement vers chacune de celles dont le nom figurait, elle le savait, sur la liste d'exil, sœur Geneviève imposait ses mains sur le front de la condamnée et la bénissait. La détenue savait ce que cela signifiait et se préparait à suivre l'agent.

Sœur Geneviève avait achevé cette tournée de charité et s'en revint, l'âme torturée, auprès de l'employé, qui achevait d'apposer les signatures sur le registre.

Marest s'inclina devant la supérieure.

Le moment approchait cependant où il devait faire partir le troupeau, malgré les lamentations et les cris.

— Madame la supérieure voudrait-elle m'autoriser, demanda-t-il, à faire mettre en rang toutes les détenues qui doivent me suivre.

La religieuse inclina la tête en signe d'assentiment.

Lorsque la bande fut en rang, Marest se plaça à leur tête et les conduisit ainsi dans la cour, les dirigeant vers la porte de sortie.

À quelque distance de la grille, il commanda la halte.

Alors, les détenues se placèrent sur une seule ligne.

Il s'agissait de faire reconnaître chacune d'elles par la supérieure et de s'assurer que c'était bien la détenue désignée sur la liste qu'il emmenait.

Sœur Geneviève, très troublée et le visage portant la trace des souffrances de l'âme, priait tout bas.

Que se passe-t-il, en ce moment, dans le cœur de Marianne ?

Cette malheureuse, qui venait d'obtenir sa grâce, s'apitoyait-elle simplement sur le sort de la détenue pour laquelle il n'y avait rien à espérer ? Non ! Une pensée sublime était venue à cette voleuse repentie.

Elle avait à peine une minute pour se décider et mettre à exécution son projet. Une minute pendant laquelle son regard alla chercher sur le visage désespéré d'Henriette le courage d'accomplir ce que lui dictait son cœur.

L'agent Marest s'était approché des détenues et avait prononcé ces mots, au milieu d'un profond silence :

— Il reste encore une prisonnière à emmener : Henriette Gérard !

Marianne s'avança.

— C'est moi, dit-elle.

Henriette avait entendu. Le docteur la retint par le bras, en lui murmurant à l'oreille :

— Taisez-vous !… Ne vous perdez pas.

Au surplus, Marianne, qui avait aperçu le mouvement fait par Henriette pour intervenir, demandait à Marest de l'autoriser à faire ses adieux aux détenues et aux surveillantes groupées au fond de la cour.

— Permettez-moi, monsieur, supplia-t-elle en indiquant Henriette, de dire un dernier adieu…

Elle fut interrompue par la jeune fille.

— Non ! dit-elle tout bas, ce que vous voulez faire est impossible. Je ne veux pas… je ne veux pas consentir !

Mais Marianne lui répondit d'une voix calme :

— Ce n'est pas vous que je sauve. C'est moi-même.

— Vous ?

— Si je reste en France, à ma sortie de cette maison… je reverrai Jacques et… cette fois, je serai perdue sans retour. Vous, au contraire, ajouta-t-elle, vous reverrez Louise, et vous serez sauvées toutes les deux !

— Louise ?

Le nom de l'aveugle, prononcé en ce moment, produisit l'effet qu'avait espéré Marianne. Celle-ci profita de l'émotion de la jeune fille pour lui glisser dans la main la lettre de grâce que le docteur lui avait remise.

— Prenez ceci, fit-elle. C'est le salut de Louise… de Louise qui vous attend !

Il se fit aussitôt un certain mouvement dans l'assistance. C'était la sœur Geneviève qui se dirigeait vers les détenues qui allaient partir. Le docteur comprit qu'elle allait à Henriette.

— Sœur Geneviève ! fit-il en regardant Marianne, comme pour lui dire que le sacrifice qu'elle avait voulu s'imposer ne s'accomplirait pas.

Marest était allé à la supérieure pour lui dire :

— Madame, veuillez vérifier cette liste avec moi, afin de déclarer et de signer ensuite que ce sont bien là toutes les détenues désignées pour l'exil.

— Tout est perdu ! dit le docteur à Marianne, qui serrait convulsivement la main d'Henriette.

L'appel commença :

— Françoise Morand !…

Sœur Geneviève, regardant la détenue qu'on nommait :

— Oui !… c'est elle !

— Jeanne Raymond !

— Oui !

Marest appela successivement les noms des autres détenues. Puis se tournant vers Marianne :

— Henriette Gérard !

Sans hésitation, Marianne s'avança.

Et, levant des yeux suppliants sur la supérieure :

— Me voici, ma mère ! dit-elle d'une voix tremblante.

— Vous ?

Sœur Geneviève allait protester. Le docteur s'élance et, lui montrant Henriette, implore du regard.

La religieuse troublée, émue, dirige, alternativement, ses yeux effarés sur Marianne, qui, les mains jointes, attend le verdict qui sera prononcé, et sur Henriette, demeurée immobile et comme pétrifiée.

Alors, Marianne tente un dernier effort :

— Ma mère, ma mère, ayez pitié ! s'écria-t-elle en se prosternant devant la supérieure. Bénissez-moi, ma mère, car ce départ purifie une coupable…

Et plus bas :

— Et il sauve une innocente !…

L'agent intervint :

— Eh bien ! ma sœur ?…

La sainte femme, qui n'avait jamais forfait à la vérité, qui considérait le mensonge comme un crime, sœur Geneviève étendit ses mains sur le front de Marianne. Et d'une voix ferme, elle répondit à l'agent :

— Oui !… c'est bien… Henriette Gérard !…

Un double cri s'échappa de la poitrine des deux détenues, dont l'une prenait la place de l'autre.

Mais déjà sœur Geneviève avait relevé Marianne et lui ouvrait ses bras. Elle pleurait, et son âme s'élevait vers Dieu pour lui demander pardon du pieux mensonge qu'elle venait de faire.

Marianne dut s'arracher à son étreinte, pour suivre l'agent. La malheureuse alla prendre sa place dans le rang des déportées.

La grille s'ouvrit et toutes ces exilées disparurent deux à deux. Alors, sœur Geneviève regarda le médecin qui soutenait Henriette. Et, les yeux pleins de larmes :

— Ah ! docteur ! dit-elle, mon premier mensonge !…

— Il vous sera compté là-haut, ma sœur, comme une œuvre de charité.

Lorsque Marianne eut disparu, il se fit un mouvement parmi les gens qui avaient assisté à cette lamentable scène.

Alors le docteur prit Henriette par la main et, la présentant à sœur Geneviève :

— Vous avez sauvé une innocente, dit-il ; à mon tour de sauver une pauvre victime !…

Henriette s'était agenouillée.

— Ma mère ! fit-elle, je prierai !… je prierai toute ma vie pour vous qui avez voulu que ma sœur me fût rendue, pour vous qui avez eu pitié des deux orphelines !…

. . . . . .

En sortant du cabinet de travail du lieutenant de police, où il venait de rendre compte à M. de Linières de la façon dont ses ordres avaient été exécutés, Marest se trouva nez à nez avec Picard !

À sa vue, le vieux domestique se composa un visage à l'expression indifférente et lui demanda :

— Quelle bonne nouvelle m'annoncez-vous, monsieur Marest ? Mon maître est-il un peu moins irrité ?

— Il a tout lieu d'être satisfait, je suppose… car le voilà débarrassé de quelqu'un qui le gênait, puisque…

Et, s'interrompant :

— Au fait, vous ne savez rien ! vous n'y étiez pas…

— Où ça ?

— À l'affaire du faubourg Saint-Honoré…

— Je sais, je sais, ricana Picard en haussant les épaules, on a arrêté… une fille…

— Fille tant que vous voudrez, mais, de ma vie, je n'avais assisté à pareille scène.

— Des pleurs… des cris… parbleu !… On connaît ça !…

— Pas du tout, vieux sceptique que vous êtes… C'étaient de vraies larmes et des cris de véritable désespoir. Je vous avouerai que moi et mes hommes nous étions remués : mais il fallait obéir… et, ma foi… Ce n'est pas moi qui l'ai conduite à la Salpêtrière : une fois l'arrestation opérée, l'officier et les exempts s'en sont chargés. Par exemple ! c'est votre serviteur qui vient de la parquer dans la charrette des femmes qu'on expédie à la Louisiane. Eh bien ! sachez que la demoiselle Henriette Gérard est recommandée d'une façon toute spéciale à la bienveillance du gouverneur…

» Elle sera, c'est le désir de monseigneur le lieutenant de police, traitée tout autrement que le commun des exilées. Qui sait même si elle ne s'y mariera pas ?… »

Picard perdait patience et, un peu plus, allait dire son fait à l'agent.

Il quitta Marest avec l'intention de se rendre auprès du comte de Linières. Mais quel prétexte prendrait-il pour pénétrer dans le cabinet sans y être appelé ?

Picard s'était planté contre la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit pour livrer passage au lieutenant de police.

— Toi, ici ? fit le magistrat.

— Oui, monseigneur… J'attendais en prévision du cas où monseigneur aurait besoin de mes services.

M. de Linières était soucieux.

— Viens, dit-il après réflexion, en ouvrant au valet la porte du cabinet de travail. J'ai reçu de fâcheux rapports à propos du chevalier, commença-t-il. M. de Vaudrey, paraît-il, s'abandonne au désespoir, au point de refuser toute nourriture.

— Bah ! c'est qu'il n'a pas faim, dit Picard avec un cynisme affecté.

— Je ne voudrais pas que le chevalier… que mon neveu poussât les choses à l'extrême… d'ailleurs, le séjour de la Bastille doit lui paraître moins dur qu'il aurait pu l'être si je n'avais recommandé au gouverneur de traiter son prisonnier avec égards.

— Ah ! monseigneur a fait cela ?

— Oui !… répondit sèchement M. de Linières : j'espérais que, touché de ma générosité, Roger reviendrait à de meilleurs sentiments…

— Il y reviendra, monsieur le comte.

— J'ai chargé le gentilhomme qui commande la forteresse de conseiller à Roger de faire amende honorable… Le gouverneur l'a mandé auprès de lui… Le chevalier a décliné l'invitation…

— C'est extraordinaire…

— C'est surtout dangereux pour lui !… Aussi vais-je essayer une dernière fois…

Le vieux serviteur prit un air embarrassé… Il ouvrit la bouche, comme s'il eût voulu donner un avis, puis il se retint au moment de parler. Le comte s'en aperçut.

— Qu'en penses-tu, fit-il, que tu n'oses te risquer à dire ?

— Oh ! je ne me permettrai pas…

— Je t'y autorise… Parle !…

— Si monseigneur voulait écrire…

— Écrire au chevalier, moi ?

— D'un oncle à un neveu, ça se peut… insinua le rusé domestique.

— Oui, lorsque le neveu ne s'est pas mis en révolte contre le chef de sa famille.

— C'est juste !…

— Et je ne voudrais pas… avoir l'air de…

Se reprenant, avec un emportement comique :

— Non !… monsieur le comte, non, vous ne pouvez pas donner cette dernière preuve de votre grandeur d'âme : vous devriez laisser le coupable ronger son frein au fond de sa prison… à moins que vous ne preniez en considération le profond chagrin qu'en éprouve Mme la comtesse… car elle est sérieusement malade…

M. de Linières avait eu une crispation des lèvres, dont Picard ne voulut pas s'apercevoir. Il continua :

— Et, dans ce cas, monsieur le comte, il est certain qu'une lettre de vous aurait sur ce malheureux jeune homme une influence mille fois plus salutaire que…

— Soit, dit M. de Linières, j'écrirai une lettre.

— Et, si monseigneur le permet, je me chargerai de la porter moi-même. Je pourrai peut-être ajouter certaines choses que ne contiendra pas le billet de monsieur le comte et qui, j'ose le croire, décideront le chevalier à *tout*faire pour sortir de prison.

— C'est bien, dit le comte, j'accepte ta proposition.

Picard eut un tressaillement de joie.

— Je serai aux ordres de monsieur le comte quand il jugera convenable de m'envoyer à la Bastille… comme négociateur…

Lorsque Picard eut refermé la porte, le comte de Linières laissa éclater sa colère.

— Oui, la comtesse de Linières est souffrante, se dit-il ; mais pourquoi sa faiblesse pour Roger l'a-t-elle entraînée loin de ses devoirs ; à quel sentiment a-t-elle obéi en se rendant auprès de cette fille que j'ai envoyée rejoindre ses pareilles à la Salpêtrière. Depuis, elle s'est renfermée dans le silence, un silence qui m'exaspère, qui fait naître en moi mille poignants soupçons. Et je n'ai pu lui arracher son secret !…

M. de Linières était arrivé progressivement au comble de l'exaspération. Debout, les lèvres frémissantes, il regardait la porte qui donnait sur le couloir conduisant à la chambre à coucher de la comtesse.

À ce moment, on frappa discrètement à cette porte. C'était la camériste de la comtesse qui venait annoncer que le docteur était auprès de la malade.

CHAPITRE IX

Depuis qu'il avait appris de l'agent Marest le départ d'Henriette, Picard avait jugé inutile de retourner à la Salpêtrière. Le délai qu'il s'était fixé allait expirer bientôt : on était déjà samedi matin. « Que faire ? » pensa Picard.

Le comte aurait-il changé d'idée après mûre réflexion ?

M. de Linières n'avait pas abandonné l'idée que lui avait suggérée son fidèle valet. La lettre était écrite : mais une aggravation survenue, depuis vingt-quatre heures, dans l'état de la comtesse, avait absorbé tous ces moments et lui faisait négliger toute autre occupation.

En effet, le docteur, à la suite de la dernière consultation, n'avait pas dissimulé ses inquiétudes.

— Il faut, avait-il dit au comte, pour que l'état maladif de la comtesse ait pris tout à coup de si grandes proportions, que la chère dame ait subi une émotion violente.

M. de Linières avait gardé le silence.

Puis, le docteur avait prescrit qu'on ne tolérât auprès d'elle que les personnes qui lui étaient sympathiques, et qu'en aucun cas on ne lui permît de quitter le lit, avant qu'il l'ait autorisé.

Toutes ces recommandations trouvèrent M. de Linières plus exaspéré contre le chevalier, qu'il accusait d'avoir provoqué cette grave maladie.

Aussi eut-il grand-peine à ne pas laisser éclater son ressentiment contre Roger, lorsqu'au moment de se retirer le docteur revint sur ses pas pour lui dire :

— Eh mais ! je n'ai pas aperçu ici, une seule fois, M. le chevalier de Vaudrey… Je sais cependant combien est grande l'affection filiale qu'il porte à la comtesse. Je regrette même cette abstention, car j'ai la conviction que notre malade le verrait avec plaisir…

M. de Linières avait alors songé à la lettre écrite depuis la veille et qui était restée dans un tiroir de son bureau. Il entra dans son cabinet et fit appeler Picard.

— Picard, dit M. de Linières, voici la lettre qu'il s'agit de faire tenir à mon neveu.

— Je la remettrai moi-même à M. le chevalier. Faut-il partir tout de suite ?

— Il est trop tard aujourd'hui…

— Alors, demain ?…

— C'est cela même !…

Picard était sorti radieux du cabinet du lieutenant de police. Et, maintenant qu'il était décidé à risquer ce coup décisif, l'impatience le gagnait.

Et il récapitula mentalement :

*Une tabatière !…*Il en avait une magnifique et pleine d'excellent tabac qu'il conservait précieusement. Il la sacrifierait volontiers, dût-il se passer de priser pendant le restant de ses jours.

*Deux bouts de corde !*Pour cela, il n'avait que l'embarras du choix. Néanmoins, comme il fallait quelque chose de résistant sans être par trop volumineux, Picard s'arrêta à l'idée de foulards de soie joints bout à bout, comme réunissant les conditions voulues.

*Un bâillon !*C'était l'accessoire indispensable, et celui-là ne se trouverait pas tout fait.

Comment le confectionner ? Certes, M. Picard, en temps ordinaire, n'avait jamais touché à une aiguille.

La plus élémentaire prudence l'obligerait à y passer la nuit au besoin, mais à fabriquer lui-même le bâillon nécessaire.

Il s'y mit, et le petit jour filtrant à travers les rideaux le surprit toujours assis et rêvassant.

Ce fut pour cet excellent Picard comme une veillée des armes.

Il s'étira comme un homme qui aurait fourni tout une nuit de sommeil non troublé, et se mit à la fenêtre. C'était dimanche, ce dimanche tant attendu.

Enfin il était prêt. La lettre du comte à la main, il quitta sa chambre.

Moins d'une heure plus tard, il se trouvait, après maints tours et détours, posté à l'entrée de la rue Saint-Antoine, les regards inquiets, fixés sur la forteresse.

Tout à coup, une idée traversa son esprit et vint jeter le trouble.

Le premier gardien venu reconnaîtrait le prisonnier au passage et tout l'échafaudage si laborieusement élevé s'écroulait comme un château de cartes.

Après avoir longuement réfléchi, il s'arrêta à cette conviction que le chevalier de Vaudrey ne pourrait s'enfuir de la Bastille qu'au moyen d'un déguisement. Et, pour rendre son maître tout à fait méconnaissable, voici la singulière combinaison qu'il imagina : il avisa une boutique d'apothicaire.

— Vite, monsieur l'apothicaire, dit-il en simulant une violente douleur ; appliquez-moi, je vous prie, sur la joue, une bonne ouate et une bande de toile de coton, car je crains beaucoup les fluxions.

L'apothicaire ne se fit pas prier.

Picard paya sans marchander et sortit de la boutique. Il était absolument méconnaissable, ayant pris la précaution de se mettre, au moyen de son foulard, une mentonnière, qui lui couvrait le visage jusqu'au nez.

Maintenant, comme rien ne l'empêchait de tenter l'aventure, il se dirigea résolument vers la forteresse.

Arrivé devant la sentinelle, il montra la lettre du lieutenant de police. Aussitôt, on lui livra passage.

Une fois dans la cour principale, il marcha vers le corps de garde en homme qui connaît les êtres, et, s'adressant à l'officier de service :

— Je suis Picard, lui dit-il, le premier valet de chambre de monseigneur le lieutenant de police, qui m'a fait l'honneur de me charger de cette missive pour son neveu, M. le chevalier de Vaudrey.

Du corps de garde, il passa dans le couloir principal où se tenaient les guichetiers de service.

Rumignac l'aperçut. Il le reconnut à son allure et à son costume noir, plutôt qu'à son visage… Et, s'approchant avec familiarité :

— Comme vous voilà empaqueté, monsieur Picard ! Vous avez une fluxion, à ce que je vois.

— Une maîtresse fluxion, monsieur Rumignac…

— Vous auriez mieux fait de garder la chambre.

— Impossible, monsieur Rumignac… le devoir avant tout. Mon maître, monseigneur le lieutenant de police, n'a confiance qu'en moi pour certaines missions…

— Ah ! vous venez en mission.

— Je suis chargé de remettre cette lettre à votre prisonnier, M. le chevalier de Vaudrey !

— Alors, je vais m'en charger, si vous le voulez bien…

— Non pas ! Monseigneur m'a bien recommandé de la remettre en main propre à son gredin de neveu…

— En ce cas, monsieur Picard, je vais faire prévenir son Excellence le gouverneur.

Et le geôlier se dirigea vers la pièce où se tenait l'officier de service.

Picard ne put se défendre d'un léger tressaillement.

Heureusement que la ouate, le bandeau et le foulard lui permettait de dissimuler son visage tout bouleversé.

Rumignac, au bout d'un instant, revenait dire à Picard :

— Voilà qui va bien, vous pouvez me suivre… Je vais vous ouvrir la cellule de votre prisonnier… Voulez-vous voir ce que fait le chevalier en ce moment ?

— Oui ! répondit picard.

— Je vais tout doucement ouvrir le guichet ; et, quand je vous tirerai par le bras, vous regarderez.

Picard retenait son haleine. Le guichet s'ouvrit sans bruit. Rumignac tira son compagnon par le bras. Picard étouffa un soupir. Il voyait Roger, assis, tournant presque le dos à la porte. Les coudes appuyés sur la table et la tête dans les mains, il paraissait plongé dans de tristes réflexions.

« Il m'attend ! » pensa Picard.

Et, comme pour donner raison à la perspicacité du valet, le chevalier leva la tête comme s'il eût écouté… À ce moment, son regard se dirigea vers le guichet… Il vit les yeux de Picard briller au travers du grillage.

Son premier mouvement fut de s'élancer. Puis, après réflexion, il reprit sa place sur l'escabeau. Mais sa physionomie s'éclaira subitement et prit une expression de virilité qui ranima la confiance de Picard.

Celui-ci s'éloigna du guichet en disant au geôlier :

— Nous pouvons entrer.

Rumignac tenait la clef toute prête… Il l'introduisit dans la serrure dont le pêne cria deux fois… La lourde porte roula sur ses gonds.

Au bruit, comme s'il eût été surpris, le chevalier s'était retourné. En apercevant Picard, il se leva. Mais un signe imperceptible du valet le retint à sa place. Il attendit que le geôlier eût refermé la porte.

Puis, d'un ton hautain, qui contrastait avec le regard affectueux qu'il adressa au valet.

— Que me veut-on ? demanda-t-il.

Rumignac riait sous cape de l'air embarrassé de son ami Picard. Il répondit :

— Son Excellence le gouverneur a bien voulu autoriser le valet de monseigneur le lieutenant de police à vous remettre en mains propres une lettre… Seulement, je crois que M. Picard est un peu malade, aujourd'hui, d'une rage de dents, ce qui paralyse sans doute ses facultés… Et, si monsieur le chevalier le permet, c'est moi qui vais avoir l'honneur de lui remettre la missive.

Il avançait déjà la main pour saisir le pli…

Mais, au moment où il allait l'atteindre, prompt comme l'éclair, Picard s'éloigna d'un pas, plongea sa main dans son gousset et envoya une poignée de tabac en plein dans les yeux du geôlier…

Rumignac tomba à la renverse dans les bras du chevalier, accouru pour aider Picard, tandis que celui-ci envoyait dans la figure du geôlier une

seconde poignée de la poudre.

Rumignac n'avait pu pousser un cri. Les mains portées aux yeux, il étouffait de souffrance et de colère.

Picard saisit le moment où sa victime ouvrait la bouche pour lui enfoncer le bâillon entre les dents.

Et, tandis que le chevalier lui attachait le mouchoir, le valet, surexcité par ce premier succès, s'écriait :

— Ah ! ton procédé est bon, excellent, merveilleux, mon cher Rumignac, et tu vois que j'ai bien retenu tout ce que tu m'as dit.

Le geôlier se tordait dans un accès de rage furieuse, et la douleur qu'il éprouvait aux yeux devait le mettre au supplice.

Il luttait comme un diable contre ses deux agresseurs.

Ce que voyant, Picard dit à son maître :

— Fouillez dans les poches de mon habit ; monsieur le chevalier y trouvera des foulards.

Roger avait fait ce qu'on lui disait.

— Nous allons le ficeler comme il faut, mon maître, fit Picard.

Il avait fait signe au chevalier de retirer la veste du geôlier, pendant qu'il maintenait celui-ci.

Roger, enthousiasmé de la façon dont son valet avait combiné et exécuté l'opération, saisit les deux mains de Picard, et, les étreignant dans les siennes :

— Viens, mon ami, s'écria-t-il, viens, et, une fois libre, je te témoignerai toute ma reconnaissance !…

Mais Picard l'interrompit, en lui disant à voix basse :

— Oh ! monsieur le chevalier, pas si vite ! Tant que je ne serai pas au fin fond de la rue Saint-Antoine, je ne me trouverai pas en sûreté.

Roger était devenu pâle.

— Au fait, demanda-t-il, comment allons-nous sortir de la Bastille ?

— Vous allez le voir, mon excellent maître… Et, tout d'abord, ajouta-t-il en enlevant le bandeau et la ouate qui lui couvraient le visage, je n'ai plus mal aux dents… Monsieur le chevalier, il faut se dépêcher…

— À quoi faire ?

— À déshabiller cet homme !

Déjà, Roger s'était baissé vers Rumignac et se mettait bravement en devoir de le dévêtir.

— Voyons, Picard, dépêchons-nous !

— Je comprends toute l'impatience qui vous agite, monsieur le chevalier, mais nous ne sommes pas au bout de nos peines, et mon maître voudra bien, maintenant, se déshabiller à son tour.

— Pour changer de costume…

Il indiquait du doigt la défroque du geôlier.

— Non pas ! fit Picard, je me suis réservé tout cela… Monsieur le chevalier voudra bien endosser mon habit.

Tout en parlant, Picard avait remplacé l'habit de Roger par le sien.

— Et la culotte aussi, monsieur le chevalier : il faut accepter la livrée tout entière, afin de n'être pas reconnu.

De son côté, le valet avait endossé le costume du geôlier. Certes, il eût fallu le regarder de bien près pour découvrir la supercherie. Il n'en était pas de même du chevalier, dont le visage était entièrement découvert, Mais Picard avait tout prévu.

— Monsieur le chevalier, c'est vous qui, maintenant, allez avoir mal aux dents à votre tour, ce qui obligera votre fidèle serviteur de vous empaqueter la figure avec cette ouate et ce foulard…

Lorsque cette mascarade fut achevée :

— Il ne nous reste plus, déclara le vieux domestique, qu'à nous précautionner contre une surprise. Un gardien peut, en passant devant cette porte, avoir la fantaisie de jeter un coup d'œil sur ce guichet, et alors…

— C'est juste, il faudrait faire disparaître cet homme.

— Rien de plus facile, monsieur le chevalier.

Et, saisissant le geôlier par les pieds :

— Prenez la tête, dit-il à Roger.

Soulevé de la sorte, Rumignac fut transporté sur le lit du prisonnier, enfoui sous les couvertures, qu'on lui releva jusqu'au milieu du visage.

Rien n'avait été négligé, et tout ce travail n'avait pas exigé une vingtaine de minutes.

Picard monta sur la table qu'il avait rapprochée de la lucarne et plongea ses regards le plus loin qu'il put. La cour était déserte.

Cherchant dans le trousseau de clefs celle que l'infortuné Rumignac lui avait indiquée, on s'en souvient, il la tint prête dans sa main.

En ce moment, un bruit de pas se fit entendre distinctement sur les dalles du corridor. Quelqu'un approchait.

Tout à coup, le sang se glaça dans les veines de Picard.

L'homme qui marchait dans le corridor venait de s'arrêter devant la cellule.

CHAPITRE X

Le chevalier de Vaudrey avait éprouvé une sensation de vertige. Il avait espéré une évasion qui lui permettrait de voler au secours de son Henriette bien-aimée. Il avait vu luire un rayon d'espérance.

Mais cette lueur s'évanouissait subitement.

Encore une seconde, et cette porte allait s'ouvrir ; la tentative serait découverte.

Et les rigueurs recommenceraient pour lui, avec cette aggravation qu'on le surveillerait jour et nuit.

Cette idée provoqua chez Roger cet affolement qui, s'emparant des prisonniers, les pousse à ne pas reculer même devant un crime, s'il doit aider à leur évasion.

Si, en ce moment, un guichetier se fût présenté, le chevalier de Vaudrey n'eût probablement pas hésité à lui sauter à la gorge.

Par bonheur, après avoir frôlé la porte, l'homme passa.

Il avait semblé au valet que l'individu avait monté les escaliers conduisant à l'étage supérieur, au lieu de descendre. C'était un bon indice. Le danger eût été de se trouver nez à nez avec lui, à l'étage inférieur.

Sans hésiter, il fit jouer le pêne. La porte massive s'ouvrit sans bruit. Personne nulle part.

Picard, d'une main tremblante, toucha le bras du chevalier. Ce fut le signal. Les deux fugitifs se risquèrent dans le corridor. On atteignit l'étage inférieur, sans avoir rencontré personne. Mais, là, des bruits de voix se firent entendre, provenant du corps de garde. Le chevalier s'était arrêté, hésitant. Picard s'en aperçut.

— Allons, du courage, mon ami, dit-il assez haut en contrefaisant l'organe de Rumignac et en imitant le mieux possible son accent gascon ; ça ne sera rien, avec un peu de sommeil là-dessus, vous serez guéri.

Il fallait maintenant passer devant la sentinelle qui se trouvait à l'entrée du corps de garde.

C'était le plus grand danger qu'ils eussent encore couru. Mais il n'y avait pas à hésiter. Le faux geôlier entraîna son compagnon.

Fort heureusement, la sentinelle avait le dos tourné. Ce pauvre diable, ne pouvant participer à la partie, prenait plaisir à voir jouer ses camarades.

Les voix entendues étaient celles des soldats qui profitaient de l'absence des officiers pour jouer aux dés.

Il n'y avait plus qu'à traverser la cour d'honneur et à s'orienter rapidement pour gagner la poterne.

Les deux fugitifs aspirèrent à longs traits l'air qui s'engouffrait par la porte ouvrant sur la cour. Une sentinelle faisait faction devant cette porte.

C'est avec assurance que Picard prit un pas d'avance sur son compagnon, afin d'indiquer au chevalier par où il fallait passer.

D'un coup d'œil, Picard avait aperçu la poterne. Il bifurqua donc légèrement à gauche, disant à Roger :

— Il n'y a pas un chat dans la cour !…

Picard, ainsi que nous l'avons dit, connaissait la clef de la poterne, grâce au bavardage du geôlier. Il n'eut pas de peine à la retrouver dans le trousseau.

Cela fait, il prit hardiment les devants. À ce moment, il se fit un certain mouvement dans la cour. Un des gardiens prit la direction de la poterne. Picard et son maître tressaillirent. Le gardien venait incontestablement sur eux… C'en était fait.

— Ouvre ! commanda le chevalier d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Perdus !… murmura le valet.

— Qu'importe ce qui arrivera !… Ouvre, te dis-je !

Picard obéit. La poterne allait livrer passage au fugitif. Mais, à ce moment, la voix du gardien cria :

— Rumignac !… Hé ! Rumignac !

Que faire ? Ne pas répondre, c'était se perdre. Répondre, c'était risquer d'être découvert. Et déjà le chevalier avait dépassé la poterne.

— Fuyez ! lui dit le vieux serviteur… Fuyez ! au nom de Mlle Henriette. Laissez-moi me sortir d'ici comme je pourrai…

Et il se tourna pour répondre au gardien. Mais, à sa grande surprise, celui-ci s'était arrêté à moitié de la cour et lui criait :

— Ne te dérange pas, Rumignac !… Je te conterai ça tout à l'heure !…

D'un bond, le faux geôlier était sorti de la cour. Et rejoignant le chevalier qui était déjà à quelques pas :

— Libres ! lui dit-il, nous voici libres !…

— Ne perdons pas une minute ! fit le chevalier en doublant le pas.

— Non, s'écria Picard ; rien n'est plus imprudent, dans notre situation, que de courir… Évitons d'éveiller l'attention des passants.

Picard, en parlant ainsi, était en proie à une violente agitation. Son inquiétude était d'autant plus grande que Roger ne parlait de rien moins que de courir tout de suite à la Salpêtrière.

— Y pensez-vous, dit-il, dans ce costume de domestique !… Et moi, puis-je vous accompagner dans cette tenue de geôlier ? Croyez-moi, monsieur le chevalier, rentrons d'abord chez vous, pour changer de vêtements.

Roger se rendit.

— Prenons par le quai de la Tournelle, fit-il, nous aurons la chance de trouver une voiture à la station.

Le chevalier habitait un petit hôtel dans l'île Saint-Louis. À peine la voiture fut-elle en route que Roger, impatient d'apprendre ce que Picard

savait d'Henriette, pressa le valet de questions.

En quelques mots, Picard raconta ce qui s'était passé dans la prison.

Le chevalier, fou de douleur, avait saisi la main de son compagnon et l'étreignait avec véhémence.

— Et tu es parti en la laissant aux mains de ces misérables… Tu l'as laissée se désespérer…

— Oh ! non, non, mon maître ; je lui avais dit que vous ne songiez qu'à sa délivrance. Et, en partant, je lui ai dit que j'allais faire le nécessaire pour…

— Eh ! que pouvons-nous, maintenant ?… gronda le chevalier d'une voix terrible.

— Tout, monsieur le chevalier, tout… L'escorte, en pareil cas, est, d'ordinaire, peu nombreuse. Il nous sera facile de la mettre en fuite et plus facile encore de l'acheter ; nous pourrions courir à la poursuite des agents, si déjà ils sont en route… Vous vous taisez, monsieur le chevalier, et tout ce que je vous dis là…

— Me semble de la folie, dit tristement Roger.

Ces mots firent tomber l'enthousiasme du valet.

— Nous avons accompli des choses plus difficiles que ça, puisque nous sommes parvenus à sortir de la Bastille, riposta Picard avec orgueil.

— Et puis, mon brave Picard, lorsque nous aurons rejoint la pauvre chère créature, ne faudra-t-il pas quitter la France avec elle ? Le seul avenir qui s'ouvre devant nous est celui des proscrits…

— Eh bien ! Nous l'accepterons tous les deux, cet avenir ! Nous partirons avec notre fiancée tous les deux, et, une fois, là-bas… nous l'épouserons tous les… Non, je veux dire… vous serez heureux… tous les deux.

— Tu comptes donc partir aussi, toi, Picard ! s'informa le chevalier. Tu te condamnerais à nous suivre ?

— Pour deux motifs : le premier, c'est que je ne veux plus vous quitter ; j'en ai assez d'être serviteur à double face !… Mon vœu le plus cher est de vous servir ouvertement. Le second motif, c'est que monseigneur le lieutenant de police ne me pardonnera pas votre évasion. Je suis certain que, malgré les quarante ans de bons et loyaux services que j'ai à mon actif, mon maître – celui que je trompe indignement – me donnera pour asile, pour le reste de mes jours, un cachot à la Bastille. Vous voyez bien,

monsieur le chevalier, qu'il faut que je vous suive.

Le chevalier espérait qu'Henriette ne serait pas encore partie pour Le Havre. Il se demandait comment il parviendrait à faire mettre la détenue en liberté.

— Laissez-moi agir, lui dit Picard, enchanté d'éviter à son maître une émotion qu'il redoutait ; je vais d'abord m'enquérir de ce qui est arrivé après mon départ ; nous aviserons ensuite sur ce qu'il conviendra de faire pour délivrer Mlle Henriette.

— Soit, dit le chevalier ; hâte-toi, je vais t'attendre ici.

Et le valet parti, il alla se placer à l'entrée de la rue, d'où il put voir Picard pénétrer dans la prison. Roger n'eut pas à attendre longtemps le retour de son compagnon.

— Il ne nous reste plus, monsieur le chevalier, dit Picard, qu'à poursuivre ceux qui emmènent la pauvre demoiselle !

— Quoi, Henriette ?

— Est partie ?…

Le chevalier de Vaudrey demeura un instant frappé de stupeur, puis, redevenant lui-même :

— Partons, dit-il ; tu vas d'abord t'occuper des chevaux… Tu t'informeras des meilleurs relais. Fais en sorte que nous puissions être en selle le plus tôt possible.

— Dans une heure, je le promets, nous courrons au grand galop sur la route de Normandie…

. . . . . .

Ils chevauchaient mélancoliquement. Les étapes se succédaient, et toujours aucune nouvelle du convoi, rien ni à Rouen, ni à Motteville…

C'était à se désespérer. Et Picard ne s'en fit pas faute.

Enfin, on arriva dans les environs du Havre !

Le chevalier alla immédiatement aux informations auprès de l'officier du port.

Il apprit qu'il y avait effectivement un navire en partance pour le golfe du Mexique, pour la Louisiane.

— Et quand doit lever l'ancre ce navire ? demanda Picard, intervenant dans la conversation.

— Le capitaine n'attend, pour appareiller, que l'arrivée d'un convoi de détenues, lui fut-il répondu.

CHAPITRE XI

Nous avons laissé Henriette Gérard au moment où sœur Geneviève collaborait, par un pieux mensonge, à l'acte de dévouement de Marianne.

— Vous êtes libre, mon enfant, lui dit la supérieure : vous pouvez, à l'instant même, quitter cette prison où l'on ne garde que des coupables !

— Ah ! madame, murmura la jeune fille tout en larmes, cette liberté que vous me rendez, je vais l'employer à retrouver ma pauvre sœur aveugle…

Pendant que ces paroles s'échangeaient, le docteur s'était tenu à l'écart pour écrire quelques mots sur une de ses cartes.

— Tenez, mon enfant, fit-il en tendant cette carte à Henriette, voici quelques indications qui vous aideront à trouver le logement de la Frochard : mais je vous préviens que votre amie a reçu l'hospitalité d'une horrible créature, dans une masure d'un quartier de mendiants et de malfaiteurs. N'hésitez donc pas à vous faire accompagner par un agent de ville

chez cette mendiante. Voici, de l'autre côté de cette carte, mon adresse : vous lisez bien, n'est-ce pas : le docteur Hébert…

— Le nom d'un savant et d'un homme de bien, mon enfant, interrompit sœur Geneviève : ne l'oubliez jamais ce nom : car c'est auprès de celui qui a fait obtenir la grâce qui vous sert aujourd'hui à recouvrer la liberté que vous trouverez aide et assistance au besoin.

— Mais je l'entends bien ainsi, insista le savant. Ce que je désire que vous recommandiez à Mlle Henriette Gérard, c'est qu'elle ne néglige pas de conduire son amie aveugle chez moi, le plus tôt possible… Je connais le sujet… J'avais dit à la Frochard, qui se prétendait sa mère, de me l'amener à Saint-Louis.

Henriette était devenue d'une pâleur extrême.

— Vous rendrez la vue à ma sœur ?… demanda-t-elle avec anxiété.

Le docteur Hébert hésita. Puis, avec un sourire paternel :

— Venez me voir, je vous le recommande de nouveau, et nous ferons tout ce qui se pourra faire…

Et, saluant sœur Geneviève, le docteur Hébert se retira, laissant la jeune fille le cœur plein d'espoir.

Il ne restait plus à la Supérieure qu'à s'occuper de la levée d'écrou.

Quand elle se trouva dehors, Henriette fit précipitamment quelques pas au hasard. Elle avait, avant tout, hâte de fuir cette prison.

Puis elle pensa aux deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde : Louise et le chevalier de Vaudrey.

La carte du docteur en main, elle s'adressa à un marchand des quatre-saisons et s'informa de la direction qu'il fallait suivre pour arriver rue de Lourcine.

Plus elle avançait dans le dédale des petites rues sombres et boueuses, plus son cœur se serrait à l'idée que la pauvre Louise avait été, chaque jour. traînée à travers les rues.

Tout ce que le docteur Hébert lui avait dit de la Frochard lui revenait à la mémoire : Elle ne pouvait douter que cette mendiante eût donné à l'aveugle une hospitalité intéressée.

Alors. elle se prit à réfléchir qu'elle n'avait pas d'argent. et que, si la mendiante exigeait qu'on lui payât la pension de Louise, elle se trouverait embarrassée pour acquitter la dette contractée par l'aveugle.

En arrivant à l'entrée de la rue Mouffetard, Henriette choisit, pour s'informer, une fillette aux cheveux filasse, de douze à treize ans, qui gardait tout un troupeau de bambins aux trois quarts nus sous des haillons.

La *grande*s'était levée, et, la main tendue, l'air piteux étudié de longue date, elle demanda la charité.

Henriette fouilla dans sa poche et y prit les quelques sous qu'elle avait sur elle au moment de son arrestation, et les déposa dans la main de la mendiante.

Aussitôt, celle-ci fit mine de s'échapper. Henriette la retint par le bras :

— Indiquez-moi, je vous prie, où habite une vieille femme : Mme Frochard.

— Si c'est la veuve du supplicié que vous voulez voir, je puis vous indiquer sa porte… C'est à deux pas d'ici… Tenez, là… Vous voyez cette porte peinte en rouge… qu'on dirait du sang !… C'est la baraque à la Frochard.

Puis. regardant Henriette avec surprise :

— Vous la connaissez donc, la veuve du supplicié ?… C'est-y une aumône que vous voulez lui apporter ? Elle n'en a pas tant besoin que nous qui sommes sans famille et sans pain !… Tenez, madame, regardez mes frères et sœurs qui n'ont pas mangé depuis hier matin…

Toute la bande s'était approchée, escortant Henriette, en recommençant son concert de lamentations.

C'est ainsi qu'Henriette Gérard, obsédée par cette famille de jeunes mendiants, arriva devant la masure à porte rouge.

Rien n'était changé dans le taudis de la Frochard depuis le jour où nous avons vu la mendiante y donner asile à l'aveugle.

Depuis longtemps Louise ne se plaignait plus.

Elle se voyait condamnée à être, pendant toute sa vie, la victime de la Frochard. De là, cette résignation que Pierre avait constatée chez sa chère protégée.

Mais ce qui n'avait pas échappé à l'œil vigilant du rémouleur, c'est que la pauvre aveugle dépérissait de jour en jour davantage. La fraîcheur de son teint s'était évanouie, pour faire place à cette pâleur maladive qui annonce que la consomption accomplit lentement, mais sûrement, son œuvre. Et le brave garçon se désolait à ce spectacle de la jeunesse aux prises avec le désespoir et la misère, sans qu'on pût y remédier.

C'est à l'heure même où Henriette recouvrait miraculeusement sa liberté et se mettait à la recherche de sa sœur que Louise se trouvait plus en danger que jamais… enserrée qu'elle était entre les griffes de la mégère et convoitée par cet odieux personnage, par ce souteneur éhonté devant lequel Marianne avait succombé.

Après la dernière sortie, pendant laquelle la voix de l'aveugle avait été reconnue par Henriette, Louise, ayant définitivement perdu l'espoir de retrouver sa sœur, avait refusé formellement de mendier plus longtemps.

Et la Frochard, exaspérée, menaçait sa victime de recourir au moyen qui lui avait réussi la première fois.

Sa fureur se déchaînait chaque fois qu'elle voyait Pierre près de la jeune fille.

Toutes les colères, toutes les injures et les menaces de sa mère n'empêchaient pas Pierre de profiter des rares occasions où il pouvait se trouver seul avec sa chère aveugle. L'état de faiblesse dans lequel se trouvait Louise tenait souvent la pauvre fille sur son misérable grabat. Pierre profitait de ce moment pour s'asseoir auprès de l'aveugle et la regardait dormir.

— Si jeune, si faible, si jolie… et voilà ce qu'ils ont fait d'elle ! murmurait-il. Et je vois tout ça !… Et je ne peux rien… rien pour l'empêcher !…

Il se leva doucement et se rapprocha de la dormeuse, la regarda attentivement.

— On dirait qu'elle frissonne, se dit-il, comme elle respire vite !…

Louise avait poussé un soupir. Elle se souleva à demi, en demandant : « Qui donc est là ? »

— C'est moi, mam'zelle… moi… Pierre… répondit-il.

Louise lui tendit la main.

— Alors… je puis dormir encore un instant… fit-elle. Je suis si fatiguée !…

Puis, confiante en son ami, elle se recoucha.

Pierre la regarda en silence, jusqu'à ce qu'elle se fût endormit. Et il se dit :

— Le sommeil, c'est si bon quand on est malheureux !…

Le rémouleur s'absorba peu à peu dans une pensée qui sembla le troubler profondément. Tout à coup, il se leva en s'écriant :

— Si je pouvais la décider à se sauver d'ici, la pauvre petite ! J'y avais bien déjà pensé, reprit-il, au bout d'un instant… J'avais déjà travaillé pour l'aider à partir.

Effectivement, il avait dévissé la serrure de ce grenier. Il s'en souvenait en ce moment ; mais il lui revenait aussi à l'esprit que, partagé entre la générosité qui lui commandait de délivrer une malheureuse vouée aux plus cruels sévices et son amour qui lui criait de ne pas se séparer de celle qu'il adorait, l'égoïsme de son cœur l'avait emporté, et qu'il s'était écrié :

— L'idée que je ne la verrais plus… me ferait autant de mal que la vue de ses souffrances ! J'aime encore mieux qu'elle pleure… mais qu'elle reste !

Cet infortuné, si faible devant son frère, l'était également devant son amour.

Revenant auprès de Louise, il avait repris sa place sur le tabouret et contemplait la jeune fille endormie, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit brusquement, livrant passage à la Frochard.

— Te voilà arrivé, toi ! s'écria la mégère. Qu'est-ce que tu viens faire ici, si tôt ? T'avais donc pas d'ouvrage ?

— Si fait… J'avais de l'ouvrage, mais je l'ai apporté ici… pour être à l'abri du froid !

— Et plus près de cette demoiselle, grogna la mendiante. Mais j'y ai l'œil…

— Vous n'en dites pas autant à Jacques ! riposta le rémouleur d'un ton soucieux.

Mais l'idée n'était pas heureuse, car la Frochard glapit tout aussitôt :

— Jacques est l'aîné ; il fait ce qu'il veut : il est le maître, entends-tu bien, l'avorton, le seul maître ici !…

La phrase était à peine prononcée que Jacques faisait irruption dans le taudis.

Jacques, apercevant son frère :

— Ah ! te voilà, monsieur Cupidon !…

Puis, se ravisant, il se dirigea vers l'endroit où l'aveugle dormait toujours, et, parlant à la Frochard :

— Ah ! ça ! et les chansons ; ça ne va donc pas aujourd'hui, la mère ?…

— Dame ! répondit la mégère, quand la chanteuse passe son temps à dormir… adieu la recette !…

Jacques s'était penché vers l'aveugle.

— Tiens ! fit-il en se relevant, étonné, on dirait qu'elle pleure en dormant.

Pierre s'était élancé :

— Elle pleure ! s'exclama-t-il.

Mais Jacques lui saisit le bras au passage.

— Eh bien !… de quoi ? dit-il d'un ton bref.

La Frochard s'approcha.

— C'est une feignante !… *une ostinée !*Ce matin, il fallait la pousser pour qu'elle marche… Et quant à donner de la voix… bernique !

Jacques avait lâché le bras de son frère et était allé s'asseoir sur le tabouret, en disant :

— Je la ferai chanter, moi, si je m'en mêle.

— Tu la feras mourir !… Elle est malade ! Tout à l'heure, elle grelottait de fièvre… dit Pierre.

— Allons donc ! ricana la mégère, c'est des manières qu'elle fait…

Jacques, se levant :

— Qu'est-ce qu'elle a, au fait : qu'est-ce qui lui prend ?

— Des idées… Est-ce qu'on sait ?

Pendant ce temps, la mégère s'était élancée vers l'aveugle, et, la saisissant avec violence :

— Allons, debout, mam'zelle la mijaurée… Faut s'apprêter à partir…

— Je ne veux plus sortir, madame !

— Eh bien ! tu l'entends, Jacques…

— C'est bon, nous allons voir.

Déjà, le « chérubin » saisissait la main de Louise.

L'aveugle, à ce contact, s'était reculée.

— Je vous défends de me toucher ! fit-elle.

Mais le bellâtre, avec ironie :

— Nous ne sommes donc plus des amis ?

— Des amis !… vous !… s'écria Louise avec révolte, des bourreaux !…

» … Et maintenant, continua-t-elle avec une animation croissante, si accablée, si affaiblie que je sois… ma volonté sera plus forte que vos violences… »

Et, se redressant, les bras croisés, elle s'écria :

— Je vous dis que je ne mendierai plus !…

Pierre avait écouté en faisant des gestes de terreur, prévoyant que la colère de Jacques et de la Frochard allait éclater, terrible.

— Louise, murmura-t-il, en courant à la jeune fille.

Mais le rémouleur s'était trompé sur l'impression que les paroles de la jeune fille avaient produites sur Jacques. Celui-ci, loin de manifester de la colère, s'était placé devant l'aveugle, qu'il contemplait avec admiration.

— Elle est superbe comme ça ! prononça-t-il avec une flamme de lubricité dans le regard.

La Frochard avait-elle entendu ? Quoi qu'il en soit, elle répondit avec aigreur :

— Eh ben… et manger, ma petite ?

— Puisque je vous ai dit que j'étais prête à mourir, madame !

Le rémouleur parla bas à sa mère :

— Vous entendez ! murmura-t-il. Elle se laissera, pour sûr, mourir de faim.

L'ignoble créature eut un ricanement.

— Des bêtises !… Elle finira par demander grâce, comme l'autre fois.

— Jamais ! prononça Louise avec énergie.

— En attendant, tu vas monter là-haut.

Mais, loin de montrer de la défaillance, elle répondit avec force :

— Soit !… Et je n'en sortirai que libre… ou morte !

— Morte ! répéta Pierre avec douleur.

Quant à Jacques, il ne contenait plus son admiration :

— Mille tonnerres !… s'écria-t-il, c'est une vraie femme ! Tiens, tu me remues le cœur, toi !… tu me vas…

Il s'était élancé comme un fauve sur la jeune fille : et, la saisissant, il l'embrassa.

Louise jeta un cri d'horreur. Et, repoussant le bellâtre affolé de luxure, elle s'échappa de ses bras.

Déjà, Pierre s'avançait avec colère et toisait Jacques.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit celui-ci en le menaçant. Si ça te déplaît, défends-la !

Le rémouleur avait de la haine dans le regard.

— Moi… que je… commença-t-il, comme s'il eût accepté le défi.

Mais presque aussitôt, il pâlit : et, se prenant la tête à deux mains il murmura avec désespoir :

— Ah ! misérable !… Misérable que je suis !

Et il s'en retourna à sa meule, en sanglotant, tandis que la Frochard empoignait Louise, en commandant :

— Allons, en route !… Montons là-haut !

Jacques avait réfléchi pendant quelques secondes. Prenant une décision rapide :

— Oui… allez, la mère, emmenez-la, fit-il.

Et il y eut un échange de regards significatifs entre la mégère et le « chérubin ».

Pierre n'avait rien perdu de ce jeu de physionomie, dont il comprit le sens odieux.

— Allons, se dit-il, j'aime mieux la perdre tout à fait !

Au moment où la Frochard et l'aveugle allaient s'engager sur l'escalier, Jacques appela sa mère pour lui parler en secret. Le rémouleur ne perdit pas une seconde. Il gravit quelques marches pour rejoindre Louise, et, dans un souffle, il lui glissa ces quelques mots à l'oreille :

— Vous pouvez fuir, j'ai dévissé la serrure du grenier… et il y a une clef d'en bas sous votre paillasse.

De son côté, Jacques disait tout bas à sa mère :

— Enfermez-la bien !…

— Bon !… Bon !… c'est convenu, ricana la Frochard.

Et, faisant monter Louise devant elle :

— Allons, marche !

Elle poussa sa victime et la porte du grenier se referma sur la prisonnière. Après avoir donné un tour de clef à la serrure, la Frochard envoya cette dernière menace à celle qu'elle voulait punir :

— Tu ne mangeras pas de sitôt !… La diète, il n'y a rien de tel pour guérir l'*ostination*.

Jacques s'était assis, s'accoudant à la table.

En entendant la menace de diète que formulait la Frochard à l'adresse de l'aveugle, il s'exclama :

— J'ai un meilleur moyen.

— Toi ? demanda Pierre en s'avançant.

— Et lequel donc, mon « chérubin » ? interrogea à son tour la mégère.

Jacques avait pris son temps pour produire l'effet qu'il s'était ménagé.

— Quand je serai *son*homme, dit-il, elle m'obéira.

— Son homme ?

— Tu songerais… voulut commencer le rémouleur.

Mais Jacques lui coupa la parole :

— J'ai mis dans ma tête, cria-t-il, qu'elle ne serait jamais à un autre, et ce que je veux… je le veux !

Il avait regardé Pierre dans le blanc des yeux. Le pauvre garçon courba le front sous ce regard impérieux.

Il réfléchissait, lui aussi, et, plus que jamais, il se félicitait intérieurement d'avoir su dominer son égoïsme, refouler au fond de son cœur l'amour insensé que lui avait inspiré sa chère aveugle. Grâce à cette victoire sur lui-même, il sauvait Louise du plus grand danger qu'elle eût encore couru.

La Frochard s'était approchée de son fils préféré et, câlinement, elle lui dit :

— Au fait !… si elle chantait tous les jours, la petite serait d'un bon rapport… Et, une fois qu'elle sera m'ame Jacques, on n'aurait plus à craindre qu'elle jacasse sur notre compte.

Pierre avait voulu se mêler à la conversation.

— Mais pour devenir ta femme, hasarda-t-il en tremblant, faudrait qu'elle dise : oui. Si elle refuse ?

— Elle ne *pourra*pas refuser.

— Comment t'y prendras-tu pour l'y contraindre ?

— Comment ?… s'exclama ironiquement le bellâtre.

Et, se retournant vers sa mère :

— Trop bête, monsieur Cupidon !

Puis, poussant le rémouleur vers la porte :

— Allons, allons, suis-moi, naïf rémouleur.

— Mais c'est que… j'ai de la besogne ici…

— Possible ! mais j'ai mes raisons pour t'emmener !… allons, haut le pied !

Pierre obéit. Et il pensait, en incrustant ses ongles dans les paumes de ses mains : « Ah ! j'ai donc rien dans les veines ! »

Demeurée seule, la Frochard alla prendre une bouteille d'eau-de-vie, cachée sous son matelas ; elle en avala une lampée en disant :

— C'est bon l'eau-de-vie, mais… c'est un peu fadasse.

Au moment où elle achevait ces mots, de petits coups furent frappés à la porte de la rue. La Frochard glissa la bouteille sous son matelas, en pensant :

— C'est drôle !… ça me fait toujours peur !

Puis, surmontant le malaise qui l'envahissait :

— Là !… Là !… on y va ! cria-t-elle.

À pas lourds, elle se dirigea vers la porte, dont elle souleva le loquet.

Une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

Elle se trouvait en présence d'une jeune fille.

CHAPITRE XII

— Qui demandez-vous ? lui cria la mégère.

— Madame Frochard !

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il faut absolument que je lui parle.

Rapidement, la mendiante avait jeté un coup d'œil dans la rue, à droite et à gauche.

— Ah ! vous êtes seule ? fit-elle. Pour lors ; entrez !

Henriette pénétra avec hésitation dans ce bouge.

— Voyons, parlez, commença la mendiante… Qu'est-ce que vous avez à lui dire à m'ame Frochard ?

Le cœur battait bien fort à la jeune fille, paralysant chez elle l'usage de la parole.

— Vous étiez si pressée ! reprit la mégère. Vous regardez partout, comme si vous cherchiez quelqu'un.

— En effet, balbutia-t-elle, je cherche quelqu'un. Une jeune fille !

La veuve de supplicié ébaucha un geste de stupéfaction, aussitôt réprimé.

« Est-ce que ce serait la sœur ? » pensa-t-elle.

— Une jeune fille, que vous dites ?… Connais pas.

— Comment ! s'écria Henriette étonnée, vous ne la connaissez pas ? Pourtant, on m'a bien désigné cette maison isolée… au bout d'un champ… près de la rivière. Je me serais donc trompée ?

Cependant, Henriette insista :

— Vous vous appelez bien madame Frochard ?

— Uphémie Frochard… Après ?

— Vous demandez l'aumône en compagnie d'une jeune fille qui chante ?

La mégère était prise. Elle eut un mauvais regard à l'adresse de celle qui lui faisait subir un interrogatoire aussi serré.

— Comprends pas ! dit-elle d'un ton sec. Pourquoi que je demanderais l'aumône ?… J'ai deux fils qui travaillent ?… Un qui est rémouleur. Tenez, ajouta-t-elle d'une voix triomphante, v'là sa manivelle dans c'coin ! Mon autre fils… qu'est là… tout près, en face.

Et, intérieurement, elle pensait :

— Si l'« chérubin » pouvait revenir.

Au moment où Henriette était plus embarrassée que jamais, elle se rappela la carte que le médecin de la Salpêtrière lui avait remise. Et, revenant à la charge :

— Pourtant, je me souviens que le docteur…

La phrase commencée s'acheva dans un cri. La jeune fille venait de jeter un coup d'œil sur l'accoutrement de la mendiante. Elle s'écriait :

— Ce châle… je le reconnais !… C'est le sien !…

En même temps, elle enlevait l'objet désigné de dessus les épaules de la vieille, qui, tout ahurie de ce qui arrivait, bégayait avec colère :

— Du tout… du tout… C'est à moi !… c'est…

— Et ce fichu, interrompit Henriette, ce fichu… à votre cou, brodé par moi… pour elle… Ah ! malheureuse ! cria la jeune fille en s'emparant du fichu de mousseline… Vous mentiez ! vous mentiez !

« Pincée ! » pensa la Frochard.

Mais elle n'était pas femme à perdre aussi facilement la tête.

— Eh ben !… Eh ben ! oui ! là, c'est moi !… déclara-t-elle. Je vous voyais si tremblante que je n'osais pas vous conter la vérité.

Mais Henriette voulait tout savoir, elle répondit donc avec vivacité :

— Parlez, alors parlez !

La Frochard improvisa un mensonge :

— C'te petite que vous cherchez, dit-elle, en s'efforçant d'adoucir sa voix, je l'avais rencontrée, je l'avais ramassée, un soir qu'elle était perdue dans les rues de Paris. Vu que je ne pouvais pas la nourrir, elle chantait comme une petite fauvette pour gagner son pain !

— Après !… après !… insista Henriette haletante.

La Frochard se composa une physionomie attendrie :

— Après ?… reprit-elle. Ah ! dame, la pauvre enfant !… elle n'était guère faite à la vie qu'elle menait, mais le chagrin l'épuisait encore plus que la fatigue, en sorte qu'après trois mois de désespoir et de larmes… « J'ai fini de chanter ! » qu'elle a dit. Et ce n'était que trop vrai ; depuis deux jours, la fauvette ne chante plus.

— Morte ! s'exclama Henriette, en poussant un cri.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit ! prononça sournoisement la mendiante à part.

Henriette chancelait.

— Morte !… morte !… répétait-elle en se tordant les mains. Ma Louise… ma sœur !… Elle est… Ah !…

Et, jetant un cri déchirant, la malheureuse tomba affaissée sur le sol. Elle était évanouie.

— De quoi ? *évanouite !*glapit la mégère ! Je n'y ai dit que la vérité ! C'est elle qui s'est figuré le reste… *Évanouite !*répéta-t-elle, fort embarrassée. Qu'est-ce que je vais en faire ? Si elle parle, si elle nous dénonce et qu'on emmène la petite !

Elle était visiblement inquiète et regardait sans cesse la porte, espérant, à chaque instant, que Jacques allait apparaître ! Elle eut même l'idée d'aller l'appeler ; mais, après réflexion, elle se dit :

— Mais si, pendant ce temps, elle revient à elle !… Bah ! elle ne verra pas l'autre !

Puis, pour plus de sûreté, elle gravit rapidement les marches, arriva devant le grenier et donna un tour de clef à la serrure. Et, retirant la clef :

— Une enfermée là-haut !… Et je vais enfermer l'autre, en bas : comme ça, rien à craindre.

Redescendant alors, elle se précipita vers la porte, qu'elle ferma à double tour derrière elle, en se disant :

— Je vais ramener Jacques avec moi !…

Mais à peine était-elle sortie que la porte du grenier était vivement agitée. L'aveugle s'était décidée à profiter de l'occasion qui s'offrait à elle de s'évader.

Tout à coup, la serrure sauta, tombant avec bruit en dehors et la porte s'ouvrit… L'aveugle, effrayée de son succès, demeura, pendant quelques instants, au haut de l'escalier, tâtonnant pour trouver sous sa main la corde qui servait de rampe.

Il lui fallait, à tout prix, tenter de recouvrer la liberté. Elle reprit courage.

Lorsqu'elle eut touché le sol humide du taudis, elle chercha, les mains en avant, à se diriger. Et elle reprenait peu à peu courage, se disant en elle-même :

« Je demanderai au premier passant qui aura pitié de moi de me conduire à l'hôpital Saint-Louis, chez le brave médecin. »

Puis, toujours tâtonnant, elle cherchait la porte : dans le mouvement qu'elle fit pour se diriger, elle passa tout près du corps d'Henriette évanouie.

Henriette ne bougea pas. Et Louise arriva, par miracle, à la porte.

— Ah ! la voilà ! fit-elle avec une expression de joie.

Hélas ! son exclamation se perdit aussitôt dans un soupir de découragement. La porte était fermée… Mais elle savait que la clef était dans le grabat.

Alors, la pauvre aveugle entreprit de parcourir cette pièce. Enfin, après cent difficultés vaincues, elle arriva au grabat. La clef s'y trouvait en effet.

— Ah ! partons !… partons !… murmura-t-elle en se mettant en marche.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta, effrayée, interdite… Son pied venait de heurter quelque chose sur le sol. Et, tâtonnant, sa main à rencontré celle d'Henriette… Cette main est froide !

La première pensée qui lui vient, c'est qu'un crime a été commis dans cette chambre ! Elle cherche la place du cœur, en se demandant :

— Elle est morte, mon Dieu ?…

Dans son émotion, elle prononça ces mots :

— Madame, madame, parlez-moi !

Et, désespérée, elle s'écrie :

— Elle ne m'entend pas !… Que faire ?

La porte de la rue s'est ouverte avec un grincement. Elle entend des voix qu'elle reconnaît ! Elle ne peut plus en douter, c'est la Frochard qui entre en compagnie de Jacques ! La mégère a poussé un cri de rage.

Et Jacques s'est écrié à son tour :

— Il faut les séparer… et vite…

La misérable est dans un tel état de fureur qu'il se manifeste par des grognements.

— Qu'est-ce que tu fais là ? crie-t-elle à l'aveugle. Comment es-tu sortie de ton grenier ?

Louise, tremblante, ne peut que balbutier :

— Moi, madame, je…

Mais Jacques ne veut pas perdre de temps.

— Dépêchons !… dit-il, v'la l'autre qui se ranime.

— Remontons là-haut, commande la Frochard à Louise.

— Mais cette femme… murmure-t-elle d'une voix suppliante… cette femme qui est là… malade ?

C'est la voix du rémouleur qui lui répond.

— Une femme ! s'est écrié Pierre en entrant.

La Frochard a hâte de se débarrasser de Louise.

Elle la pousse vers l'escalier, en grommelant :

— C'est pas ton affaire !… C'est la nôtre !… Allons, marche ! Mais marche donc ! reprend-elle en brutalisant l'aveugle pour la faire monter au grenier.

À ce moment, Henriette ouvre les yeux ; elle aperçoit Louise et pousse un cri déchirant, auquel a répondu une exclamation partie du haut de l'escalier.

Henriette, se débattant contre Jacques qui lui appuie la main sur la bouche, pour étouffer ses cris, est parvenue à se dégager des bras du misérable… Affolée, elle s'élance au-devant de son amie, en s'écriant :

— Louise !… Louise !…

L'aveugle a réuni toutes ses forces pour repousser la Frochard.

— Henriette !… appela-t-elle… Ah !… mon Henriette ! mon Henriette ! c'est toi !…

Pierre a entendu ces mots et il ne peut dissimuler sa joie.

— Sa sœur ! répète-t-il tout bas.

Mais Henriette a retrouvé sa présence d'esprit. Elle regarde la Frochard et Jacques avec des yeux qui expriment tout son dégoût. Et, courageusement, elle leur crie :

— Ah ! vous êtes des misérables !… Ma pauvre Louise, dans quel état je la retrouve !…

Puis entraînant l'aveugle :

— Partons ! lui dit-elle.

Après un dernier moment d'hésitation, provoqué par l'attitude énergique de la jeune fille, Jacques n'a pas tardé à retrouver son cynisme.

— Vous ne passerez pas ! hurle-t-il en se plaçant devant les jeunes filles.

— Vous prétendez nous retenir ! dit Henriette… Mais je crierai… j'appellerai !…

Hors de lui, Jacques s'est dressé, et, les bras croisés, il riposte :

— Essayez !… Nous sommes d'une famille qui tue… je vous en avertis !…

Et, montrant Louise, il ajoute en élevant la voix :

— Personne ne me la prendra vivante. Elle est à moi !… et je la garde !…

Le rémouleur avait assisté à cette scène le cœur bourrelé d'émotion. Il savait maintenant qu'il allait perdre à jamais sa chère aveugle : mais il savait aussi qu'elle ne serait plus au pouvoir de la Frochard, qu'on ne la brutaliserait plus, qu'elle ne tomberait pas souillée dans les bras du « chérubin ».

Mais, en voyant Jacques s'opposer au départ de Louise, Pierre n'avait pu se contenir plus longtemps, et, sans réfléchir aux conséquences de son intervention, furieux, il s'élança entre Jacques et Louise, et, saisissant

celle-ci, il trouva une force qu'il ne se soupçonnait par pour l'arracher des bras du misérable…

— Ah ! c'est trop d'infamie ! cria-t-il.

Louise, débarrassée de l'étreinte de Jacques, les deux sœurs se tenaient maintenant embrassées, tremblantes, redoutant les plus effroyables choses.

Jacques, étonné, après une seconde de stupéfaction, vint se placer en face de son frère et lui dit :

— Tu oses élever la voix contre moi ?

Le rémouleur était transfiguré. Il se trouvait maintenant du sang dans les veines, du feu dans le cerveau.

— Oui, s'écria-t-il, contre toi, devant qui j'ai tremblé trop longtemps. Tu ne me fais plus peur ! Ah ! c'est que te voyant grand et fort, je te croyais courageux et je tremblais devant toi ; mais tu as la bassesse de menacer les femmes !… Allons donc ! tu es lâche et mon courage vaut à présent plus que ta force.

Jacques marchait sur lui en hurlant :

— Eh bien ! soit ; à nous deux, l'avorton…

Pierre le regarda froidement bien en face :

— Je veux que tu les laisses partir ! dit-il.

Cette fois, la Frochard tenta de s'interposer.

Mais Jacques l'écarta, et, s'adressant à son frère, toujours impassible devant lui, il lui dit :

— Et si je refuse, qu'est-ce que tu feras ?

— Ce que je ferai… Nous sommes d'une famille qui tue… tu viens de le dire. Si tu portes la main sur l'une d'elles… je te plongerai ce couteau dans le cœur.

Et Pierre avait brandi l'arme.

Malgré lui, Jacques eut comme un mouvement pour s'éloigner. Mais, se remettant :

— Toi, toi, tu oserais ?

— Si j'oserais !… s'écria le rémouleur dont les yeux étincelèrent… Il connaît le secret de mon âme et il demande si j'oserais !…

— Pour la dernière fois, songe qu'il y va de ta vie.

— Ou de la tienne.

— Eh bien ! nous allons voir, s'écria Jacques.

— Prends garde ! dit Pierre.

— C'est bien, rugit Jacques furieux.

Et ce duel entre frères commença, acharné, terrible.

Jacques, certain, pensait-il de la victoire, leva son coutelas et le laissa retomber sur l'épaule de son adversaire, qui, pour parer le coup, avait instinctivement étendu le bras.

Un cri d'horreur s'échappa des lèvres d'Henriette.

Elle avait été la première à voir le sang qui rougissait la chemise de son défenseur.

— Il est blessé !… dit-elle à Louise.

— Tu as ton compte, l'avorton, dit Jacques.

— Misérable ! dit Pierre.

Le bellâtre s'était, de nouveau, précipité sur Pierre ; le combat recommençait plus furieux que jamais.

Au coup terrible que lui porta Jacques, le rémouleur riposta par un coup de pointe lancé au hasard.

La lame pénétra dans la poitrine de Jacques, qui tomba comme une masse.

La Frochard, affolée, avait couru se jeter sur le corps du vaincu, en criant :

— Jacques !… Jacques !…

Le rémouleur profita de ce moment pour s'avancer, tout sanglant, vers les deux filles. Et c'est d'une voix tremblante qu'il dit à Louise :

— Partez, maintenant, partez !…

— Mais vous, Pierre ? demanda l'aveugle.

— Qu'allez-vous devenir ?… ajouta Henriette en dirigeant vers la porte Louise, qui, maintenant, ne se laissait entraîner qu'avec peine.

Le rémouleur baissa la tête. Puis, regardant d'un air égaré le couteau sanglant qu'il tenait à la main :

— Moi, dit-il, j'attends la justice !

CHAPITRE XIII

Après la scène d'horreur dont elle avait été témoin, Henriette demeura comme frappée de torpeur… Louise, qui, grâce à sa cécité, ignorait tous les détails de ce lugubre drame, interrogeait.

— Viens !… Fuyons cette maison. Pourquoi trembles-tu ainsi, ma sœur ?… Est-ce que nous ne sommes pas libres maintenant ? Viens te dis-je !

— La mort est dans cette maison !

— Quoi ?… Cet homme est donc ?…

— Mort !… Il est mort !

— Et c'est Pierre qui l'a frappée ! Et c'est moi qui suis cause que… le frère a tué son frère.

— C'est un brave cœur, dit Henriette, il nous a sauvées.

— Oh ! Pierre ! Pierre !… disait Louise en pleurant.

— Nous devons le remercier et le bénir, Louise ; il a frappé au hasard, et c'est le hasard qui a voulu que la blessure soit mortelle. Ne pleure plus, ne

te lamente plus… Et, s'il fallait prêter serment devant un tribunal appelé à le juger… je lèverais la main devant le Christ, et je jurerais, sur mon âme et sur ma conscience, que celui qui a frappé est innocent, qu'il n'a fait que défendre sa vie d'autant plus menacée qu'il était blessé et qu'il a tué sans le vouloir !…

Ce jugement porté sur Pierre amena un peu de calme dans le cœur de Louise.

Elles étaient arrivées au bout de la rue de Lourcine. Il fallait s'informer de la direction à prendre. Et comme Henriette s'arrêtait dans l'intention de se renseigner :

— Où allons-nous ?… lui demanda l'aveugle. Est-ce que tu as retrouvé ce M. Martin qui devait nous attendre le jour de notre arrivée à Paris ?…

— Non, Louise ; nous n'allons pas chez ce M. Martin. Plus tard, je t'expliquerai pourquoi je n'ai pu découvrir sa demeure. Je te dirai tout ce que j'ai souffert, moi aussi. Tu sauras tout ce que j'ai fait pour te retrouver, tout ce que d'autres ont tenté dans le même but… Pour le moment, laisse-moi seulement te dire que nous allons trouver l'hospitalité chez un homme de bien qui s'est intéressé à nous…

— À nous ? dit Louise étonnée.

— Oui, ma Louise, car il te connaît, il t'a parlé…

— Hélas !… je ne me souviens pas.

— C'est un médecin…

— Ah ! oui… je me souviens… lorsqu'il eut appris que j'étais aveugle, il s'est approché de moi, il m'a questionnée. Puis il a parlé bas à la mendiante.

— C'est chez lui que nous allons nous rendre tout de suite…

— Quel est son nom et où demeure-t-il ?

— Il m'a donné sa carte : il se nomme le docteur Hébert, et demeure rue Saint-Louis-du-Temple…

— Alors, marchons bien vite…

— Il faut que je demande quel chemin il faut suivre.

En voyant ces deux jeunes filles qui paraissaient indécises sur la direction à prendre, quelques passants s'étaient arrêtés. Henriette s'adressa à l'un deux qui la renseigna.

Les deux orphelines reprirent leur marche, pressant le pas, car Louise avait hâte, disait-elle, d'arriver chez le docteur, tourmentée à l'idée de raconter à celui qui s'annonçait comme un protecteur les terribles scènes qui s'étaient déroulées chez la Frochard. Elle espérait intéresser le médecin au sort du pauvre rémouleur dont la pensée venait sans cesse hanter son esprit.

Le médecin les reçut aussitôt dans son cabinet de consultations, et Henriette raconta l'horrible drame auquel elles venaient d'assister.

Lorsqu'elle eut achevé son récit, ce fut le tour de Louise de plaider la cause de Pierre. Elle le fit avec tout ce qu'elle avait de reconnaissance dans le cœur pour ce brave garçon ; elle parla avec une émotion qui attendrit le docteur.

— Je tenterai de le sauver ! dit celui-ci. Je ne veux pas perdre un instant.

Il avait commandé son carrosse.

— Je vous garde, mes enfants, dit-il aux deux orphelines ; vous demeurerez ici jusqu'à ce que je vous aie procuré un asile à toutes les deux ; mais le plus pressé, pour moi, est de me rendre rue de Lourcine.

— Et vous le sauverez, n'est-ce pas ? implora l'aveugle.

Le docteur promit et se retira précipitamment.

La nouvelle du meurtre commençait à transpirer au-dehors. La Frochard, agenouillée, penchée sur le corps de son fils, cherchait à le ranimer, lui parlait, le suppliait d'ouvrir les yeux et de lui répondre… Le cadavre commençait à prendre de la rigidité, entouré d'une large flaque de sang. Pierre n'avait pas bougé.

Le guet, prévenu, arrivait juste comme le carrosse du docteur Hébert s'arrêtait devant la masure. Deux exempts se présentaient en même temps. On allait procéder aux constatations judiciaires.

Le docteur entra le premier et courut, tout d'abord, au corps étendu. Écartant brusquement la mendiante, qui commençait à vociférer des accusations, il lui imposa silence du regard.

Au bout d'un court espace de temps, il déclara que le malheureux avait dû se suicider, alors qu'il était en état d'ivresse et dans une surexcitation cérébrale extrême.

La Frochard avait écouté, roulant des regards furibonds sur Pierre. Le médecin saisit l'expression de ces regards de chouette et, s'adressant à la

mendiante, il la regardait bien en face, et les yeux dans les yeux, il lui dit d'une voix pleine d'autorité :

— Écoutez-moi et comprenez-moi bien… Femme Frochard, de vos deux fils, il ne vous en reste plus qu'un seul… l'autre s'est tué… entendez-vous, il s'est tué.

— Il… il s'est tué ! répéta la Frochard d'un air égaré. Oui !… oui !… il s'est tué… Mon Jacques s'est tué !…

Sur ordre des exempts, les soldats avaient soulevé le corps et le portèrent sur le grabat. Pendant ce temps, la Frochard demeurait immobile, regardant Pierre, qui parlait tout bas avec le docteur.

Celui-ci faisait plus qu'il n'avait promis à Louise ; car, non content d'avoir sauvé le meurtrier, il voulait revoir Pierre chez lui.

— Je vous attendrai, lui dit-il, dès que vous en aurez fini avec les obsèques de votre frère.

Le rémouleur avait remercié, sans comprendre pourquoi le docteur, qu'il avait vu cent fois, s'intéressait maintenant à lui. M. Hébert voulut lui laisser un secours d'argent, mais Pierre refusa, disant :

— Je n'ai besoin de rien, monsieur !… Dès demain, je reprendrai mon travail…

La Frochard avait vu cet argent que le médecin venait de tirer de sa poche : elle allait s'élancer, la main tendue, mais ses yeux rencontrèrent le cadavre de son fils bien-aimé et elle retomba agenouillée auprès de lui, en pleurant et en hurlant.

Le médecin lui jeta la poignée d'argent comme on jette un os à un chien.

Et il sortit en faisant un signe d'intelligence à Pierre.

Demeurée seule en face du corps inanimé de celui qui avait été son chérubin, la Frochard pleura longtemps… Puis, du revers de sa main, cette mère désespérée sécha ses larmes et se mit à ramasser l'argent que le docteur lui avait jeté avec un geste de dégoût. Elle sortit ensuite, se dirigeant vers le bouge enfumé qui servait de cabaret à la population bizarre du quartier.

Elle fit ample provision d'eau-de-vie et rentra au taudis avec deux bouteilles pleines.

Et, débouchant une des bouteilles, elle la porta vivement à ses lèvres, cherchant dans l'ivresse la consolation au désespoir qu'elle ressentait.

Les libations se poursuivaient, entrecoupées de monologues tous remplis de violences, de larmes, d'imprécations et de rauques gémissements : puis arriva la torpeur.

Tout à coup, la voix lui manqua… La bouche demeura ouverte… Et elle tomba tout d'une pièce sur le cadavre…

C'est là que Pierre la trouva en rentrant au taudis, le soir, après les formalités accomplies.

Alors ce malheureux prit sa mère dans ses bras ; il la souleva et la tint embrassée contre sa poitrine. Mais un mot sortit de sa bouche :

— Ivre !… s'écria-t-il.

La mégère tenait encore la bouteille d'eau-de-vie dans sa main crispée. Pierre voulut s'en emparer. Mais sa mère arrêta son regard fixe et vitreux sur lui :

— Quéque tu veux, toi, l'avorton ? dit-elle en bredouillant. Tu veux donc t'ivrogner, monsieur Cupidon ?

Ce fut son dernier effort… Elle roula au pied du grabat en poussant des hurlements d'hyène en fureur… Puis elle se tut, vaincue par l'ivresse et comme paralysée.

Lorsqu'il n'eut plus devant lui que ces deux corps inertes, Pierre s'imposa le devoir de rester là, comme à un poste que sa piété lui commmandait de ne pas abandonner. La nuit arrivait. Il alluma le bout de chandelle fiché dans le goulot de la bouteille et vint le placer, en guise de cierge, au chevet du mort.

Puis il alla s'asseoir sur l'escabeau, les coudes aux genoux et le front dans les mains.

Louise n'était plus là-haut dans ce grenier. Il ne la reverrait plus. C'était fini ! Désormais, il serait seul dans le monde, comme autrefois, avant qu'il n'eût rencontré l'ange qui avait éclairé sa vie d'une lueur ignorée.

Le jour naissant le trouva accroupi, brisé, le regard brûlé par la fièvre et les larmes. Les premières clartés du matin filtrant par la fenêtre se projetaient sur le visage livide de Jacques et lui donnaient des tons blafards.

Il s'avança tout près du grabat mortuaire et s'agenouilla devant le corps.

Pierre pleurait et priait encore lorsque les hommes vinrent pour l'ensevelissement. En ce moment, même, la Frochard se réveillait de son sommeil d'ivrogne. Elle jeta un regard vague autour d'elle.

Puis, machinalement, tout à fait inconsciente, elle alla s'agenouiller à côté de Pierre, pendant que les ensevelisseurs procédaient à leur funèbre besogne.

Lorsque fut arrivée l'heure de se mettre en marche pour accompagner le cercueil, la vieille mendiante se plaça à côté du rémouleur et suivit le corps, machinalement.

. . . . . .

.

Revenons au chevalier de Vaudrey et à Picard, qui sont arrivées au Havre.

Pendant que son maître se reposait, le fidèle serviteur s'était porté au-devant de la charrette de déportées.

— Avez-vous Mlle Henriette Gérard ? demanda-t-il au chef du convoi.

— Oui, nous avons ça. C'est le numéro 12 !… Par exemple, l'ami, fit-il en riant, si vous voulez la voir, il faudra accepter la paire.

— Quelle paire ?

— La paire de demoiselles, parbleu : car elles sont enchaînées deux à deux.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du soldat accompagnant les deux prisonnières. Mais, tout aussitôt, Picard se leva d'un bond en s'écriant :

— Vous vous êtes trompé, aucune des deux n'est Henriette Gérard !

— Vous croyez ? fit le sergent. Vous allez voir.

Il s'était tourné vers les deux femmes. Il appela :

— Henriette Gérard, avancez !

Marianne s'approcha aussitôt, entraînant avec elle sa compagne de chaîne.

— Eh bien ! l'ami, ricana le militaire en s'adressant à Picard, vous voyez que je connais tout mon monde… Voilà bien la demoiselle que vous cherchez…

Mais le vieux domestique n'écoutait plus. Sur son visage se lisait la stupéfaction.

Le pauvre diable regardait Marianne, dont les traits ne lui étaient pas inconnus.

Il fut quelques instants avant de pouvoir interroger.

Puis, s'approchant de la jeune femme :

— Que signifie cela ? demanda-t-il.

Et comme la prisonnière s'obstinait à déclarer qu'elle était bien Henriette Gérard :

— Ah ça ! lui dit Picard, vous voulez donc me faire croire que j'ai complètement perdu l'esprit. Mais je connais Henriette… Je l'ai vue de mes yeux ; je lui ai parlé… Et je vous dis que ce n'est pas vous !…

— Et je vous dis, moi, que je me nomme bien Henriette Gérard, répondit avec fermeté Marianne.

Marianne se souvenait d'avoir vu Picard à la Salpêtrière. Elle l'avait entendu se donnant, auprès de sœur Geneviève, comme valet de confiance du lieutenant de police. Or, il fallait, jusqu'à l'embarquement que son identité ne fut pas reconnue. Il le fallait dans l'intérêt d'Henriette, qui serait certainement recherchée, découverte et déportée, si la substitution était prouvée. C'est donc avec la plus grande énergie qu'elle continua de jouer son personnage.

Picard était abasourdi. Il se demandait s'il était le jouet d'un rêve, ou si sa raison l'abandonnait.

Le sergent vint au secours de Marianne pour mettre un terme à cette situation.

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous avez dit à votre amie ce que vous aviez à lui dire… Laissez-nous maintenant continuer notre besogne.

Et s'adressant aux deux prisonnières :

— En route, vous autres !

Nous renonçons à décrire l'état d'esprit du pauvre Picard, quand il se retrouva en présence de son maître.

— Si tu viens à pareille heure, c'est que tu as quelque chose d'important à m'apprendre… prononça Roger. La voiture des exilées est arrivée ?

— Oui, mon maître !

— Henriette ?… Tu l'as vue ?… Tu lui as parlé ?… Tu lui as dit que je la délivrerai.

— Non, mon maître ! non…

Cette réponse fit bondir Roger.

— Tu es donc devenu fou, Picard ?…

— Je le crains, monsieur le chevalier, car je ne comprends rien à ce qui se passe…

— Voyons, ne tremble pas ainsi, et dis-moi ce que tu venais m'annoncer.

— Eh bien ! voilà : j'ai attendu l'arrivée des charrettes… Il y en avait deux, remplies de femmes, Mais je suis resté confondu en voyant que votre chère adorée ne se trouvait dans aucune des deux voitures…

Roger avait écouté jusque-là en faisant des efforts pour contenir son anxiété. Cette fois, il éclata avec fureur.

— Je ne peux pas croire que tu aies raison… Ne savons-nous pas qu'Henriette a été condamnée à être transportée à la Louisiane ?

— Oui, mon maître !

— Comment se fait-il alors que tu viennes m'annoncer qu'elle ne fait pas partie du convoi des déportées ?

— C'est précisément ce que je n'ai pu expliquer. Elle ne s'y**trouvait pas ; mais une femme affirmait être Mlle Henriette…

— Une femme ?… Une autre, dis-tu ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Oh ! j'approfondirai ce mystère ! Si elle n'a pas quitté Paris, ainsi que tu me l'annonces, nous ne devons pas rester une heure de plus au Havre et, dès que je me serai assuré du fait, nous nous remettrons en route.

Le lendemain matin, Roger se rendit chez le capitaine du port, qui lui confirma l'arrivée du convoi et lui apprit que le départ des exilées aurait lieu à l'heure de la marée. Roger demanda s'il ne lui serait pas permis de voir les condamnées au moment de leur embarquement.

Le capitaine, ayant accédé à ce désir, le chevalier de Vaudrey et Picard se rendirent sur le quai.

Les prisonnières arrivèrent bientôt.

Celles-ci s'arrêtèrent devant le capitaine du port. L'appel nominal devait avoir lieu avant l'embarquement.

D'un coup d'œil, Roger, qui avait parcouru le rang tout entier, avait pu se convaincre qu'Henriette ne s'y trouvait pas. Le sergent fit l'appel. Lorsqu'il arriva au nom d'Henriette, le chevalier tressaillit. Ses regards se portèrent sur la femme qui répondait : « C'est moi ! » Et il se tourna vers Picard, qui roulait des yeux effarés.

— Tu as entendu ? demanda-t-il à voix basse.

— Hélas ! oui, mon maître ! oui… c'est là le mystère que j'étais venu vous annoncer cette nuit !…

— Et que je vais pénétrer dans un instant.

— Oui, nous le découvrirons, dit Picard. Nous monterons à bord, et là…

— Je vais d'abord obtenir l'agrément du capitaine.

Le capitaine déféra au désir du gentilhomme qui se présentait comme étant le neveu du lieutenant de police ; et le chevalier, accompagné de Picard, put se rendre à bord du navire. Peu de temps après qu'il fut sur le pont du bâtiment, il vit venir, à force de rames, les deux embarcations où les déportées avaient pris place.

Lorsque ce fut le tour de Marianne de se présenter sur le pont, le chevalier de Vaudrey demanda au capitaine l'autorisation de causer, pendant quelques instants, avec cette prisonnière, à laquelle, disait-il, il portait intérêt.

— Vous n'êtes pas, dit le capitaine à Roger, la seule personne qui vous intéressez à cette malheureuse fille, voici, en effet, une lettre qui m'a été remise de la part de monseigneur le lieutenant de police… M. le comte de Linières me recommande particulièrement la déportée, qui se nomme Henriette Gérard. Au surplus, voici une lettre du lieutenant général de police pour le gouverneur de la Louisiane, et je ne me trompe certainement pas en vous assurant que la nommée Henriette Gérard, à son arrivée à la Louisiane, obtiendra des adoucissements à sa situation de détenue.

Plus que jamais, le chevalier de Vaudrey avait hâte d'entrer en conversation avec la prisonnière.

Il aborda Marianne en lui disant qu'il avait l'autorisation de demeurer avec elle, sur la dunette, jusqu'au moment où l'on s'apprêterait à lever l'ancre.

La jeune femme s'inclina, marchant à côté de Roger. Picard suivait.

Marianne, à sa vue, avait éprouvé un saisissement.

Elle se doutait que le gentilhomme qu'il accompagnait devait être celui qui avait été le protecteur d'Henriette, celui dont l'amour était la cause de tous les malheurs qui s'appesantissaient sur la jeune fille. Elle devina quel genre de conversation allait s'échanger entre elle et lui, elle s'y prépara, commandant à son émotion.

Marianne raconta la scène qui s'était passée entre elle et les deux jeunes filles, sur le Pont-Neuf, le soir, au moment de l'arrivée du coche de Normandie. Elle fit le récit rapide de tout ce qu'elle avait été avant la rencontre des deux orphelines. Et, revenant à la scène de la Salpêtrière, elle la raconta tout entière.

Mais Roger avait compris dès les premiers mots, et il s'écria, en saisissant les mains de la prisonnière :

— Ce que vous avez fait là est généreux et grand.

Marianne l'interrompit :

— J'ai fait, dit-elle, ce que me commandait de faire ma conscience, éclairée par Henriette Gérard.

L'heure était venue… Sur le pont, les matelots exécutaient les ordres donnés pour l'appareillage. En voyant le capitaine s'approcher, probablement pour le prévenir que l'entretien avec la prisonnière devait prendre fin, Roger dit vivement à Marianne :

— Comment avez-vous pu prendre la place de celle que vous sauvez aujourd'hui ?

— Grâce à la complicité de deux personnes qui n'ont pas voulu laisser s'accomplir une injustice criante, un crime odieux. D'abord la supérieure, sœur Geneviève.

— Et l'autre ?

— Un bienfaiteur de l'humanité, le docteur qui soigne les malades à la Salpêtrière.

— Mais c'est le docteur Hébert ! celui qui donne ses soins à Mme la comtesse.

— J'ignore son nom, fit Marianne ; mais je sais qu'il a bien voulu, à la sollicitation de sœur Geneviève, s'occuper de moi… Je sais qu'il a dû intéresser à mon sort des personnages très haut placés, et que c'est à force de démarches qu'il est parvenu à obtenir ma grâce.

Et elle ajouta, en regardant Roger :

— C'est lui qui pourra vous aider à retrouver Mlle Henriette, qui doit, à l'heure présente, avoir quitté la Salpêtrière…

— Je ne dois pas vous laisser partir, objecta Roger : je ne dois pas permettre que vous subissiez la peine qui vous a été remise…

— Vous ne pouvez rien pour moi, monsieur le chevalier, dit Marianne. Tout ce que je vous supplie de faire, c'est de dire à Mlle Gérard qu'au moment de quitter la France pour toujours, ma pensée est tout entière pour elle, pour cette aveugle infortunée dont la voix si douce m'a ramenée sur le chemin du devoir…

La voix du capitaine se fit entendre :

— Nous allons lever l'ancre, monsieur le chevalier, dit-il, et j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à terre, si vous le permettez.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, répondit Roger, troublé, et les regards fixés sur Marianne.

Et, montrant la prisonnière, il dit au capitaine :

— Permettez-moi, monsieur le capitaine, de recommander cette jeune fille à votre bienveillance.

— Cette bienveillance lui est acquise, monsieur le chevalier.

Marianne remercia du regard, et le chevalier s'éloigna après avoir énergiquement pressé la main de l'exilée.

Lorsque le navire eut disparu, le chevalier dit à Picard, en s'éloignant du quai :

— Maintenant, il faut retrouver Henriette !…

Cinquième partie

CHAPITRE I

Ses premières étapes furent parcourues sans que Picard osât interrompre les méditations de son maître.

Tout à coup, le chevalier entama la conversation :

— Voyons, mon ami, commença Roger : nous devons, je crois, avant tout, prendre nos dispositions pour nous épargner une méchante histoire en arrivant à Paris.

— C'est juste !

— Oui, mais comment t'y prendrais-tu ?

— Monsieur le chevalier ne croit-il pas qu'une extrême prudence doit servir de guide à nos moindres actions ? Par conséquent, il est, à mon avis, indispensable que nous entrions dans la capitale chacun par une porte différente. Après quoi, nous manœuvrerons de façon à nous cacher le plus possible, d'abord des exempts, ensuite des gens que nous connaissons, car notre équipée doit être connue depuis longtemps.

— Soit, fit le chevalier… Mais il faut, si l'un de nous deux était arrêté,

que l'autre puisse agir et retrouver Henriette.

— Vous la retrouverez, mon cher maître, chez l'excellent docteur Hébert. Et, si vous ne me renvoyez pas, c'est que je gémirai sous les verrous.

— Enfin, conclut Roger, convenons, à tout hasard, d'un endroit où nous pourrons nous rencontrer sans être exposés à être reconnus.

— Dans une église quelconque : on est bien sûr que M. le lieutenant de police n'enverra pas là ses agents, où ils n'auraient que faire.

— Soit ! à Saint-Nicolas-des-Champs.

— Bien trouvé, mon bon maître.

— À six heures ! continua le chevalier… Pour le soir même de notre arrivée à Paris.

— Entendu !…

. . . . . .

..

Le crépuscule commençait comme Roger arrivait à la hauteur du faubourg Saint-Honoré.

Qu'allait-il faire ?

Se rendre immédiatement chez le docteur Hébert fut sa première idée. Il ne doutait pas que le médecin de la comtesse de Linières ne le reçut admirablement, en dépit de son aventure et de son évasion de la Bastille.

. . . . . .

..

Depuis le jour où les deux orphelines étaient venues, elles aussi, frapper à la porte du docteur Hébert, le célèbre praticien n'avait cessé d'avoir pour elles toute la sollicitude du meilleur des pères.

Pour Louise, c'était une vie nouvelle qui commençait après l'effroyable existence à laquelle l'avait condamnée la Frochard. La pauvre créature avait vite oublié les malheurs qui s'étaient abattus sur elle, depuis qu'elle avait retrouvé sa sœur.

Tout d'abord, dans la joie de se retrouver dans les bras de son amie, Louise ne l'avait pas interrogée, comme l'idée eût dû lui en venir.

Quant à Henriette, l'immense bonheur d'avoir réussi enfin, après tant d'efforts infructueux, l'avait tenue, pendant quelques jours, sous l'excitation d'une joie dégagée de toute préoccupation. Aussi n'avait-elle songé, dans ce premier moment, qu'à s'occuper des mille petits soins que réclamait l'état lamentable de Louise.

Un matin, le docteur Hébert appela dans son cabinet Mlle Gérard, qui, tout étonnée et croyant qu'il allait être question de la santé de l'aveugle, dit au médecin :

— Est-ce que ma pauvre sœur serait dans un état inquiétant ?

— Il ne s'agit pas de votre sœur, mon enfant, dit le docteur avec intérêt… Ce n'est pas sa santé qui m'inquiète en ce moment, mais bien l'état de votre esprit…

— Comment, c'est de moi ?…

Henriette regarda son interlocuteur avec inquiétude.

— Mon enfant, reprit M. Hébert, vous éprouvez une souffrance morale qu'il est urgent de combattre.

Henriette poussa un soupir. Ses joues s'empourprèrent sous le regard du médecin.

— Si je vous parle ainsi, poursuivit M. Hébert avec bonté, c'est que je lis dans votre cœur et dans votre esprit aussi clairement que dans un livre. Vous avez des appréhensions, parce que vous redoutez un danger.

— C'est vrai, balbutia la jeune fille.

— Et ce danger, je le devine ; c'est la découverte du stratagème que nous avons employé pour vous arracher au châtiment que l'on vous avait infligé.

— Et que je n'avais pas mérité, interrompit Henriette en relevant la tête.

— Aussi, répliqua le médecin, n'est-ce pas, en réalité, contre vous qu'a éclaté d'abord la colère de M. de Linières, mais bien contre…

— Contre le chevalier de Vaudrey, dit Henriette, devenue plus tremblante encore.

— Et vous, pauvre enfant, vous avez subi le contrecoup de cette colère. On a voulu punir le chevalier en vous frappant ! Et l'on vous a sacrifiée sans pitié !

Henriette tremblait sous le coup d'une émotion violente. Elle se souvenait, Picard le lui avait dit à la Salpêtrière, que Roger était enfermé dans un cachot de la Bastille. Or, elle n'avait plus revu Picard et elle ignorait ce qui, depuis lors, était advenu du chevalier. Elle était d'autant plus anxieuse que le neveu du lieutenant de police devait tenter l'impossible pour la délivrer.

Ce n'était pas par son intervention qu'elle avait pu franchir, libre, les grilles de la Salpêtrière. Que lui était-il arrivé ? En cet instant où le docteur ravivait en elle des souvenirs que la vue de Louise avait momentanément endormis, Henriette brûlait d'interroger son protecteur au sujet de Roger. Et, d'un ton ému, elle dit :

— Celui qui a encouru les rigueurs de son parent a, sans doute, aujourd'hui, à se repentir de n'avoir pas obéi à la volonté du comte de Linières !…

Le docteur ne jugea pas à propos de la renseigner immédiatement sur le sort du chevalier. Prenant un détour pour en arriver à la question qu'il désirait adresser à Henriette, il reprit :

— Je sais que, si vous avez tant souffert, c'est que vous aviez été l'objet d'un amour…

— Que je n'avais pas provoqué, monsieur ! s'écria Henriette tremblante.

— Je le sais.

— Oh ! vous ignorez, s'exclama la jeune fille en s'animant, combien j'ai lutté contre la résolution qu'avait prise M. le chevalier de me donner son nom malgré la volonté de sa famille. Ah ! s'il ne s'était pas montré sourd à mes paroles, que d'infortunes nous eussent été épargnées à tous les deux…

Le docteur avait écouté sans interrompre, il se félicitait, maintenant, d'avoir aidé cette malheureuse jeune fille à se dérober à la vengeance du lieutenant de police. Mais il ne pensait pas que son œuvre de bienfaisance dût demeurer incomplète. Henriette, libre, restait encore sous le coup d'une nouvelle arrestation. Ce qu'il lui fallait obtenir pour elle, ce n'était plus seulement une grâce, mais une réhabilitation. Mais il voulut, en attendant, apporter un soulagement à la douleur de sa protégée.

Et, d'un ton paternel, il reprit :

— Ne vous lamentez pas ainsi, mon enfant : vous êtes arrivée, je l'es-

père, au terme de vos cruelles épreuves. Tant que vous habiterez chez moi, vous serez à l'abri des recherches. Soyez donc rassurée de ce côté. Quant à M. le chevalier de Vaudrey, j'ignore ce qu'il est devenu : mais je puis vous certifier qu'il n'est plus à la Bastille.

— Il est libre ! s'exclama la jeune fille.

— Oui !… fit le docteur : il est parvenu à s'évader de la Bastille et doit être, à cette heure, en sûreté dans quelque coin de la France, qui sait ? Peut-être à Paris, où, en dépit de la police du comte de Linières, on peut souvent rester introuvable…

Henriette avait, en apprenant cette nouvelle, manifesté une joie très vive. Mais son front se rembrunit presque aussitôt. Elle se disait qu'il était bien singulier que ni le chevalier, ni Picard n'eussent essayé de la revoir !… Son cœur se serra…

Mais elle se tut, pour cacher à l'homme de bien qui lui donnait asile ce mouvement de douleur. M. Hébert ne se trompa pas à ce silence.

— Pourquoi tremblez-vous ainsi, mon enfant, lui dit le docteur, lorsque je vous parle du chevalier de Vaudrey ?… Il n'est pas difficile de le deviner… Vous l'aimez !

Henriette rougit, mais elle ne protesta pas. Elle répondit avec un accent de sincère émotion :

— Si c'est une question que vous me posez là, pour obtenir un aveu, je vous parlerai en toute franchise, monsieur le docteur. Je ne le nie pas, j'ai éprouvé pour celui qui, au péril de sa vie, m'avait sauvée d'une odieuse machination ourdie contre mon honneur, un sentiment de profonde reconnaissance… Plus tard, quand ce protecteur que la Providence m'avait envoyé me parla de sa sympathie pour moi, j'ai senti que la mienne lui était acquise… Et, depuis, j'ai vainement essayé de maîtriser cette affection chaque jour plus tendre pour mon protecteur.

» Vous savez le reste, monsieur. Le malheur est venu nous frapper tous deux au moment où chacun de nous avait épuisé tous les raisonnements, moi pour le convaincre de la nécessité de m'oublier, de ne pas persévérer dans un projet d'union irréalisable, lui pour me persuader qu'il surmonterait tous les obstacles. »

Il y eut un moment de silence. Après quoi, le docteur reprit :

— Et, après ces vains efforts, vous en êtes arrivés à un résultat dia-

métralement opposé à celui que vous espériez atteindre : vous l'aimez toujours et il lui a fallu se séparer de vous, le cœur plein de votre pensée. Si je vous parle ainsi ajouta le docteur, ce n'est pas pour vous faire un reproche d'aimer le chevalier, mon enfant, mais bien pour m'occuper de vous, de vos intérêts en connaissance de cause. Je voudrais réparer, autant que possible, une criante injustice : je veux que vous sortiez réhabilitée, comme vous méritez de l'être, de cette situation douloureuse. Il y a, pour atteindre ce but, bien des difficultés à aplanir, bien des colères à affronter !… J'ai voulu vous en prévenir et m'assurer que vous serez docile à mes conseils ; qu'enfin vous m'obéirez en tout point, lorsque sera venu le moment d'agir. Maintenant, fit-il, en terminant, allez, mon enfant, rejoindre votre chère aveugle… Un jour, je m'occuperai d'elle à son tour.

Les choses en étaient là, lorsque Roger, de retour à Paris, avait résolu de se rendre chez le docteur Hébert, dans l'espoir d'obtenir de lui des nouvelles de l'orpheline.

Le chevalier était arrivé tout bouillant d'impatience devant l'hôtel.

— M. le docteur Hébert ? s'informa-t-il auprès du suisse qui se présentait.

— Qui dois-je annoncer ? dit le domestique.

— Annoncez une visite de la part du comte de Linières.

Roger n'attendit que quelques secondes le retour du valet, qui venait lui annoncer que le docteur Hébert l'attendait dans son cabinet. Le docteur le regarda et, le reconnaissant aussitôt :

— Vous ici ? dit-il.

Le chevalier avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

— Excusez-moi de ne pas m'être fait annoncer, comme il eût été correct de le faire.

— Peut-être avez-vous craint, monsieur le chevalier, que je ne voulusse pas recevoir un évadé de la Bastille ?

— Je sais tout ce que je puis espérer de la bienveillance du vieil ami de ma famille… Si je suis venu à vous, c'est que je n'ignore pas que vous avez été plein de bonté et de pitié pour une infortunée, et que vous ne refuserez pas d'accueillir favorablement la prière que je vais vous adresser.

— Si je me suis intéressé, si je m'intéresse encore au sort de cette pauvre jeune fille ce n'est pas une raison, dit le docteur, pour que je

veuille braver les convenances que je dois observer à l'égard d'une personne digne du respect de tous, de M. le comte de Linières.

Dans son espoir de retrouver Henriette, Roger n'avait pas réfléchi à l'embarras dans lequel il mettrait le docteur. Mais, son exaltation aidant, il passa outre aux ménagements que comportait sa démarche.

— Cependant, fit-il, je ne dois pas ignorer le sort de la malheureuse enfant qu'on a frappée en voulant m'atteindre, et ce n'est pas vous, dont la bonté, la charité sont inépuisables, qui consentirez à ce que je sorte d'ici la mort dans l'âme, à ce que j'en sois réduit à fouiller les rues de Paris à la recherche de celle dont je veux implorer le pardon, à qui je veux consacrer ma vie.

Puis, sans transition :

— Vous avez, je le sais, arraché à M. le comte de Linières sa victime ; vous avez aidé l'innocente jeune fille à sortir de cette prison de la Salpêtrière ; vous savez donc où elle se trouve en ce moment ; vous le savez, car votre sollicitude pour le malheur n'a pu s'arrêter à la porte de la prison si généreusement ouverte par vous à la pauvre Henriette. Puisqu'il en est ainsi, je vous en conjure, ne me laissez pas plus longtemps sous le coup de l'angoisse qui me torture !

Le médecin se détourna à demi pour cacher son visage où il lisait l'émotion qu'il éprouvait, puis il répondit à Roger :

— Tout ce qu'il m'est permis de vous dire, mon ami, c'est que celle à laquelle nous nous intéressons tous deux est aujourd'hui sous le coup du désespoir qui l'a envahie, lorsqu'elle s'est vue traînée en prison.

— Cette incarcération est un crime !

— Dites une fatalité, répondit le docteur : oui, une déplorable fatalité qui a mis cette jeune fille aux prises avec les douloureux événements qui vous ont fait la rencontrer ; c'est par une fatalité qu'elle a laissé son cœur s'ouvrir à l'amour que vous avez su lui inspirer !… C'est la fatalité qui vous a fait oublier combien sont insurmontables les obstacles qui se dressent entre la jeune ouvrière et le gentilhomme.

— Eh bien ! je lui ai juré, je jure encore que je renverserai ces obstacles auxquels vous faites allusion. Vivre avec elle et pour elle et lui donner mon nom, telle est ma volonté, qu'aucune puissance au monde ne saurait changer : vivre avec elle… ou mourir.

— Vous parlez de mourir ! dit froidement le docteur, et vous oubliez la comtesse de Linières, qui vous a servi de mère ; vous oubliez qu'en vous perdant elle ne survivrait pas à sa douleur.

— Oh ! mon Dieu !… s'exclama Roger ; pourquoi évoquer le souvenir de cet ange en ce moment ? Pourquoi opposez-vous sa maternelle affection pour moi au désespoir qui me brise l'âme ?

— Parce que c'est mon devoir, Roger, de vous ouvrir les yeux sur l'état de la comtesse ; parce que je ne dois pas vous laisser ignorer la gravité du mal qui la consume.

Le chevalier de Vaudrey, en entendant ces terribles paroles, était demeuré muet, interdit. Une pâleur livide envahit son visage, et ses traits se contractèrent sous l'influence de l'anxiété qui lui étreignait le cœur.

— Quoi ! fit-il, parvenant enfin à retrouver la voix, ma tante bien-aimée serait en danger de mort ?

— La vie de Mme de Linières ne résisterait pas à une émotion violente. Je me serais fait un cas de conscience de vous le laisser ignorer, comme je me fais un devoir de vous dire que sa préoccupation constante est, vous sachant en désaccord avec le comte, de se demander quel en sera le dénouement ; et aujourd'hui qu'elle a appris la punition que vous avait attirée votre résistance aux volontés de votre oncle et votre désobéissance aux désirs du roi, la pauvre dame est dans un état fort grave, infiniment plus grave qu'il y a quelques jours. Et c'est pour cela que je m'adresse à votre cœur, à votre affection pour la comtesse ; il faut que vous m'aidiez à battre en brèche l'épuisement qui gagne chaque jour du terrain, alimenté par le chagrin !…

— Moi !… Moi !… Oh ! parlez, que faut-il faire ?

— Il fait retourner auprès de celle qui souffre tant de votre absence !…

Roger étouffa une exclamation de surprise.

— Retourner à l'hôtel de Linières ?… Mais c'est me retrouver en présence du comte ; c'est aller braver sa colère jusque chez lui.

M. Hébert marchait à grands pas. S'arrêtant subitement devant le chevalier de Vaudrey, il lui dit avec une énergie qui contrastait avec sa douceur habituelle :

— Quoi qu'il doive en coûter autant à votre amour-propre qu'à votre amour, je vous dis, moi, qu'il faut que vous retourniez auprès de la com-

tesse ! Et, pour cela, vous devrez faire votre paix avec M. de Linières.

— C'est une soumission que vous m'imposez là !

— Soit !… admettez cela !… Il le faut !

— Oh ! docteur !… docteur… Ce que vous exigez, c'est le sacrifice de mon amour et aussi de mon honneur !… J'ai juré à Henriette de vaincre toutes les résistances qui s'opposeraient à notre union !… Et vous me proposez de manquer à mon serment !

— Je vous adjure de vous rappeler que la comtesse se meurt !… Une hésitation de votre part serait…

— Un crime… Oui, s'il en est ainsi, je serais criminel en refusant de me rendre aux raisons que vous me faites valoir !

Le malheureux jeune homme était dans un état d'agitation indescriptible.

Le docteur le suivait du regard, épiant ses gestes désespérés. Enfin, saisissant le bras du chevalier, il obligea celui-ci à s'arrêter devant lui. Et, calme comme un juge qui prononcerait une sentence :

— Vous connaissez votre devoir, Roger ! Vous allez l'accomplir ! Je ne veux pas vous faire l'injure d'en douter !

Et comme le jeune homme, succombant à l'émotion, s'affaissait dans un fauteuil, M. Hébert ajouta :

— Demain, vous retournerez à l'hôtel de Linières ; d'ici là, j'aurai préparé la comtesse à cet événement…

Puis, serrant la main du chevalier, atterré et vaincu :

— En outre, Roger, continua-t-il, je ne saurais me faire fort d'obtenir du comte qu'il vous épargne des reproches violents… Mais comptez sur moi pour tout tenter dans ce sens.

M. de Vaudrey se leva d'un bond. Fixant son regard sur le docteur, il s'écria d'une voix déchirante :

— Et elle ?… l'autre victime ?… Celle qui aura le droit de me trouver lâche ?…

— Elle vous estimera comme on estime l'homme qui remplit religieusement son devoir. Et qui sait, continua le médecin, si vous n'aurez pas un jour à vous féliciter d'avoir suivi mon conseil !

— Que voulez-vous dire par là ? fit le chevalier en dardant des regards anxieux sur son interlocuteur.

— Espérez !… répondit M. Hébert en lui serrant affectueusement les mains ; c'est la seule consolation que je puisse vous accorder… pour l'instant ; mais elle a sa valeur, mon ami, et il ne dépendra pas de moi, je vous le promets, que votre rêve le plus cher ne se réalise.

Dans l'état d'esprit où se trouvait le chevalier, les dernières paroles du docteur eurent pour effet de réveiller le souvenir d'Henriette, au moment où le sacrifice que commandait la situation de la comtesse avait complètement envahi sa pensée. Le jeune homme crut l'instant favorable pour obtenir du docteur qu'il se départît un peu de la discrétion dans laquelle il s'était enfermé en ce qui concernait l'endroit où se cachait Mlle Gérard.

Il s'adressa à M. Hébert en des termes si émus qu'il finit par obtenir cette réponse :

— Vous m'avez donné la preuve tout à l'heure que votre cœur était haut placé ; je vais, à mon tour, vous donner une preuve de la confiance que j'ai en vous. En quittant la Salpêtrière, il était indispensable que celle qui venait de bénéficier d'une liberté inespérée ne pût être rencontrée ou découverte ; il lui fallait trouver un asile sûr où l'on ne songeât pas à venir la chercher… Or, j'ai trouvé cet asile.

— Henriette est ici !… ici même ! s'écria le chevalier de Vaudrey dans un mouvement de joie immense.

Et, se précipitant sur les mains du docteur, il les retint, emprisonnées dans les siennes, en murmurant d'une voix assourdie par une émotion insurmontable :

— Oh ! merci !… merci !… Voilà bien cette bonté d'âme qui a fait de vous le bienfaiteur des pauvres, la providence de ceux qui souffrent !

Roger avait conçu instantanément l'espoir que, grâce à la présence de la jeune fille chez le docteur, il allait la voir.

— Combien ne vous dois-je pas de reconnaissance, fit-il, d'avoir permis que je revisse celle dont l'absence avait brisé mon âme !

Mais M. Hébert l'interrompit aussitôt par ces mots, prononcés d'une voix grave :

— Vous n'avez pas espéré, je suppose, chevalier, que je tolérerais ici une entrevue entre vous et celle à qui j'ai offert l'hospitalité ?

M. de Vaudrey perdit subitement toute la joie qui avait, un instant, éclairé son visage. L'attitude du médecin avait promptement calmé son

esprit, le gentilhomme comprenait bien qu'il n'y avait pas à insister.

Au surplus, M. Hébert avait repris avec bonté :

— Le jour où vous reverrez Mlle Gérard n'est peut-être pas très éloigné, et, ce jour-là, vous aurez le droit de proclamer bien haut votre amour.

— Que dites-vous là, docteur ?

— Je prétends qu'à moins de devenir correctement l'époux de celle que vous aimez, il ne doit plus y avoir entre elle et vous de relations à un titre quelconque. Je dis que ce serait faire injure à la vertu de Mlle Gérard que de supposer qu'elle consente jamais à vous revoir sans y être autorisée.

— Par qui !… par qui donc ?

— Par celui qui est devenu le chef de votre famille.

— Le comte de Linières ? Mais c'est impossible !

— Dans ce cas, vous devez perdre l'espoir de… revoir Henriette.

— Mais, docteur, ce serait me condamner au plus épouvantable supplice ?

— Je sais que c'est le devoir de tout homme honnête d'éviter de compromettre celle qu'il aime !

Le chevalier de Vaudrey courba la tête et, commandant à la souffrance morale qu'il éprouvait, répondit avec dignité :

— Je vous remercie, docteur, d'avoir de Mlle Henriette Gérard la bonne opinion que vous venez d'émettre. Et, puisque je dois viser à la plus absolue correction dans cette affaire de cœur, je ne faillirai pas à cette obligation. Je me rends à votre désir.

M. Hébert lui tendit la main.

— Vous n'oublierez pas, Roger, lui dit-il du ton le plus affectueux, que vous avez consenti à retourner chez le comte de Linières.

— C'est vrai ! murmura le chevalier.

— De mon côté, je vous ai donné l'assurance que je préparerais la voie à une entrevue. Donc, avant de vous présenter à l'hôtel de Linières, nous devons indispensablement nous revoir.

— Reviendrai-je ici ?

Après quelques secondes d'hésitation, le médecin répondit :

— Non !… Ce serait renouveler, aussi inutilement que cruellement, une épreuve dont, j'en conviens avec satisfaction, vous sortez à votre honneur, mais non sans une violente secousse pour votre âme !… Nous nous

reverrons à l'hôpital Saint-Louis… demain, à dix heures, avant que je ne commence mes visites aux malades.

— J'y serai.

— Au fait ! je ne pensais plus à vous demander où vous habitez pour le moment… Il pourrait se faire que j'eusse absolument besoin soit de vous voir sur l'heure, soit de correspondre avec vous.

Sans répondre, le chevalier de Vaudrey s'approcha du secrétaire et inscrivit, sur un feuillet de papier, l'adresse de l'hôtellerie où il était descendu – tout au bout du faubourg Saint-Honoré. Il salua le docteur et sortit avec précipitation du cabinet.

Lorsque le chevalier de Vaudrey se trouva dans la rue, il voulut jeter un dernier regard sur cet hôtel où sa bien-aimée avait reçu l'hospitalité ; il aperçut un visage de femme derrière la vitre d'une croisée. Roger étouffa un cri. Il venait de reconnaître Henriette. Au même instant, la vision disparut, tandis que le chevalier de Vaudrey demeurait à la même place.

Quel vague espoir le retenait là, les yeux fixés sur cette croisée ?

Le pressentiment qui vient aux amoureux, peut-être ?

En effet, une minute ne s'était pas écoulée que la croisée s'ouvrait. Mais, cette fois, deux têtes de jeunes filles s'y encadraient.

Henriette désirait faire savoir à son protecteur qu'elle avait enfin retrouvé sa chère aveugle, qu'ils avaient si longtemps vainement cherchée ensemble.

Le chevalier de Vaudrey s'inclina pour indiquer qu'il comprenait et la double vision disparut. Alors Roger, fou d'émotion, s'enfuit sans retourner la tête.

CHAPITRE II

Partagé entre l'affection sincère qu'il portait à Diane et les soupçons qui le tenaillaient, le comte de Linières se montrait vivement affecté de l'aggravation de la maladie que le docteur avait, en vain, essayé de combattre.

L'événement qui avait motivé cette aggravation était présent à l'esprit du lieutenant de police.

Il évoquait le souvenir de cette journée fatale où il avait acquis la conviction que la comtesse était, sinon complice, du moins confidente des amours de Roger.

Il se rappelait le visage troublé de Mme de Linières, lorsque celle-ci l'avait vu pénétrer à l'improviste dans la chambre de l'ouvrière. Et ces mots, prononcés par la comtesse lui revenaient à l'esprit :

« Laissez-moi sortir ! Laissez-moi arriver jusqu'à elle. »

Depuis, le comte, assis au chevet de la malade, avait attendu qu'une amélioration survenant dans l'état de la comtesse lui permît de l'interro-

ger.

N'espérait-il pas, dans son insurmontable besoin de découvrir la vérité, que le délire aidant, la malade parlerait et que, dans cette divagation de l'esprit, il entendrait des lambeaux de phrases qui le mettraient sur la voie de ce secret qu'il ne pouvait parvenir à connaître. Une nuit, il s'était cru sur le point d'atteindre son but.

La fièvre faisait rage dans le cerveau de la malade.

À plusieurs reprises, la comtesse avait eu des soubresauts dans son lit. Puis elle tendait les bras dans le vide, comme si elle eût voulu atteindre quelqu'un. Et ses lèvres entrouvertes remuaient… Elle allait parler, sans doute…

Debout, M. de Linières approchait son oreille du visage de la malade… Il attendait ! Mais les lèvres convulsées de la comtesse demeuraient muettes.

— Qui sait si elle ne répondrait pas à mes questions ? se dit-il alors.

Il fut rappelé à lui-même par la présence de la femme de chambre qui se tenait au pied du lit.

— Envoyez tout de suite chercher le docteur Hébert ! commanda le comte.

La servante sortit en essuyant ses larmes.

Demeuré seul, le comte se tordait les bras de désespoir.

— Diane !… murmurait-il en assourdissant sa voix, parle… parle-moi…

La malade fit un effort pour répondre.

Ses lèvres s'agitèrent pour murmurer un mot, un nom :

— Roger !… Roger !…

La comtesse voulait sans doute revoir ce neveu, cet enfant qu'elle considérait comme le sien. Elle l'appelait dans son délire, comme si, avant de mourir, elle eût voulu l'embrasser, le bénir.

M. de Linières écoutait, le front profondément ridé sous l'influence des pensées qui s'agitaient en son esprit. La malade répétait toujours ce même nom :

— Roger !… Roger !…

Il semblait qu'avec cette lucidité des moribonds elle eût deviné qu'on lui avait enlevé son entant d'adoption pour l'enfermer dans un cabanon de forteresse.

M. de Linières s'accusait d'avoir séparé le neveu de sa tante. Et il se disait que, peut-être, au réveil, lorsque la fièvre aurait achevé sa période de violence, la vue du chevalier de Vaudrey serait pour la malade un soulagement, peut-être même une amélioration inespérée !

M. de Linières était sous le coup de l'émotion violente qu'il venait d'éprouver, lorsque le médecin fut introduit dans la chambre.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé à une pareille heure, mon cher ami, dit-il, mais… j'ai cru que j'allais la voir exhalant son dernier soupir…

Le médecin s'approcha du lit. M. de Linières observait, anxieux, la physionomie du praticien. En voyant M. Hébert hocher la tête, il lança au médecin un regard empreint d'angoisse.

— Eh bien, oui ! fit le docteur, je sais ce qui a dû se passer : de l'agitation, une forte fièvre avec délire…

— Oui !… répondit le comte, le délire !… Et toujours ce nom… ce nom !…

M. Hébert arrêta son regard sur le visage de son interlocuteur.

— Elle a parlé ? demanda-t-il.

— Oui !… C'est-à-dire qu'elle a prononcé à plusieurs reprises le nom de son neveu !…

— Roger ! Eh bien ! c'est qu'elle désire le voir. Il faut qu'il soit ici, au plus tôt !

M. de Linières était devenu d'une pâleur livide.

— C'est impossible ! dit-il.

Le docteur, qui, à ce moment-là, ignorait l'évasion de Roger, fit observer que M. le lieutenant de police avait assez d'autorité pour ouvrir à un prisonnier – peu dangereux du reste ! – les portes de la Bastille.

— Mais je ne peux pas !… Je ne peux pas !… répéta le comte avec une rage contenue, le chevalier de Vaudrey s'est évadé de la forteresse…

Le médecin sursauta.

— Évadé ?… lui ?…

— Oui, docteur… Et, qui plus est, jusqu'à hier soir pas un de mes agents n'avait pu retrouver sa trace…

M. Hébert s'était assis, vivement impressionné.

Pendant quelques instants, les deux hommes gardèrent le silence.

Le docteur Hébert connaissait trop l'attachement que ressentaient l'un pour l'autre la comtesse de Linières et son neveu pour ne pas espérer que la vue du jeune homme à son chevet provoquerait une réaction salutaire.

Aussi bien, pensait-il, ce serait également l'occasion d'un rapprochement entre l'oncle et le parent si peu enclin à l'obéissance.

Donc en venant ce jour-là chez sa sympathique cliente, le médecin avait-il déjà ruminé la proposition qu'il comptait faire. Quelle ne fut pas sa stupéfaction à la nouvelle que le chevalier de Vaudrey avait réussi à s'évader. Cette circonstance détruisait toute sa combinaison.

— Dans ce cas, dit-il, je dois abandonner l'idée que j'avais eue et l'espérance que je caressais de la voir aboutir à un bon résultat !… C'est fâcheux… très fâcheux !…

Il s'était approché du lit et observait le sommeil de la malade. L'agitation avait presque complètement disparu et le sommeil devenait de plus en plus normal.

Le comte hasarda, à mi-voix :

— Elle dort paisiblement…

— Hélas ! répliqua M. Hébert, je la crains plutôt évanouie !…

— Quoi !… encore une syncope !… Mon Dieu !… que faut-il faire ?

En parlant ainsi, le docteur Hébert semblait ne pas douter que, le cas échéant, l'oncle s'empresserait d'accueillir son neveu.

La situation ne pouvait être plus favorable au chevalier, et c'était peut-être manquer l'unique moment de voir s'accomplir pour lui des choses inespérées.

Lorsque le docteur Hébert allait prendre congé du comte, en promettant de revenir dans la journée, la malade fit un léger mouvement, et un long soupir s'exhala de ses lèvres.

Aussitôt attentif, le praticien saisit le bras de la comtesse et consulta le pouls.

— Diable !… diable !… insinua-t-il en regardant M. de Linières accouru au chevet, voici des indications absolument précises sur l'affection cardiaque que je redoutais comme complication…

La malade ne tarda pas à ouvrir les yeux.

Son regard, après s'être posé quelques instants sur le visage du comte et du docteur, embrassa successivement toute l'étendue de la chambre.

Le docteur observait.

— Qui cherchez-vous, comtesse ? demanda-t-il en tendant la main à la malade.

Et, avec un sourire forcé :

— Vous ne m'attendiez pas si tôt, n'est-ce pas ? C'est votre faute si je suis ici à cette heure ! Vous vous refuserez donc toujours à suivre mes prescriptions ?

M. Hébert avait retrouvé son air bonhomme pour ajouter :

— Voyons, que vous avais-je recommandé ? Deux choses : d'abord, de ne pas vous lever. Ensuite, de laisser votre imagination au repos !… Et si vous avez obéi pour la première de ces deux recommandations, je suis convaincu que vous avez négligé l'autre.

M. de Linières s'était retiré un peu à l'écart, attendant la réponse ; mais, au moment où, peut-être elle allait se décider à parler, la comtesse aperçut son mari dissimulé dans la pénombre. Elle se tut, tandis qu'une légère rougeur sur sa joue disait au docteur qu'il avait deviné et qu'il savait bien ce qui se passait en elle.

— Allons ! fit M. Hébert, c'est un nouveau combat que je dois livrer contre cette fièvre provoquée par votre infatigable imagination qui veut toujours galoper !

Le docteur s'était levé, afin de formuler une ordonnance, la comtesse profita de ce moment pour faire signe à son mari d'approcher :

— Je vous remercie, monsieur le comte, lui dit-elle, de la sollicitude que vous me témoignez ; je sais que vous avez passé bien des heures auprès de moi ; aussi dois-je vous prier de prendre, maintenant, un peu de repos… Du reste, je vais mieux, et, si je ne craignais de désobéir au bon docteur qui me garde déjà rancune de mes désobéissances si fréquentes, j'aurais grand désir de me lever pour aller m'asseoir dans le boudoir, près d'une fenêtre d'où je verrais passer du monde… et peut-être… quelque personne qu'il me serait agréable… d'apercevoir !

— Qu'entends-je ? fit M. Hébert en s'approchant, on parle de se lever, mais sachez bien que je suis tout à fait opposé à cette idée, que je prescris même le repos absolu, dans cette chambre. Voyons, madame la comtesse,

laissez-vous soigner laissez-vous… guérir ; car nous ne saurions y parvenir sans votre consentement.

— J'obéirai ! dit-elle en levant les yeux sur les deux personnes qui se trouvaient auprès d'elle.

Dans ce regard, il y avait une expression d'ineffable bonté et de douce résignation.

Sur cette réponse, M. de Linières et le docteur Hébert quittèrent la chambre. En accompagnant le savant médecin, le comte lui dit d'un ton ferme, qui contrastait avec l'émotion violente qu'il devait éprouver :

— La comtesse désire ardemment voir son neveu : je l'ai compris aux sous-entendus des quelques paroles qu'elle vient de m'adresser…

— Je vous l'avais bien dit !

— Aussi vais-je immédiatement mettre en campagne nos meilleurs employés, exempts et agents de service. Je ferai fouiller Paris : j'enverrai du monde un peu partout, sur les grandes routes qui convergent vers la capitale, Et, à moins que le chevalier de Vaudrey ne soit mort… il faudra bien qu'on le retrouve.

— À moins qu'il ne soit mort ! avez-vous dit.

Et le regard scrutateur du médecin se riva sur les traits bouleversés du comte.

M. de Linières était, en effet, singulièrement troublé.

L'idée que Roger avait pu s'abandonner au désespoir lui était venue à l'improviste.

Au bout de quelques instants, M. Hébert reprit :

— Qu'est-ce qui peut vous donner à supposer que le chevalier de Vaudrey ait pu attenter à ses jours ?…

— La folie qui envahit son esprit au point de lui faire oublier toutes les convenances.

— Ah ! En ce cas, monsieur le comte, ce serait un très grand malheur, et je ne vous dissimulerai pas que, pour moi, ce malheur serait suivi d'un autre.

— Quoi ?… la comtesse…

— Ne survivrait pas à la nouvelle que… tôt ou tard… il faudrait bien lui communiquer.

Après avoir prononcé ces mots, le médecin s'inclina pour prendre congé.

Cette fois, M. de Linières ne le retint pas.

Et, dès que M. Hébert se fut retiré, il se dirigea avec une précipitation fiévreuse vers son cabinet de travail.

Il sonna. L'huissier parut.

— Faites entrer M. Marest, commanda le lieutenant de police.

Moins d'une minute plus tard, l'employé parut.

— Votre police est mal faite, s'écria le comte. Je chasserai des employés maladroits, des agents sans initiative qui n'apportent ni intelligence ni zèle dans leur métier.

M. Marest était pâle et un tremblement agitait tous ses membres. Le comte s'arrêta devant lui, les bras croisés.

— Qu'avez-vous fait ? Avez-vous seulement donné l'ordre de fouiller les hôtelleries et les auberges ?…

— Quelques-unes, monseigneur, ont déjà été visitées.

— Quelques-unes ?… Vous osez avouer que toutes, toutes, n'ont pas été inspectées du bas en haut ! Il faut donc que ce soit moi qui vous enseigne votre métier ?… C'est inconcevable… inouï. Écoutez bien ce que je vais vous dire, monsieur ! Je vous donne quarante-huit heures pour avoir repris le fugitif… Vous avez entendu !… Passé ce délai, je vous chasse, monsieur Marest, comme incapable…

L'employé, immobile, les yeux baissés, le front inondé d'une sueur froide, écoutait. Il se sentait perdu.

« Quarante-huit heures ! », répétait-il mentalement !…

— Monseigneur, fit-il d'une voix tremblante, on obéira aux ordres de votre Excellence !

— Je vous ai fixé le temps que je vous accorde pour le succès de vos recherches.

Cette fois, Marest hasarda une observation.

— Monseigneur, dit-il, daignera-t-il mettre à ma disposition une compagnie de soldats de guet ?

— Pourquoi cela ? N'avez-vous pas suffisamment d'agents à qui donner des ordres ?

— Oui, en temps ordinaire ! Mais, pour faire ce que commande monseigneur, il me faut le double, le triple de monde… car j'ai mon idée…

— Vous prétendez donc ?

— Faire visiter par mes hommes toutes les hôtelleries et auberges, simultanément.

— Pourquoi cela ?

— Pour éviter que la personne recherchée n'échappe. En effet, lorsqu'on aura vu dans un quartier que les agents opèrent des visites, il est certain qu'il se trouvera des gens pour aller donner l'éveil aux autres.

— Soit, lui dit le comte, je vais donner des ordres en conséquences. Vous n'aurez plus d'excuses, si vous ne réussissez pas, monsieur !…

— À moins, monseigneur, que le fugitif ne soit plus dans la ville.

Sans répondre, M. de Linières libella plusieurs dépêches avec une fiévreuse rapidité. L'observation faite par l'agent avait porté juste.

Lorsque toutes les missives eurent été scellées, il sonna et remit à l'huissier les plis pour être immédiatement portés à leurs adresses.

Marest était demeuré à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, dit le comte, et souvenez-vous des ordres que je vous ai donnés.

L'employé s'inclina très bas et sortit.

CHAPITRE III

M. Hébert arriva à l'auberge où l'attendait le chevalier juste au moment où Marest et ses agents venaient d'arrêter M. de Vaudrey et Picard.

En se rendant à l'hôtellerie, le docteur Hébert avait jugé la présence de Roger indispensable au chevet de sa cliente.

Grâce à son intervention, l'employé de police s'était rendu aux raisons formulées par le docteur, qu'il savait fort avant dans l'intimité du comte de Linières.

Au surplus, M. Hébert lui avait déclaré qu'il quittait à l'instant même le lieutenant et que le magistrat l'avait chargé de ramener son neveu. Devant le ton affirmatif du médecin, M. Marest avait, bien qu'à regret, battu en retraite.

Lorsque l'auberge eut été évacuée par les agents de police, M. Hébert se hâta de dire au chevalier :

— J'ai votre parole ; nous allons tout de suite auprès de la comtesse !…

C'est urgent !

— Mon Dieu ! que me dites-vous là ? fit Roger, sur le visage duquel se peignit l'inquiétude… Quelle complication s'est-elle produite dans l'état de la chère malade ?

— Chevalier, il n'y a plus d'hésitation possible ; quelque répugnance que vous éprouviez, vous devez retourner immédiatement à l'hôtel de Linières.

Roger avait suivi le docteur en silence et l'esprit profondément troublé. Une fois la voiture en route, M. Hébert jugea utile de faire la leçon au chevalier, sur la conduite à tenir, si le lieutenant de police se laissait aller à de violentes remontrances.

— Vous devez tout accepter, dit-il au jeune homme, et vous taire…

Et, comme Roger se laissait aller à un mouvement de colère :

— Au surplus, continua le docteur, n'ai-je pas votre promesse formelle ?

— Je vous ai promis de suivre vos conseils, répondit Roger ; en vous accompagnant, je vous donne la mesure de mon affection à la chère malade qui souffre pour moi et par moi. Tout ce que je vous demande, docteur, c'est de me permettre de passer chez moi afin de pouvoir me présenter dans une tenue convenable.

— Soit ! fit le médecin.

Grâce à ce retard, M. Marest put arriver à l'hôtel de Linières avant le prisonnier et rendre compte au lieutenant de police de ce qui s'était passé dans l'auberge du faubourg Saint-Honoré.

En apprenant que le chevalier était retrouvé et qu'il allait bientôt comparaître devant lui, M. de Linières ne fut pas maître d'une émotion violente, où la colère entrait pour une large part.

En vain se rappelait-il qu'il avait promis au docteur de ne pas faire d'éclat. Il ne se sentait pas la force de refouler le ressentiment qui débordait en lui.

Si, en ce moment, le chevalier de Vaudrey se fût présenté à l'improviste, aucune considération n'aurait pu empêcher l'oncle de redevenir intraitable sur la question du mariage souhaité par le roi, et le magistrat de se montrer impitoyable envers le prisonnier évadé de la Bastille. Mais, fort heureusement, Roger avait voulu faire un assez long détour avant

d'arriver à l'hôtel de Linières.

Cette circonstance donna au lieutenant de police le temps de se souvenir qu'avant d'être magistrat, il était homme, et homme de cœur en dépit des instants d'aveuglante colère provoquée par son insurmontable jalousie d'un passé qui demeurait mystérieux pour lui.

M. de Linières se rappela qu'il y avait dans ce même hôtel où il attendait Roger une infortunée qui s'éteignait, épuisée par un mal dont Dieu seul connaissait la cause, en dehors de la patiente et peut-être aussi du neveu que celle-ci avait élevé.

Cette dernière supposition avait traversé l'esprit du magistrat comme un éclair. À partir de ce moment, chez lui, la colère et l'angoisse cédèrent le pas à l'anxiété.

Un domestique entra, annonçant :

— M. le chevalier de Vaudrey.

Contrairement à ce qu'avait espéré M. de Linières, qui attendait son neveu dans son cabinet officiel, Roger s'était présenté dans l'antichambre des appartements de son oncle. Après avoir hésité une seconde, le comte dit au domestique :

— Priez le chevalier de vouloir bien m'attendre au salon… Faites demander à Mme la comtesse si elle veut bien recevoir son neveu.

Le domestique sortit. Alors, M. de Linières poussa un soupir de soulagement. Aussi prit-il le temps de se composer un visage froid, impassible.

Ce ne fut donc qu'au bout de plusieurs minutes qu'il se dirigea, lentement, vers le salon où l'attendait Roger.

Il demeura encore quelques instants avant de se décider. Puis, ouvrant brusquement la porte, il se trouva en présence de son neveu.

. . . . . .

..

Comment le chevalier de Vaudrey, que le médecin de la comtesse avait pris soin d'aller lui-même chercher à l'auberge du faubourg Saint-Honoré, se présentait-il tout seul à l'hôtel de Linières ? Voilà ce qui s'était passé.

M. Hébert ne se dissimulait pas qu'il allait jouer une bien grosse partie contre un adversaire terriblement violent. Aussi jugea-t-il indispensable de renouveler les recommandations qu'il avait déjà faites au chevalier.

— Tout dépend, fit-il, de la soumission…

Le mot fit dresser la tête à Roger.

— Voudriez-vous, mon cher Roger, compromettre, dès le début, le succès de la démarche que je vais faire, et à laquelle je désire associer une autre personne ?

Le chevalier eut un tressaillement.

— Je compte absolument sur vous, sur votre prudence, ajouta M. Hébert.

Et pour décider tout à fait le jeune homme :

— Pendant ce temps j'irai, de mon côté, préparer nos deux jeunes amies à une démarche bien délicate aussi.

— Une démarche auprès de M. de Linières ?

— Précisément !

Le chevalier eût bien voulu interroger encore, mais M. Hébert l'arrêta.

— Je pars, dit-il, avec la confiance absolue que vous saurez vous présenter comme il convient devant le comte de Linières.

Pendant tout le trajet, le chevalier demeura absorbé dans une série de réflexions dans lesquelles la comtesse et Henriette se représentaient à son esprit ainsi qu'il les avait vues dans la chambre de l'ouvrière.

Lorsque la voiture s'arrêta enfin à la porte de l'hôtel de la lieutenance de police, Roger sursauta comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil.

— Annoncez-moi à mon oncle, dit-il au domestique.

. . . . . .

..

Le docteur Hébert avait décidé que la journée serait complète. Il voulait frapper un grand coup, profitant de ce que le lieutenant de police aurait, au préalable, obtenu une quasi-satisfaction de la part du chevalier.

Arriver au moment propice, tout était là, ne devait-il pas, auparavant, préparer les acteurs de la scène qu'il avait imaginée et leur inculquer mot à mot les paroles qu'il leur faudrait prononcer.

Or, jusqu'à ce moment, ni l'une ni l'autre des deux orphelines ne se doutait du rôle qu'on leur avait réservé.

M. Hébert avait laissé s'apaiser chez les deux jeunes filles, qui s'étaient retrouvées, les premières émotions.

Quant à leur soumission à ses désirs, il n'en avait pas douté un seul instant. D'une part, Henriette, qui lui devait, en grande partie, sa liberté, ne pouvait manquer de vouloir témoigner de sa reconnaissance. En outre, il possédait le secret de son cœur ! il agirait en conséquence, faisant intervenir la pensée de Roger, si la jeune fille paraissait hésiter à tenter la démarche qu'il lui indiquerait.

Quant à Louise, c'était tout autre chose.

L'aveugle, qui ignorait l'amour partagé du chevalier de Vaudrey pour sa sœur Henriette, ne pouvait être mise au courant des motifs qui avaient fait emprisonner une innocente. La pauvre enfant, déjà tant éprouvée. avait besoin des plus grands ménagements. L'instruire des infortunes de sa compagne, c'eût été risquer de porter une terrible atteinte à son esprit déjà si troublé.

Pour arriver à lui faire remplir le rôle qu'il lui avait attribué, le docteur devait s'y prendre habilement.

Mais, quelque clairvoyant qu'il fût, le docteur, ignorant les liens sacrés qui unissaient Louise à la comtesse de Linières, n'avait pu soupçonner la profonde influence que devait exercer la vue de la jeune aveugle sur la malade.

Le jour où le docteur devait entreprendre la réhabilitation d'Henriette, il ne se doutait pas qu'il soulèverait un coin du voile qui cachait la vérité sur la naissance de la pauvre Louise.

Aussi, dans son ignorance du mystère qui enveloppait la naissance de Louise, le docteur Hébert se rendit-il auprès des deux orphelines sans la moindre hésitation pour leur indiquer ce qu'il attendait d'elles.

M. Hébert, ce jour-là, fit appeler Henriette dans son cabinet et lui dit :

— Ce que j'ai à vous communiquer, mon enfant, ne doit être entendu par personne… Je suppose que vous n'avez pas fait à votre compagne de confidences…

— Oh ! non !… non !… s'écria Henriette.

— C'est bien, et je ne m'étais pas trompé. En ce cas, vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai fait venir ici… J'ai à vous parler du chevalier de Vaudrey et de son oncle, M. le comte de Linières.

En entendant prononcer ce dernier nom, la jeune fille avait tressailli et ses joues étaient envahies par une subite pâleur.

M. Hébert ne lui donna pas le temps de s'abandonner à son émotion.

— Vous avez dû comprendre, mon enfant, fit-il d'un ton paternel, qu'en vous accordant, chez moi, l'hospitalité, j'avais une intention autre que celle de mettre à l'abri des poursuites d'agents de police celle qui était, par miracle, sortie de la Salpêtrière. Prêtez-moi donc toute votre attention, afin de bien comprendre ce que j'attends de vous.

Henriette, les yeux baissés, attendit que le docteur s'expliquât.

— Mon enfant, commença-t-il avec un peu d'hésitation dans la voix, votre situation deviendrait intolérable si nous ne trouvions le moyen de vous faire obtenir régulièrement la grâce dont vous avez bénéficié un peu… par surprise.

À ce mot « grâce », Henriette avait relevé la tête :

— Mais, qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour implorer une grâce ? Suis-je une criminelle, moi ?

Le docteur hocha tristement la tête.

— Mon enfant, fit-il avec bonté, ce que nous allons tenter, ce n'est pas d'obtenir votre grâce en vous obligeant à vous humilier devant un magistrat tout-puissant…

» Je ne prétends pas que vous fassiez amende honorable pour une faute que vous n'avez pas commise. Ce que j'attends de vous, c'est que vous ne soyez plus, pour un oncle irrité, la femme qui a voulu mettre à profit, dans le but de se faire épouser, l'amour irrésistible qu'elle avait inspiré. »

— Dieu m'est témoin, monsieur, que j'avais repoussé cet amour, que j'ai essayé de me faire oublier par celui qui me pressait de l'accepter pour époux.

— Je le sais !… interrompit M. Hébert en dissimulant mal sa pitié.

— Ah ! cette parole me console, monsieur, et me rassure !… J'en augure que vous ne voudriez pas m'obliger à une démarche dont je pourrais revenir humiliée.

— Bien certainement non, mon enfant. Ce qui est urgent, c'est que M. le comte de Linières n'ait plus le moindre doute sur ce que vous avez fait pour éloigner son neveu de vous. Et le seul moyen, c'est d'aller trouver

l'oncle du chevalier et de lui expliquer…

— Moi ?

— Vous-même ; lui expliquer tout ce qui s'est passé entre vous et Roger, tout ; les promesses du gentilhomme comme les résistances de l'ouvrière.

Henriette eut un geste de désespoir.

— Il ne me croira pas, monsieur, s'écria-t-elle, il ne voudra pas me croire.

— Vous trouverez des expressions pour le convaincre. Et, tenez, ces larmes qui perlent à vos paupières, cette émotion qui vous agite et fait trembler votre voix, tout cela n'atteste-t-il pas que vous ne pouvez être qu'une innocente et honnête fille digne de l'estime des honnêtes gens ! Et je vous le dis, mon enfant, le comte est un parfait juge de ces choses-là… Lorsque vous lui aurez parlé, il vous croira.

Henriette tressaillit sous une impression nerveuse qu'elle ne parvenait plus à surmonter.

Elle ne se sentait pas capable de refuser à l'homme qui, après l'avoir sauvée de la honte, l'avait recueillie, l'obéissance qu'on doit à un père.

— Eh bien ! fit-elle avec un soupir, je vais vous suivre, monsieur, puisque vous jugez qu'il faut que je tente cette démarche.

Le docteur prit la main de la jeune fille dans les siennes pour l'encourager.

Cependant, il y avait un autre danger à conjurer, et tellement réel, celui-là, que ce fut la jeune fille elle-même qui en eut le sentiment et s'écria :

— Ah ! monsieur, vous n'avez pas réfléchi qu'en me présentant devant monseigneur le lieutenant de police, celui-ci me reconnaîtrait aussitôt, et il voudra savoir comment j'ai pu me soustraire à la peine qu'il avait voulu m'infliger…

— Oui, mon enfant, j'ai réfléchi à tout cela. Aussi, je suis d'avis que, avant tout il faudra mettre M. de Linières dans l'impossibilité de châtier celle qui, une première fois, a pu échapper à sa colère.

— Mais par quel moyen, mon Dieu ?

— En mettant le magistrat dans l'impossibilité de revenir sur une promesse qu'il aura faite. Je veux d'abord obtenir la grâce de la prétendue

coupable que vous êtes encore en ce moment. J'aurais recours, dans ce but, à une personne qui plaidera votre cause avant que vous ne paraissiez devant le lieutenant de police. Cette personne implorera le pardon… d'une détenue de la Salpêtrière… Elle saura, je n'en doute pas, obtenir cette grâce. M. le lieutenant de police engagera sa parole, et alors…

Henriette ne put s'empêcher de frissonner.

— Alors, poursuivit le docteur, je crois pouvoir affirmer que, lorsqu'il saura que c'est de vous qu'il s'agit, le magistrat ne reviendra pas sur cette parole…

Puis, persuadé que la partie était gagnée, il ajouta :

— Laissez-moi faire : j'ai bien réfléchi, tout calculé ; ayez confiance, ayez confiance, mon enfant !…

Il s'agissait maintenant de partir au plus tôt ; M. Hébert dit à sa protégée de se préparer à l'accompagner. Mais au moment de sortir pour aller embrasser Louise, la jeune fille se tourna vers le médecin, en disant :

— Mais cette personne qui doit se joindre à nous pour implorer… mon pardon ?

— C'est à vous de la prévenir du rôle qu'on lui destine, de la renseigner sur le sujet, afin qu'elle puisse être éloquente dans sa prière…

— Comment, c'est à moi ?

— Oui, mon enfant, car celle que j'ai choisie, c'est votre sœur bien-aimée…

— Louise ?

— Oui, c'est Louise, qui devra obtenir la grâce d'Henriette Gérard !…

— Elle !… murmura Henriette. Elle ignore tout !

— C'est maintenant votre tâche de la mettre au courant…

— Louise !… Louise !… s'écria Henriette, c'est donc par toi que je serai secourue !… C'est de toi que je dois attendre, que je vais obtenir peut-être le secours inespéré que la Providence envoie aux affligés !…

Le docteur avait fait un rapide mouvement de retraite vers la portière qui dissimulait l'entrée de la bibliothèque placée tout au fond du cabinet. Il écarta la tenture en s'exclamant avec force :

— Et ce secours, Louise ne vous le refusera pas, mon enfant, car elle sait maintenant toute la vérité, que vous ne vouliez pas, que vous n'osiez pas lui révéler… Elle sait tout, tout, et la voici !

À ce moment, l'aveugle, les deux bras en avant, sortait de la cachette où l'avait placée le docteur, avant de faire venir Henriette auprès de lui. Un double cri se fit entendre, poussé à la fois par les deux orphelines.

Mais déjà Henriette serrait l'aveugle contre sa poitrine, inondant de larmes ses beaux cheveux blonds et son front si pur.

Quant à Louise, tremblante d'émotion, elle tâtait de ses mains d'aveugle la tête, le visage, les bras de sa compagne. Et, de cette voix que le bonheur saccade, elle lui dit, en cherchant à l'entraîner :

— Viens !… ma sœur !… Allons chez celui que je dois implorer : allons vite !… Je t'en supplie !… Car j'ai hâte de lui dire tout ce que Dieu m'inspirera, pour obtenir ta grâce !… Je suis courageuse, moi, je n'ai pas de larmes !…

Et, se tournant instinctivement vers M. Hébert :

— Oh ! monsieur, puisque vous avez si bien deviné que j'allais accepter avec joie le rôle que vous me réserviez, ne perdons plus une minute !…

. . . . . .

..

Lorsque M. de Linières, en ouvrant la porte du salon, se trouva en présence du chevalier de Vaudrey, il y eut un moment de terrible lutte chez l'homme en qui le parent et le magistrat avaient été également mis en échec. Pendant une minute, Roger put croire qu'en dépit des efforts qu'il faisait pour la retenir la colère du comte allait éclater, furieuse, déchaînée, terrible.

Au bout de cette mortelle minute, le lieutenant de police s'était vaincu lui-même, au point de pouvoir dire, avec une expression de calme et de hauteur :

— J'ai fait demander à la comtesse si elle voulait bien recevoir son neveu !

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir deviné ma pensée !… En rentrant dans cet hôtel, je n'avais qu'un désir : revoir une personne que j'aime comme j'aimerais ma mère, l'embrasser et partir.

M. de Linières était, désormais, assez armé contre lui-même pour ne rien relever dans les répliques de Roger. Il eut seulement un regard froidement sévère.

— Ce n'est pas ma volonté seule qui vous appelle ici, dit-il.

Et, désignant la porte ouvrant sur la chambre à coucher :

— Là est une infortunée qui vous attend depuis plusieurs jours et des nuits passées dans de cruelles souffrances.

— Vous m'effrayez, monsieur ! fit Roger en s'approchant de son interlocuteur… Eh ! quoi ! la comtesse ?

M. de Linières s'était vivement tourné vers la porte de la chambre de Diane. D'un geste énergique, il imposa silence au chevalier. Un domestique tenait la portière soulevée pour donner passage à la comtesse.

Le chevalier avait eu un mouvement irrésistible pour aller se jeter aux genoux de cette tante affectionnée. Mais Diane lui ouvrit ses bras, et, lui prenant la tête, elle y appuya ses lèvres agitées par la fièvre.

M. de Linières était demeuré à la place qu'il occupait lorsque la comtesse avait paru dans le salon. Il détourna les yeux en voyant Roger courir se précipiter dans les bras de sa tante. Au surplus, le chevalier ne faisait plus attention à lui. Tout à Diane qui, brisée par l'émotion, chancelait dans ses bras, Roger soutint la malade pour l'aider à gagner un fauteuil. Et, après l'y avoir fait asseoir, il fléchit le genou, plaçant son visage illuminé de bonheur sous les yeux attendris de Diane.

Puis, en caressant les deux mains pâles et amaigries qu'on lui abandonnait naturellement, il prononça ces mots, dans un murmure :

— Vous avez donc beaucoup souffert ?

— Beaucoup, répondit la comtesse avec un soupir… Et toi aussi… tu as dû souffrir ?

— Ne parlons que de vous… fit Roger.

Alors, il fit un imperceptible signe, dont la comtesse comprit le sens, car elle n'hésita pas à dire assez haut, faisant allusion à sa présence dans la chambre d'Henriette :

— Je ne veux pas, Roger, que tu puisses croire que je t'ai oublié, ou que je n'ai pas tenu ma promesse…

Le chevalier n'avait pu se défendre d'un mouvement. Mais la comtesse le rassura aussitôt par ces mots :

— Oh ! je puis parler devant monsieur le comte… Il m'a trouvée chez elle !

Alors Roger, se tournant vers le comte avec une intention d'énergique reproche :

— Et sa douleur ne vous a pas attendri, monsieur ?

— C'est qu'une autre douleur a plus vivement ému mon âme, bouleversé mon esprit, confondu ma raison…

— Oui, vous étiez là, Diane, près de cette jeune fille, quand j'ai ordonné qu'on l'arrêtât… Je vous ai vue tremblante, presque folle, inconsciente de vos paroles, de vos actions, et voulant vous précipiter dehors… Il y avait des larmes dans vos yeux, des sanglots dans votre voix, et ce n'était pas pour celle qu'on arrêtait que vous m'imploriez !… Est-ce vrai ? dites ?…

Roger lançait alternativement des regards anxieux sur la comtesse et le comte.

C'est vrai, répondit Diane sans ajouter d'explication.

— Mais sur qui pleuriez-vous donc ? s'écria le comte, qui, les yeux rivés sur le visage de sa femme, paraissait vouloir fasciner la malade.

— Sur qui ?… sur qui ?… Ah ! mon pauvre Roger !… que je voudrais être morte !

M. de Linières avait entendu les mots échappés aux lèvres de la malade.

— Diane !… pardonnez-moi !… dit-il, j'ai eu tort de vous interroger !… Est-ce que vous n'êtes pas au-dessus de tous les soupçons ?

Alors sa poitrine haleta comme s'il se fût accusé devant sa propre conscience. Son visage devint soucieux et ses regards, chargés cette fois de bonté, semblèrent s'attacher sur la pauvre malade avec une expression d'indicible tendresse.

Le domestique vint annoncer que le docteur Hébert se présentait à l'hôtel.

— Ah ! qu'il vienne !… qu'il vienne vite ! s'écria M. de Linières en se portant au-devant du médecin, dont l'arrivée était pour lui le secours providentiel.

CHAPITRE IV

Le docteur Hébert s'était attendu à ce que la scène qui allait suivre n'aurait pas la malade pour témoin. Toutefois, il ne laissa rien percer de son impression.

Et, s'avançant vers la comtesse qui lui tendait la main :

— Eh bien, comment ! lui dit-il avec douceur, levée sans ma permission ?

— Qu'importe, docteur ? soupira Diane.

— Il m'importe à moi qui l'avais défendu tant que la fièvre n'aurait pas cédé.

Il avait pris la main de la malade et secoua tristement la tête en regardant le comte. Puis tout bas, et se parlant à soi-même :

— Toujours cette fièvre… et plus violente encore !

Mme de Linières baissait les yeux.

— Docteur, dit-elle, il me semble que le grand air… me ferait du bien.

— Le grand air ! s'exclama le médecin étonné.

— Oui, docteur, je voudrais sortir…

M. Hébert regarda longuement la malade pour voir si celle-ci parlait sérieusement. Mais Diane poursuivit avec plus de volubilité, songeant à sa fille, à la misérable petite aveugle qu'elle avait vue, mendiant dans la rue :

— Je voudrais reprendre mes courses d'autrefois ; monter dans les mansardes, revoir mes pauvres et… d'autres encore ! Ceux que la misère et la faim forcent à mendier… Je voudrais les voir tous, tous…

Cette animation troublait le médecin.

— Vous êtes hors d'état de sortir, disait-il avec un imperceptible mouvement d'humeur… Ne pouvez-vous pas envoyer des secours à ces malheureux ?

— Non, ce n'est pas cela… insistait Mme de Linières, je veux les voir…

Tout à coup, elle prononça ces mots avec plus de force et en appuyant ses deux mains sur son cœur :

— Vous me dites toujours qu'il y a là un poids qui m'étouffe. Ce sont des larmes qui ne peuvent couler !… Je crois que la vue de ces infortunés me ferait pleurer.

— Qu'à cela ne tienne, interrompit M. Hébert. J'ai de touchantes infortunes que je puis vous montrer… Tenez, il y a quelques jours, par exemple, dans la cour de la Salpêtrière…

— De la Salpêtrière ? fit la comtesse qui, des yeux, indiqua Roger au médecin, comme pour l'inviter à parler plus bas.

M. Hébert avait-il voulu, en élevant la voix, que les deux hommes l'entendissent. Toujours est-il que le chevalier de Vaudrey se rapprocha aussitôt, tandis que, de son côté, M. de Linières se disposait à ne plus perdre un mot de ce qui allait dire.

Le docteur n'eut pas l'air de remarquer ce changement dans l'attitude des deux personnages. Il continua, en affectant de ne s'adresser qu'à la comtesse :

— Une douzaine de femmes ramassées dans Paris allaient être expédiées à la Louisiane. Parmi ces pauvres exilées, il y en avait une, seule, abandonnée dans Paris. Sa sœur, presque une enfant, dont elle était autrefois l'unique appui, se trouvait n'avoir d'autres ressources que… de mendier en chantant dans les rues…

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama la comtesse toute tremblante.

Roger était devenu subitement inquiet. M. Hébert ne sourcilla pas.

— Et ce qui rend cette misère, continua-t-il, plus douloureuse encore… la pauvre enfant est aveugle…

Diane s'était levée dans un mouvement fiévreux

— Aveugle !… aveugle !… fit-elle en joignant les mains.

— Oui, madame, poursuivit le médecin, et des misérables n'avaient pas craint de spéculer sur son infortune ! Elle s'est échappée, elle s'est réfugiée… auprès de moi !

Rien ne saurait dépeindre le ton, l'expression avec lesquels Mme de Linières lança l'exclamation suivante :

— Ah ! vous ne l'avez pas repoussée ?

Le comte attendait avec anxiété la réponse que formulerait M. Hébert.

— Non !… assurément ! répondit le docteur. Et c'est pour cela que je suis ici…

M. Hébert s'était tourné vers le lieutenant de police :

— Monsieur le comte, vous avez, sans le vouloir, contribué à ce malheur… Et vous consentirez à l'adoucir.

— Moi !…

— Vous le ferez, j'en suis certain ; et Mme la comtesse vous y aidera, j'en suis également assuré, car la voilà qui s'émeut.

En effet, Diane avait porté vivement la main à ses yeux humides de larmes contenues à grand-peine.

— Que sera-ce donc, reprit le médecin, quand elle verra ma protégée tomber suppliante à ses pieds ? Allons !… Vous permettez, n'est-ce pas ?

Le comte ne fit pas attendre sa réponse.

— Soit, dit-il. Amenez-la.

M. Hébert s'inclina devant le magistrat, en disant :

— Je puis vous présenter tout de suite ma protégée, monsieur le comte ; je l'avais à tout hasard conduite ici…

La phrase était à peine prononcée que la comtesse se levait, hors d'elle-même. Et, à bout d'émotion, en dépit de la présence du comte, elle disait à son neveu stupéfait :

— Elle est ici… dans la maison de mon mari…

Quant au docteur, il pensait : « La petite d'abord !… »

Et, se dirigeant à la hâte vers la porte, il l'ouvrit et disparaissait en disant :

— Venez, mon enfant, venez !…

Le chevalier de Vaudrey avait pu apercevoir la personne que le médecin appelait.

— Oh ! madame, dit-il bas à la comtesse, c'est la sœur d'Henriette !…

Alors cette mère exhala pour la première fois le mot qui l'étouffait et dont son cœur était plein :

— C'est ma fille… Roger, murmura-t-elle d'une voix mourante, c'est ma fille !

— Votre fille ?

Et le chevalier adressa à sa seconde mère un regard où il y avait la tendresse et tout le respect d'un fils.

Instinctivement, M. de Linières s'était effacé, reculant, lorsque l'aveugle parut.

Le médecin la conduisait par la main, lui disant à voix intentionnellement haute :

— C'est à vous maintenant d'obtenir de M. le comte la grâce de votre sœur…

Il avait poussé doucement l'aveugle vers le fauteuil occupé par la malade, en disant à celle-ci :

— Allons, madame la comtesse, dites à cette pauvre petite quelques paroles d'encouragement.

Mme de Linières voulut lui répondre, mais la voix lui fit subitement défaut. En présence de cette hésitation, le médecin revint avec douceur à la charge :

— Est-ce que son infortune ne vous touchera pas autant que le malheur de vos autres pauvres ?

— Oh ! oui ! murmura la comtesse, mon cœur est profondément ému !

— Parlez-lui, alors ! s'exclama le docteur en amenant Louise si près de la comtesse que Mme de Linières put tendre la main de la jeune fille.

Au contact de cette main, il lui sembla éprouver un rassérénement de son âme. Pendant une seconde, elle savoura cette joie inattendue qui lui arrivait dans son long désespoir. Puis, comprenant qu'il fallait mettre un

terme à cette situation dangereuse en présence du comte, elle s'efforça de maîtriser son émotion à Louise, dont la main tremblait dans la sienne :

— Il faut… il faut vous assurer, mon enfant !

Mais à peine l'aveugle entendit-elle ces mots, qu'elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Je reconnais cette voix ! dit-elle, Madame !… Je vous ai déjà rencontrée.

Diane se sentait défaillir. Et, se tournant vers Roger, dans un mouvement d'indicible amour maternel, elle laissa s'exhaler de ses lèvres :

— Ah !… Elle me reconnaît !… Elle me reconnaît !…

— Oui ! fit Louise en joignant les mains, oui… un jour, à la sortie de l'église, vous m'avez donné une pièce d'or en me disant : « Priez pour moi… » Madame, et c'est ici que je vous retrouve. Mais vous êtes donc ?…

— Je suis la comtesse de Linières ! répondit Diane.

— Alors, reprit l'aveugle avec émotion, une fois encore, tendez-moi votre main secourable. Conduisez-moi auprès de monsieur le comte, afin qu'il m'accorde la grâce de mon Henriette.

Le médecin triomphait : l'aveugle s'était bien rappelé la leçon qu'il lui avait faite.

M. de Linières s'était tenu à l'écart comme s'il eût été intérieurement aux prises avec des idées qui se combattaient violemment.

Faisant appel à tout ce qu'elle pouvait avoir de volonté, Diane conduisit Louise devant le comte.

Louise, les mains tendues, implora :

— Ayez pitié, monsieur le comte.

Mais alors, éperdue, oubliant toute prudence, agitée par la pensée d'implorer aussi, Diane s'écria à son tour :

— Pitié ! ayez pitié !

M. de Linières demeura comme interdit devant cette manifestation d'une compassion si vivement ressentie par une inconnue. Louise rompit le silence. Et s'adressant au lieutenant de police :

— Ma sœur est innocente, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, accordez-moi sa grâce et nous vous bénirons comme notre sauveur.

M. de Linières voulut mettre un terme à cette situation qu'il sentait si pénible pour la comtesse. D'un geste fiévreux, il prit sur son bureau

un des blancs-seings qu'il avait l'habitude d'avoir toujours sous la main pour les cas urgents. Vivement, il s'approcha de l'aveugle et lui dit d'un ton agité :

— Vous me demandez la grâce de votre sœur, tenez… tenez, la voilà !

Et se tournant vers le médecin :

— Docteur, ajouta-t-il, vous mettrez vous-même le nom de votre protégée.

— C'est convenu ! s'écria M. Hébert, transporté de bonheur d'avoir si bien réussi.

Guidée par le médecin, Louise marcha vers le comte :

— Ah ! monsieur, murmura-t-elle brisée par l'émotion, laissez-moi baiser vos mains.

Et ses lèvres tremblantes effleurèrent la main du lieutenant de police. Mais celui-ci ne pouvait se défendre d'une émotion qu'il dissimula aussitôt en disant d'un ton bref, en s'adressant au docteur…

— Je ferai expédier cet ordre : il partira ce soir.

— Pour votre antichambre ! répliqua M. Hébert en riant.

— Je ne comprends pas ! articula le comte, dont les traits prirent aussitôt une expression de sévérité.

C'était le moment le plus dangereux de cette situation déjà si risquée. Roger sentit son cœur se serrer et son regard alla chercher celui de la comtesse. Diane semblait près de défaillir. M. Hébert ne parvenait à contenir que difficilement son trouble. Aussi risqua-t-il le ton bon enfant qui lui avait déjà réussi.

— Ma foi, monsieur le comte, j'ai pris la liberté d'amener aussi celle-là.

Puis, sans attendre la réplique, il ouvrit la porte et fit signe à Henriette d'entrer.

Henriette entra, les yeux baissés, les mains tremblantes tendues vers le docteur, à qui elle voulait adresser ses premiers remerciements.

— Si je vous fais appelez, m'avez-vous dit, c'est que vous aurez votre grâce…

Mais déjà Mlle Gérard avait aperçu le chevalier demeuré auprès de la comtesse et étouffait une exclamation de surprise. M. de Linières, lui aussi, avait levé les yeux sur celle à qui il venait d'accorder sa grâce. Et,

reconnaissant la jeune fille qu'il avait fait arracher de sa chambre du faubourg Saint-Honoré pour la faire traîner à la Salpêtrière, il laissa éclater sa colère.

— Qu'ai-je vu ? s'écria-t-il hors de lui et les poings serrés : c'était cette femme…

Le chevalier de Vaudrey s'était avancé résolument à côté d'Henriette. Et, oubliant tout prudence, il interrompit le comte par ces mots prononcés d'une voix ferme :

— C'est celle que j'aime !… Celle que j'aimerai toujours, monsieur !

M. de Linières allait riposter par une de ces menaces qui, chez lui, ne demeuraient jamais vaines. Les yeux pleins d'éclairs, il fit un pas vers le chevalier. Mais aussitôt, Henriette se trouva devant lui, haletante d'émotion.

— Attendez, monseigneur, supplia-t-elle, attendez et daignez m'écoutez.

» Monsieur le chevalier, dit-elle, oubliez-moi !… Car mon devoir maintenant est de vivre pour ma chère aveugle… »

La voix de la malheureuse tremblait. Cependant, Henriette fit un effort pour reprendre avec calme, s'adressant, cette fois, à M. de Linières :

— Je vous remercie, monseigneur, de m'avoir rendu cette moitié de vie… Pour ce bienfait, je vous sacrifie l'autre ; vos ordres seront respectés, monseigneur, Louise et moi allons partir !…

Une exclamation déchirante de la comtesse ponctua la fin de cette déclaration.

— Partir ! s'écria Diane, en serrant le bras du docteur.

— Oui, monseigneur, poursuivait Henriette, nous disparaîtrons pour toujours…

Le comte parut s'adoucir.

— Soit, dit-il, au prix de ce départ qui devra s'effectuer immédiatement, je ne révoquerai pas la grâce que j'ai accordée… Partez donc, mademoiselle !

Henriette avait pris la main de sa sœur et s'éloignait en criant :

— Adieu ! Adieu !…

Mme de Linières était demeurée comme foudroyée.

Puis écartant d'un geste le docteur, qui lui commandait, du regard, de ne pas s'exposer, et Roger, qui s'avançait pour la soutenir, Diane, éperdue, marchait vers les deux jeunes filles, en s'écriant :

— Non ! Arrêtez ! Je ne veux pas !…

C'était le cri de la mère qui ne voit plus qu'une seule chose : c'est que sa fille, son enfant, dont elle a été séparée, va lui échapper de nouveau.

Mais l'effort avait brisé la malheureuse femme. Elle eut la sensation d'un déchirement qui se produisait en elle et lui faisait affluer le sang au cœur et au cerveau, elle s'écria :

— Ah ! j'étouffe !… je meurs !… je meurs !…

Avant que les trois hommes qui assistaient à cette scène eussent pu se porter au secours de la comtesse, celle-ci s'affaissait, évanouie, dans le fauteuil.

M. de Linières s'était élancé le premier vers sa femme et donnait les signes de la plus violente douleur.

— Eh bien ! docteur ? murmura-t-il.

— C'est comme un coup de foudre qui l'a frappée, répondit tout bas M. Hébert.

— Qu'avons-nous à redouter ? reprit le comte effrayé.

Le chevalier de Vaudrey était devenu livide.

— Tout ! répondit le médecin d'un ton bref. Si cet évanouissement se prolonge, si cette douleur secrète qui brise la malade ne disparaît pas enfin…

Le comte saisit vigoureusement le bras de son neveu, disant d'une voix sourde :

— C'est vous, monsieur, qui aurez hâté sa mort !…

— Moi ?…

— Vous qui m'avez dérobé le secret qui la tue…

Roger avait fait un mouvement pour repousser celui qui se posait ainsi, devant lui, en ennemi acharné. Mais son regard rencontra celui du comte, et il vit sur ce visage bouleversé la marque d'un si poignant désespoir ravivé par la jalousie qu'il prit, instantanément et comme par inspiration, une détermination énergique.

— Ce n'est pas ici, dit-il, que je dois… que je puis me défendre comme il convient… Venez, monsieur, je répondrai à votre accusation !…

Le comte de Linières, devinant que la conversation entre lui et son neveu allait prendre une forme et une allure plus vives encore se dirigea vers la porte. Le chevalier de Vaudrey le suivit dans son cabinet.

Pendant tout ce temps, Henriette et Louise étaient demeurées immobiles, silencieuses, derrière le médecin, sans oser l'interroger.

— Ah ! mes pauvres enfants, fit M. Hébert, je ne m'attendais pas à ce que vous subissiez une si rude épreuve !…

Henriette eut un mouvement de désespoir :

— C'est nous… c'est nous… prononçait-elle, tout près d'éclater en sanglots.

— Non !… c'est la fatalité qui s'acharne contre la plus noble, la plus digne créature que Dieu ait mise en ce monde.

Bientôt, une légère teinte rosée apparaissait sur le visage de Diane, dissipant la pâleur cadavérique qui avait envahi ses traits.

. . . . . .

..

M. de Linières précédant le chevalier de Vaudrey était entré dans son cabinet de travail sans avoir, pendant le trajet, prononcé une seule parole. Mais, lorsque la porte se fut refermée sur eux, le comte se tourna vers Roger :

— Vous avez désiré, lui dit-il, que la révélation que vous avez à me faire eût lieu ici. Parlez, monsieur, vous n'avez plus le droit de me cacher la vérité que je réclame.

Roger tira son portefeuille et y prit une feuille de papier, laquelle, malgré le soin qu'on avait pris de la plier, n'en portait pas moins la trace de froissements antérieurs. Et, présentant cette feuille tout ouverte sous les yeux du comte :

— Eh bien ! cette page arrachée par moi… lisez-la donc, monsieur le comte.

M. de Linières avait saisi le papier avec vivacité.

Il la tenait enfin, cette preuve d'un secret dont la pensée avait, depuis tant d'années, fait le tourment de sa vie. Il poussa une exclamation de triomphe qui retentit jusqu'au plus profond du cœur de Roger.

Celui-ci voulut que celle qu'il considérait comme une sainte bénéficiât des résistances qu'elle avait opposées aux volontés paternelles. Et il reprit avec véhémence :

— Lisez, mais souvenez-vous du passé ; souvenez-vous des prières de Diane et de ses larmes au jour de ses fiançailles…

Mais le comte de Linières n'écoutait plus. Il dévorait fiévreusement des yeux les lignes tracées sur la feuille de papier qui tremblait dans sa main.

Pris de vertige, M. de Linières eut un cri de rage.

— Déshonoré !… Trahi !… Trompé par elle !

— Non pas par elle, riposta Roger, ardent à la défense de celle qu'il adorait comme une mère, mais par ceux qui avaient fait de son silence une question de vie ou de mort pour son enfant !

— Son enfant ?

Le comte demeura un instant comme frappé d'insensibilité. Et les yeux hagards, le front ruisselant des sueurs de l'angoisse, il répétait :

— Son enfant !… son enfant !…

Le chevalier de Vaudrey se sentit remué jusqu'au fond de l'âme en présence de cette effondrement si rapide de tout bonheur, chez cet époux à jamais désabusé.

Son ressentiment tomba aussitôt, et c'est d'un ton rempli de respect qu'il reprit :

— Oui, son enfant, dont elle a été séparée pendant seize années et que Dieu vient de ramener auprès d'elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda le comte que ces mots avaient subitement ramené de son égarement.

Le chevalier de Vaudrey laissa éclater la réponse qui devait compléter la révélation qui venait d'avoir lieu entre la comtesse et la pauvre aveugle.

— Quoi ? s'écria M. de Linières, cette fille !… cette mendiante ! Ah !…

Le comte alla s'affaisser dans un fauteuil. Il se prit la tête à deux mains, donnant à Roger le spectacle d'une douleur arrivée à son paroxysme.

Roger considérait à présent avec un respect ému cet homme pour lequel le soupçon douloureux était devenu subitement une épouvantable réalité.

M. de Linières, d'un mouvement impérieux, froissait dans sa main le feuillet du livre que Roger lui avait remis. Puis il déchira lentement ce papier.

Après cela, le comte releva la tête et fixa son regard clair sur le chevalier.

— Monsieur le chevalier, dit-il d'un ton qui ne laissait rien deviner de ses intentions, nous n'avons plus rien à nous dire… ici…

Et, saisissant le bras de son neveu, il entraîna celui-ci vers la porte. Roger de Vaudrey le suivit, silencieusement, n'osant l'interroger.

Les deux hommes arrivèrent ainsi jusqu'au seuil du salon où ils avaient laissé la comtesse évanouie, le docteur et les deux orphelines.

C'était à la minute même où Diane devait revenir à la sensibilité. Le docteur Hébert était radieux. Ce résultat, qu'il n'avait pas osé espérer, lui donnait confiance pour l'avenir. Mais sa satisfaction s'assombrit tout à coup d'un nuage.

En entendant ouvrir la porte, il s'était retourné avec vivacité et avait, le premier, aperçu le comte.

Mais déjà la comtesse avait vu ce qui se passait. Et, désignant les deux jeunes filles, elle dit à M. de Linières d'une voix tremblante :

— Ah ! monsieur le comte, vous avez donc permis qu'elles ne partent pas tout de suite ?

M. de Linières eut un geste pour protester. Au son de cette voix, à l'accent maternel qu'avait trouvé Diane, il sentait son courroux gronder en lui, réveillé à l'improviste, malgré tous ses efforts pour le contenir et le dissimuler.

Alors le chevalier de Vaudrey intervint :

— C'est son arrêt que vous allez prononcer ! dit-il.

M. de Linières s'inclina. Et répondant à la question que lui adressait Diane :

— Oui, dit-il, je l'ai permis, madame.

La malade, éperdue, porta vivement la main à son cœur. Mais, avant qu'elle eût pu formuler l'expression de sa reconnaissance, le comte reprit :

— J'ai compris qu'une éternelle séparation amènerait ici… une éternelle douleur. Je sais, Diane, votre tendresse pour ce fils de votre sœur… Et, vous voyant si désespérée de son malheur, j'ai imposé au juste orgueil

de ma maison… un bien grand sacrifice. Ces jeunes filles ne partiront pas !

Aucune description ne saurait donner une idée de la stupéfaction qui accueillit les dernières paroles qu'avait prononcées le comte. Diane s'était avancée, chancelante, vers son mari et s'écriait avec joie :

— Elles ne partiront pas !

De son côté, Henriette murmurait :

— Ah ! monseigneur ! que ne vous dois-je pas ?…

Puis, fléchissant les genoux, elle tomba aux pieds de M. de Linières, saisit les mains qu'il lui tendait et y posa respectueusement ses lèvres.

Le comte la releva. Et toujours sur ce ton paternel qu'il semblait maintenant avoir adopté, il lui dit :

— Je consens, mademoiselle, à ce que vous demeuriez à Paris… Vous avez reçu l'hospitalité d'un protecteur, d'un homme de bien auquel j'ai, depuis longtemps, donné mon amitié et qui veut bien m'honorer de la sienne… Oui, docteur, poursuivit le comte, c'est à vous que je confie la garde de l'orpheline, en attendant…

Puis, s'adressant à son neveu :

— Roger, fit-il, je vous reverrai tout à l'heure chez moi, afin de vous faire part de la décision que j'ai prise de réaliser vos vœux les plus chers… et aussi la condition que je mets à votre union…

Roger, incliné vers Diane, murmura quelques mots d'espérance. M. Hébert, voulant éviter une nouvelle émotion à sa malade, lui dit tout bas :

— Partez, mon ami, maintenant que nous avons réussi en grande partie dans nos projets.

Lorsque la porte se fut refermée, le docteur éprouva une sensation de soulagement.

— Mon cher docteur, dit le comte, vous êtes décidément à la fois le médecin du corps et de l'âme. Grâce à vos doubles soins, la comtesse de Linières éprouve une amélioration incontestable.

Diane avait levé les yeux sur son mari, et ses joues, naguère encore d'une pâleur livide, se coloraient maintenant d'une légère nuance rosée.

— Il ne tient qu'à vous, interrompit le docteur, que cette amélioration ne devienne rapidement une belle et bonne convalescence.

— Je sais quel moyen il convient d'employer pour obtenir ce résultat, répliqua le comte.

Et, conduisant par la main l'aveugle auprès de Diane stupéfaite :

— Comtesse, fit-il avec douceur, voici de nouveau cette pauvre créature sans appui !… Lorsque mademoiselle (et il indiquait Henriette) devra se consacrer tout entière à une autre affection, l'orpheline sera bien délaissée et bien triste. Si vous le voulez, madame, eh… bien ! nous l'adopterons !

Un cri de joie s'échappa des lèvres de la comtesse.

Diane s'était levée et regardait fixement son mari, redoutant que celui-ci n'eût voulu la mettre à une épreuve nouvelle.

Mais, sur le visage du comte, elle ne lut qu'une expression de douceur et de compassion sincère.

Solennellement, le comte ajouta en baissant la voix :

— Elle sera notre fille !

La comtesse était tombée aux genoux de M. de Linières. et baisait avec transport les mains de celui qui venait de s'élever à ses yeux au plus haut degré de grandeur d'âme et de générosité qui se pût imaginer.

Et, tandis que ses lèvres frémissaient sur ses mains agitées par l'émotion, Diane murmurait :

— Ah !… monsieur !… vous savez tout !…

— Et je veux tout oublier ! répondit le comte.

Puis, montrant l'aveugle qui, elle aussi, s'était agenouillée :

— Embrassez-la donc, madame ! ajouta-t-il.

Cette fois, la mère ne put contenir l'élan de son cœur.

Elle saisit à deux mains la tête chérie et l'embrassa avec effusion, tandis que, remué jusqu'au fond de l'âme, M. de Linières balbutiait :

— Appelez-la… votre fille !…

C'en était trop pour la nature si impressionnable de la comtesse. Et c'est au milieu des sanglots, alternant avec ses baisers maternels, qu'elle s'écria :

— Ah !… ma fille !… ma fille !…

Ce fut alors le tour du docteur d'intervenir. S'avançant avec émotion vers la comtesse :

— Ah ! les voilà enfin, ces bonnes larmes tant désirées !… Maintenant, je puis répondre de la guérison rapide et complète.

Puis, se tournant vers M. de Linières :

— Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous étiez le seul médecin consultant que je voulusse appeler auprès de notre chère malade. Et vous voyez qu'à nous deux nous avons eu raison de cette mystérieuse affection si longtemps rebelle à ma science.

Puis il ajouta, montrant Henriette :

— Je vais emmener avec moi celle que vous voulez bien laisser sous la garde de mon affection paternelle… C'est chez moi que vous pourrez la retrouver, le jour où vous aurez une bonne nouvelle à lui apprendre…

Louise avait entendu. Et s'adressant au docteur :

— Vous voulez donc me séparer d'Henriette ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Vous la verrez ! s'écria le docteur, j'en fais mon affaire…

Après cette déclaration si formelle et si émue à la fois, Henriette s'était levée et, courant prendre Louise dans ses bras, elle la tint serrée sur son cœur.

Diane prit alors la parole :

— Vous ne serez plus séparées, chères créatures, comme vous l'avez été pendant ces longs mois qui viennent de s'écouler. Celui qui a voulu que vos tourments prennent fin en ce jour béni que je n'oublierai de ma vie, celui-là permettra que vous vous revoyiez… Oui, lorsque notre bon docteur viendra rendre visite à la chère enfant, qu'avec l'aide de Dieu il va guérir de sa cécité, vous l'accompagnerez.

M. de Linières se dirigea vers la porte.

Puis, au moment de sortir :

— Docteur, prononça-t-il, je vous laisse prendre avec la comtesse les arrangements qui conviendront le mieux pour que ces deux jeunes filles puissent se rencontrer souvent, soit ici, soit ailleurs !…

Et, succombant à l'émotion qui l'étouffait, le comte de Linières ouvrit vivement la porte et disparut.

CHAPITRE V

Le chevalier de Vaudrey avait précédé le lieutenant de police dans le cabinet où le magistrat lui avait dit de se rendre.

— Chevalier, dit le comte en entrant, si j'ai tenu à avoir avec vous cet entretien, c'est pour vous dire nettement ce que j'ai décidé. Vous devez trouver surprenant qu'après la volonté expresse que je vous avais signifiée, j'en sois arrivé aujourd'hui à consentir à une union qui me fait votre complice, lorsque vous résistez aux désirs de Sa Majesté.

Roger courba le front.

— Soit, continua le comte, je fais passer avant tout, avant même mon obéissance au roi, le repos de l'esprit, le calme de l'âme de celle qui est devenue ma compagne, et que j'aime, entendez-vous, Roger, de l'affection la plus pure et la plus sainte !

En entendant ces paroles empreintes d'une si grande sincérité, le chevalier de Vaudrey s'écria :

— Oui !… vous avez fait taire vos justes ressentiments, vous avez at-

teint à une hauteur d'abnégation qui commande le respect, parce que, dans votre conscience, vous avez reconnu que la malheureuse était une victime !…

Le comte attira Roger sur son cœur. Et, pendant quelques secondes, ces deux hommes, naguère encore irrités l'un contre l'autre, se tinrent embrassés, silencieusement, en proie à une de ces émotions où la joie et la douleur se confondent.

Puis, M. de Linières s'arracha à cette étreinte.

— Allons, mon ami, dit-il ; j'ai désormais la certitude que vous ne ferez pas d'objection à ce que je vais réclamer de vous…

Le chevalier de Vaudrey, les yeux humides, fit un signe d'assentiment.

— Bien, Roger, prononça le comte d'un ton paternel ; qu'il ne soit plus question, entre nous, de conditions ; ce mot sonne mal à nos oreilles. C'est comme un père que je m'adresse à vous et que je vous prie de me répondre.

— Vous me voyez à vos ordres, monsieur.

— Chevalier, lorsqu'un gentilhomme rompt brusquement avec toutes les traditions de sa race, il doit pouvoir braver l'opinion publique, commander le respect par lui-même et faire respecter celle qu'il a jugée digne de porter son nom… Je consens, je l'ai dit, à ce que vous soyez uni à celle que vous avez choisie pour fiancée, je veux bien en cela faire taire toutes les objections qui m'assaillent l'esprit et faire plier mon juste orgueil devant votre bonheur… Mais j'exige, pour tant de sacrifices, que vous puissiez passer la tête haute devant tous ; que vous ayez ajouté à votre nom une réputation telle de vaillance et fait briller votre épée d'un si grand éclat que vous ayez acquis par là le droit de passer outre à toutes les convenances sociales… Lorsque vous aurez atteint ce but, mais seulement alors, je trouverai que vous avez acquis le droit de vous unir au gré de votre cœur, sans vous soucier de l'opinion.

Le chevalier avait écouté cette sortie sans interrompre. Lorsque M. de Linières se fut arrêté de parler :

— Que prétendez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— Vous savez que le général marquis de La Fayette est sur le point de quitter la France pour aller aider les Américains à conquérir leur indépendance…

» Je vous ferai obtenir un grade dans la petite armée que La Fayette emmène au-delà de l'Atlantique. J'ose espérer que vous n'hésiterez pas, Roger, à vous conformer au conseil que je vous donne !… »

— Vous avez raison, monsieur le comte, de ne pas douter de moi en cette circonstance. Et je partirai à la conquête de cette réputation que vous jugez indispensable… Mais, du moins, permettez-moi, avant de me séparer d'elle pour longtemps, peut-être pour toujours, d'aller faire mes adieux à celle que j'aime et lui dire que cette séparation est la preuve la plus éclatante de mon amour…

— Vous reverrez votre fiancée, chevalier, et je vous promets que, pendant votre absence, elle sera l'objet de toute la sollicitude dont vous l'avez jugée digne…

— Que de remerciements ne vous devra-t-elle pas ? murmura Roger au comble de l'émotion. Je me souviendrai toute ma vie, monsieur le comte, que vous me rendez à moi-même, et qu'en même temps vous me permettez de me livrer à un bonheur qui ne sera plus troublé par des remords !

. . . . . .

..

Lorsque M. de Linières retourna auprès de la comtesse, il trouva Diane assise et ayant à ses pieds l'aveugle, qui s'était agenouillée sur un tabouret.

En apercevant son mari, la comtesse avait fait un mouvement pour se lever et se porter au-devant du comte.

— Diane, prononça-t-il, demeurez ainsi ; c'est un charmant tableau.

— Et où il manquait un personnage, monsieur le comte. Il manquait à ce tableau du bonheur retrouvé celui à qui Dieu a envoyé cette sublime inspiration de charité !… Il y manquait l'époux que je respecte autant… autant que… je l'aime !

Et, tendant la main à son mari :

— Venez, monsieur le comte, et daignez occuper la place qui vous est réservée dans ce tableau composé par vous-même, et que Dieu vous a inspiré !…

Alors, le comte, unissant sa main à celle que la comtesse avait placée sur le front de l'aveugle, comme pour y appeler la bénédiction divine,

sembla vouloir consacrer par là une nouvelle union doublement sacrée celle-là, puisqu'elle s'accomplissait en présence de cette enfant qui aurait pu devenir la cause d'une rupture éternelle.

. . . . . .

..

Le chevalier de Vaudrey n'avait pas perdu un instant pour profiter de l'autorisation que lui avait accordée le comte de se rendre auprès d'Henriette. En route, il réfléchissait à l'obligation qu'il venait de contracter de quitter la France pour aller guerroyer dans le Nouveau-Monde. C'est sous cette impression pénible que Roger se présenta chez le docteur. M. Hébert l'attendait.

— Mon ami, dit-il, je sais le motif qui vous amène chez moi… Aussi ne vous ferais-je pas attendre plus longtemps la présence de celle que vous désirez voir.

M. Hébert ouvrit la porte du petit salon où se tenait Henriette.

— Venez, mon enfant, dit-il simplement.

La jeune fille obéit. Mais, à la vue de Roger, elle s'arrêta sur le seuil, rougissante.

— Nous vous attendions, mon ami, commença M. Hébert dont le regard eut une intention de malice à l'adresse de la jeune fille. La visite que vous espériez devait être la conséquence de tous les succès que nous avons obtenus en ce jour, qui devra marquer dans votre existence à tous deux, mes chers enfants.

— Que ne vous dois-je pas de remerciements ? fit le chevalier. Sans vous, Henriette et moi, nous serions à jamais séparés, car je vous en fais le serment, je n'aurais pu survivre à la perte de mes espérances.

— Et moi, s'exclama la jeune fille, j'aurais succombé à la douleur et à la honte !

— Dieu ne l'a pas voulu, mes enfants ! Et il vous a envoyés vers moi…

— Aussi vous dois-je le récit de ce qui s'est passé entre le comte et moi.

Et, sans autre préambule, Roger mit le docteur et Henriette au courant des conditions imposées par M. de Linières. Lorsque le chevalier eut achevé de parler, M. Hébert lui tendit la main en disant :

— Je n'en attendais pas moins de vous, mon ami ; je savais que votre affection n'était pas de celles qui subissent des défaillances…

Et, se tournant vers la jeune fille :

— Je suis également certain, mon enfant, que vous accepterez cette nouvelle séparation avec le courage et la résignation qui conviennent…

Henriette se leva et, s'adressant au chevalier, elle eut un regard de tendresse infinie pour lui et, luttant contre l'émotion qui l'envahissait :

— Partez, Roger, dit-elle en s'efforçant d'assurer sa voix. Partez, sans regrets comme sans crainte. Celle qui attendra votre retour n'oubliera pas que c'est pour elle que vous vous imposez le sacrifice de votre liberté. Je n'oublierai jamais qu'après tant d'épreuves subies vous aurez encore bravé, pour assurer notre union, les dangers, la mort même !…

Le docteur Hébert intervint :

— Je ne doute pas que, si je ne les interrompais, vous prolongeriez longtemps encore des adieux qui doivent prendre fin. M. de Vaudrey a sans doute bien des dispositions à prendre avant son départ : au surplus, le comte de Linières doit attendre son retour pour le mettre au courant des démarches qu'il n'a pas, bien certainement, négligé de faire auprès du marquis de La Fayette.

— Je sais, en effet, que mon oncle espère obtenir pour moi un commandement.

— Il l'obtiendra.

— Oh ! oui, qu'il l'obtiendra, fit une voix arrivant de la porte, qui s'était entrebâillée sans bruit.

Et Picard s'avança vers les deux jeunes gens en s'écriant :

— Nous avons obtenu un régiment : on l'a promis à mon maître… Nous l'avons, ce beau régiment. Et ce ne sera pas un spectacle ordinaire de voir des gentilshommes de vieille souche tirer l'épée pour l'indépendance et la liberté d'un peuple !… Et nous partirons dès demain, M. le marquis de La Fayette est prêt.

— Demain, murmura Henriette en levant les yeux au ciel.

Son regard disait le courage qu'elle mettait à dissimuler sa tristesse.

— Vous partirez demain, Roger ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant ! interrompit le docteur ; mais c'est aujourd'hui que le chevalier doit prendre congé de vous. Et, lorsqu'il aura franchi

cette porte, il ne se représentera plus ici que pour devenir votre époux.

L'excellent homme voulait donner à comprendre aux jeunes gens que le moment de la séparation était arrivé. Henriette s'inclina devant ce désir.

Mais elle avait trop compté sur son courage. Au moment de se retirer, elle se sentit saisie au cœur par une impression douloureuse. Et, comme elle s'éloignait en chancelant, le docteur la retint par ces mots qui témoignaient d'une sollicitude paternelle :

— Du courage, mon enfant… Vous savez que nous avons tous deux, nous aussi, une mission à remplir.

— Chère Louise ! murmura la jeune fille, rappelée à la triste réalité, après tant de rêves de bonheur.

— Oui, reprit M. Hébert, chère Louise, chère aveugle, à qui j'espère pouvoir rendre la lumière !… Ce sera pour nous, mon enfant, une campagne semée de difficultés que celle que nous allons entreprendre.

— Que pourrais-je, moi ? soupira Henriette.

— Vous êtes l'auxiliaire sur qui je compte pour soigner notre pauvre aveugle ; pour lui rendre les bons soins, les consolations qu'elle trouvait, autrefois, auprès de la compagne de son enfance.

Puis, se tournant vers Roger :

— Vous pouvez donc partir, mon ami, avec l'âme moins troublée, sachant que les deux orphelines auront ici un protecteur en votre absence.

Et unissant les mains des deux jeunes gens :

— J'aime à vous reconnaître tous les bons sentiments qui vous animent. Je suis fier d'être intervenu dans une affaire où je rencontre chez vous deux, d'une part, l'affection et le respect, de l'autre, la sympathie et la pudeur. Vous vous aimez, mes chers enfants. Eh bien ! cette faveur qu'un père autoriserait, je vous permets de la lui accorder, Henriette… Monsieur le chevalier de Vaudrey, ajouta-t-il, je vous donne la permission d'embrasser votre fiancée.

Roger saisit alors la main que lui tendait la jeune fille, et, s'inclinant, il effleura de ses lèvres frémissantes le front d'Henriette.

Le docteur ouvrit la porte pour livrer passage au chevalier, qui adressa un dernier regard à Henriette. Picard fermait la marche.

CHAPITRE VI

Le docteur Hébert avait laissé sa protégée donner un libre cours à la douleur qu'elle avait eu tant de peine à dissimuler en présence du chevalier.

Quand il reparut devant Henriette, celle-ci ne chercha pas à cacher ses larmes. Elle leva ses yeux humides avec un regard de remerciement pour son bienfaiteur.

— Que ne vous dois-je pas, monsieur ? fit-elle en joignant les mains. Je bénirai la Providence tant que je vivrai d'avoir permis que vous ayez eu pitié de moi… de nous.

— Priez, mon enfant, pour qu'elle permette aussi que je réussisse.

— À guérir Louise, n'est-ce pas ? Oh !… vous la guérirez… Ne l'avez-vous pas promis ?

— Oui, mon enfant, j'ai promis, en effet, parce qu'il s'agissait de rassurer Mme la comtesse de Linières qui s'intéresse à notre chère aveugle, comme si… c'était sa propre fille.

Henriette gardait le silence. M. Hébert continua :

— Elle a bien souffert, la pauvre créature, et ce n'est pas seulement sa cécité qui me préoccupe aujourd'hui, c'est autre chose que j'ai observé en elle.

» Voyons, depuis qu'elle nous a été rendue, Louise ne vous a-t-elle plus parlé de son séjour chez les Frochard ?… »

— Ah ! monsieur, répondit Henriette avec un redoublement d'émotion, quand nous nous sommes retrouvées toutes les deux, lorsque, ensuite, grâce à votre généreuse bonté, nous nous sommes senties à l'abri de dangers nouveaux, que pouvions-nous nous raconter ?

M. Hébert reprit, toujours d'une voix paternelle :

— Ne croyez-vous pas comme moi que, tout en éloignant ces épouvantables souvenirs, Louise ait cependant conservé une vive impression du secours qu'elle avait trouvé chez une infortunée victime comme elle-même ?

— Pierre !

— Elle vous a parlé de lui ! Je savais bien qu'elle ne l'avait pas oublié.

— Elle m'en a parlé souvent avec une profonde reconnaissance pour ce malheureux qui subissait pour elle des injures et des sévices.

— Ne supposez-vous pas que Louise aurait voulu donner à cet infortuné Pierre une preuve de sa reconnaissance ?

— Oh ! bien certainement !… Mais comment ?… Que pouvait-elle, la pauvre enfant ?… L'unique espérance qu'elle aurait pu concevoir, monsieur, eût été de vous intéresser à ce malheureux garçon.

Le docteur dissimula sous un sourire l'impression qu'il éprouvait.

— Oui, fit-il, avec une insistance dont l'intention échappa à sa jeune interlocutrice, oui, je crois que, si notre chère petite aveugle recouvre la vue et qu'elle pût se guider elle-même, un de ses premiers soins serait de retourner dans ce quartier perdu de la Bièvre, afin de s'informer du pauvre rémouleur… et se rencontrer, ne fût-ce que pendant quelques instants, avec son ancien compagnon de misère… J'en suis intimement convaincu, parce que notre amie se sentirait entraînée par une irrésistible impulsion…

— Que supposez-vous donc, monsieur le docteur ?

— Louise ne tardera pas à vous donner l'explication de ma pensée…

— Elle m'a tout raconté, monsieur : ses conversations avec ce pauvre garçon, quand par hasard celui-ci, profitant de l'absence de la mégère, pouvait revenir dans le taudis où l'on enfermait ma bien-aimée Louise. Pierre lui parlait avec une nette compassion, et elle s'apercevait bien qu'en parlant ainsi il retenait ses larmes : tout en souhaitant qu'elle pût être attachée par moi aux brutalités de la Frochard, ce brave cœur lui avouait que leur séparation serait une grande douleur pour lui, et qu'il deviendrait bien malheureux quand il cesserait de la voir.

— Elle vous a raconté tout cela ?

Le docteur Hébert garda le silence, puis il reprit :

— Eh bien ! mon enfant, si, comme je l'espère, je puis rendre la vue à votre sœur, c'est moi qui la conduirai chez la Frochard. En attendant, mon enfant, que tous mes projets puissent se réaliser, priez Dieu que je réussisse dans l'opération délicate que vais tenter sur votre sœur…

CHAPITRE VII

Après le départ de Roger, le comte avait voulu qu'Henriette fût amenée, chaque jour, à l'hôtel de Linières.

L'aveugle avait retrouvé, en compagnie de son amie d'enfance, toute la santé que le séjour chez la Frochard avait gravement compromise. Elle se sentait heureuse autant que pouvait l'être une pauvre jeune fille aveugle. Et, cependant, elle se laissait aller à une mélancolie qui, chaque jour, s'accusait davantage.

Après avoir observé la jeune fille pendant quelques jours, la comtesse acquit la conviction qu'il se passait en elle une chose étrange. Elle se décida, après bien des hésitations, à l'interroger :

— Tu n'es donc pas heureuse ici, Louise ? demanda-t-elle.

— Comment ne serais-je pas heureuse auprès de vous, si bonne, si charitable, si… aimante ?

— Alors, mon enfant, pourquoi te vois-je si triste ?

L'aveugle garda le silence. Diane n'insista pas. Attirant sa fille dans

ses bras, elle se contenta de lui murmurer à l'oreille :

— Je ne veux pas que tu pleures, ma Louise bien-aimée !…

La jeune fille prit soin, à partir de cette conversation, de cacher le trouble de son âme. Ce trouble, un souvenir le faisait naître. Le souvenir de l'être infortuné qui avait compati à ses souffrances et risqué sa vie pour la défendre.

M. Hébert avait demandé qu'on lui amenât l'aveugle. Et c'est à Henriette qu'échut le soin d'accompagner sa sœur à l'hôtel du docteur. Picard était chargé de suivre les deux jeunes filles et de les attendre pour le retour.

Pendant le trajet, Louise interrogeait continuellement sa compagne sur les rues qu'elles parcouraient.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? disait Henriette. Comme tu es devenue curieuse, ma chérie… Bientôt, grâce aux bons soins du docteur Hébert, tu pourras voir par toi-même par quelles rues nous repasserons.

— Et… quelles personnes nous rencontrerons sur notre route…

Ainsi qu'on l'a bien compris, c'est au rémouleur que Louise songeait.

Elle se disait que Pierre ne manquerait pas de venir rôder dans les environs de l'hôtel, et qu'elle l'entendrait pousser son cri : « À r'passer les couteaux, ciseaux !… » Jusque-là, elle avait été trompée dans son espoir. Et cependant Pierre s'était, un jour, trouvé sur son chemin. Son cœur avait battu bien fort à la vue de l'aveugle revenue à la santé, elle autrefois si pâle, si souffrante.

Il s'était dissimulé à l'angle d'une rue pour ne pas être aperçu par Henriette. Et, lorsque les deux jeunes filles eurent disparu, il attendit encore longtemps avant de se remettre en marche.

CHAPITRE VIII

Maintenant, le rémouleur ne manquait pas de se rendre chaque jour aux environs de l'hôtel du docteur Hébert. Ce ne fut que trois jours plus tard qu'il aperçut les deux jeunes filles sortant de la maison du médecin. Le rémouleur les suivit à distance. jusqu'à ce qu'il les eût vues entrer à l'hôtel de Linières.

Sa stupéfaction fut grande, et il se demanda comment ces deux pauvres orphelines avaient pu trouver asile dans la demeure du lieutenant général de police.

Ah ! s'il eut osé lever la tête pour regarder aux croisées du premier étage, combien son cœur eût éprouvé de joie ! Louise était là, à côté d'Henriette, qui lui racontait tout ce qui se passait au-dehors. Mais, timidement, le pauvre diable avançait sans lever les yeux.

Toutefois, quand il eut parcouru la moitié de la rue, il s'enhardit au point de pousser son cri habituel : « À r'passer les couteaux, ciseaux !… à r'passer !… »

Cette fois, en passant devant l'hôtel, il osa lever les yeux vers les fenêtres. Un cri de surprise et de joie s'étrangla dans sa gorge. Il venait d'apercevoir sa chère aveugle.

Un nom faillit s'échapper de ses lèvres : Louise !…

Mais l'aveugle avait entendu les cris du rémouleur : elle avait reconnu la voix du jeune homme.

Elle avait supposé que le hasard, qui avait, une première fois, conduit les pas de Pierre dans ce quartier, devant l'hôtel de Linières, se renouvellerait.

Elle ne fut pas trompée dans son attente. Le lendemain, et pendant plusieurs jours, Pierre ne manqua pas de passer. La jeune fille en vint à se persuader que son ancien compagnon d'infortune, après avoir découvert la maison où elle avait reçu l'hospitalité, avait choisi l'occasion de lui faire savoir qu'il n'avait pas oublié l'aveugle dont il s'était constitué le protecteur.

Chaque jour, Louise venait se placer, un peu plus tôt, à la croisée, de peur de ne pas s'y trouver au moment où passerait le rémouleur.

Ce petit manège continua, à l'insu d'Henriette. Pour la première fois de sa vie, l'aveugle cachait quelque chose de ses pensées à son amie d'enfance.

Mais, un jour, son air contristé et son attitude abattue dénotèrent l'inquiétude éprouvée par elle : Pierre n'était pas venu, comme d'habitude, sous la croisée.

Louise attendit avec impatience. Puis elle raconta tout à son amie, sans se douter qu'elle ouvrait tout grand son cœur et qu'on allait pouvoir y lire, couramment, le sentiment réel qu'elle éprouvait pour l'être qu'elle idéalisait dans sa pensée.

À cette révélation, Henriette demeura interdite.

Elle jugea que son devoir était, tout d'abord, de consoler son amie :

— Je m'informerai, lui dit-elle, de celui qui t'intéresse à si juste titre, puisque c'est le seul, dans cette famille Frochard, qui t'ait témoigné quelque sympathie.

Mais Louise, malgré cette promesse, ne vit pas s'évanouir la tristesse qui l'avait envahie. Elle avait comme un pressentiment qu'il était arrivé malheur à son ami.

CHAPITRE IX

Depuis la mort du « chérubin » la Frochard ne vivait plus que du produit du travail du rémouleur. Elle ne quittait plus le taudis pour aller mendier, abîmée dans son désespoir, qui ne lui laissait de répit que quand l'ivresse s'emparait d'elle.

Or, il y avait plusieurs jours que le rémouleur accomplissait devant l'hôtel de Linières ce qu'il considérait comme un pèlerinage en l'honneur de la jeune aveugle devenue son idole, quand, en rentrant, un soir, le malheureux garçon reconnut, dès le seuil, que la mégère subissait une crise de *delirium tremens*,la plus violente assurément dont elle eût encore donné à son fils l'effrayant spectacle.

Tout à coup, comme Pierre apparaissait devant elle, dans l'entrebâillement de la porte, la misérable voulut s'élancer contre lui.

Mais elle chancela, pirouettant sur elle-même, à la façon des convulsionnaires.

La Frochard, lancée comme une toupie, allait se heurter à tous les

angles du taudis, sans discontinuer de pousser des hurlements arrachés par la colère et la douleur.

Terrifié par ce spectacle, Pierre avait essayé de se porter au secours de la misérable. Il eût voulu pouvoir apporter un soulagement à ces souffrances innommées. Mais que faire ?

Il s'élança pour saisir la mégère. Mais elle, se cramponnant au passage, à ce bras qui se tendait vers elle, entraîna le rémouleur, avec cette force surhumaine que donne, momentanément, le feu de l'alcool.

Pierre essayait en vain de se retenir, il tournoyait irrésistiblement.

Enfin le malheureux parvint à se dégager. Et, n'écoutant que l'inspiration qui arrivait à l'improviste, il sortit de la masure, courant implorer le secours du docteur Hébert.

À qui pouvait-il mieux s'adresser ? Le charitable savant l'avait d'ailleurs autorisé à recourir à lui, si l'occasion s'en présentait.

C'est l'âme bouleversée que le rémouleur vint frapper à la porte de l'hôtel du médecin.

Il insista pour qu'on allât prévenir le docteur que c'était lui, Pierre, le rémouleur de la rue de Lourcine, qui demandait à lui parler, pour quelqu'un qui allait mourir.

M. Hébert donna l'ordre de l'introduire. En quelques mots prononcés d'une voix saccadée et haletante, le rémouleur le mit au courant.

Le docteur fit avancer un carrosse de louage. Il y prit place, obligeant Pierre à s'asseoir à côté de lui. Et le véhicule partit dans la direction de la rue de Lourcine.

Quand Pierre eut refermé la porte du taudis, pour courir, affolé, chez le docteur Hébert, la Frochard était tombée, la tête portant sur l'escabeau ; un cri de douleur s'était échappé de sa gorge.

Puis elle essaya de se lever. L'effort fut vain et la patiente retomba lourdement sur le carreau.

Bientôt, la violence de l'effort inutile provoqua un nouvel anéantissement. La misérable demeura inerte, les bras étendus. On eût pu la croire morte.

C'était la période d'anéantissement après laquelle devait se produire un réveil accompagné de nouvelles agitations furieuses et d'horribles violences.

La veuve du supplicié n'attendit pas longtemps ce réveil. Revenue de cette sorte de syncope, elle trouva tout à coup la force de se relever. Et l'hallucination s'empara une fois encore de son cerveau.

Elle se disait que son Jacques allait revenir et qu'il fallait préparer le souper. Alors, en titubant, elle s'approcha de la table où se trouvait ce qu'autrefois elle appelait « son lustre » – un bout de chandelle puante, fiché dans le goulot d'une bouteille.

Sa main, agitée d'un tremblement, fit le simulacre de dresser un couvert sur cette table où gisait, renversée, la bouteille qui avait contenu l'eau-de-vie.

Elle chancelait. L'ivresse revenait plus violente que jamais. La mégère trébuchait, se heurtait.

Soudain, elle poussa un cri et lâcha les objets qu'elle tenait. La chandelle glissa au bas de ses jupes effilochées. Une langue de feu lécha l'étoffe humide qui grésilla lentement, dégageant une fumée puante.

Puis le feu gagna le haut des jupes, communiquant l'incendie aux hardes.

La Frochard se trouva bientôt entourée de flammes.

Elle poussait des cris et se démenait comme une possédée, appelant au secours.

Ses mains cherchaient à arracher les hardes en feu et rencontraient la flamme qui les dévorait.

Les cheveux, s'enflammant, entourèrent cette hideuse tête d'un bandeau lumineux.

La Frochard s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit.

La voici dans la rue. Elle pousse des cris terribles et court, spectre enflammé, appelant au secours…

Dans les masures, on a entendu. Quelques portes se sont ouvertes.

Mais, en voyant l'horrible tableau de cette femme tout en feu, personne ne veut s'approcher. On la fuit comme un danger…

La Frochard retourne sur ses pas. La voici de nouveau dans son taudis. La douleur l'a terrassée. Elle roule sur le sol, en proie à d'épouvantables convulsions.

Et les flammes, qui n'ont plus de haillons à dévorer, s'attaquent maintenant aux chairs.

Ce n'est plus, bientôt, qu'une masse informe, hideuse, qui se roule avec d'effroyables contorsions…

Ce corps en feu est arrivé à proximité du grabat, auquel il communique l'incendie. Par la porte demeurée ouverte, le vent s'engouffre, attisant le foyer incandescent.

Les flammes montent.

Au bout de quelques minutes, toute la masure est en feu.

Le corps de la Frochard achève de brûler au milieu de l'immense fournaise…

Et, dans cette rue de Lourcine, les habitants demeurent indifférents à cet incendie qui fait rage sur une masure isolée. Il semble qu'on soit satisfait, dans ce quartier, d'être, du même coup, débarrassé de l'antre et des fauves, car on ne doute pas que la Frochard et Pierre aient trouvé la mort dans l'incendie qui a détruit leur masure.

Quand les agents et les soldats du guet arrivèrent sur le lieu des décombres fumants, le foyer de l'incendie était absolument circonscrit. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à laisser le feu s'éteindre faute d'aliment.

Après cette alerte, les habitants du quartier refermèrent leurs portes, sans accorder un regret à la Frochard. Quant au pauvre Pierre, à peine eût-on pour lui un mouvement de pitié.

Pour tous, comme on le voit, il n'était pas douteux que la mère et le fils eussent péri dans l'incendie.

Le docteur et Pierre arrivèrent quand, déjà, le quartier était retombé dans un morne silence.

La rue de Lourcine était déserte.

Le carrosse s'étant arrêté à l'entrée de la rue, le médecin et son compagnon s'engagèrent à pied dans cette sombre voie.

Les deux hommes arrivèrent ainsi à quelques pas de l'endroit où devait se trouver la masure. Mais là, ils s'arrêtèrent. Les émanations provenant des décombres brûlés les saisirent à la gorge.

— Il y a eu un incendie près d'ici ! dit M. Hébert.

Mais déjà, Pierre avait tout compris.

Et, étendant le bras dans la direction où s'élevait la demeure de la Frochard :

— Mon Dieu !… s'écria-t-il, c'est chez nous !… Regardez, monsieur, la fumée sort de la maison…

Ce qu'il appelait la maison n'était plus représenté que par un pan de mur aux trois quarts écroulé et que couronnait une épaisse fumée noire et nauséabonde.

— C'est fini !… c'est fini !… Elle a mis le feu !… et elle est morte là… Ah ! mon Dieu !… pourquoi suis-je parti ?…

Il n'osait plus avancer, de peur de découvrir le cadavre de sa mère.

— Restez là ! commanda le docteur.

Et Pierre, obéissant, s'affaissa sur le sol, le visage dans ses mains. M. Hébert regarda ce fils qui pleurait une mère infâme.

— Attendez-moi là, dit-il d'une voix émue, je vais m'informer.

Le docteur ne s'arrêta pas devant les décombres ; à cinquante pas de là, il vit une bicoque dont les fenêtres laissaient filtrer de la lumière. Il alla frapper à la porte.

— Qui va là ? grommela une voix.

— Ouvrez ! répondit M. Hébert. J'ai un renseignement à vous demander.

La porte s'entrebâilla. Une tête d'homme apparut.

Le docteur s'informa aussitôt :

— Il y a eu un incendie, ici près ?

— Oui, peu de chose !… un chenil qui a flambé.

— Et les personnes qui habitaient là ?

— Grillées comme le reste !

— Vous dites ?

— Que la Frochard ne doit plus être, pour le quart d'heure, qu'un monceau de charbon… Et son fils aussi ! car nous ne l'avons pas vu sortir de la bicoque.

— Quoi !… On n'a pas porté secours à ces malheureux ?

— Lui, je ne dis pas, c'était le meilleur de cette famille… mais elle !… une guenille de moins sur la terre !…

Le médecin se retira, vivement préoccupé.

De tout ce qu'il venait d'entendre, il n'avait retenu qu'une chose : c'est que, dans le quartier, on était persuadé que le rémouleur avait péri, en même temps que sa mère, dans l'incendie de la masure.

— C'est la destinée qui le veut ! murmura-t-il, comme répondant à sa pensée.

Et, tout en s'en retournant pour retrouver Pierre, l'excellent homme ruminait toujours l'idée qu'il venait de concevoir et qui, maintenant, lui paraissait de plus en plus réalisable.

Quand il retrouva Pierre, celui-ci était plongé dans le plus profond désespoir.

— Mon ami, dit le docteur, partons. Nous n'avons plus rien à faire ici !

Et comme le jeune homme s'était levé, tout tremblant et bouleversé, M. Hébert ajouta, en baissant les yeux :

— Il ne reste plus rien !… Tout est brûlé !

— Tout ? balbutia le rémouleur… Et… et ma mère !…

Sans répondre, le docteur Hébert entraîna son interlocuteur vers la voiture.

— Non, répondit Pierre ; je veux savoir au moins ce qu'elle est devenue…

Le docteur le poussa sur la banquette et donna au cocher l'ordre de partir. Et quand le carrosse eut roulé quelque temps, il dit au rémouleur :

— Pierre, vous ne retournerez jamais rue de Lourcine… Tout est fini !… Je vous trouverai une autre demeure où, pendant quelque temps, vous pourrez vous remettre des émotions douloureuses que vous avez subies… mais j'exige que vous reconnaissiez, par une obéissance absolue, ce que je vais faire pour vous !…

Pierre joignit les mains :

— Monsieur, dit-il, je serais bien misérable si je ne me montrais pas reconnaissant de votre bonté !… Dites ce que vous ordonnez, je suis prêt à vous obéir…

— C'est bien, dit M. Hébert.

Et, d'un ton grave, il ajouta :

— Désormais, il n'existe plus aucun Frochard !…

Le rémouleur avait levé les yeux et regardait son interlocuteur avec étonnement.

— Et moi ?… moi ?… balbutia le pauvre garçon, ne suis-je pas le fils du supplicié ?

— Il faut que vous cessiez de l'être, ou du moins, d'être connu comme tel.

— Hélas ! monsieur !… qui pourrait l'empêcher ? J'ai longtemps essayé de me faire pardonner de n'être qu'un malheureux dont le père avait péri sur l'échafaud ; j'ai travaillé tout enfant, dans l'espoir de faire oublier de qui j'étais né !… Efforts inutiles… j'étais méprisé !… comme si j'eusse été le coupable !…

— Vous vous trompez, dit le docteur, tout le monde ne vous méprisait pas ; je connais une personne qui vous tenait pour un bon et brave cœur, et qui n'a cessé de se rappeler que vous l'avez prise en pitié, quand elle souffrait. Pour celle dont je vous parle, mon ami, vous étiez autre chose que le fils du supplicié Frochard !…

— Oh ! c'est qu'elle ne savait pas ! interrompit le jeune homme.

— Eh bien ! il faut qu'elle ignore toujours l'affreuse vérité !… Et je m'en charge !…

— Vous, monsieur ?… Mais…

— Une vie nouvelle va commencer pour vous !… Si j'ai voulu vous venir en aide aujourd'hui, c'est que… j'étais décidé à m'occuper sérieusement de votre avenir.

Pierre ne savait plus que penser de cette sollicitude pour sa misérable personne.

« Ah ! si tout était bien réel ! S'il était vrai que le docteur eût formé le projet de se charger de son avenir ! »

Tout à coup, le rémouleur fut tiré de ses réflexions. Le docteur avait ouvert la portière pour parler au cocher. Puis, revenant à côté de Pierre, il dit :

— Après mûre réflexion, mon ami, j'ai décidé que ce ne sera pas dans mon hôtel que je vous donnerai l'hospitalité. Il est inutile, dans l'intérêt de votre avenir, que mes gens soient initiés à votre passé. J'ai donné l'ordre au cocher de nous conduire à l'hôpital Saint-Louis. Vous passerez quelques jours là, en attendant que j'aie pris une décision.

Lorsque le véhicule s'arrêta devant la porte, le docteur descendit en disant :

— Attendez-moi.

Il y avait à peine dix minutes que Pierre attendait quand le portier de l'hôpital se présenta à lui :

— Veuillez me suivre, mon garçon, dit-il.

Et il conduisit Pierre devant le cabinet de consultation où se trouvait M. Hébert.

En voyant arriver son protégé, que l'émotion faisait boiter encore plus que d'habitude, le docteur lui dit avec un bon sourire :

— Cette jambe-là te gêne terriblement, mon ami. Nous tâcherons de la redresser.

— La… redresser ! dit Pierre au comble de l'étonnement.

— Oui, oui, et j'ai, à ton sujet, de bien autres projets : mais, pour l'instant, il faut te contenter, mon ami, de souper un peu, de dormir beaucoup et d'espérer des jours meilleurs.

Puis, s'adressant au portier :

— Vous garderez votre pensionnaire pendant quelque temps. Je le reverrai bientôt. Je désire que vous lui donniez une chambre dans votre logement même, que vous le nourrissiez convenablement et que vous lui procuriez quelques vêtements.

— Vous serez obéi, monsieur le docteur, répondit le concierge.

— À bientôt… Louis Raymond, dit alors le docteur en frappant familièrement sur l'épaule de Pierre.

— Louis… Louis Raymond… balbutia celui-ci au comble de l'étonnement.

— Eh ! oui, dit le docteur, n'est-ce pas ton nom ?…

Et, tout bas, il ajouta :

— C'est celui qui remplacera, désormais, le nom du fils du supplicié.

Et Pierre, de plus en plus stupéfait, regardait le docteur et demeurait muet. Sur un signe de M. Hébert, le concierge l'emmena chez lui.

Le docteur sortit à son tour et remonta dans le carrosse.

C'est à partir de ce jour que Louise n'avait plus entendu sous ses fenêtres la voix du rémouleur.

À partir de ce jour aussi, la pauvre enfant devint rêveuse plus qu'il ne convenait à celle qui, après avoir retrouvé son amie, devait n'avoir plus rien à désirer.

La comtesse de Linières ne tarda pas à s'émouvoir de la tristesse qui, chaque jour, se manifestait plus sombre chez sa fille bien-aimée.

Elle se promit d'attirer l'attention du docteur Hébert sur ce cas particulier.

— Cher docteur, fit-elle un jour après avoir mis celui-ci au courant de la tristesse de Louise, je vais vous laisser seul avec elle : interrogez-la, peut-être vous dira-t-elle ce qu'elle éprouve !…

Diane avait appelé Louise.

— Viens, mon enfant, dit-elle en prenant la main de la jeune fille, le docteur Hébert veut regarder attentivement tes yeux, avant de commencer le traitement.

— Voyons ces grands yeux-là ! fit le docteur en conduisant Louise à un fauteuil. Laissez-moi bien regarder. Oh ! oh ! fit-il tout à coup, d'un ton grondeur.

— Qu'y a-t-il ? s'informa Diane avec anxiété.

— Il y a, madame la comtesse, il y a que ces deux grands yeux-là ont pleuré !

— Pleuré ! s'exclama Mme de Linières.

L'aveugle eut un léger frisson. Mais elle réprima aussitôt son émotion.

— Ces larmes-là, dit le docteur, ne se renouvelleront plus, je l'espère… Quel sujet de tristesse aurait cette chère enfant ?

La jeune fille avait pâli. Elle voulut prononcer quelques mots, mais elle ne parvint qu'à balbutier.

Et, comme Diane l'accompagnait jusqu'au seuil, le docteur lui dit tout bas :

— J'ai lu dans les yeux de cette enfant, je lirai bientôt dans son cœur.

CHAPITRE X

Dès le lendemain, le docteur Hébert était allé rendre visite à son nouveau protégé. Pierre avait passé une nuit d'insomnie et de larmes. En apercevant le médecin, le pauvre garçon courut au-devant de lui, agité par la plus vive émotion. Il ne trouvait pas de paroles pour exprimer la reconnaissance qui débordait de son cœur.

— Bon !… bon !… dit M. Hébert. Nous avons autre chose à faire, mon ami.

Il emmena le rémouleur dans son cabinet.

— Si je suis venu, commença-t-il, avant l'heure ordinaire de mes consultations, c'est que j'ai besoin de causer avec vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, et répondez franchement à toutes mes questions.

Le rémouleur obéit, et pour cela il dut tendre sa jambe cassée, qu'il ne pouvait que très imparfaitement plier.

— Ah ! ah ! mon ami, fit le docteur, nous avons la jambe raide. Cepen-

dant, vous marchez beaucoup, malgré votre infirmité ? Et vous souffrez alors ?

— Quelquefois !… Mais je n'y fais pas attention ; il y a si longtemps que je suis habitué à souffrir !…

— Voyons, comment êtes-vous devenu boiteux ?

— J'étais tout petit quand… l'accident m'est arrivé !…

Pierre était devenu tout rouge. M. Hébert l'observait. Au bout d'une minute, il reprit :

— Est-ce que vous ne vous souviendriez plus de la façon dont vous êtes devenu boiteux ?…

Le rémouleur gardait le silence. Il répugnait à ce cœur généreux d'accuser son frère mort, et, comme il avait l'air embarrassé.

M. Hébert continua :

— Êtes-vous tombé accidentellement ?

— Non, monsieur le médecin !

— Alors, vous avez commis quelque imprudence ?

Pierre hésita pendant quelques secondes. Puis, d'une voix tremblante :

— J'aime mieux vous avouer la vérité tout de suite, monsieur le médecin !… J'aurais honte de vous mentir, à vous qui avez eu tant de bontés pour moi !

Et, en quelques mots, le pauvre garçon raconta au docteur dans quelles circonstances son frère, Jacques Frochard, lui avait cassé la jambe, parce qu'il refusait de voler un manteau à l'étalage d'un fripier.

M. Hébert écouta le récit. Et, quand Pierre eut cessé de parler :

— Et personne ne vous a soigné ? s'informa-t-il.

— Si fait, monsieur ; ma mère m'a serré la jambe, et elle a fait venir un rebouteur qu'elle connaissait.

— Il faut me montrer ta jambe, mon ami ! Monte là-dessus ! ajouta-t-il en indiquant la table longue, en chêne, sur laquelle il faisait placer les blessés pour procéder à l'examen des parties atteintes.

Puis il procéda à un examen consciencieux, tâtant les muscles, s'assurant de la façon dont la réduction avait été pratiquée.

Quand M. Hébert eut achevé de palper les os et la peau, il dit à Pierre :

— Je suis fixé sur ce qu'il y aurait à faire pour que ta jambe pût être ramenée à la longueur de l'autre…

En entendant ces paroles, Pierre s'écria :

— Comment !… Je pourrais donc marcher comme tout le monde ?

— Absolument… Comme moi, comme… la petite aveugle, par exemple, ajouta-t-il en le regardant en face.

— Mam'zelle Louise ?…

Le nom s'était à peine échappé des lèvres du rémouleur qu'il devenait rouge jusqu'aux oreilles et baissait les yeux, comme s'il eût dit une énormité.

M. Hébert eut un regard plein de malice à l'adresse de ce pauvre diable, qui laissait ainsi deviner le secret qu'il croyait pouvoir cacher à tous.

— Oh ! oh ! dit-il, je vois avec plaisir, mon ami, que tu n'a pas oublié la pauvre jeune fille que tu avais prise en amitié…

— Elle était si malheureuse ! monsieur le médecin !

— Et puis, malgré sa cécité, elle était si jolie, n'est-ce pas ?

» Oui, continua M. Hébert, qui semblait prendre plaisir à observer son protégé, afin de reconnaître s'il y avait en cet être assez d'étoffe pour qu'il pût donner suite aux projets qu'il méditait. Oui, mon ami, je suis assez bon chirurgien, je crois, pour que tu puisses avoir confiance en moi… »

— J'ai toute confiance en vous, monsieur le docteur ! déclara Pierre.

— Dans ces conditions, nous pourrons reprendre, un jour, cette conversation.

— Oh ! monsieur le docteur, que vous êtes bon de vous occuper de moi !

— Maintenant, reprit le docteur, écoute-moi bien, mon ami, et réponds-moi franchement. Tu consens à subir une douloureuse opération ?

Pierre ayant fait une réponse affirmative, le docteur reprit aussitôt :

— C'est bien, et puisque ta résolution est prise, après-demain nous pratiquerons cette terrible opération. Mieux vaut tout de suite que plus tard. Je te préviens qu'il te faudra, pendant six semaines, rester étendu sans bouger, pour ne pas déranger l'appareil que je t'appliquerai à la jambe.

Pierre ouvrait de grands yeux où se lisait l'angoisse qui commençait à l'envahir.

Le docteur lui prit la main, qu'il garda dans la sienne.

— Est-ce que, par hasard, dit-il, tu hésiterais à subir l'opération ?… Me serais-je trompé, et… manquerais-tu de courage ?…

— Non !… non !… s'empressa de répondre Pierre, commandant à l'émotion qui l'étreignait à la gorge : non, monsieur le médecin, je ne manquerai pas de courage… Vous ne m'entendrez ni crier, ni me plaindre !…

Ce jour-là, le docteur Hébert put acquérir la certitude qu'il avait deviné juste, en supposant que Pierre le boiteux et Louise l'aveugle nourrissaient l'un pour l'autre une vive affection dont ils ne comprenaient probablement pas eux-mêmes toute l'étendue.

Le docteur avait compris que la cause de la mélancolie observée chez l'aveugle ne dépendait nullement du chagrin que lui inspirait sa cécité.

Chaque fois que M. Hébert retournait à l'hôtel de Linières, il ne manquait jamais de dire à Louise :

— Pour que je me décide à vous opérer, mon enfant, il faut que je trouve votre état général tout à fait satisfaisant. Or, la première condition pour cela, c'est que le moral, chez vous, ne soit pas affecté. Tenez, par exemple, je suis persuadé que votre cœur bat avec plus de précipitation qu'il ne conviendrait… Et puis, j'ai la conviction que votre esprit est inquiet !

La pauvre aveugle, toute rougissante qu'on ait pu lire aussi profondément en elle, baissait la tête comme une écolière surprise en faute.

M. Hébert reprenait alors de sa voix la plus paternelle :

— Vous ne tenez donc pas à recouvrer la vue ?…

— Oh ! si fait, monsieur le docteur, s'exclamait Louise.

— Il faut alors faire tout ce qui est nécessaire pour cela… Me le promettez-vous ?

La pauvre enfant promettait, et, le lendemain, M. Hébert était obligé de renouveler sa paternelle semonce.

De son côté, Henriette l'observait aussi ; mais la fiancée du chevalier de Vaudrey avait des préoccupations personnelles qui absorbaient son esprit.

Il y avait déjà bientôt deux mois que Roger était parti pour se rendre en Amérique.

Et Mlle Gérard comptait les jours, sachant bien qu'on serait encore longtemps sans nouvelles des troupes que commandait le marquis de La

Fayette.

Elle avait accepté cette séparation avec résignation.

Mais, après la joie qui avait envahi son âme, à l'idée qu'elle serait unie à l'homme pour l'amour duquel elle avait tant souffert, elle éprouvait maintenant des inquiétudes nouvelles qu'elle dissimulait de son mieux en présence de la comtesse et de Louise.

Seul, Picard était au courant des inquiétudes de la fiancée de son maître.

CHAPITRE XI

Dès le matin et bien avant l'heure de ses visites à sa riche et aristocratique clientèle, le docteur Hébert se rendit à l'hôpital Saint-Louis et, s'informant du nouveau pensionnaire, il demanda :

— Alors, notre gaillard a passé une bonne nuit ?

— Excellente, monsieur le docteur. À mon avis, il a dû dormir à poings fermés au moins dix bonnes heures, et cela comme un gaillard qui ne redoute rien !

Sans en entendre davantage, le docteur se dirigea vers son cabinet. Deux infirmiers se présentèrent alors pour recevoir ses ordres.

— Allez chercher le jeune homme et conduisez-le ici !

L'aide de service obéit. Au bout de quelques instants, il revenait, précédant Pierre, qui, aussitôt qu'il eut aperçu le docteur, comprit ce qu'on lui voulait.

Il réprima un tressaillement d'effroi.

M. Hébert s'approcha de Pierre en disant :

— Mon ami, je t'ai fait appeler parce que le moment est venu de pratiquer l'opération dont nous avons causé. Je suis content de ce que je vois ; tu as suivi mes conseils ; tu as surmonté les impressions fâcheuses et te voilà calme et résolu.

— Oui, monsieur le médecin, je suis prêt ! répondit Pierre d'une voix ferme.

— Alors, mon ami, suis-moi dans la salle d'opération.

Sur un signe du docteur, deux infirmiers vinrent se placer de chaque côté de la table et saisirent chacun un des bras du patient, tandis qu'un troisième se chargeait de maintenir le haut du corps et que l'aide empoignait la jambe saine pour maîtriser les efforts que pourrait faire le patient au moment où commencerait l'opération.

Pierre se laissa maintenir ainsi, non sans dire cependant au docteur :

— Il n'était pas besoin de tout ce monde, monsieur le médecin, puisque je vous avais promis que je ne bougerais pas !

. . . . . .

..

Pendant quelques instants, Pierre venait de subir un véritable supplice ; ses traits étaient convulsés et son visage d'une pâleur extrême.

— Tout va bien, s'écria M. Hébert en souriant à Pierre, qui le regardait avec anxiété. Il ne vous reste plus, maintenant, mon ami, qu'à observer strictement mes recommandations. Pour cela, je vous confie à la surveillance de nos infirmiers.

Sur un signe, l'aide et les infirmiers sortirent pour reparaître quelques instants plus tard, portant un brancard, sur lequel Pierre fut placé doucement.

M. Hébert accompagna son « sujet » et veilla à ce que la mise au lit fût exécutée comme il convenait.

— Vous voilà cloué là, mon ami, pour pas mal de temps, dit-il à Pierre ; mais j'ai trouvé le moyen de vous procurer une distraction, laquelle, j'en suis convaincu d'avance, sera tout à fait de votre goût. Pour l'instant, je désire que vous preniez du repos.

. . . . . .

..

L'état de Pierre, dès les premiers jours qui suivirent l'opération, fut reconnu excellent. Rien ne laissait prévoir d'accident : le docteur Hébert estima qu'il pouvait procéder à l'exécution de la seconde partie du programme qu'il avait arrêté.

L'excellent homme avait décidé de faire de son protégé un sujet digne de tenir une place convenable dans la société. Pour cela, une chose s'imposait tout d'abord : faire donner de l'instruction à celui qui, la veille, n'était qu'un pauvre rémouleur.

Un matin, donc, le docteur Hébert prit Pierre à partie et lui dit sur le ton bourru qu'il affectait quand il était de bonne humeur :

— Ah ! ça ! nous voici maintenant tout gaillard : nous mangeons, buvons et dormons comme un millionnaire ; à ce jeu-là, on engraisse et l'on prend des forces… Cela serait suffisant si, en quittant ce lit, nous devions reprendre la boutique et recommencer notre métier de rémouleur. Mais ce n'est plus à ce rude métier que nous allons désormais consacrer notre temps. Il s'agit, mon garçon, de t'enseigner ce que tu ignores, c'est-à-dire tout ! D'abord, sais-tu lire ?

— Personne ne m'a jamais appris ça, mais moi-même… dans un livre de messe que l'*on*avait trouvé, un matin, à la porte de l'église, je m'suis fait apprendre les lettres par un autre qui savait lire… Et, chaque fois que j'rentrais chez nous, avant le retour de l'*autre*,j'prenais l'livre et j'tâchais de m'rappeler les lettres. J'commençais à savoir lire… un peu…. bien peu, quand j'ai tout planté là…

— Pourquoi ?

— Ah ! m'sieur le médecin, c'était un soir !… fit Pierre d'un air triste et baissant la voix, un soir que l'*on*était revenu… pas seuls… C'est-à-dire qu'*on*ramenait une… jeune fille… que nous avions rencontrée.

— Louise ?… l'aveugle ?…

Pierre baissa les yeux et ses joues s'animèrent d'un vive rougeur.

— Alors, reprit le docteur, c'est à partir de ce moment que tu as cessé d'apprendre à lire ?… Pourquoi ?

— C'est que…. balbutia le jeune homme, tout était changé, bouleversé, dans ma vie !… J'avais d'autres occupations !… Y fallait… travailler plus fort qu'je me disais, puisque… y avait quelqu'un d'plus à nourrir… Et

puis… je… je profitais du temps que j'avais d'reste… quand *on*nous laissait seuls… pour causer avec mad'moiselle…

— Oui !… oui !… je sais ce que tu veux dire ! interrompit M. Hébert, dont la voix devint plus grave. Oui, il te restait peu de temps à donner à la lecture !…

» C'est à partir de ce moment que tu as compris qu'il existe des sentiments ignorés jusqu'alors, qui agitent violemment notre âme et nous font battre le cœur ! »

Pierre était devenu rouge comme une pivoine. Évidemment, les paroles prononcées par le docteur déterminaient en lui une violente émotion. Il garda le silence, et le docteur comprit qu'il avait deviné juste.

— Oui, fit-il, la présence de cette infortunée dans votre taudis a éveillé des idées de… générosité, des pensées… de tendresse qui sommeillaient en toi.

» C'est bien ce que j'avais pressenti, mon ami, et les dispositions que j'ai reconnues en toi m'ont engagé à te donner un maître, un professeur qui te dégrossira d'abord en quelques leçons, puisque tu es intelligent. Plus tard, on développera tes facultés morales. Il suffira, pour que nous réussissions, que tu aies la ferme volonté de t'instruire. »

— Oh ! pour cela, vous pouvez y compter, m'sieur l'médecin…

— C'est tout ce que je voulais savoir. Le reste sera l'affaire du professeur… qui va venir.

— Ici ?… Et quand ?

— Mais ce matin même ! J'étais tellement certain que tu accepterais ma proposition que j'ai convoqué, sans t'avoir consulté, le maître que je te destine.

Une lueur de joie éclaira le visage du pauvre garçon. Il entrevoyait la transformation qu'on se chargeait d'opérer en lui… Il se voyait devenu un homme intelligent… instruit.

Eh quoi !… ce miracle pourrait s'accomplir ! Lui, le fils méprisé de la Frochard, il deviendrait… quelqu'un !… Après avoir redressé sa jambe infirme, le digne médecin se chargerait de continuer son œuvre miraculeuse en le faisant initier aux précieuses connaissances que peuvent seuls acquérir les favorisés de la fortune !

Et, transfiguré par cette espérance, Pierre joignit les mains en s'écriant :

— Ah ! m'sieur le médecin, qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour qu'il m'ait envoyé un bienfaiteur, un protecteur comme vous ?

— Assez d'émotion, commanda M. Hébert ; du calme, mon ami, du calme !… Nous avons tout le temps de parler de reconnaissance !

Le gardien annonça l'arrivée du professeur. M. Hébert le fit introduire aussitôt. Et, l'amenant devant le rémouleur :

— Voici le sujet ! dit-il avec un sourire, un excellent sujet. Vous pourrez le pousser à votre guise. Souvenez-vous, monsieur, que je tiens à ce que vous en fassiez un homme le plus tôt possible.

Et le médecin se retira après avoir échangé un sourire avec son protégé.

Les leçons se succédèrent, chaque jour amenant son progrès. Pierre n'avait plus le temps de s'ennuyer, et les heures de loisirs que lui laissaient son professeur et son médecin étaient employées par lui à penser à cette chère aveugle qui avait fait battre son cœur et qu'il aimait de toutes les forces de son âme.

Et, maintenant que son esprit s'ouvrait chaque jour un peu plus, il pouvait se rendre compte de ses impressions et comprendre le genre de sentiment que lui inspirait Louise.

M. Hébert ne s'était pas trompé en disant que l'intelligence de son protégé n'avait besoin que de culture pour se développer largement. Pierre ne tarda pas à lui en donner d'incontestables preuves.

Jusque-là, Pierre n'avait pu trouver le moyen d'obtenir des nouvelles de Louise. Il semblait que le docteur, devinant ce qui se passait dans l'esprit de son protégé, voulût le voir venir.

« Il faudra bien qu'il se décide à m'interroger !… »

Le docteur ne se trompait pas. Un matin, Pierre, enchanté, ravi de l'heureux résultat de l'opération qu'avait subie sa jambe, témoignait de son admiration pour la science du docteur ; puis, adroitement, il ajoutait :

— Et ce n'est pas, sans doute, le plus beau miracle que vous ayez accompli, monsieur le docteur ?

— J'ai, en effet, rencontré des cas bien autrement graves, répondit celui-ci, et il se présente souvent des opérations plus difficiles à pratiquer.

— Oui, dit Pierre avec hésitation… sur les organes délicats… sur… sur les yeux.

— Précisément ; c'est avec la plus grande prudence qu'il importe de procéder… pour la cataracte, par exemple.

— La… cataracte !… Serait-ce le cas de Mlle Louise ?

La phrase lui avait échappé… Pierre avait enfin prononcé le nom qu'il répétait chaque jour tout bas.

M. Hébert le regarda. Puis il répondit :

— Oui, mon ami, Mlle Louise est atteinte de cataracte… mais il y a autre chose encore, et son cas est un des plus graves qu'il m'ait été donné d'observer.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Pierre, dont les yeux prirent une expression d'effarement. Cette pauvre demoiselle serait-elle incurable ?

— Pas précisément !… Mais je ne suis pas, je l'avoue, sans inquiétude. Je ferai le possible pour réussir l'opération de la cataracte… Mais je serais désarmé en face de la paralysie.

— La paralysie ! s'écria Pierre, incapable de dissimuler son émotion.

Son cœur battait avec force. Un frissonnement agitait ses membres d'une façon si apparente que le docteur le remarqua.

— Je comprends, mon ami, que vous éprouviez des appréhensions au sujet de la chère enfant que vous avez connue…

Il ne quittait pas des yeux son interlocuteur. Et c'est avec la certitude qu'il allait provoquer de sa part une confidence qu'il poursuivit en ces termes :

— Je regretterais de vous avoir si vivement ému en vous faisant connaître mes appréhensions s'il devait en résulter quelque aggravation dans votre propre situation…

— Ah ! ne regrettez rien, monsieur le docteur ; tout ce que vous venez de me dire, j'en avais le pressentiment, hélas ! Et je vous supplie de me tenir au courant de ce qui pourra survenir dans l'état de celle à qui nous nous intéressons tous deux.

— Pas au même titre, toutefois…

Les regards de Pierre s'arrêtèrent sur le visage du docteur, ébauchant un geste pour protester doucement.

Le docteur l'interrompit.

— Ne cherchez pas, mon ami, à me donner le change sur les sentiments qu'avait fait naître en vous la présence de l'aveugle dans le taudis

de la rue de Lourcine. Je les ai devinés depuis longtemps, avant même que vous vous fussiez rendu compte de ce que vous éprouviez réellement. Aujourd'hui, vous savez à quoi vous en tenir sans doute sur l'état de votre cœur, et je vous dis ceci : ne désespérez pas et attendez.

. . . . . .

..

Le docteur Hébert ne négligeait pas Louise.

Celle-ci espérait toujours que la voix de son ancien compagnon d'infortune se ferait entendre d'un moment à l'autre.

Elle s'était forgé, pour se rassurer, mille suppositions admissibles, dont la plus persistante était que le rémouleur, indisposé, malade peut-être, s'était trouvé tout à coup dans l'impossibilité de continuer ses courses à travers les rues de Paris. Mais elle se disait aussi que, dans ce cas, le pauvre garçon avait dû être transporté dans un hôpital, et qu'aussitôt guéri il ne manquerait pas de venir devant l'hôtel de Linières.

S'arrêtant à cette supposition qu'elle ne tarderait pas à avoir des nouvelles du rémouleur, Louise avait de nouveau chassé la tristesse qui l'avait envahie.

Elle n'éprouvait plus qu'une vive impatience, quand soudain la sinistre nouvelle de l'incendie de la rue de Lourcine lui était arrivée, apportée par Picard.

La malheureuse enfant en ressentit tout d'abord une commotion d'autant plus violente qu'elle était surprise en plein espoir de retrouver un jour le rémouleur.

Mais elle s'efforça de dissimuler la douleur qu'elle éprouvait et dont elle ne voulait pas avouer la cause.

Elle se contraignait pendant le jour, en présence de ceux qui l'entouraient ; mais le soir, lorsqu'elle se trouvait seule dans sa chambre, elle s'abandonnait à sa douleur.

Elle passait de longues heures de la nuit à pleurer.

Après la période violente du chagrin, était arrivé le recueillement ému. Louise se renfermait chaque jour un peu plus dans sa douleur.

Le docteur Hébert avait deviné l'état d'esprit de l'aveugle.

Il continua d'observer Louise, jusqu'au moment où il jugea prudent, nécessaire même, d'intervenir.

Il profita d'un matin où la consultation devait avoir lieu chez lui, ainsi que cela se produisait au moins une fois par semaine. Il fit en sorte qu'Henriette demeurât dans sa chambre pendant la consultation. Et, une fois seul avec Louise, il lui dit :

— Je ne suis pas content de vous, mon enfant, vous ne suivez pas mes conseils.

Louise ne put réprimer un léger tressaillement.

— Je vous ai déjà déclaré, mon enfant, que je n'entreprendrai l'opération que lorsque je me verrai assuré de toutes les conditions de succès. La première de ces conditions est de vous voir progressivement amenée à un état de calme absolu ; y suis-je parvenu ?… Non !… assurément non !… Un instant, j'ai cru que la joie d'avoir retrouvé votre amie Henriette, jointe à l'affectueuse hospitalité que vous receviez à l'hôtel de Linières, avait réalisé pour vous un bonheur complet. Il n'en est rien !… Vous n'avez tenu aucun compte de mes conseils ! Vous avez pleuré la nuit passée encore ; c'est en vain que vous essayeriez de nier ; je le vois clairement.

— Eh bien ! oui, monsieur le docteur, je souffre, je me désespère depuis le jour…

— Où vous avez appris l'incendie de la rue de Lourcine ?

— Et la mort de cette femme…

— De la Frochard, qui vous avait martyrisée ?

— Ce n'est pas seulement sur son sort que je m'apitoyais… je pensais aussi à… à lui… à ce pauvre être que l'on faisait souffrir autant que moi-même, parce qu'il me témoignait de la sympathie, de la pitié… Il est mort… hélas ! et de quelle mort horrible !…

— Et… si Pierre n'avait pas cessé de vivre ?…

— Que dites-vous ?… grand Dieu !…

— Je dis que ce brave et digne garçon est vivant, bien vivant, et, si votre douleur n'a pas d'autre cause, séchez vos larmes, chère enfant, car celui que vous pleurez est plein de vie, de santé.

— Vous me l'affirmez, monsieur le docteur ?

— Sur mon honneur. Et j'affirme aussi que vous le reverrez… ou, pour mieux dire, vous le verrez !…

— Est-ce possible ? Mais où… comment ?…

— Laissez-moi le soin de décider cela…

Puis, après un court silence :

— Mais, pour que vous puissiez le voir, dit en souriant le docteur, il faut d'abord que je puisse, moi, vous rendre la vue et… il est indispensable…

— Oui, oui, je sais, je vous comprends, monsieur le docteur, il est indispensable que je n'aie plus ni tristesse, ni angoisses, ni larmes. Soyez sans crainte, je me sens, à présent, pleine de force, de courage.

— À merveille, dit le docteur, c'est une bonne journée que celle-ci, et qui nous fera rattraper bien du temps perdu !…

Le docteur Hébert put constater, en effet, au bout de quelques jours, une amélioration très sensible dans l'état général de Louise.

Il lui annonça donc, ainsi qu'à la comtesse, qu'il ne tarderait plus à pratiquer l'opération.

— Je suis prête, monsieur le docteur, dit Louise : vous pouvez choisir le jour qui vous conviendra, vous me trouverez forte et calme.

» Et quand comptez-vous entreprendre cette opération ? demanda-t-elle en s'efforçant d'affermir sa voix. »

— Bientôt !… Demain !…

— Demain !… s'exclama Diane.

Le docteur Hébert fit un signe affirmatif, tandis que, de son côté, Louise répondait à l'exclamation de la comtesse par ces mots :

— À demain donc, puisque vous l'avez décidé, docteur…

Tout était donc convenu pour le lendemain. Il ne restait plus qu'à prévenir M. de Linières de l'événement qui se préparait. Le docteur se chargea de ce soin.

La soirée qui suivit fut une soirée d'anxiété générale. Henriette avait été, en raison de cette grave circonstance, invitée à rester, cette nuit-là, à l'hôtel de Linières.

Pour la première fois, depuis qu'elles avaient été brusquement séparées sur le Pont-Neuf, à leur arrivée à Paris, les deux orphelines allaient coucher, comme autrefois chez Mme Gérard, dans le même lit.

Elles se trouvaient heureuses de cette circonstance qui leur permettrait de causer longuement avant de s'endormir, ainsi qu'elles avaient l'habitude de faire quand elles étaient petites filles.

Quand les deux orphelines se trouvèrent dans leur chambre, Henriette attira son amie dans ses bras, en s'écriant :

— Oh ! ma Louise bien-aimée, nous voilà réunies comme nous l'étions jadis dans notre petite chambre d'Évreux…

— Je suis heureuse, Henriette, bien heureuse, je t'assure !… Il me semble que nous n'avons jamais été séparées. Quand je te sens près de moi, je me figure encore être au temps où nous étions deux pauvres orphelines, dit Louise.

— Orphelines ! répondit Henriette. Est-ce que nous avons cessé de l'être ?

— Je ne le sais plus, dit Louise, depuis le jour où s'est tendue vers moi la main secourable de Mme de Linières, depuis que je me sens entourée de cette tendre affection à laquelle je serais bien ingrate de ne pas répondre par une tendresse filiale.

— C'est vrai, tu as réellement une mère !

— Et toi-même, ma sœur, ne sais-tu pas que la comtesse considère le chevalier comme son véritable fils et, lorsque vous serez unis l'un à l'autre, n'auras-tu pas, ainsi que moi, une mère bien-aimée ?

— Oh ! oui, dit Henriette attendrie…

Et les deux jeunes filles, doucement bercées par des rêves de bonheur, gardèrent le silence. Elles ne dormaient pas cependant ; chacune d'elles murmurait tout bas un nom : le nom de Pierre et celui de Roger.

Lorsque le docteur Hébert se présenta, tout le monde était déjà depuis longtemps sur pied à l'hôtel de Linières.

— Venez, mon enfant, dit le docteur. Vous m'avez promis d'être calme et forte.

— Je suis prête, dit l'aveugle d'une voix assurée.

L'opération dura quelques secondes.

Puis le docteur saisit une bande de fine toile. Avec dextérité, il recouvrit les yeux de Louise d'un bandeau épais qui devait intercepter complètement la lumière.

Tout joyeux alors, il se retourna vers Diane et Henriette, en s'écriant : c'est fini.

La comtesse eut un long tressaillement, et, regardant le médecin avec des yeux pleins d'anxiété, elle lui demanda à voix basse :

— Y verra-t-elle, docteur ?

— Ah ! comtesse ; c'est Dieu qui vous répondra dans quelques jours.

. . . . . .

..

À l'hôpital Saint-Louis, Pierre attendait avec impatience la visite du docteur Hébert. Aussi, lorsque le médecin parut, le jeune homme l'interrogea du regard.

— Eh bien ! c'est fait, mon ami, dit-il avec un sourire ; et, si mes prévisions se réalisent, Mlle Louise y verra des deux yeux, en même temps que tu pourras hardiment marcher droit sur tes jambes.

Pierre voulut parler, mais l'émotion lui ôtait la voix. Son visage prit alors une grande expression de joie, et ses joues s'enluminèrent d'un vif incarnat.

On aurait eu peine à reconnaître en ce beau garçon, au garçon au visage si doux, aux traits si réguliers, le pauvre rémouleur au teint hâlé d'autrefois, aux regards éteints et dont la physionomie reflétait la souffrance.

En quelques mois, la transformation s'était opérée complète, non seulement dans la physionomie, mais aussi dans son intelligence.

Pierre désormais en état de faire très bonne figure partout où il se présenterait.

Il put enfin balbutier quelques phrases de remerciement : puis, s'animant, il témoigna avec une réelle éloquence du cœur toute la reconnaissance qu'il ressentait pour le docteur qui venait de rendre la vue à sa chère aveugle. Il en parlait avec tant de chaleur que M. Hébert lui fit observer avec une nuance de malice que c'était presque une révélation d'amour qu'il faisait là. Il baissa la tête comme un écolier en faute.

— Causons d'abord de vous, mon ami, continua le docteur… Ce doit être, je le reconnais, une grande joie pour vous de savoir votre ancienne petite protégée sur le point de recouvrer la vue… Mais cela ne suffirait pas, je suppose, à votre bonheur.

— Si fait ! s'exclama Pierre. Est-ce que, pour la sauver, je n'étais pas résolu à faire le sacrifice de ma vie ?…

Et, d'une voix grave, il ajouta :

— Est-ce que je n'ai pas sacrifié sa vie… à lui… mon fr…

À ce souvenir donné à la mort de Jacques, le jeune homme devint d'une pâleur livide, et ses traits se contractèrent disant le remords qui lui troublait la conscience. M. Hébert l'interrompit par ces mots, prononcés d'une voix grave :

— Ce n'est pas vous, mon ami, qui l'avez frappé. J'ai examiné très attentivement la blessure de ce malheureux, et j'affirme que, dans sa fureur aveugle, il s'est jeté lui-même sur le couteau dont vous étiez armé. J'affirme que vous pouvez vivre en paix avec votre conscience. Oubliez donc ce douloureux passé, relevez la tête, mon ami, et souvenez-vous que vous avez l'estime d'un homme qui n'a jamais transigé avec l'honneur.

— Ah ! s'écria le jeune homme, ému jusqu'aux larmes, c'est le baptême pour une existence nouvelle que vous me donnez en ce jour ; et cette existence sera, je vous en fais le serment, consacrée au souvenir de vos inépuisables bontés.

— Bon !… bon !… mais je vous permettrai, interrompit le docteur en souriant, d'en consacrer une… notable partie… à une autre personne…

CHAPITRE XII

Ses nouvelles arrivées d'Amérique avaient produit une impression profonde en France. Les succès remportés par le général La Fayette étaient un aliment nouveau pour l'orgueil national. En outre, l'annonce de l'envoi par Washington des étendards pris aux Anglais était accueillie à la cour avec joie. Sa Majesté**ayant décidé qu'on donnerait un certain éclat à la cérémonie de réception de l'envoyé de Washington, pendant plusieurs jours on ne s'occupa à Versailles que de la fête qui devait avoir lieu à Trianon.

Quant à Louis XVI, il avait apprécié l'idée heureuse qu'avait eue Washington de choisir un Français pour la mission qu'il eût pu confier à un des officiers de son état-major.

Et quand le lieutenant de police, appelé, se présenta à Versailles :

— Monsieur le comte, lui dit le roi, je tenais à être le premier à vous annoncer une heureuse nouvelle. Apprenez donc, fit Louis XVI en élevant la voix, que votre neveu s'est, paraît-il, couvert de gloire…

M. de Linières, très ému, fléchissait le genou. Le roi le releva d'un geste amical. Et, reprenant la parole :

— M. le chevalier de Vaudrey vous racontera du reste, bientôt, lui-même, ses exploits, car je suis avisé de son prochain retour. Je ne vous cacherai pas, monsieur, que je verrai arriver le chevalier avec plaisir et que j'ai donné des ordres pour que l'envoyé du général Washington soit reçu avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des grandes puissances amies de la France. Le chevalier de Vaudrey a mérité cet honneur ; vous pouvez en juger vous-même en lisant cette lettre que m'adresse le général Washington.

M. de Linières prit, d'une main tremblante, le pli que lui tendait Louis XVI.

À peine avait-il parcouru les premières lignes que son visage s'anima.

Une vive rougeur envahit ses joues quand Louis XVI, reprenant la parole, dit :

— Vous voyez, monsieur, que le chevalier de Vaudrey pourrait selon une expression demeurée célèbre, se passer d'aïeux.

— Votre Majesté me comble… balbutia le comte.

— Aux actions d'éclat, il faut une récompense éclatante et digne de nous !

— Le chevalier, hasarda M. de Linières, ne saurait obtenir une plus belle récompense que d'avoir l'honneur d'être admis en présence de Votre Majesté et de lui présenter les étendards enlevés à l'ennemi.

— J'ai décidé que la réception officielle aurait lieu dans huit jours. Et, quand le lieutenant général de police aura pris toutes les dispositions qui dépendent de son ministère, le comte de Linières viendra occuper, dans les rangs des personnages attachés à notre personne, la place que notre faveur lui accorde. La jeune fille que M. de Vaudrey a choisie pour fiancée me sera amenée par vous…

— Votre Majesté sait…

— Je sais que vous accompagnerez cette jeune personne à Versailles. Je veux la voir à Trianon, le jour même où je recevrai le chevalier de Vaudrey, et j'espère leur faire entendre raison à l'un et à l'autre.

Et, d'un geste, Louis XVI fit comprendre au lieutenant de police que l'entretien avait pris fin.

Pendant que le comte de Linières reprenait, tout troublé, le chemin de Paris, il y avait grande agitation à l'hôtel du lieutenant de police.

Picard s'était, en effet, rendu au Ministère de la marine, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire plusieurs fois par semaine, son excellent ami l'huissier lui avait appris le retour prochain du chevalier de Vaudrey.

Et, comme ledit huissier était très renseigné sur la correspondance du ministre, il avait pu mettre son bon ami Picard au courant de toutes les aventures par lesquelles le chevalier avait passé depuis son départ.

Alors, le vieux serviteur se fit conduire à l'hôtel de Linières. Et, après avoir discrètement frappé à la porte du boudoir, il entra, et se précipitant à deux genoux aux pieds de la comtesse de Linières :

— Nous revenons, Madame la Comtesse, prononça-t-il d'une voix saccadée ; nous avons remporté des victoires éclatantes.

Pressé de questions, il cherchait à rappeler ses esprits quand le comte de Linières parut sur le seuil.

Le visage sérieux et presque sombre du lieutenant de police contrastait si fort avec la figure rayonnante du vieux serviteur que Diane comprit tout de suite que le comte rapportait des nouvelles graves de Versailles.

Ce fut le docteur Hébert qui prit la parole.

— Vous m'interrogez, lui répondit M. de Linières ; je n'ai qu'une réponse à faire : Sa Majesté attend l'arrivée du chevalier de Vaudrey, chargé de présenter au roi de France les drapeaux pris aux troupes du roi Georges d'Angleterre !

— Quel bonheur ! s'écrièrent en même temps la comtesse et Henriette.

— Seulement, reprit M. de Linières, dont le front se plissa, le roi *veut*(il souligna le mot) voir Mlle Gérard, et il m'a ordonné de la lui amener à Versailles…

Le docteur et Diane comprirent à la façon dont la phrase avait été prononcée, quel sens il fallait lui donner.

— Ah ! si Sa Majesté veut que tu ailles à Versailles, ce ne peut être, ma sœur bien-aimée, que pour te donner la récompense, la seule que désire ton cœur… et que tu as si bien méritée par tes vertus !

Les huit jours qui suivirent furent pour tous les hôtes de l'hôtel de Linières huit jours d'anxiété, avec des alternatives d'espérance et de découragement.

À Versailles, la cérémonie de la réception de l'envoyé de Washington s'annonçait comme devant avoir un caractère grandiose.

Marie-Antoinette avait suggéré au roi la pensée de faire arriver M. de Vaudrey directement à Versailles dans le costume qu'il portait sur le champ de bataille.

Donc, le courrier envoyé au-devant du chevalier était chargé de lui communiquer les ordres formels de Sa Majesté. La seule permission qu'il obtint fut d'annoncer par un express son arrivée au comte et à la comtesse de Linières.

Au surplus, le lieutenant de police s'était tenu au courant de tout ce qui se passait à Versailles et, au jour dit, il quitta son hôtel en compagnie d'Henriette.

Quand le comte de Linières se présenta, le roi se trouvait seul, arpentant le délicieux jardin où il aimait, d'habitude, à aller s'isoler pendant quelques heures.

Au nom de M. de Linières que prononçait le chambellan de service, Louis XVI s'arrêta dans sa promenade.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il au comte.

Henriette, toute tremblante, demeurait inclinée.

— Voici Mlle Henriette Gérard ! prononça le lieutenant de police d'une voix émue.

Le roi posa les yeux sur la jeune fille. Et, faisant aux deux personnes présentes signe de le suivre, il les précéda dans un des boudoirs où, au Petit-Trianon, la reine recevait familièrement ses invités.

— Veuillez tenir compagnie à mademoiselle, dit-il à la dame d'honneur qui attendait dans le boudoir.

Puis le roi, toujours aussi mystérieux, emmena le lieutenant de police au Grand-Trianon.

Par les ordres du roi, une escorte d'honneur était allée attendre M. de Vaudrey à la porte de Versailles.

La population s'était portée en grande foule au-devant de l'officier arrivant du Nouveau-Monde.

Roger mit pied à terre et se dirigea, en compagnie de l'introducteur des ambassadeurs, vers le Grand-Trianon.

Aussitôt la porte du vestibule s'ouvrit et le chevalier de Vaudrey, portant les étendards anglais, traversa une double haie d'officiers et de gentilshommes pour arriver à l'entrée de la salle d'honneur.

Sur le seuil, il s'arrêta, tandis que l'introducteur des ambassadeurs, allant s'incliner devant le roi, prononçait, au milieu d'un silence solennel, ces mots :

— J'ai l'honneur de présenter à Leurs Majestés M. le chevalier de Vaudrey, envoyé du général Washington.

Roger, s'avançant alors sur un signe du roi, vint à son tour jusqu'au pied de l'estrade. Et, fléchissant le genou, il attendit que le souverain l'engageât à parler.

— Je reçois avec plaisir l'envoyé du général Washington, fit Louis XVI avec un sourire.

— Sire, répondit le chevalier d'une voix que l'émotion assourdissait légèrement, le général Washington m'a fait l'insigne honneur de me choisir pour venir présenter de sa part, à Votre Majesté, ces étendards pris par le corps auxiliaire français. En offrant à Votre Majesté ces trophées d'une éclatante victoire, le général Washington a désiré témoigner de sa reconnaissance pour la généreuse intervention de Votre Majesté dans la cause de l'indépendance américaine.

Après avoir prononcé ces mots, le chevalier de Vaudrey inclina par trois fois les étendards anglais jusqu'aux pieds du roi de France.

Louis XVI, se levant alors, reçut de la main du chevalier de Vaudrey les trois étendards, qu'il passa à son premier chambellan et s'adressa à Roger en ces termes :

— Je remercie le général Washington du présent qu'il me fait ; je l'accepte au nom de ceux de mes sujets qui ont combattu vaillamment à côté des troupes américaines. Je suis heureux, monsieur, ajouta le roi, que le général ait choisi pour son envoyé extraordinaire un gentilhomme que j'ai remarqué et que je veux attacher désormais à ma personne.

Et, s'adressant aux personnages groupés autour de l'estrade, le souverain prononça :

— Ce que le chevalier de Vaudrey ne peut dire, messieurs, c'est la part éclatante qu'il a prise aux grandes actions militaires qui viennent de s'accomplir au-delà de l'Atlantique. J'adresse ici, en votre présence,

messieurs, mes félicitations au chevalier de Vaudrey.

Roger demeurait incliné.

— Relevez-vous, monsieur, lui dit le roi en descendant de l'estrade.

Et, appuyant sa main sur l'épaule du chevalier, il ajouta d'un ton bienveillant :

— Je vous dois une récompense, monsieur, pour le lustre nouveau que vous ajoutez à notre gloire militaire. Je sais que vous avez résisté à notre désir de vous voir devenir époux d'une personne de très haute naissance, que nous avions choisie. J'espère, monsieur, que cette fois je ne vous trouverai plus aussi révolté contre mes désirs !… Je vais donc vous présenter à celle qui doit porter votre nom.

Témoin de cette scène, le comte de Linières avait passé par de violentes angoisses. Mais quand il vit le chevalier suivre le souverain et disparaître avec lui pour passer dans une pièce contiguë, M. de Linières eut un moment de vertige. Il vit sa fortune politique s'effondrant tout à coup par le fait de la désobéissance du chevalier aux désirs du roi.

Mais le roi, allant lui-même soulever la portière dissimulant la porte d'un boudoir, fit un signe. Aussitôt Henriette Gérard s'avança, le front incliné et en proie à une émotion violente.

Alors le roi, s'adressant à Roger :

— Voici l'épouse que je vous destine, monsieur ! prononça-t-il d'un ton qu'il voulait rendre sévère. J'espère que vous ne vous opposerez pas, cette fois, à l'accomplissement de mes désirs.

Roger se précipita aux genoux de Louis XVI, et, saisissant la main que le roi tendait pour le relever, il la porta vivement à ses lèvres.

Pendant ce temps, Henriette, revenue à elle-même, était allée s'agenouiller à côté de son fiancé ; si bien que le souverain semblait donner lui-même la bénédiction nuptiale aux deux êtres qu'il unissait pour toute une existence de bonheur et d'amour.

Entrebâillant la porte qui ouvrait sur la salle d'honneur, il se trouva tout à coup en présence du comte de Linières.

— Venez donc, monsieur, assister à un scène de famille.

Et Sa Majesté poussa doucement M. de Linières devant les deux jeunes gens qui étaient demeurés à genoux côte à côte, la main dans la main et le front incliné.

Le roi autorisa le chevalier à accompagner son oncle, qui allait ramener Henriette Gérard à Paris.

Tout le monde était sur pied à l'hôtel de Linières.

Picard était, depuis des heures, occupé à faire les cent pas devant l'hôtel. Aussi fut-il le premier à se précipiter pour ouvrir la portière du carrosse. Et, lisant le bonheur dans les yeux des deux jeunes gens, il faillit s'évanouir.

Le comte eut pitié de lui.

— Oui, Picard, dit-il. Le roi consent.

Alors Picard, sans perdre une seconde, s'élança dans le vestibule, en criant aux serviteurs accourus pour voir Roger :

— Nous avons l'agrément de Sa Majesté !… Le roi nous comble de ses faveurs ! Et nous nous marions !

La comtesse de Linières et Louise attendaient, anxieuses.

Quand Roger parut sur le seuil, donnant le bras à Henriette, Diane voulut se précipiter au-devant d'eux : mais elle chancela et, s'appuyant sur le bras de Louise :

— Ah ! mes chers enfants, s'écria-t-elle, je vois… je comprends… je devine…

— Oui, Diane, fit le comte en courant prendre la comtesse dans ses bras, vos vœux sont accomplis !…

Déjà Roger et Henriette étaient aux genoux de Diane.

CHAPITRE XIII

On ne s'occupait plus, à l'hôtel de Linières, que du mariage du chevalier de Vaudrey, dont la nouvelle, répandue dès le lendemain de la réception de Trianon, avait fait grand bruit à la Cour. On n'avait pas tardé à apprendre, en effet, que l'épouse du chevalier de Vaudrey, aussitôt le mariage célébré, serait présentée, et que la reine l'attacherait à sa personne en qualité de dame d'honneur.

Henriette acceptait avec modestie cette perspective d'une vie si nouvelle. Elle eût préféré continuer à vivre dans la simplicité, entre le mari aimé et cette bonne et douce Louise. Du reste, il y avait, il faut le dire, un nuage à son bonheur.

Depuis que Louise avait recouvré la vue, l'orpheline paraissait subir une affection de langueur.

Elle s'efforçait de se montrer heureuse et presque gaie lorsqu'elle était en présence de la comtesse. Mais, dès qu'elle parvenait à s'isoler, elle ne tardait pas à s'abandonner à une profonde mélancolie.

Henriette n'avait pas été longtemps à s'en apercevoir, et elle résolut de saisir la première occasion qui se présentait d'amener sa sœur à une confession complète.

Un jour qu'elle se trouvait seule avec Louise, Henriette entama la conversation.

— Louise, commença-t-elle, n'es-tu pas, ainsi que moi, heureuse d'avoir vu se réaliser mes vœux les plus chers ?… Alors, dis-moi pourquoi je te surprends parfois devenant subitement triste.

— Mais je t'assure… essaya Louise.

Puis, rougissant à l'idée de faire un mensonge, elle baissa les yeux.

— Tu vois bien, méchante, que tu me caches quelque chose, fit Henriette. Eh bien ! si j'avais deviné, moi, le secret que tu refuses de me faire partager ? Si je te disais pourquoi, maintenant que tu vois, tu plonges tes regards dans la rue, comme si tu attendais quelqu'un !…

— Henriette !… Que me dis-tu là ?…

— Je te dis, Louise, que tu attends quelqu'un qui tarde à venir… Ne te semble-t-il pas, Louise, qu'il y a bien longtemps qu'il n'est passé de rémouleur devant l'hôtel ?… Au commencement de ton séjour ici, tous les soirs la même voix criait, sous les fenêtres : « À r'passer les couteaux, les ciseaux ! »

— Tu te souviens de cela, Henriette ?

— Et toi, ma sœur ?

Mais, sans répondre directement à la question, Louise prononça dans un murmure :

— C'est vrai, il ne vient plus !

— C'est de Pierre que tu veux parler, n'est-ce pas ? Pourquoi me le cacherais-tu ?… Crois-tu que je n'ai pas deviné, depuis bien longtemps, l'amitié… la sympathie, que tu as conservée au pauvre garçon !… C'est donc parce que tu n'entends plus le rémouleur que tu… t'abandonnes à la mélancolie ?

— J'ai peur, balbutia Louise, qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur !

Henriette en savait assez. Elle évita, à partir de ce jour, de parler de nouveau du rémouleur.

Si Louise se préoccupait du sort de Pierre, celui-ci n'avait pas oublié sa compagne de misère.

Après les premiers aveux que lui avait arrachés M. Hébert, le jeune homme ne cessait de parler à son protecteur de celle qui occupait toute sa pensée.

Pierre avait largement profité de l'instruction que lui faisait donner le docteur.

C'était maintenant un jeune homme de fort bonnes manières, et dans lequel il eût été impossible de retrouver l'ancien rémouleur boiteux et ignorant.

Pierre était lui-même tellement étonné de sa métamorphose qu'il dit un jour à son protecteur :

— Vous m'aviez promis que je marcherais comme tout le monde, monsieur le docteur ; mais vous ne m'aviez pas dit de quels biens mille fois plus précieux me doterait l'instruction que vous m'avez fait donner.

Puis, avec un soupir mélancolique, il ajouta :

— À présent que vous m'avez ainsi transformé, ne craignez-vous pas que je me trouve malheureux de… tant de bonheur !…

— Oh ! oh ! répondit M. Hébert, voilà que nous nous préoccupons de notre avenir, ce me semble. Eh bien ! soit, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous sachiez le sort qui vous est réservé !…

Après un court moment de silence, le docteur reprit :

— Depuis que je vous ai fait entrer à l'hôpital pour pratiquer l'opération… vous avez consenti à vous laisser appeler d'un autre nom que le vôtre…

Le front de Pierre s'étant tout à coup rembruni, M. Hébert ajouta :

— Mais je comprends que vous ne puissiez être présenté dans le monde sous un pseudonyme. Vous pensez bien, mon ami, que le nom de Louis Raymond, que je vous ai trouvé, ne pouvait vous convenir qu'autant que vous seriez resté le rémouleur sans éducation, que voulait protéger le docteur Hébert. Mais, du moment que vous êtes devenu un jeune homme instruit, élégant, il vous faut un nom qui puisse donner à celui qui le porte l'accès des salons les plus aristocratiques.

Pierre écoutait avec un profond étonnement.

— Vous vous rappelez, mon ami, lui dit le docteur, que je vous parlais, un jour, du pouvoir qu'avait le roi de vous autoriser à changer de nom ? Je dois donc, avant de faire une démarche en ce sens auprès de Sa Majesté,

m'assurer de votre consentement à cette substitution de nom.

L'ancien rémouleur baissa les yeux. Ces paroles lui remettaient en mémoire toute son existence d'autrefois. Et c'est en balbutiant qu'il répondit :

— Je ne puis que m'incliner humblement, acceptant d'avance tout ce qu'il vous plaira de faire et vous bénissant pour toutes vos bontés.

— Alors, mon ami, tout s'arrangera à merveille, et je puis, dès à présent, vous dire qu'il existe un homme qui sera heureux de vous adopter…

— M'adopter ?… moi ?… Et cette… personne… quelle est-elle ?

— Une sorte d'original, mon ami, qui a négligé de se marier, quand il en était temps encore, et qui… maintenant qu'il a passé l'âge où l'on se conjoint, se sent tout à coup envahi… par un impérieux besoin d'amour paternel !… Et, si vous voulez que je précise, eh bien ! cet original, c'est… le docteur Hébert !

— Vous ? s'exclama Pierre en sursautant… Vous ?… Je porterais votre nom ?…

— Pourquoi pas ?… Voyons, vous étiez quelque peu… détérioré et je vous ai raccommodé !… Voilà pour la partie matérielle de votre individu !… Quant au moral… Votre intelligence sommeillait, je l'ai brusquement éveillée. N'ai-je pas acquis quelque droit à cette paternité de convention qui se nomme l'adoption ?

M. Hébert avait à peine achevé que Pierre se jetait à ses pieds, en s'écriant :

— Oh ! mon bienfaiteur !… Oh ! mon… mon père !

— Allons, allons, prononça le docteur, en relevant le jeune homme, auquel il serra les mains avec force. Voilà qui est convenu, vous acceptez !… Je cours tout de suite à Versailles… C'est pressé, très pressé. Il se pourrait que vous soyez bientôt obligé de faire usage du nom que vous allez recevoir de moi !

Pierre avait sans doute compris à quoi le docteur voulait faire allusion, car ses yeux exprimèrent la joie qui, subitement, illuminait son âme.

M. Hébert avait tenu son protégé au courant de tout ce qui concernait Louise.

Pierre avait attendu, avec anxiété, que s'écoulât la période aiguë qui devait suivre l'opération de la cataracte.

Enfin, le jour arriva où le docteur, entrant joyeux, s'écria :

— Elle voit !… Décidément, j'ai joué deux fois de bonheur !

Puis, regardant Pierre, il ajouta avec un sourire :

— C'est beaucoup, mais ce ne serait pas assez si je ne réussissais pas… une troisième opération très délicate… Figurez-vous, mon ami, qu'il s'agit pour moi d'obtenir un succès sur trois personnes à la fois.

Pierre était trop habitué à la façon de parler et d'agir de son protecteur pour ne pas saisir cette nouvelle allusion. Et il s'attendait presque à la surprise que lui ménageait le docteur, lorsqu'un jour celui-ci lui dit :

— Il y a réception, ce soir, à l'hôtel de Linières : on y célèbre à la fois et le retour du chevalier de Vaudrey et la complète guérison de Mlle Louise, et aussi les fiançailles du chevalier avec Mlle Henriette Gérard !… Le roi a lui-même présenté les deux fiancés l'un à l'autre. Aussi la joie est-elle grande à l'hôtel de Linières, comme vous pourrez en juger par vous-même, monsieur Pierre Hébert.

C'était la première fois que le docteur appelait de ce nom son protégé.

— À moins, toutefois, mon ami, que vous n'acceptiez pas que je vous présente à M. le comte de Linières et à la comtesse.

Pour annoncer ainsi à son protégé la bonne nouvelle qui devait combler celui-ci de joie, M. Hébert s'était auparavant assuré de l'accueil qui serait fait au jeune homme. Il avait poursuivi son but avec une habileté remarquable.

— Voyons, comtesse, avait-il dit à Mme de Linières, ne vous êtes-vous pas aperçue que notre chère « aveugle » est encore dans un état alarmant ?

— Louise ?…

— Mais oui : seulement, aujourd'hui, il faut aller chercher plus profondément la cause de la langueur.

— Vous supposez, docteur…

— Qu'il faudrait deux mariages le même jour à l'hôtel de Linières…

— Quoi ?… Marier cette chère enfant ?…

— Parbleu, répliqua finement M. Hébert, je sais bien d'avance ce que vous allez me dire : « Pour marier Louise, il faut avoir pour elle un fiancé tout prêt… et qui soit du goût de la jeune personne !… » À cela, je répondrai, comtesse, que Mlle Louise, ayant subi une longue cécité, n'a pu, comme tant d'autres jeunes filles, se créer un idéal. Par conséquent, elle

sera plus facilement accessible à une sympathie qui, peu à peu, deviendrait de l'amour. Au surplus, voulez-vous tenter l'expérience ? J'ai tout prêt le « charmant jeune homme » qui sera « trop heureux » d'obtenir la main de Mlle Louise.

— Mais, docteur, je verrai, je consulterai…

— Qui ?… Louise ?… C'est inutile !… Il vaut mieux que l'entrevue ait lieu, sans que ma chère petite aveugle se doute qu'on songe à la marier. Nous serons là pour observer et juger de l'impression produite.

Il savait bien qu'il arriverait bientôt au couronnement de son œuvre.

La présentation eut lieu, et Pierre obtint un véritable succès auprès du comte de Linières, auquel le docteur raconta une histoire de son invention, laquelle représentait le jeune homme comme un orphelin qu'il avait fait élever et qu'il avait adopté afin de lui léguer un jour toute sa fortune.

— Comme vous voyez, monsieur le comte, fit plaisamment le docteur, mon fils d'adoption ne sera pas un parti à dédaigner, quand il voudra se créer une famille.

M. de Linières regarda fixement son interlocuteur ; puis serrant la main de M. Hébert :

— Causez de cela avec la comtesse, cher docteur !

Pierre fut reçu avec l'affabilité qu'on devait au protégé du médecin qui avait acquis des droits à la reconnaissance et à l'amitié de toute la famille.

La comtesse accepta ses salutations avec un bienveillant sourire, qui disait tout bas qu'elle était dans la confidence des projets de M. Hébert.

Quand Pierre dut enfin s'incliner devant Louise, il fut contraint de faire appel à toute sa force de volonté pour maîtriser l'émotion qui s'était emparée de lui. De son côté, la jeune fille éprouva une surprise, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

Le trouble, l'agitation du jeune homme, le bonheur qu'il ressentait en la revoyant, la troublaient elle-même, et certaines intonations, qui lui rappelaient la voix si connue de Pierre, résonnaient comme un écho lointain jusqu'au fond du cœur de Louise.

Pendant toute la soirée, le hasard sembla avoir pris à tâche de favoriser entre eux l'échange de paroles qu'ils s'efforçaient, vainement, l'un et l'autre, de rendre banales.

Et quand, après le départ du docteur et de Pierre, la comtesse eut autorisé les jeunes filles à se retirer dans leur chambre, Louise s'empressa de prendre la parole.

Elle s'étonna que cette présentation eût été ménagée à son insu et comme si on eût voulu lui faire une surprise et se rendre compte de l'impression qu'elle en ressentirait.

Henriette eut un sourire pour répondre :

— Il paraît, ma chère Louise, que c'est ainsi que cela se passe dans le grand monde quand on veut arranger… un mariage !

— Que dis-tu là, Henriette ?… On songerait à…

— Te marier ?… Mais pourquoi pas ?… Si la comtesse a voulu s'occuper de ton avenir, est-ce que tu te refuserais de te rendre à ses désirs ?…

Louise ne répondit pas, mais des larmes brillèrent au bout de ses longs cils.

— Comment ! tu pleures ? fit Henriette, en attirant son amie dans ses bras.

— Ma sœur, dit-elle, lorsque la perspective d'un mariage provoque d'autres larmes que des larmes de joie, c'est qu'on a disposé soi-même de… de son cœur ! Et je ne suppose pas, ma Louise…

— Oh ! non… s'empressa de répondre la jeune fille.

— Alors, ne trouves-tu pas, comme moi, que le protégé de M. Hébert est tout à fait charmant ?

— Il m'a paru… fort bien !

— Pourquoi ta voix a-t-elle tremblé en prononçant ces mots ?

— Pourquoi me questionnes-tu ainsi, Henriette ?

— Pour m'assurer que je ne m'étais pas trompée en croyant m'apercevoir que la présence du protégé de M. Hébert ne t'avait pas été…

— Désagréable ?… Mais non !…

— Pas indifférente… ce qui est mieux !

Cette nuit-là, on ne dormit pas beaucoup dans la petite chambre des jeunes filles. Henriette confessa habilement son amie, et elle put, dès le lendemain, donner à Roger l'assurance que Louise avait, au fond du cœur, un chagrin qu'entretenait un souvenir. Et la fiancée du chevalier en concluait que, trop docile et trop reconnaissante pour refuser un mariage

approuvé par la comtesse, la jeune fille aurait à combattre un souvenir profondément gravé dans son cœur.

Le docteur menait rondement son projet, et il ne restait qu'à consulter Louise. Ce fut Henriette qui fut chargée de lui faire part de la recherche dont elle était l'objet.

— Je m'attendais à cette proposition, interrompit la jeune fille, dès les premiers mots prononcés par son amie. Et je suis prête à répondre. Certes, celui que l'on me destine pour mari doit réunir toutes les qualités désirables, puisque Mme la comtesse l'a agréé. Je devrais donc m'estimer heureuse et accepter avec joie de devenir l'épouse du fils de M. Hébert. Je ne cacherai même pas la sympathie qui s'est manifestée en moi dès ma première entrevue avec celui qui aspire à ma main… Je ne saurais même faire aucune objection sérieuse à ce que le mariage se réalisât…

— Eh bien ! qu'est-ce qui empêcherait qu'il se célébrât en même temps que celui du chevalier et de Mlle Henriette ? interrompit le docteur Hébert, en ouvrant la porte de la chambre.

Louise demeura interdite pendant quelques secondes. Mais, devant le bon sourire paternel qu'on lui adressait, elle reprit contenance. Et c'est avec une émotion qu'elle ne cherchait plus à dissimuler qu'elle répliqua :

— Pourquoi cacherais-je plus longtemps ce que j'éprouve ? Et, puisque vous voici réunies ici, les deux seules personnes qui puissent comprendre ce qui se passe en moi, je vais vous ouvrir mon cœur, comme ce serait mon devoir de le faire à une sœur bien-aimée, à un père affectionné…

Alors, avec simplicité, la jeune fille ajouta, s'adressant d'abord à Henriette :

— Quand le malheur s'abattit sur nous, le jour où nous fûmes séparées et que la malheureuse aveugle se trouva seule au milieu de cette ville immense, un pauvre être me prit en pitié, et c'est grâce à lui, à ses consolations, à ses soins, à ses prévenances, que je dois de n'avoir pas succombé au désespoir. J'ai voué à cet ami, qui se sacrifiait pour moi, une reconnaissance éternelle !

— C'est de Pierre Frochard que tu parles ? interrompit Henriette.

— C'est de lui, en effet, qu'il s'agit. Après avoir attendu vainement l'occasion de le revoir, je dois vous révéler le secret que je gardais enfermé dans mon cœur, comme il le gardait lui-même au fond du sien. Pierre

m'aimait !

— Que dis-tu ?

— Il m'aimait de l'amour le plus pur, le plus dévoué, le plus saint. Et il s'était dit, l'infortuné : « Une aveugle ! Je ne serai pas pour elle, moi, pauvre déshérité, pauvre infirme, je ne serai point un objet de répulsion, de dégoût. Elle ne connaîtra de moi que mon dévouement sans bornes, ma tendresse sans limite. » Et il se prenait à espérer ! Il m'aimait enfin, il m'aimait !… Et moi, pour qui il a tant souffert, moi pour qui il donnait sa vie dans cette lutte mortelle contre son misérable frère, je ne veux pas engager mon avenir sans l'avoir revu, sans lui dire : « C'est à vous, Pierre, que je dois d'exister encore, c'est à vous que je dois d'avoir revu la lumière du ciel et retrouvé une famille bien-aimée, et je ne me reconnais pas le droit de disposer de moi-même sans que vous m'ayez dit : « Allez où vous appelle votre cœur, Louise, soyez heureuse ! » Vous m'avez promis, monsieur le docteur, de nous mettre, Pierre et moi, en présence l'un de l'autre, et je fais appel à cette bonne promesse.

— Soyez satisfaite, dit le docteur, je remplirai l'engagement que j'ai pris ; vous reverrez bientôt cet ami ; et, puisqu'il faut son assentiment au mariage que j'ai rêvé pour vous, je crois, ajouta-t-il en souriant, qu'il vous le donnera… sans hésiter.

— Et quand le reverrai-je ? Quand le verrai-je, veux-je dire, car, hélas ! mes yeux n'ont jamais contemplé son visage, et je ne connais de lui que son dévouement.

— Eh bien ! dit M. Hébert, demain, si vous le voulez. Il suffira, pour cela, que vous veniez chez moi.

Et, comme Henriette et Louise étonnées regardaient le docteur, celui-ci reprit :

— Rien de plus facile que d'obtenir de la comtesse qu'elle vous accorde la permission de venir me rendre visite. Picard vous accompagnera, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire quand vous veniez en consultation.

Le docteur Hébert avait bien combiné son plan en ce qui concernait le mariage de Louise. Mais c'est aussi à la fiancée de Roger que l'excellent homme ménageait une surprise, de concert, il est vrai, pour cela, avec le chevalier de Vaudrey.

Roger avait fait le voyage d'Amérique en France sur le navire qui ra-

menait le lieutenant d'Ouvelles et Marianne.

Celle qui s'était dévouée pour sauver Henriette Gérard avait racheté tout son passé depuis longtemps.

Déjà, à bord du *Glorieux*,le navire qui la conduisait en Louisiane, elle avait eu l'occasion de donner la preuve de son énergie et d'un rare dévouement.

Plus tard, Marianne avait su s'attirer la bienveillance de la femme du gouverneur de la Louisiane, en même temps qu'elle était, de la part du lieutenant d'Ouvelles, l'objet d'un irrésistible amour : il arriva même que Marianne put, au péril de ses jours, sauver la vie à l'ancien commandant du *Glorieux.*

Régénérée et réhabilitée par l'amour si pur qu'elle avait au cœur, Marianne avait fait la confidence de sa vie et de ses malheurs au lieutenant. D'Ouvelles voulut, par un mariage, consacrer sa vie à celle qui s'était dévouée pour sauver la sienne.

Ce fut après ce mariage, qui mettait le comble au bonheur de Marianne, que le lieutenant d'Ouvelles avait rejoint en Virginie les troupes françaises commandées par La Fayette. Il y avait rencontré le chevalier, dont il partagea les dangers et les exploits.

Et, lorsque la victoire décisive eut donné aux généraux la certitude que les armées américaines auraient à jouir d'un assez long repos, plusieurs volontaires se décidèrent à retourner en France. De ce nombre était le lieutenant d'Ouvelles.

Le mari de Marianne, poursuivant un but de réparation, voulait retrouver l'enfant de Madeleine Bachelin.

Aussi, en arrivant à Paris, la première visite des époux d'Ouvelles fut-elle pour la couturière chez laquelle Marianne avait fait son apprentissage.

Ce ne fut pas sans la plus violente émotion que l'ancienne ouvrière se retrouva devant cette maison qu'elle avait quittée comme une voleuse.

Le lieutenant dut comprendre ce qu'il y avait d'angoisse dans l'âme de la repentie, car il pria Marianne de l'attendre, pendant qu'il monterait chez la couturière.

Mme Poidevin le reçut avec politesse. Mais, aux premiers mots échangés, elle passa par toutes les phases de la surprise en apprenant l'histoire

de Marianne :

Elle s'empressa d'aller prévenir toutes les ouvrières de ce qui arrivait.

En entendant dire qu'on allait leur enlever l'enfant de l'atelier, toutes les anciennes camarades de Marianne manifestèrent le chagrin qu'elles en éprouvaient. Mais elles durent se rendre aux observations de Mme Poidevin.

— Il va retrouver un père d'abord, puis une famille, dit l'excellente femme.

Et, profitant de l'émotion qui s'était emparée de ses ouvrières, Mme Poidevin leur raconta, en quelques mots, ce qu'était devenue leur ancienne camarade d'atelier, et comment elle avait, par une vie toute de dévouement, de sacrifice et de courage, racheté ses fautes passées. Puis, entrebâillant la porte derrière laquelle attendait le lieutenant.

— Je vous serais obligée, monsieur, dit-elle, de nous présenter Mme d'Ouvelles.

En se trouvant en face de Mme Poidevin entourée des ouvrières, Marianne faillit s'évanouir. Elle courba le front et, se précipitant sur la main que lui tendait Mme Poidevin, elle la porta à ses lèvres, en murmurant :

— Oh !… merci !… merci, madame !…

Quant Marianne eut embrassé chacune de ses anciennes camarades, on causa de l'enfant de Madeleine Bachelin. Le petit garçon avait été placé chez une brave femme des environs de Paris, devenue récemment veuve.

— Vous allez la rendre bien malheureuse en lui reprenant cet enfant, qui, maintenant, est sa seule compagnie, insinua Mme Poidevin.

Marianne échangea un regard avec son mari.

— Nous le lui laisserons, dit Marianne : car, si elle y consent, nous la prierons de venir vivre avec nous.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, s'exclama-t-elle avec joie… Vous en avez une preuve aujourd'hui, mesdemoiselles.

Lorsque Marianne se fut arrêtée à la décision de recueillir celle qui avait pris soin de l'enfant de l'atelier, elle ne voulut pas quitter Paris avant d'avoir tenu deux promesses formelles qu'elle s'était faites à elle-même. En premier lieu, elle voulait aller se jeter aux genoux de sœur Geneviève et solliciter sa bénédiction. Mais, à la Salpêtrière, elle apprit que la supérieure était morte, il y avait quelques semaines à peine.

Marianne avait quitté la Salpêtrière le cœur douloureusement impressionné.

— Celle que j'allais voir n'est plus ! dit-elle à son mari, qui l'avait attendue à la grille. Pourvu que je retrouve le docteur !

C'était, en effet, la seconde personne que Marianne désirait voir avant de quitter Paris, peut-être pour toujours. Et ce n'est pas sans anxiété qu'elle se dirigea vers l'hôtel du médecin.

M. Hébert savait par Roger l'histoire de la prisonnière déportée en Louisiane.

Il reçut les époux d'Ouvelles avec les plus grands égards.

Le médecin raconta à la jeune femme les derniers moments de sœur Geneviève. Marianne pleura au récit de cette agonie d'une sainte.

— Mais je ne vous tiens pas quitte avec cette première visite, fit M. Hébert, après avoir réfléchi pendant quelques instants. Revenez me voir… Je compte sur vous après-demain, à trois heures.

Cette première visite précédait d'un jour la conversation que le docteur avait eue avec Louise et Henriette, à l'hôtel de Linières, et à la suite de laquelle M. Hébert avait donné, on s'en souvient, rendez-vous aux deux jeunes filles chez lui pour le lendemain.

CHAPITRE XIV

A PARTIR DU moment, où le docteur eut promis à Louise qu'il la mettrait en présence de son ami le rémouleur, la jeune fille attendit avec impatience l'heure de se rendre à l'hôtel du médecin. Elle se demandait, en effet, si ce pauvre diable ne se trouverait pas mal à l'aise devant elle ; s'il ne rougirait pas d'être *vu*,lui que sa difformité et sa mine chétive avaient fait surnommer « l'avorton ».

Certes, elle se promettait bien de ne pas paraître s'apercevoir de sa difformité. Elle lui témoignerait la même sympathie qu'autrefois et lui ferait comprendre par de douces paroles, combien elle avait pensé à lui, combien elle se trouvait heureuse de le revoir !

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'elle arriva chez le docteur.

— Mon enfant, dit M. Hébert, je suis heureux de l'empressement que vous témoignez !… Je vous ai tenu parole. Vous pourrez bientôt vous entretenir avec celui que vous désirez voir.

Puis, se tournant vers Henriette :

— Et vous aussi, mon enfant, dit-il, vous allez revoir une personne qui attend impatiemment l'instant où elle pourra se rencontrer avec vous.

— Marianne ! s'écria Henriette, voyant entrer la jeune femme.

— Marianne ! dit Louise.

Et Henriette, ouvrant les bras, attira la jeune femme sur son cœur.

Pendant quelques instants, toutes deux se tinrent embrassées, muettes de saisissement et de joie, tandis que des larmes, de douces larmes, inondaient leur visage.

Après ce premier moment de surprise et de joie, les amies se racontèrent leur histoire depuis le jour où elles s'étaient quittées à la Salpêtrière. Ce fut M. Hébert qui dut interrompre cet entretien qui menaçait de durer encore longtemps.

— Dites-vous adieu, mes enfants, dit-il, car nous attendons une autre visite, et celle-là ne sera pas non plus exempte de surprise… et d'émotion.

À peine M. Hébert venait-il de prononcer ces dernières paroles qu'un cri lointain se fit entendre. Le cri du rémouleur : « À repasser les couteaux, ciseaux, canifs !… À repasser les couteaux !… » C'était bien la voix d'autrefois, cette voix éraillée, plaintive, lamentable, que Louise avait si souvent entendue.

Elle écoutait, anxieuse et agitée d'un tremblement nerveux. Et la voix, qui se rapprochait, devenait peu à peu moins douloureuse et moins triste.

Et lorsque la voix se fit entendre, se rapprochant de nouveau, elle éclata comme un chant de bonheur et de joie triomphante !

Louise écoutait avec ravissement ; elle s'élança vers la fenêtre ; puis, se ravisant tout à coup, elle prit Henriette et Madeleine par la main :

— Vous le connaissez toutes les deux, dit-elle ; toi, Henriette, tu l'as vu, mon pauvre Pierre, le jour où tu es venue m'arracher des mains de la Frochard ; et vous, Marianne…

— Oui, oui, dit celle-ci, rougissant au souvenir de Jacques ; je le connais aussi, ce pauvre Pierre !…

Et, toutes les trois, elles s'approchèrent de la fenêtre. De l'autre côté de la rue se trouvait le rémouleur, portant sur son dos courbé sa meule et tous les accessoires de son métier. Il marchait en boitant et portait les misérables vêtements d'autrefois : son visage était caché sous les larges bords de son chapeau.

— Oui, oui, je le reconnais, c'est lui, dit Henriette.

— C'est bien lui, ajouta Marianne.

Sans tourner les yeux de leur côté, le rémouleur se débarrassait de sa boutique et la déposait à terre.

— Pierre ! Pierre ! s'écria Louise d'une voix tremblante.

À ce cri, le rémouleur se retourna vivement, fit quelques pas, la jambe bien tendue, enleva son chapeau et releva vers la jeune fille son visage rayonnant.

— Vous !… vous ! s'écria Louise.

Elle avait reconnu le fils d'adoption du docteur et comprenait que Pierre et son fiancé ne formaient qu'un seul et même personnage.

— C'est lui, docteur, disait-elle, ivre de joie… lui que vous avez ainsi métamorphosé !

— Je l'ai, en effet, quelque peu redressé physiquement, dit joyeusement M. Hébert : je savais que je vous rendrais la vue, il fallait bien rendre présentable ce brave garçon qui vous adorait.

Pierre, pendant ce temps, avait franchi les marches de l'escalier. Il était venu se jeter aux genoux de Louise.

. . . . . .

.

Quinze jours plus tard, l'église Saint-Sulpice regorgeait de monde. Toute l'aristocratie avait voulu répondre aux invitations du lieutenant-général de police. On célébrait le mariage du chevalier de Vaudrey avec Henriette Gérard. À la même heure, dans une chapelle latérale, le prêtre donnait également la bénédiction nuptiale à Louise et à Pierre.

Le comte de Linières avait tout combiné pour que les invités assistassent aux deux mariages à la fois.

Picard, pendant tout le temps qu'avait duré la double cérémonie, se tenait sur le parvis. Et du haut des marches, gesticulant comme un fou, il criait aux serviteurs du comte, réunis devant l'église :

— Mariés, mes amis, nous sommes mariés !… Nous sommes heureux, bien heureux tous les quatre ! Tous les cinq, je veux dire… car je suis un peu de la famille, moi.

Et le brave homme riait et pleurait à la fois.

Table des matières

I 1

I 2

II 17

III 21

IV 26

V 31

VI 37

VII 46

VIII 55

IX 65

X **83**

XI **90**

XII **96**

XIII **100**

XIV **108**

XV **115**

XVI **121**

XVII **132**

XVIII **140**

XIX **146**

II **156**

I **157**

II **170**

III **182**

IV **189**

V **200**

VI **205**

III **208**

I **209**

II **213**

III **220**

IV **224**

V **228**

VI **233**

VII **237**

VIII **245**

IX **254**

X **265**

XI **277**

XII **286**

XIII **293**

IV **298**

I **299**

II **305**

III **313**

IV 321

V 326

VI 337

VII 342

VIII 345

IX 356

X 364

XI 370

XII 380

XIII 388

V 399

I 400

II 412

III 420

IV 431

V 445

VI 452

VII 455

VIII **457**

IX **460**

X **469**

XI **474**

XII **486**

XIII **493**

XIV **505**

Une édition

BIBEBOOK

www.bibebook.com

Achevé d'imprimer en France le 6 novembre 2016.